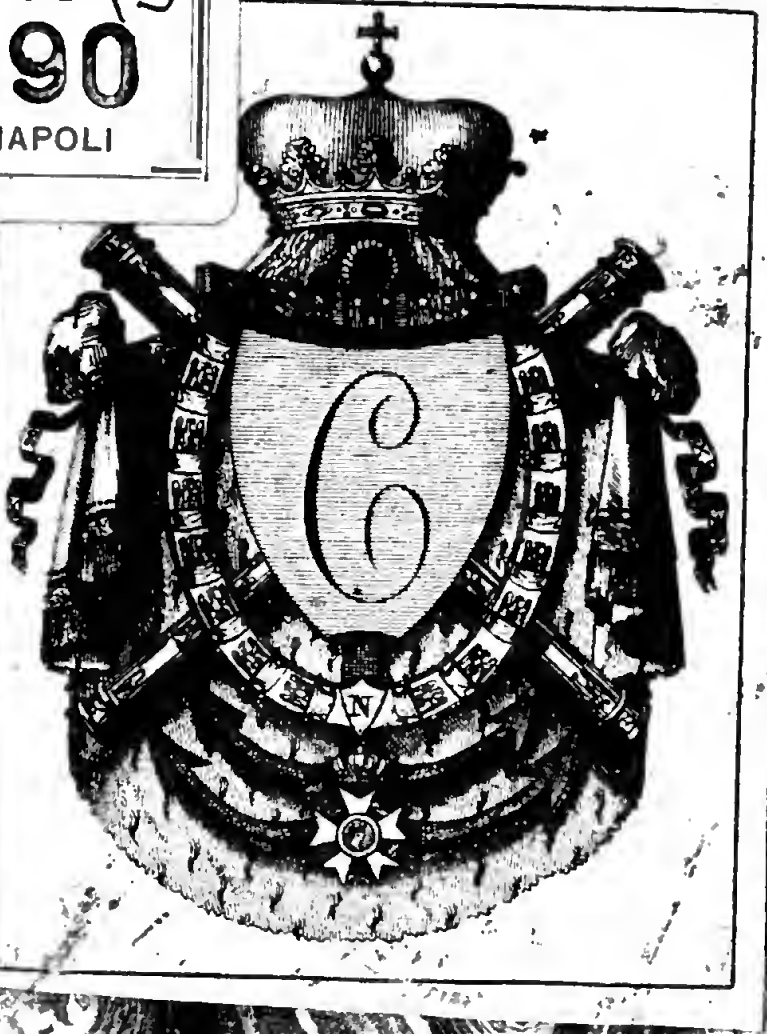
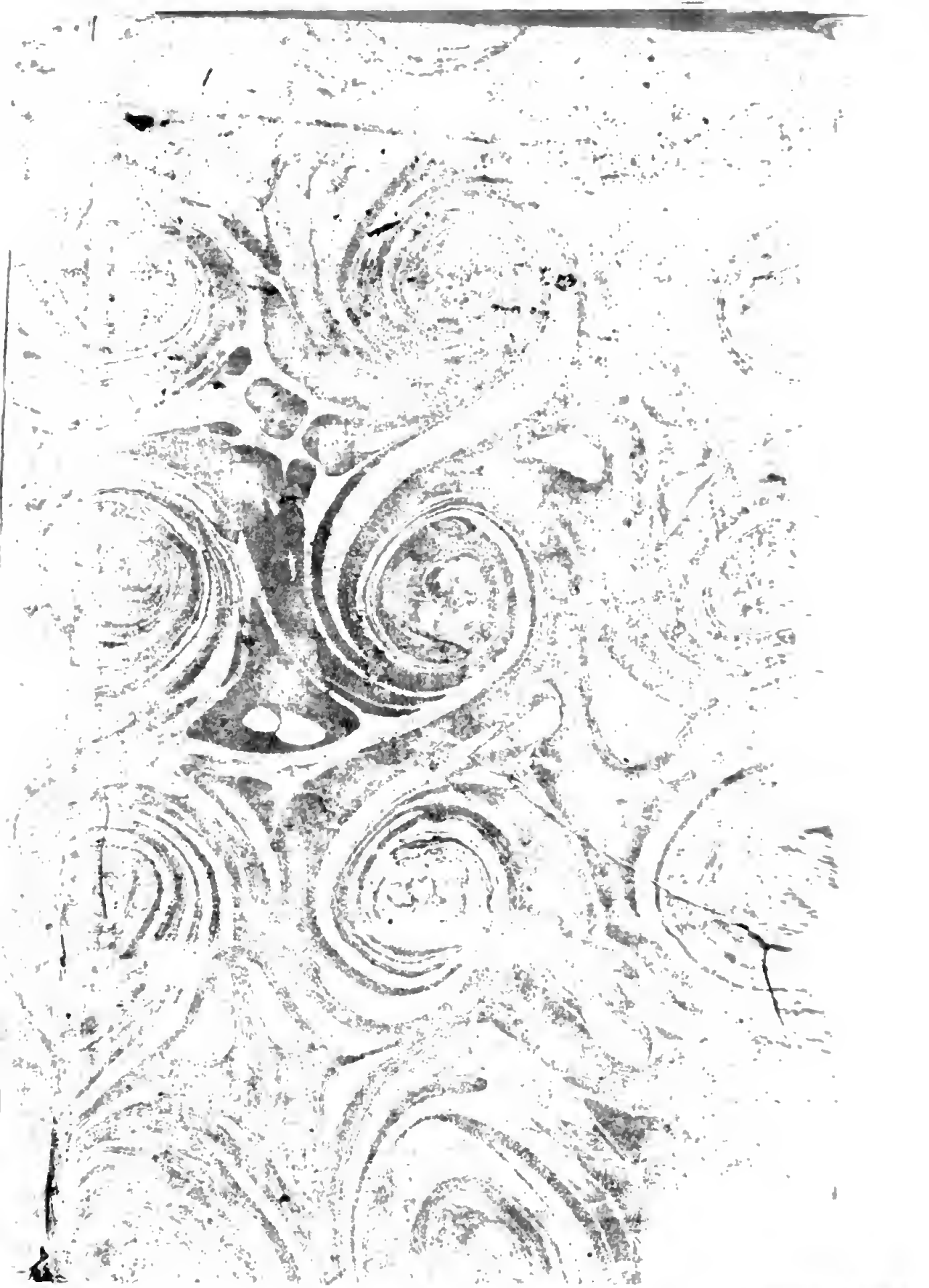
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A 9
290
NAPOLI





S215.1X

I Suppl: Palet - A - 290

627620 SBX

HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, *DEPUIS AUGUSTE*

JUSQU'A CONSTANTIN.

Par M. CREVIER, Professeur Emérite de Rhétorique au college de Beauvais.

NOUVELLE EDITION.

TOME IX.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue St.-Jean de Beauvais.
DESAINT, rue du Foin.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation et Privilege du Roi.

EMPEREURS

Contenus dans ce Volume.

PERTINAX régna deux mois et vingt-huit jours. An de Rome 944. de J. C. 193.

DIDIUS JULIANUS régna ſoixante-ſix jours. Même année.

SEVERE régna dix-ſept ans, huit mois, et trois jours. Ans de Rome 944-962. de J. C. 193-211.

CARACALLA régna ſix ans, deux mois, et deux jours. Ans de Rome 962-968. De J. C. 211-217.

MACRIN régna quatorze mois, moins trois jours. Ans de Rome 968-969. De J. C. 217-218.

HÉLIOGABALE régna trois ans, neuf mois, et quatre jours. Ans de Rome 969-973. De J. C. 218-222.

APPROBATION.

J'ai lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le neuvieme Volume de l'Histoire des Empereurs, par M. CRÉVIER, & n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 3 Février 1753.

SECOUSSE.

HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

SUITE DU LIVRE VINGT-ET-UNIEME.

PERTINAX.

§ II.

Les conjurés jettent la vue sur Pertinax pour l'élever à l'Empire. Histoire abrégée et caractere de ce Sénateur. Le Préfet du Prétoire Lætus le présente aux Prétoriens, qui le proclament Auguste presque malgré eux. Pertinax est élu par le Sénat, qui lui confere tous les titres de la puissance impériale. Mécontentement des

Prétoriens, qui éclate dès le troisieme jour. Pertinax les calme par une largesse. Vente des meubles de Commode. Argent du tribut redemandé aux Députés d'une nation Barbare. Estime universelle pour la vertu de Pertinax. Il gouverne en bon et sage Prince. Sa modestie par rapport à sa famille. Il n'est pas moins modeste en ce qui le touche lui-même. Frugalité de sa table. Avantages publics qui résultent de l'économie de Pertinax. Nulle avidité en lui : les délateurs punis : les accusations de lese-majesté abolies. Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur. Son zele pour la justice et pour la réparation des maux que Commode avoit faits. Haine des Prétoriens et de la vieille Cour contre Pertinax. Conjuration formée par Lætus Préfet du Prétoire. Pertinax est tué par les Prétoriens. Taches sur sa vie. Beau témoignage rendu à Pertinax par la conduite de Pompeien. Eloge de Pompeien.

Q. SOSIUS FALCO.
C. JULIUS ERUCIUS CLARUS.

An. R. 944.
De J. C. 193.

APRÈS la mort de Commode, le premier ſoin de ceux qui l'avoient tué fut d'aſſurer leur vie en travaillant à lui onner un ſucceſſeur, qui leur eût bligation de l'empire. Ils jetterent les eux ſur Pertinax, qui de l'état le plus as s'étoit élevé, par ſon mérite & par protection de Marc Auréle, à un ang où il ne voyoit plus au-deſſus de ii que le trône. Il avoit été fait con- il par ce ſage prince, & revêtu ſuc- eſſivement de divers gouvernemens e provinces, ou commandemens mi- taires. Il fut long-tems ſénateur & ême conſulaire, ſans avoir jamais a le ſénat. Car les emplois dont on chargeoit le tinrent continuellement oigné de Rome, & il fut conſul ſans mettre le pied. Il entra donc au Sé- t pour la premiere fois ſous le regne Commode; & bientôt après la hai- & la jalouſie de Pérennis lui attire- nt, comme on l'a vu, une diſgrace, un exil de trois ans. Après la chûte ce miniſtre, Pertinax reprit faveur. a baſſeſſe de ſa naiſſance pouvoit bien

Les Conjurés jettent la vue ſur Pertinax pour l'élever à l'Empire. Hiſtoire abrégée & caractere de ce Sénateur. *Dio. lib. LXXIII. Herod. l. II. Capit. Pert.* 1-4.

être une recommandation pour lui auprès de Commode. Ce qui eſt certain, c'eſt que depuis ſon rappel il fut toujours employé ſous ce regne, & placé dans les poſtes les plus brillans : commandant des légions de la Grande Bretagne, enſuite ſurintendant des vivres, puis proconſul d'Afrique, & enfin conſul pour la ſeconde fois, & gouverneur de Rome. Il exerçoit cette derniere charge lorſque Commode périt.

La gloire de Pertinax égaloit ou même ſurpaſſoit l'éclat de ſes dignités. Il s'étoit montré également propre aux emplois militaires & civiles. Brave & habile guerrier, ſon nom étoit devenu la terreur des Barbares : & en même tems, il avoit ſu maintenir la diſcipline avec ſévérité parmi des troupes mutines & ſéditieuſes. Dans le gouvernement de Rome, il ſe conduiſit avec une douceur, une affabilité, une bonté, qui le firent aimer de tout le monde. Simple & modeſte juſqu'à reconnoître même alors pour ſon patron Lollianus Avitus *, dont il étoit devenu au moins l'égal, mais qu'il reſpectoit

Vict. Epit.

* *Ce Sénateur eſt nommé par Victor*, Lollius Gentianus. *Mais il eſt viſiblement le même que Capitolin, dans la vie de Pertinax, n. 1. appelle* Lollianus Avitus.

ɔujours avec reconnoiſſance, comme
ɛ premier auteur de ſa fortune ; enne-
ıi du luxe, amateur de la frugalité,
hiſtoire ne lui reproche qu'une éco-
omie pouſſée trop loin, & l'habitude
e promettre plus qu'il n'avoit deſſein
e tenir, pour payer en belles paroles
ɛux qu'il ne pouvoit ſatisfaire par les
ffets.

Perſonne donc n'étoit plus digne de
ɛmpire que Pertinax, & les conju-
ɛs ſe faiſoient un honneur infini en
plaçant ſur le trône. Si nous en *Jul. Cæſ.*
ɔyons Capitolin & Julien l'apoſtat,
avoit été inſtruit de leur complot
ɔntre la vie de Commode. Dion &
érodien ſuppoſent le contraire : &
ır ſentiment eſt plus probable, vu le
u de tems qui s'écoula entre le deſ-
n & l'exécution.

Dès que Commode eût expiré ſous
main de Narciſſe, Lætus & Eclec-
ɛ, qui ſentirent la néceſſité de ſe hâ-
, vinrent trouver Pertinax, le mi-
ıt au fait, & l'inviterent à s'empa-
de la place vacante. Selon Héro-
ɛn, Pertinax, en les voyant entrer
ıs ſa chambre, crut tout d'un coup
'ils venoient pour le tuer par ordre
Commode, & il les prévint en leur

Le Préfet du Prétoire Lætus le préſente aux prétoriens, qui le proclament Auguſte preſque malgré eux.

diſant que depuis long-tems il s'attendoit à n'être pas plus égargné que les autres amis de Marc Auréle, & comptoit que chaque nuit ſeroit la derniere de ſa vie ; qu'ils pouvoient exécuter leur commiſſion. Lorſqu'ils ſe furent expliqués, il balança s'il accepteroit leur offre, mais ſeulement juſqu'à ce qu'il ſe fût bien aſſuré de la mort de Commode. Il envoya un homme à lui pour examiner & viſiter le cadavre, & ſur ſa réponſe, conforme au diſcours du préfet du prétoire & du chambellan, il ſe laiſſa conduire par Lætus au camp des prétoriens.

Il craignoit néanmoins, non ſans fondement, de ne point trouver des diſpoſitions favorables dans les gens de guerre, de qui Commode étoit aimé. Pour aider leur détermination, il réſolut de ſe procurer l'appui du peuple. On étoit en pleine nuit, & par ſes ordres quelques-uns de ceux qui ſe trouvoient autour de lui, ſe répandirent dans les différens quartiers de la ville, criant à haute voix dans les rues que Commode étoit mort, & que Pertinax alloit au camp prendre poſſeſſion de l'empire.

Cette nouvelle produiſit un mouvement étonnant dans Rome. On ſe leve

ec précipitation, on ſort des mai-
ns, on ſe félicite mutuellement, ſur-
ut les grands & les riches, d'être
livrés d'une tyrannie cruelle & in-
pportable. Les uns courent aux tem-
es, pour rendre leurs actions de gra-
s aux Dieux. Le plus grand nombre
ttroupent autour du camp, pour
poſer aux ſoldats, à qui ils pen-
ent qu'un gouvernement ſévere, tel
e celui qu'annonçoit le nom de Per-
ax, conviendroit moins que la
ence dans laquelle Commode les
oit entretenus.

Cependant Pertinax & Lætus arri-
nt au camp : & celui-ci, par l'au-
ité que lui donnoit ſa charge de pré-
du prétoire, ayant convoqué les
dats, commença par leur notifier la
rt de Commode; mais en déguiſant
rocité du fait, & faiſant paſſer cette
rt pour l'effet d'une ſubite apo-
xie ; après quoi il ajouta : « Pour
emplir la place de l'empereur que
a mort vous a enlevé, le peuple ro-
nain & moi nous vous préſentons
n homme d'un âge vénérable, (Per-
inax avoit alors ſoixante-&-ſix ans)
e mœurs pures, d'une valeur éprou-
ée dans la guerre. Votre bonne for-

» tune vous donne, non un empereur,
» mais un pere. Vous le ſavez : ſon
» élévation ne ſera pas agréable pour
» vous ſeuls ; elle répandra la joie parmi
» les légions des frontieres, qui toutes
» ont été témoins de ſes exploits. Il ne
» nous faudra plus acheter la paix des
» Barbares à prix d'argent : l'expérience
» de ce qu'ils ont ſouffert de ſa part les
» contiendra par la crainte. »

Pertinax prit enſuite la parole, & promit aux prétoriens * douze mille ſeſterces par tête. Cette largeſſe, l'eſtime qu'ils ne pouvoient refuſer à celui qui leur parloit, la déférence pour Lætus leur chef, qui tout méchant homme qu'il étoit, paroît néanmoins avoir eu de la tête & de la vigueur ; tout cela inclinoit les ſoldats à goûter la propoſition qui leur étoit faite. Un mot de Pertinax leur déplut. Il leur dit qu'il s'étoit gliſſé bien des abus ſous le gouvernement précédent ; mais qu'avec leur ſecours il eſpéroit les réformer. Cette annonce ſembloit aux prétoriens une menace qui les regardoit directement, parce qu'ils ſavoient que Commode leur avoit accordé une infinité de choſes contre les regles. Ils balançoient donc, & gardoient le

* *Quinze cens livres.*

lence. Le peuple, qui étoit entré en foule dans le camp, leur donna le ton. Il proclama Pertinax Auguſte, avec les plus vifs tranſports de joie : & les prétoriens ſuivirent, plus par bienſéance & par une eſpece de néceſſité, que par une ſincere affection.

Du camp, Pertinax ſe tranſporta au ſénat, qui s'aſſembla pendant qu'il étoit encore nuit. Il y parut ſans aucune des marques de la dignité impériale, comme attendant de l'autorité de la compagnie la déciſion de ſon état. Cette modeſtie étoit placée, & conforme aux vrais principes de l'ancien gouvernement. Mais de plus, elle avoit pour motif une inquiétude ſecrele, qui tourmentoit Pertinax. Il avoit craint de la part des ſoldats leur affection pour Commode : il craignoit de la part du ſénat le dédain pour l'obſcurité de ſa naiſſance. Il déclara même que nommé empereur par les ſoldats, il renonçoit volontiers à l'éclat du pouvoir ſuprême, trop onéreux pour un homme de ſon âge, & trop difficile dans les circonſtances ; & il invita d'abord Pompeien, gendre de Marc Auréle, enſuite Acilius Glabrio, le plus noble des patriciens, à

Pertinax eſt élu par le Sénat, qui lui confere tous les titres de la puiſſance Impériale.

prendre une place qui leur convenoit mieux qu'à lui. Cette déclaration & cette offre venoient trop tard. Pertinax avoit fait la premiere & la plus importante démarche, en ſe procurant le ſuffrage des ſoldats, & le ſénat étoit trop ſage pour ſe commettre avec les gens de guerre. Glabrio prit la parole, & dit à Pertinax : « Vous me croyez di-
» gne de l'empire, je vous le défere ;
» & tout ce que nous ſommes de ſé-
» nateurs, nous vous décernons tous
» les honneurs & tous les droits du
Capit. 5. 6. Dio. & Herod. » pouvoir ſuprême. » Le ſénat applaudit. Pertinax fut déclaré Auguſte, d'un conſentement unanime, & Commode ennemi public : & c'eſt à ce moment que doivent ſe rapporter les acclamations dont j'ai parlé d'avance contre la mémoire de ce malheureux prince. On conféra à ſon ſucceſſeur tous les titres de la puiſſance impériale à la fois, juſqu'à celui de pere de la patrie, que les empereurs avoient coutume de ne recevoir qu'après un certain tems ; & il ſouhaita lui-même qu'on y ajoutât celui de prince du ſénat, qui étoit preſque tombé en oubli & en déſuétude, titre populaire, & qui rappelloit l'idée de l'ancienne république. Le

ſénat vouloit auſſi décorer l'épouſe de Pertinax, Flavia Titiana, du nom d'*Augusta*, & ſon fils du nom de Céſar. Pertinax refuſa l'honneur que l'on déféroit à ſa femme ; & par rapport à ſon fils, il déclara vouloir attendre un âge plus mûr, & des preuves de vertu qui l'en euſſent rendu digne.

Ce ne fut qu'après ces préliminaires, dans leſquels on reconnoît toutes les formalités d'une élection, que Pertinax monta au trône impérial, comme forcé par le vœu de la compagnie. Il rendit graces au ſénat, en faiſant ſentir néanmoins combien il craignoit les difficultés de la place ſublime à laquelle on venoit de l'élever. Il promit un gouvernement conforme aux loix, dirigé par les conſeils du ſénat, & qui tiendroit plus de l'ariſtocratie qu'il ne ſeroit monarchique. Enfin il témoigna ſa reconnoiſſance à Lætus, auteur de la mort de Commode (car il n'y avoit plus de raiſon d'uſer de diſſimulation à cet égard) & à l'amitié duquel il étoit redevable de l'empire.

Lætus, par bien des endroits, étoit aſſurément indigne d'être loué en plein ſénat : & Q. Soſius Falco, qui entroit en poſſeſſion du conſulat ce jour-là

même, premier janvier, jeune ambitieux, dont les vues se portoient très-haut, crut trouver dans cet éloge une occasion de soulever les esprits contre Pertinax. « On peut juger, lui dit-il » avec audace, quel empereur nous » aurons en vous, lorsqu'on vous entend louer les ministres des crimes de » Commode. » Pertinax se posséda, & il se contenta de lui répondre : « Consul, vous êtes jeune : vous ignorez » ce que c'est que la nécessité d'obéir. » Ils ont exécuté malgré eux les ordres » qu'ils recevoient. Mais au premier » moment favorable, ils ont fait éclater leurs véritables sentimens. »

Si Pertinax parloit sincérement, il connoissoit mal Lætus, & lui attribuoit des motifs plus nobles & plus purs que ceux qui l'avoient fait agir. Au reste, on voit que le meurtre de Commode étoit universellement approuvé. Personne ne doutoit chez les payens, qu'il ne fût permis & même louable de tuer un tyran. La douceur de l'évangile a seule la gloire d'avoir proscrit cette doctrine, qui met en péril la vie même des meilleurs princes.

Ainsi finit l'assemblée du sénat, au sortir de laquelle le nouvel empereur

alla au Capitole offrir ſes vœux, & fut enſuite mené en pompe au palais impérial. Le ſoir il invita les magiſtrats & les premiers du ſénat à ſouper avec lui, renouvellant un uſage que Commode avoit interrompu: & dans le repas, il montra une gaieté douce, & une familiarité, qui mettoient en liberté ſes convives, qui leur rendoient le nouveau prince aimable, par la comparaiſon ſur-tout avec les hauteurs & les dédains de ſon prédéceſſeur.

Mécontentement des Prétoriens, qui éclate dès le troiſieme jour.

Le ſénat, le peuple, étoient donc dans la joie, & formoient les plus heureux préſages ſur le gouvernement d'un empereur ſage & modéré. Il n'en étoit pas de même des prétoriens, à qui la licence plaiſoit, & que la tyrannie de Commode, dont ils avoient été les inſtrumens, élevoit ſur la tête de leurs concitoyens. Ils ne pouvoient douter que l'intention de Pertinax ne fût de rétablir le bon ordre parmi eux, & de les contenir dans le devoir. Le premier jour il donna pour mot au tribun, * *Faisons le service*: laiſſant à entendre que par le paſſé la diſcipline s'obſervoit ſi mal dans leur corps, qu'ils avoient beſoin d'un nouvel apprentiſſage. Il leur fit défenſe de maltraiter

* *Militemus.*

les gens du peuple, de frapper aucun de ceux qui ſe préſenteroient pour approcher de ſa perſonne. Mécontens de ces commencemens, & inquiets pour la ſuite, les prétoriens regretterent Commode, & ils pouſſoient des ſoupirs lorſqu'ils voyoient abattre ſes ſtatues.

Dès le trois janvier, jour auquel on faiſoit tous les ans des vœux publics pour la proſpérité des empereurs, ils entreprirent de changer l'état des choſes, & ils enleverent un illuſtre ſénateur, nommé Triarius Maternus Laſcivius, pour le mener au camp, & l'élever à l'empire. Triarius n'étoit point complice de leur deſſein: il réſiſta, il ſe ſauva d'entre leurs mains preſque nud, & étant venu ſe rendre au palais auprès de Pertinax, delà il ſe retira à la campagne.

Pertinax calme par une largeſſe Vente des meubles de Commode.

Pertinax conçut qu'il avoit beſoin de ménager extrêmement des troupes capables de tels excès, & il ſe mit en devoir de les ſatisfaire. Il confirma tous leurs privileges, & tous les dons que Commode leur avoit faits; & il prit des meſures efficaces pour s'acquitter promptement de la largeſſe qu'il leur avoit lui-même promiſe. Il

ne trouvoit dans le tréſor qu'un million de ſeſterces *. Sa reſſource fut de vendre tout l'attirail du luxe inſenſé de ſon prédéceſſeur. Il mit donc en vente les ſtatues & les tableaux du palais, les meubles ſuperbes, la vaiſſelle d'or & d'argent enrichie de pierreries, les chevaux, les eſclaves deſtinés à la débauche, tout ce qui avoit ſervi à Commode pour ſes combats contre les gladiateurs, ou pour la conduite des chariots. L'hiſtoire remarque en particulier des voitures fabriquées avec de ſingulieres attentions de commodité: les unes dont les ſieges mobiles pouvoient ſe tourner à volonté, ſoit qu'il fallût éviter le ſoleil, ou profiter d'un vent frais; les autres qui meſuroient le chemin qu'elles faiſoient, & qui marquoient les heures. Le produit de cette vente ſuffit à Pertinax pour payer douze * mille ſeſterces par tête aux prétoriens, & quatre * cens aux citoyens du peuple.

* *Cent vingt mille livres.* *Capit. 7. & 8. Dio.*

* *Quinze cens livres.* ** *Cinquante livres.*

Outre ce premier & principal avantage qu'il retiroit d'un encan ſi précieux, il y enviſageoit encore un autre point de vue. Il étoit bien aiſe de décrier de plus en plus la mémoire de Commode en étalant ſous les yeux du

public les preuves de la folie monſtrueuſe de ce prince. Lætus le ſervit parfaitement dans ce deſſein. Il rechercha tous les indignes miniſtres des plaiſirs de Commode : il fit afficher leurs noms, qui ſeuls & par eux-mêmes annonçoient l'infamie ; & dans les condamnations qu'il prononça contre eux, il eut ſoin d'exprimer les ſommes auſquelles ſe montoient leurs biens qu'il confiſquoit, & qui ſouvent ſe trouverent excéder la fortune des plus riches ſénateurs, que Commode avoit fait périr pour s'emparer de leur dépouille.

Argent du tribut redemandé aux Députés d'une nation Barbare.

Il fit encore une démarche d'éclat qui tendoit au même but dans un autre genre. Des députés d'une nation Barbare étoient venus à Rome recevoir la penſion que Commode payoit à à leurs chefs, pour acheter d'eux la paix : ils n'étoient pas encore ſortis des terres de l'empire lorſqu'arriva la révolution. Lætus fit courir après eux, & leur redemanda l'or qui leur avoit été remis. « Portez dans votre pays, » leur dit-il, la nouvelle du change» ment dont vous êtes témoins. Dites » à ceux qui vous ont envoyés, que » c'eſt maintenant Pertinax qui gou» verne l'Empire. » La différence en-

re les deux gouvernemens ne pouvoit tre rendue plus ſenſible, que par ette hauteur envers des peuples à qui récédemment on payoit tribut. Et effet y répondit. Les Barbares furent ontenus par la crainte du nom ſeul de 'ertinax. *Herod.*

L'eſtime pour ſa vertu étoit univer- lle. Lorſque la nouvelle de la mort e Commode & de l'élection de Perti- ıx arriva dans les provinces, on hé- :a à y ajouter foi. On craignit que ce ; fût un piége tendu par Commode)ur avoir occaſion d'exercer ſes cruau- s & ſes rapines. Dans cette incerti- de, pluſieurs gouverneurs prirent le rti d'attendre la confirmation, & ême de faire mettre en priſon les cou- rs; ſûrs que ſi la nouvelle étoit vraie, rtinax leur pardonneroit aiſément e faute qui ne venoit point de mau- iſe volonté. Les peuples alliés de npire n'avoient pas de lui une moins ıte idée. Son élévation les combla joie, & ils s'empreſſerent d'envoyer ; ambaſſadeurs pour en féliciter le at & le peuple romain.

Eſtime universelle pour la vertu de Pertinax. *Dio. ap. Val.* *Herod.*

Au moyen des précautions que nouvel empereur avoit employées ur calmer les prétoriens, il jouit de

Il gouverne en bon & ſage Prince

quelque tranquillité, & il fit paroître, pendant le peu de tems qu'elle dura, toutes les vertus d'un grand & ſage prince.

Sa modeſtie par rapport à ſa famille.

J'ai déja touché l'article de ſa modeſtie par rapport à ſa famille. Il ne fit rien pour elle, ſinon qu'il nomma préfet de la ville, en ſa place, Flavius Sulpicianus ſon beau-pere. Mais ce ſénateur, au jugement de Dion, étoit digne de l'emploi, quand même il n'eût pas été beau-pere de l'empereur.

Dio. & Capit. 6. & 13.

J'ai dit qu'il refuſa pour ſa femme le titre d'*Auguſta*, & pour ſon fils celui de Céſar. Plus d'un motif le portoit à ne point honorer beaucoup une épouſe qui n'avoit elle-même nul ſoin de ſon honneur, & qui entretenoit une intrigue publique avec un joueur d'inſtrument. Pour ce qui eſt de ſon fils, il paroît que le goût de modeſtie influa ſeul dans la conduite qu'il tint à ſon égard. Ce fils étoit encore très-jeune, & ſon pere craignoit que la ſimplicité de l'âge ne fût trop aiſément corrompue par le poiſon de la grandeur. Il ne le logea point dans le palais, & après l'avoir émancipé, auſſi-bien qu'une fille qu'il avoit, il leur partagea tout ce qu'il poſſédoit comme particulier, &

s établit chez leur grand-pere mater- *Herod.*
el préfet de la ville. Delà le fils de
empereur alloit aux écoles publi-
ues, ſans être en rien diſtingué de
eux de ſon âge. Pertinax le voyoit
arement, & toujours ſans faſte, en
on pere de famille.

Il obſerva la même modeſtie, autant *Il n'eſt pas moins modeſte en ce qui le touche lui-même.*
ue ſon rang le pouvoit permettre, en
e qui regardoit ſa perſonne. Loin de
'oublier dans une ſi haute élévation,
l ſe rappelloit volontiers ſon premier *Dio. Herod. & Capit. 8. 9. 12. & 13.*
tat, & il faiſoit ſouvent manger avec
ui Valérianus, qui avoit été ſon col-
egue & ſon confrere dans la profeſſion
ublique des lettres. Il ſe rendoit
cceſſible à tous, écoutant ce que cha-
un avoit à lui dire, & répondant avec
onté. Il vivoit familiérement avec les
énateurs, & les traitoit dans le com-
nerce ordinaire preſque comme ſes
gaux. Aſſidu au ſénat, duquel il ne
'abſenta jamais, ſes manieres à l'é-
ard de la compagnie alloient juſqu'au
reſpect. Il rendoit de grands honneurs
à Pompeien & à Glabrio, dont un
prince moins judicieux que lui auroit
peut-être pris ombrage. Il ne voulut
point que l'on marquât à ſon nom au-
cun des effets, ou des meubles, ou des

édifices dont il jouiſſoit comme empereur. Ce n'étoit pas à lui que tout cela appartenoit, ſelon ſa façon de penſer, mais à l'empire.

Frugalité de ſa table. Sous Commode la dépenſe de la table de l'empereur avoit été énorme. Pertinax la réforma, & la réduiſit aux regles d'une honnête frugalité. Il y invitoit ſouvent des ſénateurs ; & il envoyoit à ceux qui n'y venoient pas des plats de ſa table, non comme des mets exquis, mais comme des marques de ſon attention. (*a*) La ſimplicité de ces préſens apprêtoit à rire aux riches & aux ſomptueux. Mais ceux d'entre nous, dit Dion, qui eſtimoient plus la vertu que le luxe, les recevoient avec joie & avec admiration.

Capit. 12. Capitolin a ſuivi le jugement de ces amateurs du faſte que blâme Dion. Il accuſe Pertinax d'une avarice ſordide, & il en cite entre autres preuves ces envois d'une moitié de chapon, ou d'un fricandeau. Sans doute une telle ſimplicité n'a point de quoi frapper les yeux, & cet empereur, en retran-

(*a*) Καὶ αὐτὸν ἐπὶ τούτῳ οἱ μὲν πλούσιοι καὶ μεγαλαυχοι διεγελων· οἱ δὲ ἄλλοι, οἷς ἀρετὴ ἀσελγειας προτιμοτερα ἦν, ἐπηνουμεν.

hant tout d'un coup par la moitié la épenſe de ſa maiſon, fit diſparoître ne vaine pompe, qui plaît aux hom- ıes vains. Mais que l'on compare à ce ıux brillant les biens ſolides que pro- uit une ſage économie. Dans un re- ne qui dura moins de trois mois, Per- nax acquitta les dettes qu'il avoit ontractées à ſon avénement à l'em- ire: il aſſura des récompenſes pour les rvices militaires: il établit des fonds our les ouvrages publics: il trouva de argent pour la réparation des grands hemins: il paya d'anciennes dettes e l'Etat. En un mot, il remplit le éſor impérial, que ſon prédéceſſeur oit épuiſé, & il le mit au niveau de utes les dépenſes néceſſaires. Une lle adminiſtration mérite les plus ands éloges, & marque un prince ui connoît ſes devoirs, & qui a le ût de la véritable grandeur.

Avantages publics qui réſultent de l'economie de Pertinax. *Capit.* 9.

Parmi les avantages dont Rome fut devable à la frugalité de Pertinax, je mpterai encore la réforme du luxe es particuliers, qui eurent honte de e pas imiter l'exemple du prince. De ı ſuivit un bien public, la diminution u prix des denrées, qui n'étant plus nlevées par ces hommes ſomptueux à

Capit. 8.

qui rien ne coûte pour ſe ſatisfaire, demeurerent à la portée du commun des citoyens.

Nulle avidité en lui: les délateurs punis: les accuſations de leſe-majeſté abolies.

Il eſt important d'obſerver que les ſommes immenſes dont Pertinax eut beſoin pour faire face à tous les objets différens que j'ai cités, n'étoient point le fruit de l'injuſtice ni d'une avidité tyrannique. Loin d'écouter les délateurs, il punit rigoureuſement ceux qui dans les tems précédens avoient fait cet infame métier. Il abolit les accuſations pour cauſe de leſe-majeſté. Il déclara qu'il ne recevroit aucun legs teſtamentaire de ceux qui auroient des héritiers légitimes, & qu'au lieu d'envahir les ſucceſſions ſur le plus léger prétexte, comme avoit fait ſon prédéceſſeur, il n'en recueilleroit aucune à laquelle il ne fût appellé ſelon toutes les formalités des loix; & il ajouta cette parole remarquable : (a) « Il eſt plus » beau & plus juſte de laiſſer la Répu» blique pauvre, que de l'enrichir par » les rapines & par des voies odieu» ſes. » Il eſt vrai que Pertinax, contre la parole qu'il avoit donnée un peu

Herod. & Capit. 7.

Inſtit. Juſt. l. II, tit. 17.

(a) Sanctius eſt P. C. inopem rempublicam obtinere, quàm ad divitiarum cumulum per diſcrimina & dedecoris veſtigia pervenire. *Capit.*

:op précipitamment, fut obligé de ever avec ſévérité certains droits dont ommode avoit accordé la remiſe. Mais le bon uſage qu'il faiſoit de l'ar-ent qui lui en revenoit, & la néceſ-ité, doivent lui ſervir d'excuſes. Les roits qu'il exigea étoient apparem-nent anciens & établis par un long ıſage. Car pour ce qui eſt des péages ıouveaux, que la tyrannie des finan-:es avoient introduits, Hérodien aſ-ure que Pertinax les ſupprima, ne voulant point gêner la liberté du com-nerce.

Il ſongea à augmenter les revenus le l'état, non en groſſiſſant les impôts, nais en mettant en valeur beaucoup le terres qui demeuroient incultes, ſoit dans les provinces, ſoit même en talie. Il fit don de toutes les terres qui étoient dans ce cas, même de cel-es qui faiſoient partie du domaine im-ɔérial, à quiconque entreprendroit de es cultiver; & afin d'en faciliter l'ex-ploitation, il accorda aux nouveaux poſſeſſeurs une exemption d'impôts pour dix ans, ſachant bien que, ſi ſon projet réuſſiſſoit, la République recueil-leroit enſuite avec uſure ce qu'elle ſem-bloit perdre dans le moment actuel.

Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur.

Son zele pour la juſtice, & pour la réparation des maux que Commode avoit faits. *Herod. Dio. Capit.* 8. 9. 13. 14.

Zélateur de l'équité & des loix, il rendoit ſouvent la juſtice par lui-même. Il rétablit la mémoire de ceux qui avoient ſouffert d'injuſtes condamnations ſous Commode ; ou, s'ils vivoient encore, ils les rappella d'exil. Il rendit à ceux-ci, ou aux héritiers des morts, leurs biens confiſqués : & je ne ſaurois croire, ſur le témoignage du ſeul Capitolin, qu'il leur ait fait acheter cette juſtice. J'ai dit qu'il punit les délateurs. S'ils étoient eſclaves, il leur fit expier leur crime par le ſupplice de la croix. Il reſtitua à leurs maîtres les eſclaves qui s'étoient dérobés des maiſons particulieres pour entrer dans celle du prince. Il réprima la licence des affranchis du palais, qui ſous le regne précédent avoient diſpoſé de tout avec un pouvoir tyrannique ; & il les dépouilla des richeſſes immenſes qu'ils avoient acquiſes en achetant à vil prix les biens de ceux que Commode avoit condamnés. Ses anciennes connoiſſances, citoyens de la petite ville d'Alba Pompeia ſa patrie, accoururent à Rome dès qu'ils le ſurent ſur le trône, pleins d'une eſpérance avide d'être inondés de ſes bienfaits. Ils furent trompés dans leur attente, &

& Pertinax ne crut point devoir employer les revenus publics à enrichir ceux que des liaiſons privées attachoient à ſa perſonne.

Par une conduite ſi parfaite dans toutes ſes parties, il renouvelloit l'heureux regne de Marc Auréle ; & faiſoit goûter à tous les douceurs d'un gouvernement équitable & modéré, il combloit d'une double joie ceux qui retrouvoient en lui le ſage prince dont la mémoire leur étoit infiniment chere.

Haine des Prétoriens & de la vieille cour contre Pertinax *Dio. Herod. Capit.* 10. 11. 12.

Dans cette ſatisfaction univerſelle, deux ordres de perſonnes, dont l'inſolence & l'avidité avoient profité ſous Commode de la miſere publique, étoient étrangement irrités contre Pertinax, les prétoriens & la vieille cour; & ils jurerent la perte d'un réformateur qui captivoit leurs injuſtes deſirs. Pertinax n'avoit encore déplacé aucun de ceux à qui ſon prédéceſſeur avoit confié quelque partie du miniſtere. Mais ils ſavoient qu'il attendoit * le vingt-&-un d'avril, jour anniverſaire de la fondation de Rome, comme un jour de renouvellement, où il change-

* *Quelques-uns font tomber au vingt avril la fondation de Rome. Cette différence n'eſt ici d'aucune conſéquence.*

roit toute la face de la cour. Ils prirent le parti de ne lui en pas donner le tems, & quelques affranchis eurent la penſée de l'étouffer dans le bain. Mais ce projet, trop hazardeux dans l'exécution, fut abandonné: & le préfet du prétoire Lætus ſe chargea de la manœuvre, en recourant à d'autres voies.

Conjuration tramée par Lætus préfet du prétoire. *Dio. & Capit.*

Cet officier, qui avoit mis Pertinax ſur le trône, s'en étoit bientôt après repenti. Il avoit eſpéré régner ſous le nom d'un prince qui lui ſeroit redevable du rang ſuprême: & il voyoit que Pertinax non-ſeulement gouvernoit par lui-même, mais le conſultoit peu, ne lui donnoit aucun crédit, & le taxoit ſouvent d'imprudence & de vues fauſſes dans les affaires. Comme c'étoit une ame tyrannique, qui n'avoit ôté la vie à Commode que par des vues d'intérêt particulier, & qui en lui choiſiſſant un ſucceſſeur vertueux, s'étoit propoſé uniquement de donner à ſon attentat une couleur de zele pour le bien public, ſon ambition fruſtrée le détermina à détruire ſon propre ouvrage par un ſecond crime encore plus grand que le premier. Il trouvoit les ſoldats qui lui obéiſſoient, très-diſpoſés à ſeconder ſes fu-

rs, & il prit ſoin de nourrir & d'ai-
ent eux ce levain d'animoſité & de
olte. Il forma donc ſon plan, & il
olut d'élever à l'empire Soſius Fal-
, de qui j'ai déja rapporté un trait
dacieux, & que la ſplendeur de ſa
iſſance & ſes richeſſes ſembloient
ettre à portée de la premiere place.
Lætus épia le moment où Pertinax
oit allé faire un petit voyage ſur la
)te (vraiſemblablement à Oſtie,) &
donner ſes ordres par rapport à l'ap-
roviſionnement de la ville, auquel il *Capit. 2.*
pportoit une extrême attention. Le
réfet du prétoire comptoit profiter
le cet intervalle pour mener Falco au
amp des prétoriens. Pertinax en fut
averti, & revenant en diligence, il
déconcerta l'intrigue avant qu'elle pût
éclore. Il ſe plaignit dans le ſénat
de l'infidélité des ſoldats, à qui, mal-
gré l'épuiſement du tréſor public, il
avoit fait une très-grande largeſſe.
Falco fut accuſé, & il alloit être con-
damné par les ſénateurs, ſi Pertinax
ne s'y fût oppoſé avec force. « Non,
» s'écria-t-il, je ne ſouffrirai jamais
» que ſous mon gouvernement un ſé-
» nateur, même coupable, ſoit mis à
» mort ». Quelques-uns ont prétendu,

que Falco n'avoit pas été inſtruit du complot formé pour l'élever ſur le trône. C'eſt ce qui n'eſt gueres probable, & le mot de Pertinax ſuppoſe manifeſtement le contraire. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il vécut depuis jouiſſant de toute ſa fortune, & qu'il mourut tranquillement laiſſant ſon fils pour héritier. Il eſt encore plus étonnant que Lætus ſoit demeuré en place. Il faut croire qu'il avoit ſi bien caché ſon jeu, que Pertinax ou ne le ſoupçonna pas, ou ne ſe crut pas en état de le convaincre. L'impunité ne changea pas ce perfide, & il abuſa du pouvoir qu'on lui laiſſoit pour pouſſer en avant ſon entrepriſe criminelle, & pour envenimer de plus en plus, ſous une fauſſe apparence de zele, la haine des ſoldats.

Capitolin mêle dans ſon récit l'aventure aſſez mal débrouillée d'un eſclave qui ſe faiſant paſſer pour le fils de Fabia fille de Marc Auréle, s'attribuoit à ce titre des droits ſur la ſucceſſion de la maiſon impériale. Il fut reconnu, fouetté, & rendu à ſon maître. Lætus ſaiſit ce prétexte de ſévir contre pluſieurs ſoldats, qui furent punis de mort comme complices des

deſſeins inſenſés de ce miſérable. Il avoit pour but de porter à ſon comble l'indignation des prétoriens, qui voyoient ſur la dépoſition d'un eſclave verſer le ſang de leurs camarades.

Ce noir projet réuſſit. Tout d'un coup * trois cens des plus forcenés partent du camp, traverſent la ville en plein jour, & marchent l'épée nue à la main vers le palais impérial. Il falloit qu'ils fuſſent bien aſſurés de ne trouver aucun obſtacle ni de la part de ceux qui faiſoient la garde, ni de la part des officiers de l'intérieur du palais : ſans quoi leur entrepriſe auroit été auſſi folle que criminelle, & ſans aucune eſpérance de ſuccès. Pertinax averti de leur approche, envoya au-devant d'eux Lætus, tant il étoit mal informé des intrigues de ce traître. Lætus, auteur du complot, mais qui ne vouloit ſe déclarer qu'à coup ſûr, évita la rencontre des ſoldats, & ſe retira dans ſa maiſon. Les aſſaſſins arrivent, & trouvent toutes les portes ouvertes, toutes les avenues libres. La garde leur livre les paſſages : les affranchis & les chambellans, loin de leur faire réſiſtance, allument encore par

Pertinax eſt tué par les prétoriens. *Dio. Herod. Capit.*

* *Dion ne dit que* deux cens.

des exhortations leur audace & leur fureur.

Dans un danger si pressant plusieurs conseilloient à Pertinax de mettre sa vie en sûreté par une prompte fuite : & Dion assure que la chose étoit aisée, & que si ce prince se fût dérobé à la premiere fougue des soldats, il auroit trouvé dans l'affection du peuple une sauvegarde & un rempart. Pertinax en crut trop son courage : il se persuada que tout sentiment n'étoit pas éteint dans le cœur des Prétoriens, & que la vue de leur empereur leur imposeroit. Il s'avança donc vers eux d'un air intrépide, d'une contenance fiere : & il eut d'abord lieu de s'applaudir de sa hardiesse : car il se fit écouter. « Quoi, leur dit-il, vous qui » par état devez veiller à la défense de » vos princes, & écarter de leur » personne les dangers même du de- » hors, c'est vous qui vous en rendez » les meurtriers ! De quoi avez-vous » à vous plaindre ? Prétendez-vous » venger la mort de Commode ? J'en » suis innocent : & d'ailleurs, tout ce » que vous avez droit d'attendre d'un » bon & sage empereur, je suis prêt » à vous l'accorder. »

Ce peu de paroles, prononcé avec majeſté, faiſoit ſon impreſſion. Déja baiſſant les yeux en terre, la plupart remettoient leur épée dans le fourreau. L'un d'entre eux, Tongrien de nation, plus féroce & plus intraitable que les autres, leur reprocha ce mouvement de repentir comme une foibleſſe : joignant l'exemple aux diſcours, il porta de ſa pique le premier coup à l'empereur. Il réveilla ainſi dans le cœur de ſes compagnons toute leur rage, qui n'étoit qu'aſſoupie. Ils ſe préparerent à le ſuivre : & Pertinax voyant qu'il n'y avoit plus de reſſource, s'enveloppa la tête de ſa toge, & invoquant Jupiter vengeur, il ſe laiſſa percer, ſans faire une inutile réſiſtance.

Un ſeul homme lui témoigna de la fidélité en ce funeſte moment. Ce fut le chambellan Eclectus, l'un des meurtriers de Commode, qui plein de courage, combattit contre les aſſaſſins, en bleſſa quelques-uns, & ſe fit tuer auprès de ſon maître.

Les Prétoriens couperent la tête de Pertinax, & l'ayant miſe au bout d'une pique, ils emporterent à travers la ville cet horrible trophée dans leur camp.

Capit. 15. Ce funeſte événement arriva le vingt-huit mars de l'an de J. C. cent quatre-vingt-treize. Pertinax étoit né le premier août de l'an cent vingt-ſix. Ainſi il périt à l'âge de ſoixante-ſix ans & près de huit mois, n'ayant pas régné trois mois entiers. Il laiſſa un fils & une fille, qui vécurent dans la condition privée, ſans que jamais perſonne leur ait attribué, ni qu'ils aient eux-mêmes revendiqué aucun droit au trône: & c'eſt une preuve, entre un grand nombre d'autres, que l'empire n'étoit nullement héréditaire chez les Romains.

Dion avance que cet empereur s'attira ſa triſte cataſtrophe pour s'être trop précipité de réformer l'état, & pour n'avoir pas ſu, quelque expérience qu'il eût dans les affaires, que la ſageſſe politique demande que l'on n'attaque pas tous les abus à la fois, & que l'on travaille lentement à les détruire, par parties, & les uns après les autres. Peut-être cette réflexion eſt-elle fondée: peut-être auſſi nous ſera-t-il permis de dire qu'il eſt aiſé de juger par l'événement, & que les hommes ſont communément ingénieux à trouver les cauſes des malheurs, après qu'ils ſont arrivés.

Il eſt certain que Pertinax a été l'un des plus grands princes qui aient jamais occuppé le trône des Céſars, quoique la courte durée de ſon regne ne lui ait pas permis de développer ſes talens. Le ſénat & le peuple eurent la liberté de témoigner leur ſentimens à ſon égard ſous l'empire de Severe, & ils firent de lui un éloge parfait par des acclamations que le cœur dictoit, & dont la vérité eſt prouvée par les faits. « Sous (*a*) Pertinax, » s'écrioient-ils à l'envi, nous avons » vécu ſans inquiétude : nous avons été » libres de toute crainte. Il a été pour » nous un bon pere, le pere du ſénat, » le pere de tous les gens de bien. » L'empereur Severe fit lui-même ſon oraiſon funébre, & voici, ſuivant un fragment de Dion, qui paroît tiré de ce diſcours, le tableau qu'il traça de Pertinax. « La valeur guerriere dégé- » nere facilement en férocité, & la ſa- » geſſe politique en molleſſe. Pertinax » réunit ces deux vertus ſans le mélange » des défauts qui ſouvent les accom- » pagnent : ſagement hardi contre les

Eloge de Pertinax.

Vict. Epit.

Dio. ap. Val

(*a*) Pertinace imperante, ſecuri viximus, neminem timuimus. Patri pio, patri Senatûs, patri bonorum omnium.

» ennemis du dehors & contre les ſé-
» ditieux, modéré & équitable envers
» les citoyens, & protecteur des bons.
» Sa vertu ne ſe démentit point au
» faîte de la grandeur, & ſoutenant
» avec dignité & ſans enflure la ma-
» jeſté du rang ſuprême, jamais il ne
» le déshonora par la baſſeſſe, jamais
» il ne le rendit odieux par l'orgueil.
» Grave ſans auſtérité, doux ſans foi-
» bleſſe, prudent ſans fineſſe maligne,
» juſte ſans diſcuſſions ſcrupuleuſes,
» économe ſans avarice, magnanime
» ſans fierté ».

Taches ſur ſa vie.

Cet éloge ne laiſſe rien à deſirer. Mais nous devons nous ſouvenir que nous le tirons d'un panégyrique; & ſur deux articles que j'ai déjà touchés, il exige quelque reſtriction. Ainſi il eſt difficile de laver entiérement Pertinax du reproche d'avarice, que Capitolin appuye de détails circonſtanciés. Cet écrivain aſſure que Pertinax, après avoir fait paroître de l'intégrité & du déſintéreſſement pendant la vie de Marc Auréle, changea de conduite après la mort de ce vertueux prince, & manifeſta ſon amour pour l'argent; qu'il devint riche tout d'un coup, caractere des fortunes ſuſpec-

Capit. 3. 9. 13.

tes; & qu'il étendit ſes domaines par des uſurpations ſur ſes voiſins, qu'il avoit ruinés par ſes uſures; qu'étant général d'armée, il vendit les grades militaires; enfin qu'il exerça, & particulier & même empereur, des trafics ſordides, & plus dignes de ſon premier état que de celui auquel ſon mérite l'avoit élevé. Il ſemble qu'un témoignage de cette nature doive prévaloir ſur l'autorité d'Hérodien, qui dit ſeulement en général que Pertinax vécut pauvre ſous le regne de Commode, & que ce fut même ſa pauvreté qui fit ſa ſûreté.

On lui a reproché en ſecond lieu *Capit.* 13. 15
d'avoir été plus libéral en paroles qu'en effets, & plus attentif à conformer ſon diſcours aux beſoins des circonſtances, qu'à le régler ſur une exacte franchiſe. Ce défaut, obſervé par Capitolin, pourroit bien en avoir impoſé à cet hiſtorien lui-même, qui rapporte ſérieuſement que Pertinax redouta la dignité impériale, qu'il n'en portoit les ornemens qu'avec une ſorte de ſaiſiſſement & d'effroi, & qu'il eut deſſein de l'abdiquer dès qu'il le pourroit ſans péril. La maniere dont Pertinax avoit accepté l'empire, ne don-

ne pas lieu de croire que le poids lui en fût déſagréable : on y remarque plutôt du deſir & de l'empreſſement. Ces démonſtrations de crainte & d'envie de retourner à la condition privée, n'étoient ſans doute chez lui, comme chez Auguſte, qu'un langage modeſte, deſtiné à faire honneur à celui qui le tenoit.

Ses mœurs ne furent pas plus rangées que celles de ſa femme, & l'hiſtoire nomme un Cornificia, qu'il aima paſſionnément, & aux dépens de ſa réputation.

Malgré ces taches ſur ſa vie, Pertinax a mérité de grands éloges, & il eſt le dernier de cette chaîne de bons princes, qui ayant commencé à Veſpaſien ne fut interrompue que par Domitien & par Commode. Nous n'en trouverons plus qui mérite ce titre juſqu'à Alexandre Severe.

Beautémoignagerendu à Pertinax par la conduite de Pompeien.

Je ne dois point finir ce qui regarde Pertinax, ſans lui faire honneur du beau témoignage que lui rendit par ſa conduite Pompéien gendre de Marc Auréle, l'honneur du ſénat, & le Caton de ſon ſiécle. Cet illuſtre ſénateur, ne pouvant ſupporter la vue des horribles excès de Commode ſon beau-

frere, s'étoit retiré de Rome ſous prétexte d'infirmité. Il y reparut, dès qu'il ſut qu'il s'agiſſoit de mettre Pertinax ſur le trône, & il y demeura pendant toute la durée de ſon regne, trop court pour le bonheur de l'empire. Quand Pertinax ne fut plus, les infirmités de Pompéien revinrent, & on ne le revit plus dans la ville.

Eloge de Pompéien.

Il n'eſt plus gueres parlé de Pompéien dans l'hiſtoire, où il fait le plus beau rôle de tous les particuliers ſes contemporains : choiſi pour gendre par Marc Auréle à cauſe de ſa vertu, grand homme de guerre, grand homme de bien, auteurs des avis les plus ſages tant que Commode daigna le conſulter, ne prenant aucune part ni aux crimes de cet empereur ni aux attentats tramés contre lui, ſenſible aux droits de l'affinité juſqu'à verſer des larmes ſur la mort d'un prince, ſous lequel ſa vie n'avoit pas été aſſurée un inſtant. *Capit. Pert.* 4.

SUITE DU LIVRE VINGT-ET-UNIEME.

§. III.

DIDIUS JULIANUS.

L'empire est mis à l'encan par les Prétoriens. Sulpicianus se présente pour l'acheter. Didius Julianus met l'enchere sur lui, et l'emporte. Il est confirmé par le sénat. Dion le taxe mal-à-propos, ce semble, de luxe et de gourmandise. Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui. Soins de Didius pour se conserver l'affection des soldats, et gagner celle du peuple et du sénat. Il est détruit par Severe. Récit abrégé de sa chûte et de sa mort. Il méritoit son malheureux sort.

An. R. 944. De J. C. 193. Q. SOSIUS FALCO. C. JULIUS ERUCIUS CLARUS.

L'empire est mis à l'encan par les Prétoriens.

LEs soldats, après la mort de Commode : avoient disposé de l'empire en arbitres & en maîtres ; après la

mort de Pertinax, ils le vendirent. Le crime qu'ils avoient commis les rendant timides, ils se renfermerent dans leur camp, laissant le peuple & le sénat exhaler soit leur indignation, soit leur douleur, par des plaintes aussi ameres qu'impuissantes. Pour eux, insultant au malheur public, dont ils étoient la cause, & ne songeant qu'à le tourner au profit de leur avidité, ils firent monter sur le mur du camp ceux d'entre eux qui avoient la voix la plus forte, afin qu'ils proclamassent l'empire à vendre au plus offrant, & à celui qui leur promettroit une plus grande largesse. *Dio, lib. LXXIII. Herod l. II. Spart. Did. 1. 2.*

Ils avoient au milieu d'eux Flavius Sulpicianus préfet de la ville, beau-pere de Pertinax, sénateur jusques-là estimé, mais qui fit en cette occasion un indigne personnage. Il avoit été envoyé par son gendre dans le camp des Prétoriens, au premier bruit de leur mouvement séditieux, pour tâcher de les appaiser. Pendant qu'il étoit dans le camp, Pertinax fut tué, & Sulpicianus n'eut pas honte de vouloir en recueillir la dépouille sanglante. Il fit donc son offre : mais bientôt il lui survint un concurrent. *Sulpicianus se présente pour l'acheter.*

La nouvelle de la proclamation des ſoldats s'étant répandue dans la ville, les honnêtes gens en eurent horreur. Ils jugeoient que c'étoit le dernier degré de l'opprobre pour le nom Romain, que l'empire de Rome fût mis à l'encan, comme les choſes qui ſe vendent au marché; & que les aſſaſſins d'un empereur chéri & reſpecté, loin de ſubir la peine de leur abominable attentat, vendiſſent la ſucceſſion à l'empire comme leur proie.

Didius Julianus met l'enchere ſur lui, & l'emporte.

Didius Julianus penſa autrement. C'étoit un homme de naiſſance diſtinguée, ſur-tout du côté maternel, puiſque ſa mere avoit pour ayeul le fameux juriſconſulte Salvius Julianus, auteur de l'édit perpétuel ſous Adrien: ſon pere Petronius Didius étoit originaire de Milan. Didius Julianus fut élevé dans la maiſon & ſous les yeux de Domitia Lucilla mere de Marc Auréle. Il obtint ſucceſſivement toutes les charges, & parvint au conſulat, qu'il géra avec Pertinax. Il lui ſuccéda auſſi dans le proconſulat d'Afrique, & il eut encore divers autres emplois dans leſquels il s'acquit quelque réputation. J'ai remarqué, lorſque l'occaſion s'en eſt préſentée, ce qu'il y fit de

plus digne de mémoire. Sa vie ne ſe paſſa pas ſans traverſes. On a vu qu'il fut impliqué dans l'accuſation ſous laquelle ſuccomba ſon oncle maternel Salvius Julianus; mais il en ſortit à ſon avantage, Commode, ſi nous en croyons Spartien, ayant déja tant verſé de ſang illuſtre, qu'il en étoit las, & craignoit de ſe rendre trop odieux. Didius fut néanmoins relégué à Milan, origine de ſa famille, ſoit pour cette affaire, ſoit pour quelque autre de même genre: &, ſuivant Dion, il méritoit bien l'exil par ſon ambition inquiéte, & avide de nouveautés. Il poſſédoit de grandes richeſſes, & il en amaſſoit tous les jours par toutes ſortes de voies. Dion prétend l'avoir ſouvent convaincu d'injuſtice dans des procès qu'il plaida pour ceux que Didius fatiguoit par ſes vexations. Pour ce qui eſt de ſes mœurs, je ne ſais pas trop à quoi m'en tenir, entre les témoignages abſolument contraires de Dion & d'Hérodien d'une part, & de l'autre de Spartien. Les deux premiers, ſes contemporains, l'accuſent de débauches, de luxe, d'intempérance, ſans aucun égard aux bienſéances les plus indiſpenſables. Spartien tient un langage tout *Spart.* 3.

opposé. Il traite de calomnies les bruits répandus à ce sujet, & il assure que la table de Didius étoit frugale jusqu'à une épargne qui peut paroître sordide. S'il falloit me déterminer, je me rangerois volontiers du côté de Spartien. Il est visible que Dion haïssoit Didius, & qu'il se plaît à en dire du mal : & d'ailleurs les excès d'une dépense voluptueuse ne s'allieroient pas aisément avec les trésors immenses qui le mirent en état d'acheter l'empire. Mais s'il n'eut point ce vice, il est blâmable par bien d'autres endroits, & on peut le disculper de légéreté, d'avidité, d'ambition inconsidérée, de petitesse d'esprit, & de foiblesse de courage & de tête.

Il étoit à table, lorsqu'on vint lui dire que les soldats offroient l'empire à celui qui le payeroit le mieux. Son caractere le portoit à ouvrir son cœur à cette espérance, & sa femme & sa fille l'y exhortoient. Il sort, & animé encore par deux officiers qu'il rencontra, il se présente au pied du mur. Il y apprend quelle somme offroit Sulpicianus au-dedans du camp, & sur le champ il couvre son offre par une plus forte enchere. Les deux contendans se piquent d'émulation, & combattent

is ſe voir. Avertis de leurs offres ſpectives par des meſſagers qui oient & venoient de l'intérieur du mp à la muraille, & de la muraille à ntérieur du camp, ils enchériſſent à envi l'un ſur l'autre, & enfin Sulpianus promit aux ſoldats vingt mille ſterces par tête. Didius fit un effort, t en ajouta tout d'un coup cinq mille. l l'emporta par cette enchere exorbitante, aidée de la réflexion qu'il fit aire aux ſoldats, que Sulpicianus étoit beau-pere de Pertinax, & voudroit ans doute venger ſa mort. Pour lui au contraire, il promit de rétablir la mémoire de Commode, de relever ſes ſtatues, de laiſſer les Prétoriens jouir des mêmes droits, c'eſt-à-dire, de la même licence dans laquelle cet empereur les avoit entretenus. A ces conditions il fut reçu dans le camp, & proclamé Auguſte par les ſoldats. Il prit donc poſſeſſion de l'empire, en offrant les ſacrifices accoutumés en pareil cas. Il fit enſuite ſa harangue de remercîment, dans laquelle il ratifia tout ce qu'il avoit promis. Il établit préfet du prétoire ceux que la multitude lui déſigna elle-même par ſes ſuffrages, ſavoir Julius Flavius Génia-

lis & Tullius Criſpinus : & il reçut ſes prieres en faveur de Sulpicianus, qui lui avoit diſputé l'empire. En effet Didius ne fit aucun autre mal à ſon concurrent, que de lui ôter la charge de préfet de la ville, dont il revêtit Cornélius Repentinus ſon gendre.

Il eſt confirme par le ſénat.

Tout ce que je viens de raconter ſe paſſa le jour même de la mort de Pertinax. Sur le ſoir le nouvel empereur partit du camp pour aller au ſénat, environné d'un nombreux cortege de troupes, armées de toutes pieces, & qui marchoient au ſon des trompettes, & enſeignes déployées, comme pour une action de guerre. La précaution étoit placée. Car l'indignation publique ne pouvoit être ni plus légitime ni plus vive. On ſavoit bien que le ſénat ne donneroit que par contrainte ſon conſentement à une élection ſi vicieuſe dans toutes ſes circonſtances : & le peuple l'attaquoit ouvertement, enſorte que les Prétoriens étoient obligés en traverſant la ville de mettre leurs boucliers ſur leurs têtes, pour ſe garantir des tuiles qu'on leur lançoit de deſſus les toîts.

Dio. & Spart. 3. 4.

La crainte, qui dans ces ſortes d'occaſions a toujours plus de pouvoir ſur

ceux qui ont plus à perdre, détermina les ſénateurs à ſe rendre en grand nombre à l'aſſemblée. Didius ouvrit la ſéance par un diſcours des plus ſinguliers, & que l'on a peine à croire véritable, même ſur la parole de Dion, qui étoit préſent. « Je vois, dit-il au » ſénat, que vous avez beſoin d'un » chef; & je ſuis plus digne que tout » autre de vous commander. Je vous » en citerois les preuves, ſi vous ne » me connoiſſiez, & ſi je ne pouvois » en atteſter vos conſciences. C'eſt ce » qui m'a enhardi à ne me faire accom- » pagner que de peu de troupes, & à » paroître ici ſeul au milieu de vous, » pour vous demander la confirmation » de ce qui m'a été donné par les ſol- » dats. » S'il tint réellement ce langage, il falloit qu'il eût perdu toute pudeur. « Car, remarque l'hiſtorien, il » ſe diſoit ſeul, pendant que le lieu de » l'aſſemblée étoit tout environné de » gens en armes, & que dans le ſénat » même il ſe faiſoit garder par des ſol- » dats; & il invoquoit en ſa faveur la » connoiſſance que nous avions de lui, » qui ne produiſoit en nous d'autres » ſentimens que la crainte & la haine». Il obtint néanmoins un décret tel qu'il

pouvoit le ſouhaiter. On l'agrégea aux familles Patriciennes : on lui déféra tous les titres de la puiſſance impériale : on décora ſa femme Manlia Scantilla, & Didia Clara ſa fille, du nom d'*Auguſta* : après quoi il congédia l'aſſemblée, & fut conduit au palais par les Prétoriens.

Dion le taxe mal à propos, ce ſemble, de luxe & de gourmandiſe.

Ici nos auteurs ſe partagent, conſéquemment à la diverſité de jugemens que j'ai déja obſervée entre eux au ſujet de Didius. Si Dion doit en être cru, cet empereur de quelques heures, trouva trop chétif & trop meſquin le ſouper qui avoit été préparé pour Pertinax, & il y ſubſtitua un feſtin également ſomptueux & délicat. Il joua aux dés pendant que le cadavre de ſon prédéceſſeur étoit encore dans le palais, & il ſe donna le divertiſſement de la comédie, ayant fait appeller des hiſtrions, & entre autres le pantomime Pylade. Spartien réfute ce récit, comme fondé uniquement ſur des bruits malignement répandus par les ennemis de Didius. Il ſoutient que le nouveau prince ne mangea qu'après que le corps de Pertinax eut été enſeveli ; que ſon repas fut fort triſte, & qu'il paſſa la nuit, non en veilles de divertiſſement & de dé-

bauches, mais occupé des embarras de la position où il s'étoit mis, & des mesures qu'il devoit prendre dans une conjoncture si difficile. Il faut avouer que cette derniere façon de raconter les choses a bien plus de vraisemblance : & Dion, comme je l'ai déja observé, paroît prévenu de haine contre Didius, avec qui il avoit eu des démêlés ; au lieu que Spartien, qui écrivoit cent ans après, n'avoit aucun intérêt à favoriser ce malheureux prince. Enfin la circonspection dont usa Didius en ce qui regardoit la mémoire de Pertinax, ne porte pas à croire qu'il ait voulu lui insulter le jour même de sa mort. Il se fit une loi de n'en parler jamais en public, soit en bien, soit en mal. La crainte des soldats ne lui permettoit pas les éloges. Les censures & les invectives leur auroient fait plaisir : & il s'en abstint, par respect pour la vertu.

Le lendemain du jour où Didius s'étoit mis en possession de l'empire, les sénateurs & les chevaliers vinrent lui rendre des hommages forcés, & d'autant plus empressés. « Nous composions nos visages, dit Dion, & » nous affections de faire paroître de

» la joie, pendant que nous portions » la triſteſſe au fond de l'ame ». Mais le peuple ne ſe contraignit point, & il manifeſta librement toute ſon indignation. Lorſque Didius ſortit du palais, la multitude l'accabla d'injures : & pendant qu'il offroit, ſuivant l'uſage, dans le veſtibule du ſénat un ſacrifice à Janus, elle témoigna par ſes cris ſouhaiter qu'il ne trouvât point de préſages favorables dans les entrailles des victimes, le traitant d'uſurpateur & de parricide. Car on lui imputoit, ſans fondement à ce qu'il paroît, d'avoir eu part au meurtre de Pertinax: & quelques écrivains des tems ſuivans ont conſigné ce faux bruit dans leurs ouvrages. Didius voulut appaiſer le tumulte par des paroles de douceur, & il promit même une largeſſe. On lui répondit : « Nous n'en voulons point, » nous ne recevrons rien ». Quelques-uns allerent juſqu'à lancer des pierres ſur lui : enſorte qu'il ſe crut obligé d'ordonner à ſes gardes de faire uſage de leurs armes contre des ſéditieux. Il y en eut de tués : mais l'exemple de leur mort n'arrêta point les autres. Au contraire le peuple en devint plus furieux, & par des clameurs continuelles

Le peuple manifeſte par des clameurs tumultueuſes ſon indignation.

Herod. & Dio & Spart.

Eutrop. Aur. Vict.

les il regrettoit Pertinax, il prodiguoit les injures à Didius, il invoquoit les Dieux vengeurs, il chargeoit les ſoldats d'imprécations.

Cependant Didius entra au ſénat, & il y parla avec prudence & avec douceur. Il remercia la compagnie des honneurs qu'elle lui avoit déférés, auſſi bien qu'à ſa femme & ſa fille. Il reçut le nom de pere de la patrie, qui lui avoit ſans doute été offert dès la veille, & qu'il n'avoit pas voulu admettre dans le moment. Mais il refuſa une ſtatue d'argent qu'on propoſoit de lui dreſſer.

Au ſortir du ſénat il dirigea ſa marche vers le Capitole. Le peuple en foule ſe mit de nouveau au-devant de lui, pour barrer le chemin: & il fallut encore employer la force & le fer pour écarter cette multitude irritée. Elle prit les armes, courut au cirque, & y paſſa conſtamment une nuit & un jour ſans boire ni manger, appellant au ſecours de la ville & de l'empire les divers commandans des armées répandues dans les provinces, & ſur-tout Peſcennius Niger, qui gouvernoit la Syrie. Didius jugea avec raiſon que ſi l'on n'aigriſſoit point ces eſprits

échauffés, & qu'on les laiſſât à eux-mêmes, ils ſe rebuteroient enfin : & en effet le beſoin de dormir & de repaître les força de ſe ſéparer. Chacun s'en retourna chez ſoi : & la tranquillité fut rétablie dans la ville.

Ces procédés de Didius ne donneroient pas une mauvaiſe idée de lui, ſi le vice de ſon entrée pouvoit ſe couvrir. Elle étoit d'autant plus criminelle & plus odieuſe, qu'il avoit toujours été perſonnellement conſidéré de Pertinax, qui l'appelloit volontiers *son collegue et son successeur*, collegue dans le conſulat, comme je l'ai dit, ſucceſſeur dans le proconſulat d'Afrique. L'événement fit tourner en un autre ſens ces paroles, qui paſſerent pour un préſage, lorſque l'on vit Didius ſuccéder à Pertinax dans l'empire.

Spart. 2.

Soins de Didius pour ſe conſerver l'affection des ſoldats & regagner celle du peuple & du ſenat.

Après l'orage des premiers jours, Didius jouit d'un calme de peu de durée, qu'il employa tout entier à tâcher de s'affermir. Son premier objet fut de ſatisfaire les prétoriens, & il * ſur-

* *Hérodien aſſure au contraire que Didius ne put point acquitter la promeſſe qu'il avoit faite aux ſoldats, & que leur eſpérance fruſtrée les indiſpoſa contre lui. Comme je ne trouve ailleurs aucune trace de ce refroidiſſement des Prétoriens à l'égard de Didius, j'ai mieux aimé ſuivre Spartien.*

paſſa même ſa promeſſe. Au lieu de vingt-cinq mille ſeſterces, il leur en diſtribua trente mille par tête. Sachant combien la mémoire de Commode leur étoit chere, il ſouffrit qu'ils lui en donnaſſent le nom : il rétablit pluſieurs uſages, ou plutôt abus, introduits par ce prince, & réformés par Pertinax : enfin, pour mieux reſſembler à cet indigne modele, il ne rougit pas de ſe déshonorer dans un âge avancé par des combats & des exercices de gladiateur, ce qu'il n'avoit jamais fait dans ſa jeuneſſe.

Pour regagner, s'il étoit poſſible, l'affection du ſénat & du commun des citoyens, il affectoit des manieres extrêmement populaires, ſe rendant aſſidu aux ſpectacles, flattant les puiſſans, ſe familiariſant avec les petits, ſouffrant avec patience les reproches & les injures, admettant les principaux du ſénat à ſon jeu & à ſa table, qui étoit toujours magnifiquement ſervie. Mais on ne ſe laiſſoit point prendre à ſes careſſes baſſes & rampantes. Car, (a) ſuivant la remar-

(a) πᾶν γὰρ τὸ ἐξωθεν τῆ εἰκοτῶ, κἂν χαριζεσθαι τί σε δοκῆ, δολερὸν τοῖς νῦν ἔχουσι νομίζεται.

que de Dion, tout ce qui paſſe les bornes des convenances, quoiqu'agréable en ſoi, devient ſuſpect aux perſonnes ſenſées. Didius ne réuſſit donc point à calmer les haines du ſénat & du peuple, trop juſtement méritées; & il ne fit qu'y ajouter le mépris par ſes baſſeſſes.

Il eſt détruit par Sévere.

Cependant ce ne fut point de cette cauſe que partit ſa ruine. Il ne fut point non plus vaincu ni détrôné par Niger, dont le peuple avoit dans ſes premiers mouvemens imploré le ſecours. Un ennemi plus prochain, & plus redoutable le renverſa avant qu'il eût le tems de s'établir. Severe, commandant des légions d'Illyrie, en ſe déclarant le vengeur de Pertinax, ſe fit proclamer empereur par ſes troupes, & marchant auſſi-tôt vers Rome, il détruiſit ſans peine la fortune encore chancelante de Didius.

Dio. & Herod. & Spart. 5-9.

Récit abrégé de ſa chûte & de ſa mort.

Le détail de cette révolution appartient à l'hiſtoire du regne de Severe, qui en fut l'auteur. Je me contenterai donc de marquer ici en peu de mots, que Didius dans le péril ne montra que foibleſſe, timidité, & irréſolution perpétuelle; & qu'enfin abandonné des prétoriens, que Severe

avoit ſu gagner, il fut dépoſé & condamné à mort par le ſénat. L'arrêt fut exécuté par un tribun & quelques ſoldats envoyés pour tuer Didius dans le palais même, où il ſe tenoit caché. Ce lâche & infortuné fantôme de prince, qui avoit acheté ſi cher une fin ſi tragique, à la vue du tribun ſe répandit en plaintes, répétant pluſieurs fois d'un ton lamentable : « Quel crime ai-je » commis? à qui ai-je ôté la vie ? » Ses vaines doléances ne furent point écoutées : les ſoldats le maſſacrerent, & ſon corps, avec la permiſſion de Severe, fut remis à ſa femme & à ſa fille, qui l'inhumerent dans le tombeau de ſon biſayeul. Il périt âgé de cinquante-ſix ans, ou ſelon Dion, ſoixante, n'ayant régné que ſoixante-&-ſix jours. Ainſi ſa mort tombe au premier ou au ſecond du mois de juin.

Quelque funeſte qu'ait été cette mort, on ne peut pas dire qu'elle ne fût méritée. L'exemple unique de l'enchere ſcandaleuſe qui lui ſervit de voie pour parvenir à l'empire, l'inſolence des ſoldats nourrie non ſeulement par l'impunité, mais par la récompenſe, voilà des crimes qui noirciront à jamais la mémoire de Didius. Il méritoit ſon malheureux ſort.

Et il ne ſe rachete par aucun endroit, n'ayant eu aucune qualité perſonnelle, qui ſoit capable de lui attirer de l'eſtime.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

FASTES DU REGNE DE SEVERE.

Q. Sosius Falco. An. R. 944.
C. Julius Erucius Clarus. De J.C. 193.

Peſcennius Niger eſt proclamé empereur à Antioche, & reconnu dans tout l'Orient.

Severe proclamé empereur en Illyrie ſur la fin d'avril, ou au commencement de mai, marche auſſi-tôt vers Rome.

Didius tué le 2 juin : Severe reconnu dans Rome.

Il caſſe les prétoriens, & fait ſon entrée dans Rome.

Funérailles ſolemnelles & apothéoſe de Pertinax.

Nouveaux prétoriens dont le nom-

bre devint quadruple de celui des anciens.

Avant que de partir pour aller faire la guerre à Niger, il s'accommode avec Albin, commandant de la Grande Bretagne, qu'il craignoit d'avoir pour rival, & il lui donne le titre de Céſar.

Premier acte d'hoſtilité entre Niger & Severe près de Périnthe dans la Thrace. Niger eſt déclaré par le ſénat ennemi public.

A. R. 945. J. C. 194. L. SEPTIMIUS SEVERUS AUGUSTUS II. D. CLODIUS ALBINUS CÆSAR II.

Combat près de Cyzique, où Emilien, général de Niger, eſt défait.

Commencement du ſiege de Byzance.

Seconde bataille, entre Nicée & Cius, où Niger, commandant ſes troupes en perſonne, eſt vaincu par Candide général de Severe.

Il s'enfuit en Syrie, & fortifie le paſſage du Mont Taurus, qui arrête pendant un tems l'armée victorieuſe.

Après avoir enfin forcé ce paſſage, l'armée de Severe entre en Cilicie. Troiſieme & derniere bataille près d'Iſſus, où Niger eſt vaincu ſans reſſource.

Il veut s'enfuir au-delà de l'Euphrate. Il eſt pris & tué.

Rapines & cruautés exercées par Severe ſur le parti vaincu.

SCAPULA TERTULLUS. An. R. 945
TINEIUS CLEMENS. De J. C. 195.

Expédition de Severe dans la Méſopotamie & les pays voiſins. La poſſeſſion de Niſibe aſſurée aux Romains.

CN. DOMITIUS DEXTER II. An. R. 947.
L. VALERIUS MESSALA THRASEA De J. C. 196.
PRISCUS.

Priſe de Byzance, après un ſiege de trois ans.

Rupture entre Severe & Albin, qui ſe fait proclamer Auguſte.

Albin paſſe dans les Gaules.

Severe revenu d'Orient, & arrivé à Viminacium ſur le Danube, déclare Céſar Baſſianus ſon fils aîné, & lui fait prendre les noms de Marc Aurèle Antonin. Nous le nommons Caracalla.

. . . . . LATERANUS. An. R. 948.
. . . . . RUFINUS. De J. C. 197.

Bataille entre Severe & Albin près de Lyon, le 19 février. Severe demeure victorieux. Albin ſe tue lui-

même, ou ſe fait tuer par un de ſes eſclaves.

Severe ſe montre plus cruel encore après cette victoire, qu'il n'avoit fait après avoir vaincu Niger.

Ses emportemens contre le ſénat, dont pluſieurs membres avoient paru pancher pour Albin. Il met Commode au rang des Dieux; ſe dit ſon frere, & fils de Marc Aurèle. Vingt-neuf, ou même quarante-&-un ſénateurs mis à mort.

Il retourne en Orient pour faire la guerre aux Parthes.

TI. SATURNINUS. C. GALLUS.

An. R. 949. De J. C. 198.

Il entre ſur les terres des Parthes, & prend Babylone, Séleucie & Cté-ſiphon.

Il déclare Caracalla Auguſte, & Géta ſon ſecond fils Céſar, lui faiſant prendre auſſi le nom d'Antonin.

Guerre de peu d'importance contre les Juifs.

Vers ce même tems, Lupus achete la paix des Méates dans la Grande Bretagne.

P. CORNELIUS ANULLINUS II. An. R. 950.
M. AUFIDIUS FRONTO. De J.C. 199

La ville d'Atra deux fois aſſiégée inutilement par Severe.

TI. CLAUDIUS SEVERUS II. An. R. 951.
C. AUFIDIUS VICTORINUS. De J.C. 200.

Nouvelles cruautés de Severe, même contre les ſiens. Mort de Criſpus & de Lætus.

L. ANNIUS FABIANUS. An. R. 952.
M. NONIUS MUCIANUS. De J.C. 201.

Severe donne la robe virile à Caracalla ſon fils aîné, & le déſigne conſul avec lui.

L. SEPTIMIUS SEV. III. } AUGG. An. R. 953.
M. AURELIUS ANT. } De J.C. 202.

Edit de perſécution contre l'égliſe.
Severe paſſe en Egypte, & viſite tout le pays.

SEPTIMIUS GETA. An. R. 954.
FULVIUS PLAUTIANUS II. De J.C. 203.

Le premier de ces deux conſuls étoit le frere de Severe, & l'autre ſon miniſtre.

Severe revient à Rome, & il y célebre, par des jeux & des ſpectacles magnifiques, ſes victoires, ſon retour, & la dixieme année de ſon regne.

Il donne la robe virile à ſon ſecond fils Géta Céſar.

Il fait épouſer à ſon fils aîné Plautilla fille de Plautien.

An. R. 955. DeJ. C. 204. L. FABIUS SEPTIMIUS CILO II.
. . . . . LIBO.

Eruption du Véſuve.

Diſgrace & mort de Plautien. Son fils & ſa fille exilés à Lipari.

Jeux ſéculaires.

An. R. 956. DeJ. C. 205. M. ANTONINUS AUGUSTUS II.
P. SEPTIMIUS GETA CÆSAR.

Conſulat de deux freres. Leur implacable inimitié.

An. R. 957. DeJ. C. 206. NUMMIUS ALBINUS.
FULVIUS ÆMILIANUS.

Condamnation & mort de pluſieurs ſénateurs.

An. R. 958. DeJ. C. 207. . . . . APER.
. . . . . MAXIMUS.

Mouvemens des Calédoniens &

des Méates dans la Grande Bretagne. Severe prend la réſolution de ſe tranſporter ſur les lieux.

Bulla Felix, voleur renommé, eſt pris.

M. ANTONINUS AUGUSTUS III. An. R. 959.
P SEPTIMIUS GETA CÆSAR II. DeJ.C.208.

Severe paſſe dans la Grande Bretagne avec ſes deux fils.

Géta eſt déclaré Auguſte.

. . . . . POMPEIANUS.
AVITUS. An. R. 960. DeJ.C.209.

Expédition de Severe dans le nord de la Grande Bretagne. Il accorde la paix aux Barbares.

MAN. ACILIUS FAUSTINUS. An. R. 961.
TRIARIUS RUFINUS. DeJ.C.210.

Mur de Severe entre les Golphes de Clyd & de Forth.

Caracalla entreprend de tuer ſon pere.

. . . . . GENTIANUS. An. R. 962.
. . . . . BASSUS. DeJ.C.211.

Maladie de Severe.

Les Barbares reprennent les armes.

Severe meurt à Yorck, le quatre février.

Ses fils célebrent sur le lieu ses funérailles, & portent à Rome l'urne qui contenoit ses cendres.

§. I.

SEVERE.

Renouvellement des guerres civiles dans l'Empire. Pescennius Niger appellé à l'Empire par les cris du peuple. Ses commencemens. Sa fermeté à maintenir la discipline militaire. Incertitude sur ce qui regarde ses mœurs. Ses vues de réforme par rapport au Gouvernement. Il se fait proclamer Empereur par ses troupes. Il est reconnu dans tout l'Orient. Il s'endort dans une fausse sécurité. Commencement de Severe. Il se fait proclamer Empereur par les Légions d'Illyrie, qu'il commandoit. Il se prépare à marcher vers Rome. Son discours aux soldats. Il part, et est reçu sans résistance dans l'Italie. Inutiles et misérables efforts de Didius pour se maintenir. Severe engage les Prétoriens à abandonner Didius. Mort de Didius. Le Sénat reconnoît Severe pour Empereur. Tout Rome craint Severe. Députation de cent Sénateurs, qui vont le

trouver à Interamna. Il casse les Prétoriens. Il fait son entrée dans Rome. Il vient au Sénat, et fait de belles promesses, qu'il n'exécuta point. Il honore la mémoire de Pertinax, et lui fait célébrer une pompe funebre. Severe s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome. Nouveaux Prétoriens. Severe songe à s'assurer du côté d'Albin. Commencemens d'Albin. Severe le décore du titre de César. Il se prépare à attaquer Niger. Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au sénat et au peuple. Motif de ce silence. Mouvemens passagers de sédition dans son armée. Niger passe en Europe. Combat sous Périnthe, premier acte d'hostilité. Niger déclaré ennemi public. Négociation peu sincere et inutile. Bataille de Cyzique, où Emilien Lieutenant de Niger est vaincu. Siege de Byzance par Severe. Bataille de Nicée, où Niger est vaincu. Le passage du Mont Taurus fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Severe. Un orage affreux en renverse les fortifications. Troisieme et derniere

bataille près d'Issus. Défaite et mort de Niger. Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger. Rigueurs exercées par Severe après la victoire. Prise de Bysance, après un siege de trois ans. Rigueurs exercées par Severe sur les Byzantins. Guerre de Severe contre divers peuples de l'Orient. Un brigand nommé Claude se joue impunément de Severe. Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains.

Renouvellement des guerres civiles dans l'Empire.

NOUS venons de voir trois princes tués dans l'espace de cinq mois. Ici s'ouvre une nouvelle scene, plus tragique encore & plus sanglante. Les guerres civiles, calmées depuis la victoire de Vespasien, ou qui du moins ne s'étoient fait sentir que par quelques nuages légers, aussi-tôt disparus que formés, se ranimerent avec fureur dans les tems dont j'ai à parler; & aux massacres des princes, elles joignirent les carnages des batailles.

Ces malheurs étoient la suite inévitable de la licence que s'arrogeoient les troupes de disposer de l'empire à leur volonté. Les prétoriens n'y

avoient pas plus de droits que les armées des provinces : & dans le dernier choix, ils avoient pouſſé l'abus à un tel excès d'inſolence, qu'il n'étoit pas poſſible que les chefs des légions, & les légions elles-mêmes, ſe laiſſaſſent donner des maîtres par de ſi indignes électeurs.

Peſcennius Niger appelle à l'empire par les cris du peuple. Ses commencemens.

J'ai dit que dans le moment même où Didius ſe mettoit en poſſeſſion de l'empire qu'il avoit acheté, le peuple outré de colere, invoqua à cris redoublés Peſcennius Niger, actuellement gouverneur de Syrie, & l'invita à laver l'opprobre du nom Romain, en ſe plaçant lui-même ſur le trône des Céſars, dont un vil marchand s'étoit honteuſement emparé. Niger méritoit à bien des égards l'eſtime que le peuple lui témoignoit avec tant d'éclat. Il ne dut point ſon élévation à ſa naiſſance, qui étoit honnête, mais médiocre. Sorti d'une famille de chevaliers romains, né probablement à Aquinum, où ſon grand-pere exerça l'emploi d'intendant des Céſars, après avoir pris dans ſa jeuneſſe quelque teinture des lettres, ſe ſentant plus de courage & d'ambition que de fortune, il ſe jetta dans le ſervice, & il ſe conduiſit dans

Dio. lib. LXXIII. Spart. Did. 4. & Nig. 2. 3.

Spart. Nig. 1.

les différens degrés de la milice par lesquels il passa, de maniere à s'attirer les éloges de Marc Auréle. Sous Commode, il se signala dans une guerre contre les Barbares voisins du Danube. Il fut aussi employé dans la guerre des déserteurs qui avoient inondé les Gaules, & il réussit si bien, que Severe, alors gouverneur de la Lyonnoise, lui rendit, auprès de l'empereur, le plus glorieux témoignage, l'appellant un homme nécessaire à la République. Il parvint au consulat par une voie bien honorable, c'est-à-dire, sur la recommandation des officiers qui servoient sous ses ordres : & Commode, à qui cette preuve d'estime & d'affection donnée par des gens de guerre à leur général faisoit ombrage, n'osa néanmoins s'y refuser. Niger fut consul la même année que Severe, & il eut rang avant lui. Enfin, il obtint le gouvernement de Syrie, & il fut redevable de cette place, l'une des plus importantes de l'Etat, au crédit de Narcisse, ce même athléte qui peu de tems après étrangla Commode. C'étoient de pareilles protections qui disposoient de toutes les faveurs.

Dio. lib. LXXII. p. 820.

Spart. Nig. 3.

4.

1.

Entre ses qualités militaires, on a Sa fermeté

à maintenir la discipline militaire. 3. & 10.

loué ſur-tout ſa fermeté à maintenir la diſcipline, que Severe lui-même, ſon ennemi cruel & ſon vainqueur, citoit pour modele à ceux à qui il donnoit le commandement des troupes. Jamais un ſoldat de Niger n'exigea d'un ſujet de l'empire, ni bois, ni huile, ni corvée : ou ſi quelques-uns violerent en ce point les défenſes de leur général, ils en furent ſévérement punis. Ainſi il ordonna que l'on tranchât la tête à dix ſoldats qui avoient mangé une poule volée par l'un d'eux : & ayant été arrêté par les murmures de l'armée, qui ſe porta preſque à une ſédition, il voulut du moins que les coupables rendiſſent chacun dix poules pour celle qui avoit été enlevée ; & de plus, il les condamna à ne point faire de feu de toute la campagne, à ne manger rien de chaud, & à ſe contenter d'eau & de nourritures froides, & il leur donna des ſurveillans qui les obligeaſſent à obſerver la loi qu'il leur impoſoit.

Il ſe montroit ennemi déclaré de tout ce qui reſſentoit le luxe & la molleſſe dans une armée. Ayant remarqué des ſoldats qui, pendant qu'on étoit en marche pour aller à l'ennemi, bu-

voient dans une taſſe d'argent, il interdit l'uſage de toute piece d'argenterie dans le camp, diſant que la vaiſſelle de bois devoit ſuffire, & qu'il ne falloit pas que les Barbares, s'ils venoient à s'emparer des bagages, puſſent tirer vanité d'une argenterie conquiſe ſur les Romains. Il ne ſouffroit point de boulangers dans l'armée durant les expéditions, & il réduiſoit au biſcuit & les ſoldats & les officiers. Il proſcrivit pareillement le vin, voulant qu'on ſe contentât de vinaigre mêlé avec de l'eau, ſuivant l'ancien uſage.

On peut juger qu'une telle réforme déplaiſoit beaucoup aux troupes : mais Niger tint ferme, & des ſoldats qui 8.
gardoient les frontieres de l'Egypte lui ayant demandé du vin : « Que di-
» tes-vous, leur répondit-il ? vous avez
» le Nil, & le vin vous eſt néceſſai-
» re ! » Dans une autre occaſion des troupes qui avoient été battues par les Sarraſins, prétendirent s'excuſer ſur l'épuiſement de leurs forces. « Nous
» n'avons point de vin, crierent-elles
» avec inſolence : nous ne pouvons pas
» combattre. » Niger leur impoſa ſilence par cette grave réprimande : « Rou-

» giſſez de votre molleſſe, leur dit-il. » Vos vainqueurs ne boivent que de » l'eau. » Les Sarraſins, par diſette & par ruſticité, obſervoient alors l'abſtinence du vin, dont le faux prophete leur a fait long-tems après un point de religion.

Si Niger fut un général ſévere à l'égard des ſoldats, il ſe rendit d'un autre côté leur protecteur contre l'injuſtice. Les ſoldats Romains étoient en quelque façon tributaires de ceux qui les commandoient, & l'uſage s'étoit introduit qu'ils payaſſent certains droits prétendus qui dégénéroient en vexations. Il ſupprima ces exactions dans les armées dont il eut le commandement; il défendit aux officiers de rien recevoir de leurs ſoldats, & il en fit lapider deux, qui s'étoient rendus coupables de cette ſorte de concuſſion contre ſa défenſe. Il avoit ſouvent dans la bouche à ce ſujet un fort beau mot, cité dans une lettre de Severe. Il diſoit (*a*) qu'un officier doit ſe faire craindre & reſpecter de ſes ſoldats, & qu'il ne peut y réuſſir, s'il n'eſt ſans

(*a*) Scias id de Nigro, militem timere non poſſe, niſi integri fuerint tribuni & duces militum. *Spart. Nig.* 3.

tache & ſans reproche en ce qui regarde l'intérêt.

Il montroit l'exemple, & jamais il ne ſouffrit que les ſoldats lui payaſſent aucune de ces redevances abuſives qu'il interdiſoit aux autres. En général, il ne preſcrivoit rien à ceux qui lui obéiſſoient, qu'il ne pratiquât lui-même. Quand il étoit en campagne, il faiſoit dreſſer ſa table, frugalement ſervie, à l'entrée de ſa tente, en dehors, ſans chercher aucun abri ni contre le ſoleil, ni contre la pluie. Dans les marches, où le ſoldat Romain, comme tout le monde ſait, étoit extrêmement chargé, portant non ſeulement le poids de ſes armes, mais des proviſions pour pluſieurs jours, Niger avoit l'attention de charger encore plus ſes eſclaves, afin de conſoler les troupes, & de ne pas leur donner lieu de ſe plaindre que leur condition fût pire que celle des derniers des hommes. En tout il ſe traitoit comme ſoldat: & il ne craignoit pas de proteſter avec ſerment en pleine aſſemblée, que jamais il ne s'étoit diſtingué en rien de ceux qui occupoient le plus bas rang de la milice, & que tant qu'il ſeroit à la tête

Il montroit l'exemple. 3. & 11.

des armées, il tiendroit conſtamment la même conduite. Ce fut un vrai guerrier. Marius, Camille, Coriolan, Annibal, faiſoient l'objet perpétuel de ſon admiration & de ſes entretiens.
12. Les Scipions ne le ſatisfaiſoient pas, parce qu'ayant mêlé l'aménité & les graces aux vertus militaires, ils ne pouvoient plaire à un homme livré de toutes les puiſſances de ſon ame au métier des armes.

Incertitude ſur ce qui regarde ſes mœurs.

La qualité de ſes mœurs eſt un problême. Spartien ſe contredit ſur cet article. Dans un endroit, il aſſure que
1. Niger donnoit pleine licence à toutes ſes paſſions : & dans un autre, il le re-
6. préſente comme un modele de chaſteté, à qui, du conſentement public, fut déféré l'honneur de préſider à des myſteres réſervés par la loi & par l'uſage à ceux dont la vie ne connoiſſoit aucune ſouillure. Je compte pour rien le témoignage d'un ennemi tel que Severe, qui accuſoit Niger de corrup-
5. tion dans ſes mœurs. Il lui reprochoit auſſi la fourberie & l'ambition, lui qui étoit le plus fourbe & le plus ambitieux des hommes.

Ses vues de réforme par

Il paroît que Niger ſe piquoit d'avoir

voir des vues par rapport au gouvernement, & il étoit assez autorisé pour oser donner des conseils en ce genre, non-seulement à Marc Auréle, prince aussi bon qu'il étoit sage, mais au brutal & sanguinaire Commode. rapport au gouvernement. 7.

La pensée qu'il avoit sur les commandemens soit militaires soit civils dans les provinces, dont il vouloit que la durée fût étendue jusqu'à cinq ans, a deux faces. Il alléguoit pour l'appuyer, le tort que faisoit manifestement aux provinces le fréquent changement de gouverneurs & de magistrats: & il disoit que ceux à qui l'on confioit l'autorité, se voyoient obligés de la quitter avant que d'avoir appris à en faire usage. Ces raisons ont de la force. Mais dans un état aussi chancelant que l'empire Romain, où la premiere place étoit proposée comme un prix au plus audacieux, les commandemens de longue durée pouvoient aisément devenir dangereux pour le prince.

Ses autres plans, rapportés par Spartien, sont inconteſtablement judicieux & bien entendus. Il souhaitoit que l'on ne confiât point les emplois

importans à des hommes qui fuſſent tout neufs * & ſans expérience ; que les magiſtrats ſuprêmes dans chaque province fuſſent tirés du nombre de ceux qui y avoient ſervi comme aſſeſſeurs ; que perſonne ne fût aſſeſſeur dans la province dont il étoit natif, & qu'au contraire dans Rome, à cauſe de l'éminente dignité de la capitale, l'adminiſtration de l'autorité publique ne fût donnée qu'à des Romains d'origine. Enfin il aſſigna des gages aux conſeillers qui compoſoient les tribunaux, au lieu de les laiſſer à la charge des proconſuls ou gouverneurs, ſe fondant ſur cette belle maxime, qu'un juge ne doit ni donner ni recevoir.

Tel étoit Niger ; & l'on voit par ce précis de ſon caractere & de ſa conduite, que le peuple & le ſénat avoient raiſon de l'eſtimer, & de le deſirer pour empereur.

Il ſe fait proclamer empereur par ſes troupes.

Il ſe prêta à un vœu ſi flatteur : & ayant ſondé les principaux officiers,

* *C'eſt ainſi que je traduis le mot* novi *employé par l'auteur original. Niger auroit eu mauvaiſe grace à prétendre exclure des emplois les hommes nouveaux, lui dont la naiſſance étoit médiocre. Il ne paroît pas non plus que le mot* novi *tout ſeul puiſſe ſignifier les nouveaux citoyens.* *Herod. l. II.*

à même pluſieurs ſoldats de ſon armée, qu'il trouva favorablement diſpoſés; ſachant d'ailleurs qu'il étoit aimé des peuples de Syrie, pour qui ce général ſi ſévere à l'égard des troupes, n'avoit montré que de l'indulgence & de la douceur, il convoqua une aſſemblée de ſes légions près d'Antioche, pour leur propoſer, ou plutôt pour conſommer tout d'un coup, par leurs promptes acclamations, cette grande affaire. Là monté ſur ſon tribunal, il repréſenta aux ſoldats l'état déplorable de l'empire indignement mis à prix, & acheté par un homme ſans mérite & ſans talens; la douleur amere du peuple Romain, qui appelloit à grands cris un vengeur, & qui déſignoit nommément leur chef comme ſa reſſource & ſon eſpérance. Après quoi il ajouta : « Je vous propoſe une gran» de entrepriſe. Mais s'il faut conve» nir qu'il y auroit de l'audace & de » la témérité à le tenter ſans motif & » ſans cauſe, d'un autre côté il n'eſt » pas moins certain que de nous refu» ſer aux prieres de ceux qui nous im» plorent, ce ſeroit lâcheté & trahi» ſon. Il m'a donc paru néceſſaire de » vous conſulter, & de ſavoir votre

» ſentiment ſur ce qu'il convient de » faire en pareille circonſtance. Je me » déciderai par votre avis, & vous » partagerez ma fortune. Car ſi le ſuc- » cès nous favoriſe, vous jouirez en » commun avec moi du bonheur & de » la gloire qui en réſulteront. »

A ce diſcours de Niger, les ſoldats & la multitude des citoyens d'Antioche qui s'étoient mêlés parmi eux, répondirent par mille acclamations. Tous le ſaluerent ſur le champ empereur & Auguſte, & le revêtirent de la pourpre & des autres ornemens de la dignité impériale, en la maniere dont le permettoit une élection ſubite, & qui n'avoit été précédée d'aucuns préparatifs. Le nouvel empereur alla en pompe rendre ſes actions de graces aux Dieux dans les principaux temples de la ville, & il fut reconduit avec le même cortege à ſa maiſon, que l'on décora de branches de laurier, de couronnes civiques, & de tout l'appareil extérieur qui annonçoit & faiſoit reſpecter la demeure des Céſars.

Il eſt reconnu dans tout l'Orient.

Cet heureux commencement eut d'abord les ſuites les plus brillantes. Toutes les provinces de l'Aſie mineure juſqu'à la mer Egée approuverent le

doix des légions de Syrie. Les princes & les Satrapes au-delà de l'Euphrate du Tigre féliciterent Niger, & lui offrirent leur ſecours. Des deux parts ſe rendoient à Antioche de continuelles ambaſſades des rois & des peuples, qui venoient faire hommage à leur protecteur & à leur maître. Niger reçut les reſpects, mais il refuſa les ſecours étrangers, ſe comptant ſolidement établi, & ne doutant point qu'il ne fût bientôt reconnu de tout l'empire, ſans avoir beſoin de tirer l'épée.

Cette ſécurité fut la cauſe de ſa ruine. Il auroit dû raſſembler ſur le champ toutes ſes forces, entrer en marche, aller à Rome, & mettre le ſénat & le peuple en liberté de déployer leurs ſentimens à ſon égard, & de conſolider par une délibération ſolemnelle & authentique, ce que l'inclination ſecrete des uns, les mouvemens tumultueux des autres, avoient ſeulement ébauché. Au lieu d'uſer de cette diligence, abſolument néceſſaire dans le cas où il ſe trouvoit, Niger, par une faute inexcuſable dans un chef de parti que l'on repréſente d'ailleurs comme homme de tête & d'expérience, s'endormit dans

Il s'endort dans une fauſſe ſecurité.

l'inaction, & s'amuſa à célébrer des jeux & des fêtes avec les habitans d'Antioche, qui étoient fous de ſpectacles & de divertiſſemens. Nous en ſerions moins ſurpris, ſi nous nous en tenions au jugement de Dion, qui traite Niger d'eſprit peu élevé & peu ſolide, que la proſpérité enyvra, enſorte qu'il ſe laiſſoit donner le nom de nouvel Alexandre, & ſe vantoit de porter ſon droit à la pointe de ſon épée. Mais j'ai déja obſervé que Dion n'eſt point un écrivain ſur l'impartialité duquel on puiſſe compter. Quoi qu'il en ſoit, par cette négligence Niger donna moyen à un rival actif & vigilant de le prévenir, & enſuite de le détruire. Ce rival étoit Severe, que je dois maintenant faire connoître.

Dio. ap. Val.

Commencemens de Severe. *Spart. Sev.* 14.

L. Septimius Severus, que nous appellerons ſimplement Severe, naquit dans la ville de Leptis en Afrique le onze avril de l'année de Rome 897, de J. C. 146. Son pere ſe nommoit M. Septimius Géta, & étoit d'une famille de chevaliers Romains : ſes deux oncles paternels, M. Agrippa & Septimius Severus, furent conſuls. Severe fut élevé avec ſoin, & il acquit une grande connoiſſance des lettres

latines & grecques. A l'âge de dix-huit ans il fit preuve de ſes progrès dans les études par des déclamations publiques. Mais bientôt d'autres ſoins l'occuperent, & les lettres furent ſacrifiées à l'ambition & à l'amour du plaiſir. Il vint à Rome ſous l'empire de Marc Auréle, qui le fit d'abord avocat du Fiſc, & enſuite ſénateur. Sa jeuneſſe fut licencieuſe, & même remplie de crimes. On intenta contre lui une accuſation d'adultere, dont il ſe tira plus heureuſement ſans doute qu'il ne méritoit : & il fut redevable du bon ſuccès de ſon affaire au préſident du tribunal, Didius Julianus, qu'il priva dans la ſuite de l'empire & de la vie. *Aurel. Vict. Spart.*

Il obtint ſucceſſivement du même empereur Marc Auréle les charges de Queſteur, de tribun du peuple, & de préteur ; & il s'en montra digne par une grande activité, & par une attention exacte à tous ſes devoirs. Il fut lieutenant du proconſul d'Afrique après ſa Queſture, & dans cet emploi il parut bien jaloux de ſon rang. Car un de ſes compatriotes, homme du peuple, l'ayant rencontré précédé de ſes Licteurs, & étant venu l'embraſſer

Comme il avoit beaucoup de ruſe & d'intrigue il vint à bout de reprendre faveur. Il étoit gouverneur de la Lyonnoiſe pendant la guerre des déſerteurs : & l'on dit même que dans cette place il ſe fit aimer des peuples confiés à ſes ſoins. Il s'éleva enſuite au conſulat, & parvint, par le crédit du préfet du prétoire Lætus, à l'un des plus beaux commandemens de l'empire. Il fut mis à la tête des légions qui gardoient contre les barbares la rive du Danube en Pannonie : & telle étoit ſa poſition, lorſqu'arriva la mort de Commode, & les révolutions qui la ſuivirent.

Il reconnut Pertinax. Mais lorſqu'il vit l'empire déshonoré par le honteux marché de Didius Julianus, & l'indignation publique allumée en conſéquence il crut que le moment étoit venu de ſatisfaire l'ambition qu'il avoit toujours nourrie dans ſon cœur. Car de tout tems il avoit aſpiré au trône, & les écrits des hiſtoriens ſont remplis des prétendus préſages de ſon élévation future, c'eſt-à-dire, des preuves de ſes deſirs & de ſes eſpérances. Je me contenterai d'en rapporter un ſeul trait. Severe étant devenu veuf

Dio. lib. LXXIV. Herod. l. II. Spart. Sev. 1, & 3.

de Marcia, qu'il avoit épouſée en premieres nôces, alla chercher une femme juſques dans la Syrie, & il épouſa la célebre Julie, par la raiſon que l'horoſcope de cette dame lui promettoit, diſoit-on, le rang ſuprême.

Il ſe fait proclamer empereur par les légions d'Illyrie, qu'il commandoit. *Herod. l. II.*

Severe voyant donc arrivée l'occaſion qu'il attendoit depuis ſi long-tems, réſolut de ne la pas laiſſer échapper. Il avoit tout ce qui eſt néceſſaire pour mener à fin une grande entrepriſe, audacieux & ruſé tout enſemble, endurci à la fatigue, & ſupportant ſans peine le froid, la faim, & les plus rudes travaux, ajoutez un coup d'œil perçant, &, pour exécuter ce qu'il avoit conçu, une activité que l'on peut comparer preſque à celle de Céſar.

Dans le fait dont il s'agit, il ſaiſit tout d'un coup la face la plus avantageuſe par laquelle il pouvoit ſe préſenter. La mémoire de Pertinax étoit partout reſpectée & chérie, & ſinguliérement parmi les légions d'Illyrie, au milieu deſquelles il s'étoit ſignalé ſous le regne de Marc Auréle par de glorieux exploits, & par toutes ſortes de vertus guerrieres & morales. Severe, qui commandoit actuellement ces mêmes légions, comprit que la plus

favorable entrée qu'il pût ſe ménager auprès d'elles, c'étoit de témoigner un grand deſir de venger la mort de Pertinax, qui avoit excité dans leurs eſprits l'indignation & l'horreur. Ce fut ſuivant ce plan qu'il parla aux premiers officiers, ſans témoigner en aucune façon qu'il penſât à s'élever à l'empire. Ceux-ci gagnés, communiquerent les mêmes impreſſions à leurs ſubalternes & aux ſoldats. Tous entrerent avec joie dans un ſi beau deſſein, & ils tirerent aiſément la conſéquence, que pour mettre leur chef en état de venger Pertinax, il falloit le faire empereur.

Les hommes de ce climat, dit l'hiſtorien, ſont auſſi épais d'eſprit que de corps, grands de taille, robuſtes, excellens pour combattre; mais peu capables de démêler les ruſes & les artifices. Severe au contraire étoit le plus fin & le plus délié des mortels, inſinuant, beau parleur, & ayant dans la bouche ſouvent tout le contraire de ce qu'il penſoit au fond de l'ame, ne ménageant ni les promeſſes ni les ſermens, ſauf à les tenir ou à les violer, ſelon que ſon intérêt le demanderoit. Il n'avoit pas beſoin de toute ſon har-

bileté pour amener à ſon but les légions & les peuples d'Illyrie. Leur empreſſement fut extrême à proclamer empereur le vengeur de Pertinax : & Severe, pour les mieux perſuader de la ſincérité de ſes intentions, prit le nom de celui qu'il s'engageoit à venger. Il ſavoit que ce nom lui ſeroit une auſſi favorable recommandation dans Rome, qu'auprès de ſon armée.

Spart. 5. Vict. Epit. Ce fut à Carnunte *, ou à Sabaria, qu'il fut déclaré empereur, ſur la fin d'avril, ou au commencement de mai.

Herod. Les gouverneurs & les troupes des provinces voiſines juſqu'au Rhin, ſuivirent l'exemple de d'Illyrie. Severe leur avoit dépêché des couriers & des négociateurs pour ſe les concilier. Mais ſon plus puiſſant appui fut la diligence de ſa marche & la rapidité de ſes ſuccès.

Il ſe prépare à marcher vers Rome. Son diſcours aux ſoldats.

Car dès qu'il ſe vit élu, il prit la réſolution de partir ſur le champ pour aller à la tête de ſon armée ſe faire reconnoître dans Rome : & ayant aſſemblé les ſoldats, il leur parla en ces termes : « L'indignation qui vous » anime contre l'attentat commis dans

* *Carnunte & Sabaria ſont des villes de la Pannonie. La derniere a été la patrie de S. Martin.*

» Rome par d'indignes ſoldats, qui
» n'en méritent pas le nom, eſt la preu-
» ve de votre fidélité pour vos empe-
» reurs, & de votre religieux reſpect
» pour le ſerment que vous leur prêtez.
» J'ai toujours fait profeſſion des mêmes
» ſentimens. Vous le ſavez : attaché &
» ſoumis aux chefs de l'empire, je
» n'avois jamais penſé à l'élévation où
» vous m'avez placé par vos ſuffrages;
» & maintenant je n'ai point de plus
» ardent deſir que celui d'achever
» promptement une vengeance auſſi
» légitime qu'elle vous ſera agréable.
» L'honneur de l'empire eſt pour
» nous un nouvel aiguillon. Il ne nous
» eſt pas permis de le laiſſer ſous l'op-
» probre dont il eſt actuellement cou-
» vert. Autrefois gouverné par de
» grands & ſages princes, la majeſté
» en étoit reſpectée dans tout l'uni-
» vers. Sous Commode même, la no-
» bleſſe du prince, & la mémoire de
» ſon pere, amortiſſoient l'impreſſion
» des fautes que la jeuneſſe lui faiſoit
» commettre : nous avions plus de
» compaſſion pour lui que de haine,
» & nous aimions à nous en prendre à
» ſes miniſtres, & aux mauvais con-
» ſeils, de tout ce que nous blâmions

» dans ſa conduite. Des mains de
» Commode l'empire a paſſé en celles
» d'un vieillard vénérable, dont la
» vertu & les hauts faits ſont intime-
» ment gravés dans vos cœurs. Et c'eſt
» un tel prince que les Prétoriens
» n'ont pu ſouffrir, & dont ils ont eu
» hâte de ſe défaire par un meurtre
» digne des plus grands ſupplices.

» Celui qui a été aſſez inſenſé pour
» acheter cette place ſublime, ne ſera
» pas aſſurément capable de vous ré-
» ſiſter, homme ſans autre mérite que
» celui de ſon argent, haï du peuple,
» & n'ayant pour toute défenſe que
» des ſoldats liés avec lui par le crime,
» énervés par les délices de la ville, &
» que vous ſurpaſſez également en
» nombre & en valeur.

» Marchons donc avec confiance :
» allons délivrer Rome du joug hon-
» teux qui la dégrade : & maîtres une
» fois de la capitale & du ſanctuaire
» de l'empire, nous entraînerons ſans
» peine tout le reſte de l'univers. »

Ce diſcours fut reçu avec de grands applaudiſſemens. Les ſoldats donnant à leur chef les noms d'Auguſte & de Pertinax, ſe déclarerent diſpoſés à le
Il part & ſuivre. Severe ne laiſſa pas refroidir

leur bonne volonté, & il fit ſur le champ les préparatifs du départ. Après avoir diſtribué des vivres & des proviſions pour pluſieurs jours, il mit ſon armée en mouvement, marchant lui-même à la tête, ſe faiſant accompagner d'une garde fidele de ſix cens hommes d'élite, qui ne le perdoient point de vue, & qui ne quitterent la cuiraſſe que lorſqu'ils furent arrivés à Rome. Sa diligence & ſon activité ſe ſeroient reproché un moment perdu. Il ne ſéjournoit nulle part : à peine accordoit-il aux troupes quelques haltes, quelques intervalles d'un repos abſolument indiſpenſable : & elles ſupportoient avec joie toutes les fatigues, parce qu'il leur en donnoit l'exemple. Il ne ſe diſtinguoit en rien du commun des ſoldats : il mettoit la main le premier à tout ce qu'il y avoit de plus pénible : ſa tente étoit ſimple & ſans ornemens, ſa table ſervie des mets les plus vulgaires. Le ſoldat ainſi gouverné eſt capable de tout. Severe eut bientôt traverſé la Pannonie & franchi les Alpes, & prévenant la renommée, il parut en Italie avant que l'on y eût reçu la nouvelle de ſa marche.

eſt reçu ſans réſiſtance dans l'Italie. *Dio. lib. LXXIII. Herod. l. II. Spart. Did. 5-8. & Sev. 5.*

L'Italie étoit alors un pays tout couvert. Depuis qu'Auguſte avoit changé la conſtitution de l'état, toutes les forces de l'empire étoient diſtribuées dans les provinces frontieres : & l'Italie au centre jouiſſant d'un plein repos & d'une continuelle tranquillité, avoit déſappris la guerre & le métier des armes. Severe en y entrant, n'y trouva donc aucune réſiſtance. La terreur ſaiſit & les villes & les peuples : & d'ailleurs la couleur qu'il avoit ſu donner à ſon entrepriſe lui gagnoit les cœurs : on étoit charmé de voir arriver celui qui devoit venger Pertinax. Ainſi il fut reçu par-tout avec joie, & les habitans des villes ſortoient couronnés de fleurs, pour lui en apporter les clefs. Ravenne en particulier lui ouvrit ſes portes, & le mit en poſſeſſion de la flotte que l'on entretenoit dans ſon port.

Inutiles & miſerables efforts de Didius pour ſe maintenir

Didius, à qui la révolte de Niger avoit cauſé beaucoup d'effroi, fut encore plus allarmé lorſqu'il apprit la proclamation de Severe, de qui il ne ſe défioit pas. Il prévit même tout d'un coup l'événement, ſi nous en croyons Spartien ; & il dit qu'il ne ſeroit donné ni à lui, ni à Niger, de

Spart. Nig. 3.

régner long-tems : que le vainqueur ſeroit Severe, qui mériteroit bien mieux que ni l'un ni l'autre la haine du ſénat & de tous les ordres de l'empire. Cependant réſolu de ſe défendre juſqu'à l'extrémité, il ſe fortifia d'abord de l'autorité du ſénat, dont il étoit le maître, & il fit déclarer, par délibération de cette compagnie, Severe ennemi public. Par le même arrêt on preſcrivoit aux ſoldats qui le ſuivoient un terme au-delà duquel s'ils reſtoient dans ce parti ils ſeroient traités en ennemis. Pour les déterminer à abandonner un chef rebelle, & à reconnoître l'empereur qui avoit pour lui les ſuffrages du ſénat, on leur envoya une députation ſolemnelle toute compoſée de perſonnages conſulaires. On nomma un ſucceſſeur à Severe, comme s'il eût été auſſi aiſé de le dépouiller du commandement, que de l'en déclarer déchu. Enfin outre ces démarches publiques, Didius tenta la voie de l'aſſaſſinat, & il fit partir furtivement pour tuer ſon rival un Centurion nommé Aquilius, qui avoit déja fait ſes preuves par le meurtre de pluſieurs ſénateurs.

Il n'avoit point d'autres troupes à

ſes ordres que les Prétoriens, & peut-être les cohortes de la ville, dont pourtant les hiſtoriens ne font ici aucune mention, apparemment parce qu'elles ſuivoient les impreſſions des Prétoriens, ſupérieurs en nombre & par la dignité de leur corps. On doit y joindre encore les ſoldats de la flotte de Miſéne, qui n'étant point accoutumés à combattre ſur terre, ne pourroient pas rendre de grands ſervices. Il n'étoit donc gueres poſſible à Didius de tenir la campagne contre l'armée de Severe, & je ne vois pas qu'il y ait raiſon de lui reprocher comme une lâcheté la réſolution qu'il prit de ſe renfermer dans la ville. Il travailla à la mettre en état de défenſe : il en répara les fortifications : il commença à dreſſer un camp dans l'un des fauxbourg : il entoura même le Palais de tranchées & de barricades, voulant s'en faire une derniere retraite en cas de diſgrace, & éviter de tomber dans le même malheur que Pertinax, qui n'avoit péri que parce que les aſſaſſins avoient trouvé toutes les entrées libres pour arriver juſqu'à lui. Didius prétendit auſſi tirer parti des éléphans amenés à Rome pour les ſpectacles, &

il les arma en guerre, ſe flattant que leur forme inſolite & leur odeur jetteroient le trouble parmi la cavalerie de ſes ennemis.

Ces foibles reſſources apprêtoient à rire au peuple & au ſénat, qui en remarquoient avec plaiſir l'inutilité. Mais c'étoit ſur-tout quelque choſe de riſible, que de voir faire l'exercice aux pitoyables troupes qui fondoient toute l'eſpérance de Didius. La mauvaiſe diſcipline & l'oiſiveté avoient entiérement fait oublier aux Prétoriens les opérations de la milice, & ſi on les commandoit pour quelques travaux, auſſi mous qu'ignorans, ils ſe faiſoient ſuppléer par des hommes à gages. Les ſoldats de marine tranſportés ſur un autre élément, ne pouvoient faire un métier qu'ils n'avoient jamais appris. Cependant tout étoit en mouvement dans Rome, qui prit la face d'une ville de guerre : chevaux, éléphans, armes, ſoldats de différens corps & de différentes eſpeces : beaucoup de fracas, & peu d'effet.

Didius ſentoit lui-même l'étrange inégalité de ſes forces comparées à celles de ſon adverſaire : & pour comble de malheur, il comptoit peu ſur

la fidélité des Prétoriens, quoiqu'il leur prodiguât les largeſſes, & que pour tâcher de contenter leur avidité, il dépouillât juſqu'aux temples. Il crut auſſi leur faire un ſacrifice agréable, en mettant à mort Lætus & Marcia, principaux auteurs du meurtre de Commode. Il imputa à Lætus des intelligences avec Severe, qui pouvoient être réelles ; & il penſa en conſéquence être dégagé de la reconnoiſſance qu'il lui devoit pour avoir autrefois évité par ſon crédit ſous Commode le danger d'une accuſation de leſe-majeſté. Mais quoiqu'il n'épargnât rien pour s'aſſurer de l'affection des Prétoriens, il éprouva que la ſociéte du crime ne fait que des liaiſons infidéles, & il fut abandonné, comme nous le verrons, de ceux dont il avoit acheté ſi chérement la faveur. Les députés du ſénat, envoyés vers l'armée de Severe, donnerent le ſignal de la déſertion, en paſſant dans le parti de celui contre lequel ils devoient agir.

Didius ne pouvant ſe réſoudre à renoncer à une fortune qui viſiblement lui échappoit, ſe tourna en toutes ſortes de formes. Il recourut aux impiétés de la magie, & il immola des en-

faus pour ſe rendre propices les dieux des enfers. Il propoſa au ſénat d'envoyer au-devant de ſon ennemi les Veſtales & les colléges des prêtres de Rome. C'eût été une foible barriere pour arrêter des ſoldats plus barbares que Romains. Encore ne lui fut-il pas permis d'en faire uſage, & l'un des augures, perſonnage conſulaire, oſa lui dire en face, « Que celui qui ne » pouvoit pas réſiſter par les armes à » ſon concurrent, ne devoit pas être » empereur. » Didius, dans un premier mouvement de colere, eut, dit-on, la penſée de faire maſſacrer le ſénat entier, qui avoit paru approuver cette hardie remontrance. Mais toute réflexion faite, il aima mieux entrer en négociation avec Severe, & lui propoſer de l'aſſocier à l'empire.

Je ne puis omettre ici une rencontre aſſez ſinguliere, qui fut remarquée comme un préſage. L'un des noms de Didius étoit *Severus*: & lorſqu'il fut proclamé empereur, le héraut l'appellant ſimplement *Didius Julianus*, il voulut être nommé complétement, & il lui dit: « Ajoutez encore *Severe* ». Ce mot revint en la penſée des ſénateurs, quand ils l'entendirent deman-

der qu'on lui donnât Severe pour collégue, & ils crurent que leur délibération actuelle en étoit l'accompliſſement. On ſent combien cette obſervation eſt frivole : mais elle paroiſſoit ſérieuſe à ceux qui la faiſoient.

Le ſénat déclara donc Severe empereur conjointement avec Didius, qui ſur le champ chargea Tullius Criſpinus l'un de ſes préfets du prétoire, d'en porter le décret à ſon rival devenu ſon collegue ; & en même tems il reconnut pour troiſieme préfet du prétoire celui que Severe avoit nommé à cette charge.

Un tel accord ne pouvoit avoir lieu. Severe prétendoit régner ſeul, & une aſſociation n'étoit nullement de ſon goût. Il conſulta ſes ſoldats, bien ſûr de leur ſuffrage : & par leur avis il répondit qu'il ſeroit toujours l'ennemi de Didius, & jamais ſon compagnon. Il crut même, ou voulut croire que la propoſition couvroit un piege ; & que Criſpinus étoit envoyé à mauvaiſe intention, & pour trouver l'occaſion de l'aſſaſſiner : ſur ce ſoupçon, bien ou mal fondé, il le fit tuer.

Severe engage les Prétoriens à

Cependant il approchoit de Rome, & ſemblable à Sylla, qui renard &

lion tout enſemble * étoit encore plus redoutable par la ruſe que par la force, il attaqua ſon adverſaire par les ſourdes intrigues, & entreprit de corrompre la fidélité des Prétoriens, qui tenoit à peu de choſe, pour parvenir à les réduire eux-mêmes ſans combat ſous ſa puiſſance. Car ſon artifice étoit double, & dirigé d'une part contre Didius, qu'il vouloit dépouiller, & de l'autre contre les Prétoriens, qu'il ſe propoſoit de punir. Dans ces vues, il détacha pluſieurs de ſes ſoldats, qui ſe partageant entrerent dans Rome par différens chemins & par différentes portes, cachant leurs armes, & en habit de paix. C'étoient autant d'émiſſaires, qui avoient ordre de promettre de la part de Severe aux prétoriens, que pourvu qu'ils lui livraſſent les meurtriers de Pertinax, il feroit bonne compoſition à tout le corps. Ils s'acquitterent ſi habilement de leur commiſſion, que les Prétoriens gagnés par leurs diſcours ſaiſirent ceux qui avoient tué Pertinax, les conſtituerent priſonniers, & en donnerent avis à Silius Meſſala alors conſul.

abandonnee Didius.

* *C'étoit ainſi que Cardon définiſſoit Sylla.* Voyez Hiſt. Rom. T. X. p. 234.

Mort de Didius. Le ſénat reconnoît Severe pour empereur.

Didius dans ce péril extrême, ſi encore quelques miſérables tentatives Il convoqua le ſénat, duquel il ne reçut aucune réponſe : il voulut armer en guerre les gladiateurs que l'on dreſſoit à Capoue : il invita à revendiquer l'empire le ſage Pompéien, qui n'eut garde de prêter l'oreille à une ſemblable propoſition : enfin, rien ne lui réuſſiſſant, il s'enferma dans ſon palais avec ſon préfet du prétoire & ſon gendre, las de lutter contre ſa mauvaiſe fortune, & remettant à la volonté d'autrui la déciſion de ſon ſort.

Le ſénat qui l'avoit toujours haï, voyant qu'abandonné de tous il s'abandonnoit auſſi lui-même, s'aſſembla ſur la convocation des conſuls, & d'un vœu unanime il déclara Didius déchu de l'empire, le condamna à la mort, reconnut Severe pour empereur, & par le même arrêt décerna les honneurs divins à Pertinax. J'ai dit ailleurs comment Didius périt. Ainſi Severe vainqueur ſans avoir tiré l'épée, fut proclamé empereur dans Rome, lorſqu'il en étoit encore à une aſſez grande diſtance.

Tout Rome craint Severe.

Quoique l'on témoignât dans la ville beaucoup de zele pour honorer Severe,

Severe, & pour célebrer ſon avénement à l'empire, au fond l'inquiétude étoit plus vive que la joie. Tous les ordres pouvoient craindre ſa colere. Le ſénat peu auparavant avoit rendu contre lui un arrêt ſanglant : l'inclination du peuple s'étoit déclarée pour Niger : les prétoriens ſe ſentoient coupables des plus grands crimes. Et Severe de ſon côté, ne ſe conduiſoit pas de maniere à diminuer les craintes, faiſant avancer toutes ſes troupes vers Rome, & continuant, même depuis que Didius n'étoit plus, à marcher comme en pays ennemi. *Spart Sev.6.*

Le ſénat lui envoya une députation ſolemnelle de cent ſénateurs pour lui porter le décret de ſon élection à l'empire. Ils le trouverent à Interamna, * & la réception qu'il leur fit fut mêlée de témoignages de bonté & de rigueur. Car d'une part il voulut qu'ils fuſſent fouillés avant que de ſe préſenter devant lui : il leur donna audience au milieu de ſes gardes en armes, étant lui-même armé. De l'autre, il leur diſtribua à chacun ſoixante-&-quinze pieces d'or : & en les congédiant, il permit à ceux d'entre eux qui le vou-

Députation de cent ſénateurs qui vont le trouver à Interamna.

* *Terni dans le duché de Spolete.*

droient, de reſter auprès de ſa perſonne.

Il caſſe les prétoriens. *Dio. lib. LXXIV. Herod. l. II. Spart. Sev. 9. 7.*

Pour ce qui eſt des Prétoriens, il réſolut d'en faire juſtice avant que d'entrer dans la ville. Il commença par envoyer au ſupplice tous ceux qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de Pertinax. Enſuite il employa la ruſe pour tout le corps ſous ſa puiſſance, & pour s'en rendre l'arbitre & le maître ſans qu'aucun osât réſiſter. Il feignit d'avoir intention de les conſerver & d'agréer leur ſervice, & ordonna qu'ils vinſſent ſans leurs armes lui prêter ſerment. L'usage de la diſcipline Romaine n'armoit le ſoldat que dans les occaſions où les armes étoient néceſſaires. Ainſi l'ordre de venir ſans armes n'avoit rien d'extraordinaire pour les prétoriens, ni qui fût capable de les inquiéter. Ils obéirent, & lorſqu'ils ſe furent rangés en face du tribunal de l'empereur, les légions d'Illyrie bien armées les environnerent, & ils ſe trouverent pris comme au filet.

Alors Severe, d'un viſage menaçant, d'un ton de fierté, leur reprocha tous leurs crimes, le meurtre de Pertinax, la vente de l'empire, la lâcheté

même avec laquelle ils avoient abandonné & trahi Didius. Il conclut qu'il n'étoit point de ſupplices dont ils ne ſe fuſſent rendus dignes par ces forfaits, & que c'étoit par pure clémence qu'il leur accordoit la vie. Mais il les caſſa ignominieuſement, il leur ordonna de s'éloigner pour jamais de Rome, avec défenſe ſous peine de la vie d'en approcher de plus près que la diſtance de cent milles.

Les prétoriens furent frappés comme d'un coup de foudre, & ſe trouvant dans une impuiſſance abſolue de réſiſter, ils ſe laiſſerent dépouiller par les ſoldats de l'armée d'Illyrie, qui leur ôterent ſur le champ leurs baudriers & leurs épées, & tout ce qui pouvoit leur reſter de marques & d'ornemens militaires ; & ils s'en allerent couverts de honte, & à demi nus.

Severe penſoit à tout. Il avoit prévu qu'il pourroit arriver que les prétoriens irrités vouluſſent retourner dans leur camp & reprendre leur armes. Il fit occuper ce camp par des troupes d'élite, qui y entrerent dès que les prétoriens en furent ſortis, & qui les priverent ainſi de cette reſſource, s'ils euſſent eu deſſein de la tenter.

Il fait ſon entrée dans Rome.

Après cet acte de juſtice & de politique en même tems, Severe fit ſon entrée dans Rome avec un appareil bien propre à inſpirer la terreur. Il eſt vrai qu'il quitta l'habit de guerre aux portes de la ville, & que deſcendant de cheval, il prit la toge & marcha à pied. Mais ſon armée l'accompagnoit en ordre de bataille, & enſeignes déployées, comme s'il eût été queſtion d'entrer dans une ville priſe de force. Dion, qui étoit préſent, aſſure n'avoir jamais vû un plus beau ſpectacle. Les rues étoient tapiſſées magnifiquement, & jonchées de fleurs: des illuminations, des caſſolettes de parfums: les citoyens habillés de blanc faiſoient retentir les airs de milles cris de joie, & des vœux qu'ils adreſſoient au ciel pour le nouvel empereur: l'armée marchoit en un très-bel ordre, & portoit renverſés les drapeaux enlevés aux prétoriens. Les ſénateurs revêtus des ornemens de leur dignité environnoient le prince: de toutes parts les regards avides d'une multitude infinie ſe fixoient ſur lui ſeul. On ſe le montroit réciproquement: on examinoit ſi la fortune n'avoit rien changé dans ſes procédés & dans ſon main-

tien. On louoit en lui l'activité, la noble confiance, & le bonheur ſingulier d'avoir fait de ſi grandes choſes ſans être obligé de tirer l'épée. Tout cela formoit ſans doute une pompe brillante. Mais ce ſont de terribles hôtes, que ſoixante mille ſoldats, (car l'armée de Severe devoit aller au moins à ce nombre) qui prenoient ſans payer tout ce qui ſe trouvoit à leur bienſéance, & qui, ſi on leur réſiſtoit, menaçoient de piller la ville.

Severe ainſi accompagné monta au Capitole, viſita quelques autres temples, & enfin vint prendre poſſeſſion du palais. Les ſoldats ſe logerent dans les temples, dans les portiques, ſurtout aux environs du quartier où habitoit l'empereur.

Il vient au ſénat, & fait de belles promeſſes, qu'il n'exécuta point.

Le lendemain Severe ſe rendit au ſénat environné non-ſeulement de ſes gardes, mais d'une eſcorte d'amis qu'il avoit fait armer & qui entrerent avec lui. Son diſcours n'eut rien qui ſe reſſentît de cet appareil de terreur. Il rendit compte des motifs qui l'avoient, diſoit-il, déterminé à ſe charger du ſoin de l'empire, & il allégua le deſir du venger Pertinax, & la néceſſité de mettre ſa propre perſonne en

sûreté contre les aſſaſſins apoſtés par Didius. Il annonça ſon plan de gouvernement ſous les idées les plus ſtatteuſes, promettant de conſulter en tout la compagnie, & de ramener les choſes à la forme ariſtocratique. Marc Auréle devoit être ſon modele, & il ſe propoſoit de renouveller non-ſeulement le nom, mais la conduite ſage & modeſte de Pertinax. Il témoigna ſur-tout un grand éloignement pour les comdamnations arbitraires & tyranniques Il proteſta qu'il n'écouteroit point les délateurs, & que même il les puniroit. Il s'engagea par ſerment à reſpecter la vie des ſénateurs, & comme s'il eût prétendu ſe lier les mains par rapport à un objet ſi important, il fit rendre, ſur la réquiſition de Julius Solo dont il a été parlé ailleurs, un arrêt par lequel il fut dit qu'il n'étoit point permis à l'empereur de mettre à mort un ſénateur ſans le conſentement de la compagnie : & l'arrêt ajoutoit qu'en cas de contravention, & l'empereur, & ceux qui lui auroient prêté leur miniſtere, ſeroient traités, eux & leurs enfans, en ennemis publics.

C'étoit en dire & en faire trop pour être cru. Auſſi Hérodien remarque-t-

il que les anciens, & ceux qui connoiſſoient Severe de longue main, ne ſe fioient point à ſes belles promeſſes, ſachant combien il étoit diſſimulé, fourbe, & habile à prendre dans chaque occaſion le maſque le plus conforme à ſes intérêts. Et les effets vérifierent leurs craintes. Nul empereur n'a fait mourir un plus grand nombre de ſénateurs, que Severe : & en particulier ce même Julius Solo, qui lui avoit ſervi d'interprete pour provoquer l'arrêt ſi favorable à la ſûreté de la vie des ſénateurs, fut tué par ſes ordres.

Il honore la mémoire de Pertinax, & lui fait célébrer une pompe funebre.

Un de ſes premiers ſoins fut d'honorer la mémoire de Pertinax. Il s'étoit fait gloire de s'en déclarer le vengeur, & ſes démonſtrations de zele pour une ſi belle cauſe avoient beaucoup contribué à lui frayer le chemin à l'empire. Devenu empereur, il ſuivit le même plan. Il fit exécuter le décret du ſénat qui avoit mis Pertinax au rang des Dieux. Il lui conſacra un temple, & un college de prêtres. Il ordonna que ſon nom fût récité parmi ceux des princes dont on juroit tous les ans d'obſerver les actes. Il voulut que ſa ſtatue en or fût portée dans le Cirque ſur un char tiré par

des éléphans, & que dans tous les jeux on lui plaçât un trône enrichi d'or. Comme on ne lui avoit point rendu ſolemnellement les derniers honneurs, Severe lui célébra une pompe funebre dont Dion nous a laiſſé la deſcription, & qui ſemblable au fond à celle d'Auguſte, que j'ai rapporté ſous Tibére, en eſt néanmoins aſſez différente, pour que le détail que je vais en donner ne ſoit pas une pure répétition.

Dans la place publique de Rome, ſur un tribunal de pierre on en éleva un de bois, & au-deſſus une niche en forme de périſtyle, orné d'or & d'ivoire. Dans cette niche fut placé un lit de même goût, environné de têtes d'animaux terreſtres & aquatiques, & couvert de tapis de pourpre relevés en broderie d'or. Sur le lit on coucha une repréſentation de Pertinax en cire, revêtue de la robe triomphale, auprès de laquelle ſe tenoit un enfant beau de viſage, qui avec un émouchoir formé de plumes de paon écartoit les mouches comme ſi le prince n'eût été qu'endormi. Lorſque le ſimulacre fut expoſé, l'empereur arriva ſuivi des ſénateurs & de leurs femmes, tous en habit de deuil. Les dames ſe place-

rent ſur des ſieges dans les portiques qui régnoient tout autour de la place, & les hommes en plein air.

Alors commença la marche. Et d'abord on porta les images de tous les illuſtres Romains depuis les tems les plus reculés. Venoient enſuite des cœurs d'enfans & d'hommes faits, qui chantoient des hymnes plaintifs en l'honneur de Pertinax. Après eux parurent les repréſentations de toutes les nations ſoumiſes à l'empire, caractériſées par les habillemens propres à chaque peuple. Suivoient tous les corps d'officiers ſubalternes, tels que les huiſſiers, les greffiers, les hérauts & crieurs publics. La pompe avoit été ouverte, comme je l'ai dit, par les images des rois, des magiſtrats, des généraux d'armées, des princes: ici on portoit celles des hommes qui s'étoient rendus célebres par quelque endroit que ce pût être, par de belles actions, par des inventions utiles à la ſociété, par leur doctrine. A la ſuite marchoient en ordre les troupes de cavalerie & d'infanterie, les chevaux employés dans les jeux du cirque, & toutes les offrandes, ſoit en aromates, ſoit en étoffes précieuſes, que l'em-

pereur, les ſénateurs & leurs femmes, les chevaliers Romains d'un rang diſtingué, les villes & les peuples, & enfin les différens Colleges de la ville de Rome, avoient deſtinées à être conſumées ſur le bûcher avec le corps du prince, ou ſa repréſentation. Suivoit un autel porté ſans doute ſur un brancart: & où brilloit l'or, l'ivoire, & les pierreries.

Après que toute cette pompe eut traverſé la place, Severe monta ſur la tribune aux harangues, & lut un éloge funebre de Pertinax. Il fut ſouvent interrompu par des cris qui exprimoient, ſoit les louanges du prince mort, ſoit la douleur & les regrets de ſa perte, & qui redoublerent avec encore plus de force lorſque le diſcours fut fini. Sur-tout au moment où l'on commença à remuer le lit funebre, les pleurs & les plaintes éclaterent ſans meſure. Tout cela étoit du cérémonial, mais avoit dans l'occaſion dont il s'agit un objet ſérieux.

Les pontifes & les magiſtrats tirerent le lit de deſſus l'eſtrade, & le remirent à des chevaliers Romains pour le porter. Les ſénateurs marchoient devant le lit, l'empereur le ſuivoit;

& durant la marche un concert de voix & d'inſtrumens faiſoit entendre des airs triſtes, accompagnés des geſtes de douleur les plus expreſſifs. On arriva dans cet ordre au champ de Mars.

Là étoit dreſſé un bûcher en forme de tour quarrée, décoré de ſtatues & d'ornemens d'or & d'ivoire. Au haut du bûcher étoit poſé le char doré dont Pertinax s'étoit ſervi pour les cérémonies. Dans ce char on rangea toutes les offrandes précieuſes dont j'ai parlé, & au milieu fut placé le lit funebre. Severe y monta avec les parens de Pertinax, & ils baiſerent la repréſentation. Enſuite l'empereur s'aſſit ſur un tribunal élevé, & les ſénateurs ſur des bancs, à diſtance commode, & néanmoins ſuffiſante pour prévenir tout danger. Les magiſtrats & les chevaliers Romains, dans les habits qui les diſtinguoient, les gens de guerre, cavalerie & infanterie, exécuterent autour du bûcher divers mouvemens, & des danſes variées ſelon la différence des profeſſions: après quoi les conſuls mirent le feu au bûcher, & en même tems on fit partir d'en haut l'aigle qui étoit ſuppoſée porter au ciel l'ame de

celui à qui on rendoit les derniers honneurs.

Severe s'occupe de divers ſoins utiles pendant le ſéjour qu'il fit à Rome. *Spart. Sev. 8.*

Severe ne fit pas un long ſéjour dans la ville, étant appellé ailleurs par le beſoin des affaires, & par les ſoins de la guerre contre Niger. Le peu de tems qu'il paſſa dans Rome, ne fut pas oiſif. Il ſe délivra de la crainte que lui donnoient les amis de Didius, en les faiſant proſcrire & mettre à mort. Il travailla à ſe concilier le peuple & les troupes par des diſtributions d'argent. Il prit des meſures efficaces pour l'approviſionnement de la ville, qui couroit riſque de manquer de vivres par la mauvaiſe adminiſtration des tems précédens. Il écouta les plaintes des ſujets de l'empire, qui avoient été vexés par leurs gouverneurs, & il fit une ſévere juſtice des coupables. Il maria ſes filles à Aetius & à Probus, qu'il nomma conſuls l'un & l'autre, & qu'il combla de richeſſes. Il choiſit parmi ſes légions d'Illyrie les plus braves ſoldats, & les plus beaux hommes, pour en former des nouvelles cohortes prétoriennes en place de celles qu'il avoit caſſées. Il ſuivoit en ce point l'exemple de ce qu'avoit fait autrefois Vitellius après ſa victoire ſur

Nouveaux prétoriens. *Dio, & Herod.*

Othon, & l'on ſent aſſez qu'une politique prudente, & le motif de récompenſer ceux à qui il étoit redevable de l'empire, lui dictoient cet arrangement. Cependant il ne fut pas approuvé, ſelon le témoignage de Dion. L'uſage étoit établi & avoit paſſé en loi de n'admettre dans le corps des prétoriens que des ſujets nés en Italie, ou en Eſpagne, dans la Macédoine, ou dans la Norique, pays dont les habitans, par leur caractere, & même par leur figure, convenoient aux Romains, au lieu que des Pannoniens & des Illyriens demi-barbares, épouvantoient la ville par la hauteur démeſurée de leur taille, par leurs viſages hagards, & leurs mœurs féroces.

Tout ce que je viens de raconter, fut fait promptement par un prince actif, & que les circonſtances obligeoient de ſe hâter.

Severe ſongeâ s'aſſurer du côté d'Albin.

Il avoit encore une autre précaution très-importante à prendre, avant que de s'engager dans la guerre contre Niger. Il falloit qu'il s'aſſurât de n'être point inquiété, pendant que ſes forces combattroient en Orient, par Albin * commandant des légions de

Dio, lib. LXXIII. Herod. l. II.

* *Dion place la nomination d'Albin au titre de*

la Grande-Bretagne, qui pouvoit avoir des vues ſur l'empire. Je dois ici donner l'hiſtoire des commencemens d'Albin, qui jouera un grand rôle dans la ſuite.

Commencemens d'Albin. *Capit. Alb.*

Decimus Clodius Albinus étoit né à Adruméte en Afrique, & il eut pour pere Ceionius Poſtumus, ou Poſtumius, homme de mœurs vertueuſes, mais fort peu accommodé des biens de la fortune. Il fut nommé Albinus, parce qu'en venant au monde il étoit plus blanc que ne le ſont d'ordinaire les enfans en naiſſant. Les noms que portoit ſon pere, & le ſien, lui donnerent lieu de ſe dire iſſu de la famille Ceionia, qui avoit produit Vérus Céſar, & l'empereur Vérus collégue de Marc Auréle; & même de l'ancienne maiſon des Poſtumius Albinus, illuſtres dès le tems de la république. Il eſt conſtant qu'il paſſoit pour homme d'une naiſſance diſtinguée. Mais dans les tems dont je fais actuellement l'hiſtoire, il n'étoit pas beſoin, pour être

Céſar dès le tems des premieres démarches de Severe, & avant qu'il eût encore quitté la Pannonie. Je ſuis l'ordre d'Hérodien. Il eſt aiſé de concilier ces deux auteurs en ſuppoſant que la négociation entre Severe & Albin fût entamée au tems où Dion en parle, mais qu'elle ne fût conſommée que lorſque Severe étoit déja maître de Rome.

regardé comme fort noble, de remonter bien haut, parce qu'il ne reſtoit preſque plus d'ancienne nobleſſe dans Rome.

Albin fut inſtruit dans les lettres Grecques & Latines, & il n'y fit pas de grands progrès. Son goût dès l'enfance fut décidé pour les armes. Cependant l'auteur de ſa vie cite deux écrits de lui, l'un ſur l'agriculture, qu'Albin, dit-on, entendoit parfaitement : l'autre étoit un recueil de contes Miléſiens, ouvrage licencieux, & aſſorti aux mœurs de l'auteur, qui étoit tout-à-fait adonné à la débauche avec les femmes.

Il aima paſſionnément la guerre, & nul vers de Virgile ne lui plut autant que celui-ci : *Arma amens capio, nec sat rationis in armis.* « Je prends les » armes tout hors de moi, & la fu» reur plutôt que la raiſon gouverne » mes armes. » Il répétoit ſans ceſſe avec ſes camarades d'école la premiere partie de ces vers, & dès que l'âge le lui permit, il s'engagea dans la milice.

Il y réuſſit, & mérita l'eſtime des Antonins. S'étant élevé par degré, il commandoit les troupes de Bythinie lors de la révolte d'Avidius Caſſius

contre Marc Auréle. En cette importante occaſion Albin ſe montra fidéle à ſon prince, & il empêcha que la contagion du mal ne s'étendît, & ne gagnât l'Aſie entiere. Sous Commode, il ſe ſignala dans des combats contre les Barbares & ſur le Danube & ſur le Rhin, & enfin il fut chargé du commandement des légions de la Grande-Bretagne.

Cet emploi, qui ne ſe donnoit gueres qu'à des conſulaires, me perſuade qu'il avoit alors été conſul. Il paroît qu'il fit le chemin de la magiſtrature civile un peu tard, mais rapidement. On le diſpenſa de la queſture : il ne fut édile que dix jours, parce qu'il fallut ſur le champ l'envoyer à l'armée. Sa préture fut illuſtrée par les jeux & les combats que Commode donna pour lui au peuple. Je ne puis dire en quelle année il géra le conſulat, mais la ſuite des faits conduit à croire que ce fut ſous quelqu'une des dernieres années de Commode.

Pendant qu'il gouvernoit la Grande-Bretagne, il reçut de Commode, ſi nous en croyons Capitolin, une faveur bien ſinguliere. Cet empereur lui écrivit de ſa propre main une let-

tre, par laquelle il lui permettoit, ſuppoſé que la néceſſité l'exigeât, de prendre la pourpre & le nom de Céſar. Capitolin rapporte la lettre prétendue originale de Commode, & deux harangues d'Albin à ſes ſoldats, dans leſquelles ce général fait mention de la permiſſion qui lui avoit été accordée, & rend compte des raiſons qui l'avoient empêché d'en uſer. Si ces pieces étoient avérées, on ne pourroit s'y refuſer, quelque peu vraiſemblable que le fait ſoit en lui-même, & malgré le ſilence de Dion & d'Hérodien. Mais elles ſont liées à tant de fauſſetés viſibles, elles contiennent tant de choſes qui ne peuvent ſe concilier avec l'hiſtoire, qu'elles ſont devenues légitimement ſuſpectes à M. de Tillemont. Tout ce qu'on peut ſuppoſer de plus avantageux pour elles, & de plus capable d'excuſer Capitolin, c'eſt qu'Albin lui-même, lorſqu'il ſe vit en guerre avec Severe, les fabriqua pour rendre ſa cauſe plus favorable, & les répandit dans le public. Mais quiconque étudiera exactement l'hiſtoire des tems dont il s'agit, & ſe donnera la peine d'en combiner les circonſtances, ne pourra douter que ces pieces ne

ſoient l'ouvrage de quelque fauſſaire.

Severe le décore du titre de Céſar. *Dio. Herod.*

Nous nous contenterons donc de dire avec Dion & Hérodien, que Severe jugeant de ce que feroit Albin, par ce qu'il le voyoit en état de faire, conſidérant qu'un homme qui ſavoit la guerre, qui étoit à la tête d'une puiſſante armée, qui le ſurpaſſoit par la naiſſance & l'égaloit par la dignité des emplois, pourroit bien vouloir profiter de l'occaſion de s'emparer de la ville de Rome & de l'empire, pendant que lui & Niger ſe battroient en Orient; il entreprit de le leurrer par une aſſociation frauduleuſe, & de lui perſuader, en le décorant du titre de Céſar, que les intérêts étoient communs. Il lui écrivit donc d'un ton d'amitié, le priant de partager avec lui le poids du gouvernement. Il ajoutoit qu'étant vieux, fatigué de fréquens accès de goutte, & n'ayant que des enfans en bas âge, il avoit beſoin d'un appui tel que lui, d'un aide illuſtre par ſa naiſſance & par ſes exploits, & dont l'âge encore vigoureux pouvoit ſoutenir les plus grands travaux.

Tout ce diſcours n'étoit qu'un tiſſu de fourberies. Il paroît qu'Albin n'étoit gueres moins âgé que Severe, &

celui-ci groſſiſſoit l'idée de ſes infirmités, pour faire plus sûrement tomber ſa dupe dans le piege. Albin s'y laiſſa prendre. Il étoit ſimple, crédule, peu défiant. Il ſe trouva heureux qu'on allât au-devant de ſes deſirs, & que des offres prévenantes le miſſent en état de jouir ſans peine & ſans riſque de ce qui, par toute autre voie, lui auroit coûté des combats & de grands périls. Il accepta donc avec joie la propoſition de Severe, qui de ſon côté n'oublia rien de ce qui pouvoit donner une ſolidité apparente à ſon bienfait trompeur. Il voulut que l'arrangement pris entre lui & Albin fût ratifié par un décret du ſénat: il fit battre de la monnoie avec l'empreinte & le nom du nouveau Ceſar: il le déſigna conſul avec lui pour l'année ſuivante: il lui fit ériger des ſtatues; en un mot il lui accorda toutes les diſtinctions honorifiques qui devoient flatter un eſprit vain & propre à ſe laiſſer éblouir. Au moyen de ces artifices qui lui réuſſirent, Severe libre d'inquiétude de la part d'Albin, & n'ayant plus qu'une ſeule affaire, tourna toutes ſes penſées & tous ſes efforts contre Niger.

Il avoit fait de très-grands prépara- Il ſe prépa-

reà attaquer Niger. *Spart. Sev. 8. & Nig. 5. & Herod.*

tifs. Toute l'Italie lui fournit des ſoldats. Les troupes qui étoient reſtées en Illyrie, eurent ordre de ſe rendre en Thrace. Les flottes de Ravenne & de Miſéne furent employées pour tranſporter les armées d'Italie en Gréce. Des légions furent envoyées en Afrique, pour garder le pays, & empêcher que Niger ne s'en emparât en y entrant par l'Egypte & la Cyrénaïque, dont il étoit maître, & ne ſe mît ainſi en état d'affamer Rome. Severe ne négligea rien, ſachant qu'il avoit affaire à un ennemi puiſſant, & qui, s'il s'étoit d'abord laiſſé endormir par l'attrait ſéduiſant d'une fortune inéſpérée, avoit été bientôt tiré de ſon aſſoupiſſement par le danger, & ſe diſpoſoit à faire la guerre avec autant d'activité que d'intelligence.

Il part de Rome ſans avoir notifié ſon deſſein au ſénat & au peuple. Motif de ce ſilence. *Spart. ibid.*

Ce qui doit paroître ſingulier, c'eſt qu'au milieu de ces formidables apprêts contre Niger, il ne faiſoit aucune mention de lui ni dans le Sénat ni devant le peuple. Ce ſilence étoit ſans doute politique, & affecté par rapport aux circonſtances qui lui paroiſſoient exiger de grands ménagemens. Sa conduite à l'égard de la femme & des enfans de ſon concurrent, prouve les

mêmes intentions. Il les avoit trouvés à Rome, parce que les défiances ombrageuſes de Commode engageoient ce prince à tenir comme ôtages près de ſa perſonne les familles de tous ceux à qui il confioit des commandemens importans. Severe eut grand ſoin de ſe rendre maître de la femme & des enfans de Niger : mais il les traita, tant que dura la guerre, avec une extrême diſtinction. Il avoit pouſſé la feinte juſqu'à vouloir faire croire que, comme ſes deux fils étoient extrêmement jeunes, ſon intention étoit, ſi la mort le prévenoit, d'avoir pour ſucceſſeurs Niger & Albin : & il ne rougit pas de conſigner dans ſa vie écrite par lui-même ce menſonge groſſier. Toute cette modération apparente avoit la crainte pour principe. Severe ne comptoit gueres ſur l'affection des Romains, & il ne s'embarraſſoit pas beaucoup de la mériter. Il ſavoit que Niger avoit été appellé par les vœux du peuple, & il appréhendoit que ces mêmes ſentimens ne vécuſſent encore dans les cœurs, d'autant plus que ſon rival avoit pris ſoin de les entretenir & de les échauffer par des lettres & des édits envoyés à Rome. Il partit

Herod. l. III.

Spart. Nig. 4. & Capit. Alb. 5.

Dio, ap. Vit.

Spart. Sev. 6.

donc pour aller attaquer Niger ſans avoir notifié ſes deſſeins d'une maniere authentique, & ſans s'être fait autoriſer par le ſénat. Son départ doit être fixé au commencement de juillet. Car
8. il ne ſéjourna que trente jours dans la ville.

Mouvemens paſſagers de ſédition dans ſon armée.

Il n'étoit encore qu'à neuf milles de Rome, lorſque ſon armée ſe mutina au ſujet du premier campement. C'eſt l'inconvénient ordinaire des guerres civiles, que les ſéditions. Severe en avoit déja éprouvé une à ſon arrivée dans la capitale. Les troupes qui y entrerent avec lui, prétendirent qu'il leur étoit dû dix * mille ſeſterces par tête, ſe fondant ſur l'exemple d'une ſemblable largeſſe que Céſar Octavien, deux cent quarante ans auparavant, avoit faite à celles qui l'introduiſirent dans Rome. Il faut peu de choſes aux gens de guerre pour établir des prétentions. Severe ne donna néanmoins à ſes ſoldats que la dixieme partie de ce qu'ils demandoient, mille * ſeſterces. Dans l'occaſion dont je parle actuellement, on ne nous dit point quels moyens il employa pour appaiſer la ſédition. Il y a grande apparence qu'il ſe relâcha en quelque choſe des droits

Spart. Sev. 8. & 7. & Dio. lib. XLVI.

* *Douze cent cinquante livres.*

* *Cent vingt-cinq livres.*

du commandement. Car ſa conduite fut toujours foible & molle à l'égard des gens de guerre.

Severe faiſoit diligence, comme l'on voit. Son plan étoit de porter tout d'un coup la guerre en Aſie: & dans cette vue, avant même que d'être maître de Rome, il avoit envoyé Héraclius, l'un de ſes lieutenans, pour s'aſſurer de la Bithynie. Niger ne ſe laiſſa point prévenir, il épargna à Severe la moitié du chemin, & paſſa lui-même en Europe. Niger paſſe en Europe. Ses forces. *Spart. Sev. 6. & Nig. 5.*

Tout l'Orient le reconnoiſſoit, ainſi que je l'ai dit, & il avoit à ſes ordres toutes les forces Romaines de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte. Emilien proconſul d'Aſie, qui l'avoit précédé dans le gouvernement de Syrie, homme d'un mérite éprouvé dans les plus grands emplois, & dans les commandemens les plus diſtingués, étoit le principal de ſes lieutenans. *Dio, lib. LXXIV. & Herod. l. III & Spart. Sev. 8. & Niger. 5.*

Niger qui d'abord n'avoit pas cru avoir beſoin de ſecours étrangers, changea d'avis à l'approche du péril, & il envoya demander des troupes auxiliaires aux rois des Arméniens, des Parthes, & d'Atra, ville de la Méſopotamie, autrefois aſſiégée inutilement

par Trajan. L'arménien le refuſa, & déclara nettement que ſon intention étoit de demeurer neutre. Le Parthe, qui n'avoit point de troupes réglées, répondit qu'il donneroit ordre à ſes ſatrapes de faire des levées & d'aſſembler des forces chacun dans leurs départemens. Le ſeul Barſémius, roi d'Atra, fournit un ſecours effectif d'archers, dont le nombre n'eſt pas exprimé.

Niger trouva donc peu de reſſource dans les rois qu'il comptoit pour amis. Mais les légions Romaines, les corps de troupes alliées qui les accompagnoient réguliérement, & les nouvelles levées de la jeuneſſe d'Antioche & de Syrie, qui s'empreſſa pour s'enrôler ſous les enſeignes, lui ſuffiſoient pour le mettre en état de faire la guerre même offenſive: & après avoir donné ſes ordres pour la garde & la défenſe de toutes les avenues & de tous les ports des pays qui lui obéiſſoient, il ſe mit en marche, & vint à Byzance, où on le reçut avec joie.

Combat ſous Perinthe, premiere acte d'hoſtilité. Niger déclaré ennemi public.

Il ſe propoſoit de faire ſa place d'armes de cette ville, dès-lors illuſtre & puiſſante: & déja, ſi nous en croyons l'auteur de ſa vie, la Thrace, la Macédoine,

cédoine, & même la Grece, ſe ſoumettoient à ſes loix. La vérité eſt qu'il ne paſſa pas Périnthe, * dont il ne put pas même réuſſir à ſe rendre maître. Par le mouvement qu'il fit vers cette derniere place, on peut juger que ſa vue étoit de s'emparer de toute la côte européenne de la Propontide, depuis Byzance juſqu'à l'Helleſpont, afin d'avoir ſous ſa puiſſance les deux détroits qui donnent le plus court trajet d'Europe en Aſie. Il manqua ſon coup. Il rencontra ſous Périnthe des troupes de Severe, qu'il attaqua, mais ſans pouvoir les vaincre : en ſorte qu'il fut obligé de ſe retirer à Byzance. Il fit donc ainſi le premier acte d'hoſtilité : &, comme dans le combat quelques perſonnes de marque avoient perdu la vie, Severe profita de la circonſtance pour faire déclarer par le ſénat Niger ennemi public.

* *Autrement Heraclée.*

Malgré une démarche ſi vive, qui annonçoit une rupture ouverte, il ſe noua une négociation entre les deux contendans, mais avec une inégalité marquée. Niger propoſoit une aſſociation réciproque à l'empire. Severe, gardant le ton de ſupériorité, n'accor-

Négociation peu ſincere & inutile.

doit à ſon adverſaire qu'un exil * & ſûreté de la vie. Ils n'y alloient vraiſemblablement de bonne foi ni l'un ni l'autre. Les armes ſeules pouvoient décider la querelle.

Bataille de Cyzique où Emilien Lieutenant de Niger eſt vaincu.

Severe arrivé en Thrace avec ſes principales forces, ne jugea pas à propos d'aller aſſiéger ſon ennemi dans Byzance, place de difficile conquête, & qui pourroit l'arrêter long-tems. Il ſuivit ſon premier projet, qui étoit de faire de l'Aſie le ſiege de la guerre, & il y envoya la meilleure partie de ſes troupes, qui aborderent heureuſement près de Cyzique. Là, elles trouverent Emilien, qui les attendoit à la tête d'une nombreuſe armée. La bataille ſe livra, & les généraux de Severe remporterent la victoire. L'armée de Niger fut détruite ou diſſipée, &

* *Spartien, qui s'explique ainſi dans la vie de Severe, ſemble ſuppoſer ailleurs* (Nig. 6 & 7.) *qu'il y eut un autre projet d'accord, au moyen duquel Niger auroit été aſſocié à Severe, mais avec ſubordination; & que ce fut à Niger qu'il tint que cet accord ne fût conclu, non qu'il n'y eût inclination, mais parce qu'il écouta les conſeils intéreſſés d'un certain Aurélien, qui trouvoit ſon avantage à l'engager à ne ſe point relâcher de ſes premieres prétentions. C'eſt une contradiction viſible dans Spartien, & tout ce récit n'a nulle vraiſemblance. C'eſt pourquoi je n'en ai point fait mention dans le texte.*

Emilien s'enfuit d'abord à Cyzique, enſuite dans une autre ville, où il fut tué par ordre des vainqueurs. Ils étoient autoriſés à ne lui point faire de quartier, parce qu'il avoit été déclaré ennemi public avec ſon chef. On ne peut plaindre ſa mort, s'il eſt vrai, comme le bruit en courut, au rapport d'Hérodien, qu'il ait trahi Niger, ſoit par raiſon d'intérêt domeſtique, & pour ſauver ſes enfans qui étoient à Rome en la puiſſance de Severe, ſoit par un motif de jalouſie, & parce qu'il ne s'accoutumoit point à recevoir les ordres de celui qu'il avoit vu ſon égal. Ce qui pourroit fortifier ſes ſoupçons, c'eſt ce que Dion dit de lui, qu'il étoit enflé de ſa grandeur, & d'ailleurs parent d'Albin, qui alors vivoit en bonne intelligence avec Severe. *Dio. ap. Val.*

Il paroît que la défaite d'Emilien obligea Niger de quitter Byzance, & de repaſſer le détroit. On peut croire qu'auſſi-tôt Severe vint aſſiéger la place abandonnée par ſon ennemi, & que c'eſt alors que commença ce ſiege fameux, qui dura trois ans. Siege de Byzance par Severe.

Niger s'étant mis à la tête des troupes qu'il trouva en Bithynie, chercha à ſe venger. Il s'engagea une nouvelle Bataille de Nicée où Niger eſt vaincu.

bataille dans les défilés entre Nicée & Cius. Candide commandoit l'armée de Severe, & Niger conduiſoit la ſienne en perſonne. La victoire fut mieux diſputée que dans le premier combat. Elle chancela, & parut ſe déclarer tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre. Enfin elle ſe fixa du côté de Severe : & Niger vaincu prit la fuite, & ſe retira au delà du Mont Taurus.

Le paſſage du Mont Taurus fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Severe. *Hérod. l. III*

Il avoit eu la précaution de fortifier le paſſage de cette montagne qui donne entrée de la Cappadoce en Cilicie, n'épargnant rien pour le mettre en état de ne pouvoir être forcé. Ce paſſage étoit difficile par lui-même : le chemin étroit, & fermé d'un côté par un roc qui s'élevoit à pic, bordé de l'autre d'un précipice affreux, qui ſervoit d'écoulement aux eaux de pluie & aux torrens. A cette difficulté du lieu, Niger en avoit ajouté une nouvelle par des ouvrages conſtruits en travers du chemin : enſorte qu'un petit nombre de ſoldats pouvoient aiſément y arrêter une armée. Comptant donc ſur cette barriere, qu'il fit garder avec ſoin, Niger s'en alla à Antioche, pour lever de nouvelles troupes, & ſe diſpoſer à tenter encore la fortune.

Il gagna réellement du tems. L'armée victorieuſe ayant parcouru ſans coup férir la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, ſe trouva arrêtée tout court au pied du Mont Taurus. Elle fit de vains efforts pour s'ouvrir le paſſage. Le grand nombre ne ſervoit de rien dans un chemin où il n'étoit pas poſſible de s'étendre en front : & cette poignée d'hommes qui le défendoit, lançant d'en-haut des traits, & roulant de groſſes pierres, renverſoit les aſſaillans à meſure qu'ils ſe préſentoient.

Un orage affreux en renverſe les fortifications.

Après pluſieurs tentatives inutiles les gens de Severe commençoient à déſeſpérer du ſuccès, lorſque tout d'un coup ſurvint pendant une nuit un orage affreux qui produiſit l'effet auquel leurs armes ne pouvoient atteindre. La pluie tombant du haut des montagnes en nappes d'eau ſur le chemin, & rencontrant un obſtacle dans le mur qui le traverſoit, forma un torrent qui s'enfla, ſe groſſit, & qui acquérant de la force à proportion de la réſiſtance qu'il éprouvoit, devint enfin victorieux, & emporta le mur & tous les ouvrages. Les gens de Niger découragés par ce déſaſtre imprévu perdirent

la tête. Ils crurent qu'il ne leur reſtoit plus de reſſource, que l'éboulement des terres avoit rendu les lieux pratiquables, & qu'ils alloient être enveloppés. Ainſi ne prenant conſeil que de la peur, ils abandonnerent leur poſte & s'enfuirent. Au contraire, les troupes de Severe perſuadées que le Ciel combattoit pour elles, & ſe chargeoit de leur applanir lui-même les obſtacles, reprirent confiance ; & ne trouvant plus le paſſage gardé, elles défilerent à l'aiſe, & entrerent en Cilicie.

Troiſieme & derniere bataille près d'Iſſus. Défaite & mort de Niger.

A cette nouvelle, Niger accourt avec les nouvelles troupes qu'il avoit aſſemblées, & dans leſquelles s'étoit enrôlée preſque toute la jeuneſſe d'Antioche. Ces troupes avoient un grand zele pour ſon ſervice : mais ſans exercice, ſans expérience, elles n'étoient nullement comparables à l'armée Illyrienne, qui combattoit pour Severe. Niger vint camper près d'Iſſus, au même endroit où s'étoit autrefois livrée une fameuſe bataille entre Darius & Alexandre. Et l'événement fut pareil. Dans l'une & dans l'autre occaſion, les occidentaux triompherent des peuples de l'orient.

Je ne donnerai point de détail ſur

l'action entre Niger d'une part, & les généraux de Severe de l'autre, Anulin & Valérius. Dion & Hérodien s'accordent peu ſur les circonſtances : & en les comparant, il eſt difficile de ne pas croire que Dion ou ſon abréviateur a confondu en un ſeul récit les événemens du paſſage du Mont Taurus & de la bataille d'Iſſus. Nos deux auteurs conviennent qu'elle fut déciſive & très-ſanglante. Niger y laiſſa vingt mille des ſiens ſur la place, & il n'eut d'autre reſſource que de s'enfuir à Antioche. Il y trouva l'allarme & la conſternation portées à l'extrême, & ſans s'y arrêter, il continua ſa route, ſe propoſant d'aller chercher un aſyle chez les Parthes. Des cavaliers envoyés par les vainqueurs à ſa pourſuite, l'atteignirent avant qu'il eût paſſé l'Euphrate, le tuerent, & lui coupe-rent la tête, qu'ils porterent à Severe. Il l'envoya devant Byzance, qui tenoit encore pour Niger, & il ordonna que plantée au bout d'une pique elle fût montrée aux aſſiégés, pour abattre leur courage, & les détourner d'une réſiſtance déſormais inutile & ſans objet. De Byzance, elle fut tranſportée à Rome, comme le gage & le

Dio. & Her.

Spart. Nig. 6.

trophée de la victoire de Severe.

Les faits de la guerre entre Severe & Niger ne ſont point datés dans les originaux. Ils ſe ſuivirent de près, & ils ne comprennent pas tous enſemble deux années entieres. Severe partit de Rome, comme je l'ai dit, au mois de juillet de l'an de J. C. 193, & il paroît que Niger périt au commencement de l'an 195.

Ans de R. 944-946.

Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger.

Il y a eu beaucoup de variété dans les jugemens que l'on a portés du mérite de Niger. Severe l'accuſoit d'avoir été avide de gloire, faux dans ſes procédés, infame dans ſes mœurs, & livré à une folle ambition, qui l'avoit porté à aſpirer à l'empire lorſque ſon âge l'avertiſſoit de ſonger plutôt à la retraite. C'eſt le témoignage d'un ennemi. Dion & Hérodien parlent du même Niger comme d'un homme médiocre, qui n'avoit ni grands vices, ni grandes vertus. Spartien lui eſt plus favorable. Niger, dit-il, ayant paſſé par tous les degrés de la milice, fut bon ſoldat, excellent officier, grand général, empereur malheureux. Selon cet écrivain, il eût été du bien de la république que Niger fût demeuré vainqueur. On pouvoit atten-

Spart. Nig. 5.

6.

12.

de lui la réforme de pluſieurs abus, que Severe ne put ou ne voulut pas corriger. Il avoit des vûes, il avoit de la fermeté, qu'il n'outroit pas néanmoins : il étoit capable de douceur, non d'une douceur molle & imbécille, mais ſoutenue & animée par la vigueur du courage. Et il eſt difficile de ſe refuſer entiérement à cette idée, ſi l'on ſe ſouvient que Niger fut en même tems ferme dans le maintien de la diſcipline militaire, & doux dans le gouvernement civil, enſorte qu'il ſe fit craindre des ſoldats, & beaucoup aimer des peuples qu'il eut ſous ſon autorité.

Spartien nous aſſure encore que Niger reſpectoit & chériſſoit la mémoire des grands & bons empereurs, & qu'il ſe propoſoit pour modeles Auguſte, Veſpaſien, Tite, Trajan, Antonin, Marc Auréle, traitant les autres d'hommes efféminés ou pernicieux. La fortune ne l'avoit point énivré, ſi nous en croyons le même Spartien, & il ſavoit dédaigner les louanges que la flatterie prodigue toujours aux puiſſans. Lorſqu'il eut été nommé empereur, un bel eſprit du tems compoſa ſon panégyrique, & voulut le lui

réciter. « Faites-nous (*a*) l'éloge de » Marius ou d'Annibal, répondit Ni- » ger, ou de quelque autre grand hom- » me qui ne vive plus, & dites-nous ce » qu'ils ont fait afin que nous les imi- » tions. Louer les vivans, c'eſt déri- » ſion, ſur-tout les princes, de qui » l'on eſpere, que l'on craint, qui peu- » vent donner & ôter, mettre à mort » & proſcrire. Pour moi, je veux être » aimé pendant ma vie, & loué après » ma mort. » Ces ſentimens ſont très-beaux, & ne laiſſent rien à deſirer, ſinon qu'ils euſſent été mis à l'épreuve. Faute de cette condition on peut douter s'ils auroient tenu contre la ſéduction d'une proſpérité durable & conſtante.

Une gloire que l'on ne peut ſe diſpenſer de lui accorder par préférence ſur ſon rival, c'eſt d'avoir payé de ſa perſonne dans les combats où il s'agiſſoit de ſa querelle, & de ne s'être point repoſé ſur des lieutenans d'un ſoin qui le touchoit de ſi près. Dans

(*a*) Scribe laudes Marii vel Annibalis, vel alicujus ducis optimi virâ functi, & dic quid ille fecerit, ut eum nos imitemur. Nam viventes laudare irriſio eſt, maximè Imperatores, à quibus ſperatur, qui timentur, qui præſtare publicè poſſunt, qui poſſunt necare, qui proſcribere. Se autem vivum placere velle, mortuum etiam laudari

les batailles de Nicée & d'Iſſus, il combattit lui-même à la tête de ſes armées. Il eſt aſſez ſingulier que Severe ne ſe ſoit trouvé à aucune des trois grandes actions qui déciderent de ſon ſort, & j'ai peine à concilier cette conduite avec les éloges que l'on a donnés à ſa valeur.

Pour achever ce que j'ai à dire ſur Niger, je vais rendre compte ici de deux traits qui n'ont pu trouver place ailleurs. Domitien avoit défendu les dépôts de l'argent des ſoldats au drapeau, dans la crainte que ces amas ne ſerviſſent de fonds aux généraux qui voudroient ſe révolter. Niger renou- 10.
vella l'ancien uſage, & en fit même une loi, afin que les petites épargnes des ſoldats ne fuſſent pas perdues pour leurs familles, s'ils étoient tués dans quelque combat, & qu'elles ne tournaſſent point au profit des ennemis qui les dépouilleroient. C'étoit une attention de bonté pour les particuliers, & de zele pour la gloire & les intérêts de l'Etat.

Mais je ne vois pas qu'il ſoit poſſible de louer, ni même d'excuſer la du- 7.
reté de la réponſe qu'il fit aux habitans de la Paleſtine, ſoit qu'il faille enten-

dre par ce nom les Juifs, ou ceux qui les avoient remplacés. Comme ils étoient accablés du poids des tributs, ils lui demandoient quelque ſoulagement. « Vous voudriez, leur répondit-» il, que l'on diminuât les impoſitions » dont vos terres ſont chargées : & » moi je ſouhaiterois pouvoir y ſou-» mettre l'air même que vous reſpi-» rez. » Le publicain le plus intraitable ne ſe ſeroit pas exprimé autrement.

Rigueurs exercées par Severe après la victoire. *Spart. Sev. 9. & Dio. ap. Val.*

Severe, qui n'avoit pas beaucoup paru dans les opérations de la guerre, ſe montra terrible après la victoire. Il condamna à l'exil la femme & les enfans de Niger, pour leſquels il avoit juſqu'alors témoigné une très-grande conſidération : & ce traitement rigoureux n'étoit que le prélude de la vengeance qu'il méditoit. Pour ce qui eſt des partiſans de ſon ennemi, ceux qui en furent quittes pour la confiſcation de leurs biens & l'exil, eurent lieu de ſe louer de leur ſort. Severe châtia par la bourſe & les particuliers & les villes, & il taxa au quadruple quiconque avoit fourni de l'argent au parti vaincu, ſoit de gré, ſoit de force. Ce genre d'accuſation étoit une voie ouverte

contre tous ceux que l'on vouloit perdre : & il y eut un grand nombre de perſonnes vexées sous ce prétexte, quoiqu'elles n'euſſent jamais connu Niger, ni pris d'intérêt à ce qui le regardoit. Sévere ne s'en tint pas aux peines pécuniaires, ſelon Spartien, & il mit à mort tous les ſénateurs qui avoient ſervi comme officiers dans les armées de ſon rival.

Il s'en trouva un néanmoins, qui ayant oſé dire ce que tout le monde penſoit, fit honte à Severe par une libre remontrance de tant d'exécutions ſanglantes, & le força en quelque façon d'y apporter de la modération. Caſſius Clemens traduit devant le tribunal de cet empereur, comme partiſan de Niger, ſe défendit en ces termes : « Je ne connoiſſois, dit-il, ni » vous, ni Niger. Me trouvant dans » les contrées qui ſe ſont déclarées » pour celui-ci, je me ſuis vu contraint de ſuivre le torrent au milieu » duquel j'étois enveloppé : & cela, » dans un tems où il s'agiſſoit, non » de vous faire la guerre, mais de détrôner Didius. Je ne ſuis donc point » juſques-là coupable envers vous, » puiſque je n'avois que les mêmes in-

Dio lib. LXXIV. pag. 844.

» tentions que vous avez exécutées » Vous ne pouvez pas non plus me » faire un crime de n'avoir pas quitté » celui auquel la fortune m'avoit lié, » pour paſſer dans votre parti. Car » vous n'euſſiez pas voulu ſans doute » que ceux qui ſont actuellement aſſis » avec vous pour me juger, vous tra- » hiſſent pour ſe donner à votre ad- » verſaire. Examinez donc, non pas » les perſonnes, ni les noms, mais la » nature de la cauſe. Quelque condam- » nation que vous prononciez contre » nous, vous la prononcerez en mê- » me tems contre vous-même & con- » tre vos amis. Et ne dites pas que » vous n'avez point de jugement à ap- » préhender. Le public & la poſtérité » ſont des juges auxquels vous ne pou- » vez vous ſouſtraire, ſi vous condam- » nez dans les autres ce que vous avez » fait vous-même. » L'évidence de cette apologie frappa toute l'aſſiſtance, & Severe fit à l'accuſé une demi-juſtice, en ne lui confiſquant que la moitié de ſes biens, & lui laiſſant l'autre partie.

Une conſidération d'intérêt & de politique l'empêcha encore de traiter en ennemis tous ceux qui avoient fa-

voriſé Niger. Il lui reſtoit un rival à détruire en la perſonne d'Albin, & il ne croyoit pas devoir, en ſe rendant odieux, s'expoſer à lui donner des partiſans. C'eſt ſans doute par cette raiſon, que de tous les ſénateurs qui avoient témoigné de l'inclination pour Niger, ſans néanmoins porter les armes & combattre en ſa faveur, il n'en fit mourir qu'un ſeul, qui apparemment s'étoit déclaré plus hautement que les autres. *Spart. Sev.* 9.

Severe n'étoit rien moins que généreux, & s'il laiſſa ſubſiſter une inſcription qui contenoit un grand éloge de Niger, & que ſes miniſtres lui conſeilloient d'abattre, ce fut par un motif de vanité, comme il s'en expliqua lui-même. « Conſervons, dit-il, un » monument qui fera connoître quel » ennemi nous avons vaincu. » *Spart. Nig.* 12.

Les ſimples ſoldats même crurent avoir tout à craindre de la cruauté d'un tel vainqueur, & ils prirent le parti de s'enfuir par troupes chez les Parthes. Severe ſentit quel tort leur déſertion cauſoit à l'empire, & pour les rappeller il fit publier une amniſtie. Il ne laiſſa pas d'en reſter un grand nombre dans le pays des Parthes, qui *Herod. l. III*

apprirent d'eux la maniere de ſe ſervir des armes romaines, & l'art de les fabriquer. Il en réſulta un grand avantage pour les peuples d'Orient dans les guerres qu'ils eurent dans la ſuite avec les Romains: & c'eſt principalement à cette cauſe qu'Hérodien attribue les victoires qu'ils remporterent ſur les ſucceſſeurs de Severe.

Herod. Les villes qui avoient ſignalé leur zele pour Niger, participerent à ſon déſaſtre. Pluſieurs avoient eu occaſion de faire des démarches d'éclat, par une ſuite de ces anciennes jalouſies qui avoient de tout tems agité les petites Républiques Grecques, & qui les ayant livrées d'abord aux Macédoniens & enſuite aux Romains, n'avoient pu être entiérement guéries par de ſi fortes leçons. Après la défaite d'Emilien à Cyzique, Nicomédie ſe déclara pour Severe; & Nicée, par antipathie contre les Nicomédiens, montra une nouvelle chaleur d'affection pour Niger. Il y eut des combats entre ces deux villes pour une querelle dans laquelle il leur appartenoit ſi peu de ſe mêler. Lorſque Niger eut été vaincu lui-même près de Nicée, les villes de Laodicée en Syrie & de Tyr, rivales & en-

nemies, l'une d'Antioche, & l'autre de Béryte, proclamerent Severe empereur, & détruiſirent les honneurs de Niger. Elles en furent bientôt punies; & Niger, pendant que les armées de ſon ennemi étoient arrêtées au mont Taurus, envoya dans ces deux villes des troupes de Maures, qui par ſon ordre y mirent tout à feu & à ſang. Antioche fut à ſon tour maltraitée par Severe devenu pleinement vainqueur, qui la réduiſit au titre de ſimple bourgade, & la ſoumit à l'autorité de Laodicée. On ne peut guere douter, malgré le ſilence des hiſtoriens, qu'il n'ait uſé de la même ſévérité à l'égard de Béryte & de Nicée. Naplouſe dans la Paleſtine, c'eſt l'ancienne Sichem, fut privée du droit de ville, en punition de ſon attachement à Niger. Pour affoiblir le gouvernement de Syrie, il paroît que Severe en démembra la Paleſtine, à laquelle il donna un Gouverneur particulier. La ville de Tyr, qui s'étoit des premieres déclarée pour lui, devint la métropole de ce nouveau gouvernement. Et en général, Severe témoigna ſa reconnoiſſance aux villes qui avoient ſouffert pour ſa cauſe, en aſſignant des fonds pour les ré-

Spart. Sev. 9.

Herod.

Spart.

Tillem. Sev. art. 16.

Herod.

tablir dans toute leur ſplendeur. Il imitoit Sylla, & ſe faiſoit gloire comme lui de ſavoir mieux que perſonne ſoit ſe venger de ſes ennemis, ſoit récompenſer ſes amis.

Priſe de Byzance après un ſiege de trois ans. *D.o.*

L'exemple des rigueurs exercées par Severe ſur les villes qui avoient provoqué ſa haine, ne put vaincre l'opiniâtreté des Byzantins, même depuis que la mort de Niger dut leur avoir ôté toute eſpérance. Cet acharnement avoit ſans doute un motif: mais nos hiſtoriens nous l'ont laiſſé ignorer.

Nous avons vu que Byzance fut aſſiégée par Severe, ou par ſes généraux, dès que Niger en fut ſorti. Probablement le ſiege ne fut pas preſſé bien vivement tant que dura la guerre, & que les armées de part & d'autre tinrent la campagne. Mais lorſque Niger vaincu & tué eut délivré Severe de toute inquiétude, le ſoin de réduire Byzance devint l'unique, ou du moins la plus importante affaire du vainqueur, & il y employa toutes les forces navales de l'empire. Il paroît que la ville fut ſimplement bloquée par terre.

Tout le monde connoît la ſituation

avantageuſe de Byzance, aujourd'hui Conſtantinople, ſur le Boſphore ou canal par lequel les eaux du Pont-Euxin entrent dans la Propontide. Le courant ſe porte vers la côte ſur laquelle cette ville eſt bâtie, & qui préſente en cet endroit un enfoncement: enſorte qu'une partie des eaux s'y détourne, & y forme un très-beau port, pendant que le reſte ſuit avec rapidité la direction du canal. La violence du courant eſt telle, que quiconque s'y trouve engagé ne peut éviter de s'approcher de Byzance: ami ou ennemi, il faut paſſer ſous les murs de la ville.

Les murs du côté de la mer n'étoient pas fort exhauſſés. La mer elle-même & ſes rochers oppoſoient une ſuffiſante barriere. Du côté des terres on avoit pris ſoin de fortifier la ville de bonnes murailles, hautes & épaiſſes, conſtruites de groſſes pierres de taille unies enſemble par des liens de fer; & tout le circuit en étoit flanqué de tours que l'on avoit tellement diſpoſées les unes à l'égard des autres, qu'elles ſe ſerviſſent mutuellement de défenſe.

Avant ou pendant le ſiege, les Byzantins s'étoient munis de machines

puiſſantes, & à différentes portées. Quelques-unes lançoient à une petite diſtance de gros quartiers de pierres & des poutres. Si l'aſſaillant étoit plus éloigné, d'autres machines jettoient des traits de toute eſpece, & des pierres d'une moindre peſanteur. Des mains de fer attachées à des chaînes plongeoient au pied du mur, & enlevoient ce qu'elles avoient accroché. La plupart de ces machines étoient l'ouvrage de Priſcus, Bithynien de naiſſance, & fameux ingénieur, à qui ſon habileté penſa coûter la vie, & la ſauva. Car après la priſe de Byzance ayant été condamné à mort par les généraux de Severe, il obtint ſa grace de l'empereur, qui le regardant comme un homme précieux, voulut ne s'en pas priver, & en tira effectivement de grands ſervices.

L'entrée du port de Byzance étoit fermée par une chaîne : & les jettées qui l'embraſſoient, & qui avançoient dans la mer en ſaillie, étoient garnies de tours, pour en défendre les approches.

Ce port contenoit cinq cens petits bâtimens, la plupart armés d'éperons : & quelques-uns avoient double gou-

vernail, l'un à la poupe, l'autre à la proue, & double équipage : enſorte qu'au premier ſignal, & ſans revirer de bord, ils pouvoient avancer ſur l'ennemi, ou reculer, ſelon que le demandoit la circonſtance.

Pendant un ſiege de trois ans, il y eut ſans doute bien des aſſauts, bien des ſorties, bien des événemens de différentes eſpeces. Mais Dion, ou ſon abréviateur, n'eſt entré dans aucun détail, & n'a recueilli que les faits qui lui ont paru avoir quelque choſe de ſingulier, & pouvoir intéreſſer par une ſorte de merveilleux.

Dans le récit qu'il nous donne, il n'eſt queſtion d'aucune action ſur terre. Nous y voyons ſeulement que la ville étoit exactement enfermée par les aſſiégeans, & privée de toute communication avec les dehors.

Sur mer, notre auteur nous rend compte d'une adreſſe employée avec ſuccès par les Byzantins pour enlever des vaiſſeaux ennemis juſques dans leur rade. Ils envoyoient des plongeurs, qui ſous les eaux alloient couper le cable de l'ancre, & qui enfonçoient dans le corps du vaiſſeau un clou attaché à une corde, dont l'autre bout étoit

dans un vaiſſeau Byzantin. Le mouvement de celui-ci faiſoit démarrer l'autre, qui obéiſſoit, & ſembloit marcher ſeul ſans le ſecours ni des rames ni des vents.

La réſiſtance des aſſiégés fut portée juſqu'à la plus extrême opiniâtreté. Comme ils perdoient grand nombre de leurs barques, pour en conſtruire de nouvelles, ils prenoient les bois des maiſons démolies à ce deſſein, & les femmes donnoient leurs cheveux pour être employés à faire des cordages. Les proviſions de traits & de pierres à lancer furent épuiſées par la longueur du ſiege. Les Byzantins y ſuppléerent par les pierres de leurs théâtres, qu'ils détruiſirent; & les ſtatues même de bronze, qui ſervoient d'ornement à leur ville, ne furent pas épargnées. Ils les mettoient dans leurs machines, & les jettoient ſur les ennemis.

Il ne falloit pas moins qu'un mal au-deſſus de toutes les reſſources humaines, pour triompher de leur obſtination. La famine les tourmentoit; & quoique la place eût été de tems en tems ravitaillée par l'heureuſe témérité de quelques marchands qui, amorcés par l'appât du gain chargeoient

des bâtimens de toutes ſortes de proviſions, & enſuite ſe livrant au courant ſe faiſoient prendre exprès par les Byzantins ; enfin la diſette devint ſi horrible, que les malheureux habitans étoient réduits à tremper des cuirs pour tâcher d'en tirer quelque ſuc, & ſe porterent même juſqu'à cet excès de fureur que de ſe manger les uns les autres.

Dans une ſi affreuſe extrêmité, les aſſiégés firent encore une derniere tentative. Ce qui reſtoit parmi eux d'hommes forts & vigoureux ayant obſervé un tems d'orage, s'embarquerent, & réſolus de périr ou de rapporter des vivres à leurs concitoyens, ils s'expoſerent à la merci des vents & des vagues irritées. Ils firent heureuſement le trajet, & étant tombés ſur des terres où on ne les attendoit point, ils pillerent & enleverent tout ce qui tomba ſous leurs mains, & en remplirent leurs bâtimens ſans ménagement & ſans meſure. Le retour ne fut pas également avantageux. Ils profiterent du gros tems, qui continuoit ou avoit recommencé, pour ſe mettre en mer. Les aſſiégeans voyant arriver ces bâtimens prodigieuſement chargés, & qui

voguoient à grande peine preſque à fleur d'eau, conçurent qu'ils en auroient bon marché. Il ne fut pas beſoin de combat. Quelques vaiſſeaux de la flotte romaine s'étant détachés vinrent fondre ſur les barques byzantines, qu'ils renverſoient à coups de perches, ou entrouvroient en les frappant de leurs éperons. Souvent en les heurtant ſeulement, ils les faiſoient couler à fond. Le convoi ne fit aucune réſiſtance : chacun cherchoit à fuir. Mais les vents & les ennemis réunis firent tout périr, ſans qu'il ſe ſauvât une ſeule barque.

Ce fut un douloureux ſpectacle pour les Byzantins, qui de leurs murs voyoient ruiner leur unique eſpérance. Le lendemain la mer s'étant calmée, ils reconnurent encore mieux la grandeur du déſaſtre appercevant toute la ſurface des eaux couverte de débris de vaiſſeaux & de corps morts, que le flot amenoit dans leur port, & jettoit ſur leur rivage. Déſeſpérés, ſuccombant à leur diſgrace, ils prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes à l'ennemi, & ils ſe rendirent à diſcrétion. Les vainqueurs uſerent de leur droit ſans pitié. Il maſſacrerent tous les

les gens de guerre, tous les magiſtrats & commandans, & ſur le ſort de la ville même, ils demanderent les ordres de l'empereur, qui étoit alors en Méſopotamie.

Severe reçut la nouvelle de la réduction de Byzance avec des tranſports de joie. Il aſſembla ſur le champ ſes ſoldats & leur dit : « Nous avons » enfin pris Byzance ». Mais la ſatisfaction infinie que lui cauſa ce grand ſuccès, ne le rendit pas plus ſuſceptible d'impreſſions de clémence. Il n'eſt point de rigueurs qu'il n'exerçât ſur cette ville infortunée. Il confiſqua les biens de ſes habitans ; il la priva des droits de ville libre, & même de ville ; & la réduiſant à la condition de tributaire, & au titre de ſimple bourgade, il la ſoumit, elle & ſon territoire, à la juriſdiction des Périnthiens, qui abuſerent de leur pouvoir avec inſolence. Ce n'eſt pas tout encore. Il la demantela, & en ruina entiérement les fortifications : en quoi, ſelon le jugement de Dion, il porta un grand préjudice à l'empire, qu'il priva d'un de ſes plus puiſſans boulevards, qui tenoit en reſpect toute la Thrace, & qui dominoit ſur l'Aſie & le Pont-Euxin. Je l'ai

Rigueurs exercées par Severe ſur les Byzantins.

Dio, & Herod. l. III

vue, ajoute cet hiſtorien, dans un état de ruine & de délabrement, qui porteroit à croire que ce ne ſont pas des Romains, mais des barbares qui en ont fait la conquête.

Spart. Carac. & Sud. in voc. Sept. Severe ſe laiſſa néanmoins quelque tems après adoucir à l'égard des Byzantins, & auſſi de ceux d'Antioche, par les prieres de Caracalla ſon fils, encore enfant. Il modéra donc en quelque choſe les peines qu'il avoit d'abord prononcées contre ces deux villes. Mais il ne rétablit point Byzance dans ſes anciens droits : au contraire il confirma l'arrangement par lequel il l'avoit ſoumiſe aux Périnthiens. Et en effet nous voyons par l'hiſtoire Eccléſiaſtique, qui juſqu'au tems où Conſtantin rebâtit Byzance, & lui donna ſon nom, l'évêque de cette ville reconnoiſſoit celui de Périnthe ou Héraclée pour ſon métropolitain. Or l'on ſait que l'égliſe, dans la diſtribution de ſes provinces & des métropoles, ſe conformoit à l'ordre civil.

Fleuri, Hiſt. Eccl. T. III l. XI. p. 210.

Guerre de Severe contre divers peuples de l'Orient.

J'ai dit que Severe apprit en Méſopotamie la fin du ſiege de Byzance. L'amour de la gloire, ſelon Dion, & le deſir de faire des conquêtes l'avoit conduit en ce pays pour aller faire la

Dio, lib. LXXV. erod. Sex.

guerre aux Arabes, aux Abdiabéniens, aux Oſroéniens, & même aux Parthes. Il eſt pourtant vrai qu'il avoit un motif plauſible d'attaquer ces peuples, dont les uns avoient ou ſecouru, ou du moins favoriſé Niger; les autres avoient profité des guerres civiles entre les Romains pour entreprendre de leur enlever ce qu'ils poſſédoient au-delà de l'Euphrate, & étoient venus mettre le ſiege devant Niſibe. On doit ſe ſouvenir que la Méſopotamie, dont Niſibe étoit une des villes principales, conquiſe par Trajan, abandonnée par Adrien, avoit été cédée de nouveau aux Romains par le traité conclu entre eux & les Parthes ſous Marc Auréle & L. Vérus.

La guerre de Severe en Orient ne fut ni longue, ni marquée par de grands exploits. Après une marche laborieuſe à travers les plaines ſablonneuſes de la Méſopotamie, où lui & ſon armée penſerent périr de ſoif, il vint à Niſibe, & s'y arrêta. Delà partageant ſes troupes ſous divers commandans, il les envoya ſur les terres ennemies, qu'ils ravagerent, où ils prirent quelques villes, mais ſans faire de conquêtes à demeure. Severe ne

pouvoit pas alors s'occuper d'un pareil deſſein. Une autre entrepriſe lui tenoit plus au cœur. Il s'agiſſoit pour lui de détruire Albin, afin de poſſéder ſeul & ſans rival toute l'étendue de l'empire. Son but étoit donc ſeulement de renouveller dans l'Orient la terreur des armes romaines, que l'on n'y avoit point vues depuis trente ans, & d'aſſurer la tranquillité de cette frontiere, pendant qu'il s'en éloigneroit pour aller faire la guerre à l'autre extrêmité du monde. Il ſe vantoit cependant d'avoir ſubjugué dans ſon expédition orientale un grand pays: & en conſéquence la flatterie lui prodigua toutes ſortes d'honneurs. On lui décerna le triomphe, qu'il refuſa, pour ne pas paroître triompher de Niger ſon concitoyen. On le décora auſſi des titres d'Arabique, d'Abdiabénique, de Parthique. Spartien dit que Severe ne voulut point recevoir ce dernier ſurnom, de peur d'irriter les Parthes. Cependant on le trouve ſur des inſcriptions dreſſées dans le tems dont nous parlons.

Ce que Severe fit de plus important dans cette expédition, fut d'aſſurer aux Romains la poſſeſſion de Niſibe,

place d'une grande conſéquence dans ces contrées, & qui ſervoit de barriere contre toutes les nations Barbares de l'Orient. Il y laiſſa une forte garniſon, il en confia le commandement à un chevalier Romain, il la releva par des titres & des prérogatives. On voit clairement qu'il vouloit en faire ſa place d'armes pour les guerres auxquelles il ſe propoſoit de revenir, lorſqu'il n'auroit plus d'autre ſoin qui l'inquiétât. Dion blâme la conduite de Severe en ce point à cauſe des dépenſes que coûtoit l'entretien de Niſibe. Mais la ſuite prouvera que Severe étoit meilleur juge que Dion de l'importance de cette place.

Pour ne rien omettre de ce qui nous eſt adminiſtré par cet hiſtorien, j'ajouterai ici deux faits, qui ne ſont pas fort importans en eux-mêmes.

Severe enflé de ſes ſuccès, ſe regardoit comme ſupérieur à tous les mortels pour le courage & l'habileté : & il fut joué impunément par un brigand, qui couroit la Syrie & la Judée, & que l'on cherchoit par cette raiſon avec un très-grand ſoin par ordre de l'empereur. Claude, c'étoit le nom de ce brigand, s'étant déguiſé en officier,

Un brigand nommé Claude ſe joue impunément de Severe. *Dio.*

eut l'audace de venir ſe préſenter à Severe à la tête d'une troupe de cavaliers : il le ſalua, le baiſa, & ſe retira enſuite tranquillement ſans avoir été découvert.

Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains.

Une armée de Scythes, c'eſt-à-dire de quelques peuples ſeptentrionaux, ſe préparoit à entrer ſur les terres de l'empire, & à faire la guerre aux Romains. Pendant qu'ils étoient aſſemblés pour délibérer, un orage affreux ſurvint, accompagné d'éclairs & de tonnerres, qui tuerent trois de leurs principaux commandans. La frayeur s'empara des eſprits : la ſuperſtition leur fit croire qu'un ſi triſte début annonçoit le plus funeſte ſuccès : & ils ſe déſiſterent de leur entrepriſe.

§. II.

Rupture entre Severe et Albin. Severe fait César son fils aîné, que nous appellons Caracalla. Les armées ennemies se rencontrent près de Lyon. Allarmes et diversité de sentimens dans Rome au renouvellement de la guerre civile. Prétendus prodiges. Premieres opérations de la guerre, et moins importantes. Bataille décisive près de Lyon. Albin vaincu se tue lui-même. Remarque sur le caractere d'Albin. Vengeances cruelles de Severe après la victoire. Ses emportemens contre le sénat. Il fait mettre par ses soldats Commode au rang des dieux. Discours menaçant de Severe dans le sénat. Vingt-neuf, ou même quarante-et-un sénateurs mis à mort. Mot de Géta encore enfant sur ce carnage. Narcisse meurtrier de Commode, exposé aux lions. Attentions de Severe pour le peuple, pour les sujets de l'empire, mais sur-tout pour les soldats. Il se hâte de produire et d'avancer ses enfans. Sa conduite seche envers sa parenté. Severe va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre. En arrivant, il déli-

vre Nisibe assiégée par les Parthes. La campagne suivante il prend Babylone, Séleucie, et Ctesiphon. Caracalla déclaré Auguste, et Géta César. Severe marche du côté de l'Arménie, dont le Roi demande la paix et l'obtient. Il met deux fois le siege devant Atra, et le leve deux fois. Cruautés exercées par Severe et contre les restes du parti de Niger, et contre ses propres amis. Petite guerre contre les Juifs. Caracalla consul. Persécution contre les chrétiens. Severe visite l'Egypte. Il revient à Rome. Jeux et spectacles. Mariage de Caracalla avec la fille de Plautien. Histoire de la fortune et de la chûte de Plautien. Haine implacable entre les deux fils de Severe. Géta nommé Auguste. Deux préfets du prétoire. Nouvelles cruautés de Severe. Punition de Pollenius Sebennus. Bulla Félix chef d'une troupe de six cens voleurs. Endroits louables de Severe. Exactitude à rendre la justice. Goût de simplicité. Magnificence dans les dépenses publiques. Bienfaits envers sa patrie. Desir de réformer les mœurs. Soin de maintenir la disci-

pline militaire, mais peu soutenu. Remarques sur les Calédoniens et les Méates. Courses que font ces peuples sur les terres Romaines. Severe les repousse au-delà des golphes de Glota et de Bodotria. Mur de Severe. Menées de Caracalla contre son frere. Il tente d'exciter une sédition dans l'armée. Il veut tuer son pere. Nouvelle révolte des Bretons. Maladie et mort de Severe. Jugement sur le caractere et le mérite de Severe. Goût de Severe pour les lettres. Il compose des mémoires de sa vie. L'impératrice Julie aima aussi les sciences et les savans. Savans qui fleurirent sous le regne de Severe. Antipater Sophiste. Diogéne de Laerte. Solin. Eruption du Vésuve. Monstre marin. Cométe.

SEVERE, comme je l'ai obſervé, ne s'étoit accommodé avec Albin, & ne lui avoit déféré le titre de Céſar, que pour n'avoir pas deux ennemis à la fois ſur les bras aux deux extrémités de l'empire, en Syrie et dans la Grande-Bretagne. Lorſqu'il eut vaincu Niger, et rétabli la tranquillité dans l'Orient par les avantages rem-

Rupture entre Severe & Albin.

portés ſur les barbares de ces frontieres, n'ayant plus de raiſon de ménager le ſeul rival qui lui reſtât, il entreprit de s'en défaire.

Herod. l. III. Cap. Alb. 7. & 8. Je ne ſais ſi l'on doit ajouter foi au témoignage d'Hérodien & de Capitolin, qui aſſurent qu'avant que d'employer les armes & la force ouverte, Severe tenta la voie lâche & perfide de l'aſſaſſiner; & qu'il envoya à Albin une lettre pleine de proteſtations d'amitié par des ſoldats déterminés, qui avoient ordre de lui demander une audience ſecrete comme pour lui communiquer des affaires importantes, & de l'aſſaſſiner lorſqu'ils l'auroient éloigné de ſes gardes. Le projet de maſſacrer un général au milieu de ſes troupes, un Céſar dans la province où ſon autorité étoit reconnue, ne me paroît gueres probable; & ſi Severe étoit aſſez méchant pour le former, il avoit trop d'habileté pour en croire l'exécution poſſible. Selon les auteurs mêmes du récit, l'entrepriſe n'eut pas le plus léger commencement de ſuccès. Albin conçut des défiances, fit arrêter les aſſaſſins, & les ayant forcés par une rude queſtion d'avouer l'horrible commiſſion dont ils étoient char-

gés, il les envoya au ſupplice, & réſolut de ſe venger de celui qui les avoit mis en œuvre. Il n'étoit aſſurément pas beſoin de motifs ſi preſſans pour opérer une rupture.

Je m'en tiens à Dion, qui dit ſimplement que Severe après la victoire ſur Niger, ne voulut plus accorder à Albin les prérogatives attachées au titre de Céſar, & qu'Albin au contraire prétendoit même au titre d'Auguſte. Ce peu de mots explique tout, & ſans rien offrir que de très-naturel, fait comprendre dans l'inſtant comment la guerre étoit inévitable entre deux ambitieux, dont les prétentions ſe trouvoient ſi étrangement oppoſées. *Dio, lib. LXXV.*

On peut, il eſt vrai, s'étonner qu'Albin ait attendu ſi tard à ſe déclarer. Mais nous avons vu qu'il fut d'abord la dupe des artifices de Severe, & nous ne ſavons pas combien de tems cette illuſion a duré. Lorſqu'il eut ouvert les yeux, ſans faire encore de démarche d'éclat, il ne s'oublia pas néanmoins. Il travailla ſourdement à s'acquérir des amis & des partiſans dans le ſénat, auprès duquel il avoit deux puiſſantes recommandations, la nobleſſe qu'on lui attribuoit, & la dou- *Capit. Alb. 12.*

ceur qu'il faiſoit paroître en oppoſition aux rigueurs de Severe. Il mit dans
Spart. Sev. 12. ſes intérêts les Gaules & les Eſpagnes, & il y amaſſa de grandes forces. Il por-
Capit. Alb. 11. ta même ſes vues ſur les provinces éloignées à l'Orient, & il tâcha de s'y faire des créatures par ſes libéralités envers les villes que les armes de Niger avoient dévaſtées. Enfin lorſqu'il ſe crut aſſez puiſſant pour n'avoir plus beſoin de déguiſer ſes deſſeins, il leva le maſque, & alléguant ſans doute pour motifs les injuſtices de Severe à ſon égard, il ſe fit proclamer Auguſte.
Tillem. Sev. art. 19. Nos hiſtoriens ne parlent point de cette derniere démarche: mais elle eſt conſtatée par les médailles, dans leſquelles Albin, par une ſingularité remarquable, réunit le nom de Septimius au titre d'Auguſte, ſe déclarant ainſi par une même inſcription le fils & l'ennemi de Severe.

C'étoit-là que Severe l'attendoit. Sa politique lui inſpiroit de mettre toujours les apparences de ſon côté, & de laiſſer à ſon adverſaire le perſonnage d'aggreſſeur. Il étoit en marche, comme pour revenir à Rome, & il avoit déja fait, ſi je ne me trompe, la plus grande partie du chemin lorſ-

qu'il apprit la défection ouverte d'Albin. A cette nouvelle il aſſembla ſes ſoldats, & ſaiſiſſant une ſi belle occaſion d'invectiver contre l'ingratitude de ſon rival, il obtint d'eux ſans peine qu'ils le déclaraſſent ennemi, & ſe montraſſent pleins de zele & d'ardeur pour aller lui faire la guerre. L'empereur prit ſoin d'animer leur courage par une abondante largeſſe. *Herod.*

Severe fait Céſar ſon fils aîné, que nous appellons Caracalla. *Spart. Sev.* 10.

La ſuite & la liaiſon des faits me portent à croire, avec M. de Tillemont, que ce fut dans cette même aſſemblée des ſoldats que Severe conféra la dignité de Céſar à ſon fils aîné Baſſianus, dont il changea en même tems le nom en ceux de Marc Auréle Antonin. C'eſt le prince que nous appellons communément Caracalla. Son pere, qui affectoit de montrer un grand reſpect pour la mémoire de Marc Auréle, auquel il reſſembloit ſi peu, en voulut donner un témoignage ſignalé, en tranſportant à un fils déſtiné à lui ſuccéder les noms de ce ſage empereur. Pour ce qui eſt du nom d'Antonin, on ſait en quelle vénération il étoit dans les tems dont j'écris ici l'hiſtoire. Caracalla n'avoit gueres alors que huit ans.

Le lieu où Caracalla fut proclamé Céſar, nous eſt connu par Spartien. Severe étoit alors campé près de la ville de Viminatium dans la Mœſie ſur le Danube. Il eſt très-vraiſemblable*, comme je viens de l'obſerver, que c'eſt auſſi en ce même endroit qu'Albin fut déclaré ennemi par l'armée de Severe. De ce moment les deux rivaux ne ſe ménagerent plus, & ils marcherent à front découvert l'un contre l'autre, Severe partant de la Mœſie, & Albin de la Grande-Bretagne.

Les armées ſe rencontrent près de Lyon.

Il paroît que le plan de celui-ci étoit de pénétrer, s'il eût pu, en Italie, & d'aller ſe faire reconnoître dans Rome, où il avoit de grandes intelligences. Severe, qui comprit de quelle importance il étoit pour lui d'empêcher l'exécution d'un pareil deſſein, détacha une partie de ſes troupes pour occuper les gorges des Alpes du côté de la Gaule, & avec le gros de ſon armée il fit toute la diligence que les circonſtances exigeoient, & dont l'activité de ſon caractere le rendoit capa-

Hérod.

* *Si Severe ſe fût déclaré en Orient ennemi d'Albin, il n'auroit jamais pu, quelque diligence qu'il fit, prévenir l'entrée de ſon rival en Italie. C'eſt ce qui me perſuade, qu'il différa cette déclaration juſqu'à ce qu'il ſe vit à portée d'agir efficacement.*

ble. Il donnoit l'exemple à tous de ſupporter avec un courage invincible les plus dures fatigues : nulle difficulté des lieux ne le retardoit : il bravoit tête nue les neiges & les frimats : il ne prenoit de repos qu'autant que le beſoin de la nature l'y contraignoit de néceſſité : & par un genre d'exhortation ſi efficace, il faiſoit paſſer dans tous les cœurs l'ardeur dont il étoit lui-même rempli. Il réuſſit ainſi à prévenir la marche de ſon ennemi, qui étoit déja maître de Lyon, & il vint à ſa rencontre près de cette ville aux portes de l'Italie.

Allarme, & diverſité de ſentimens dans Rome au renouvellement de la guerre civile. *Dio.*

Cependant les apprêts d'une nouvelle guerre civile avoient allarmé Rome : & dans une ſi grande multitude d'habitans, les ſentimens furent différens, ſelon la différence des intérêts. Parmi les ſénateurs, les uns, du nombre deſquels étoit Dion, demeurerent tranquilles, attendant l'événement, & diſpoſés à devenir la proie du vainqueur : les autres, attachés par des liaiſons particulieres ſoit à Severe ſoit à Albin, partageoient les craintes & les eſpérances des deux concurrens. Le peuple, que touchent plus directement les maux de la guerre, & qui ne

peut en eſpérer aucun fruit, exprima ſans détour & d'une façon énergique ſa douleur & ſes plaintes. Dans des jeux du Cirque, peu avant les Saturnales (ce qui nous donne la date de la
An. R. 947. fin du mois de décembre) la multitude infinie des ſpectateurs vit exécuter ſucceſſivement ſix courſes de chariots, ſans y prendre preſque aucune part, occupée qu'elle étoit d'un objet plus intéreſſant. Avant que la ſeptieme commençât, tous, comme de concert, éleverent les mains au ciel, & demanderent aux Dieux le ſalut de la ville. Enſuite ils s'écrierent: « O reine » des cités, ô ville éternelle, quel ſera » donc ton ſort? Juſqu'à quand aurons-nous à ſouffrir les mêmes maux? » Juſqu'à quand dureront les guerres » civiles? » Après pluſieurs autres acclamations ſemblables, ils rentrerent pourtant dans le ſilence, & rendirent leur attention au ſpectacle.

Prétendus prodiges. Dion, eſprit ſuperſtitieux, admire ce concert de toute une multitude dans un même langage, & il y trouve quelque choſe de divin: comme ſi la conformité des ſentimens ne devoit pas produire celle des expreſſions. Il cite encore d'autres prétendus prodi-

ges : une grande lumiere au ciel, qui n'eſt autre choſe qu'une aurore Boréale ; une roſée argentine, qui tomba dans la place d'Auguſte, & qui garda ſa couleur pendant trois jours. Mais de ſi frivoles remarques ne doivent pas nous arrêter.

Premieres opérations de la guerre, & moins importantes *Spart. Sev. 10. & Capit. Alb. 9. & Dio.*

Les opérations de la guerre ne furent pas de longue durée. Il ſe livra quelques eſcarmouches, quelques combats entre des partis ou des détachemens des deux grandes armées : & les gens d'Albin y eurent aſſez ſouvent l'avantage. Dion parle en particulier d'une action dans laquelle Lupus l'un des généraux de Severe fut défait, & perdit beaucoup de monde. Lorſqu'il y eut une fois du ſang répandu, Severe demanda au ſénat & obtint qu'Albin fût déclaré ennemi public. Il avoit tenu la même conduite à l'égard de Niger.

Nous trouvons ici dans Dion un fait ſingulier, mais qui perdroit peut-être ce qu'il paroît avoir de ſurprenant, ſi celui qui nous le raconte l'eût examiné avec des yeux plus attentifs & plus clairvoyans. Je le rendrai tel que le donne notre auteur. Un certain Numérien, qui enſeignoit la

grammaire dans Rome, s'aviſa d'aller en Gaule s'immiſcer dans une guerre qui ne le regardoit point. Ayant pris la qualité de ſénateur, il aſſembla quelques ſoldats avec leſquels il battit un corps de cavalerie d'Albin, & fit quelques autres menus exploits. Severe en ayant été inſtruit, & le croyant réellement ſénateur, lui envoya des pouvoirs, & un renfort de troupes, que Numérien employa utilement pour celui à qui il avoit voué ſes ſervices. Le merveilleux de l'aventure, c'eſt que ce grammairien guerrier agiſſoit ſans aucune vue d'intérêt. Ayant pris ſur l'ennemi ſoixante-&-dix millions de ſeſterces *, il les envoya à Severe. Après la fin de la guerre, il ne demanda aucune récompenſe : il ne prétendit point réaliſer en ſa perſonne le grade de ſénateur, qu'il s'étoit attribué ſans titre ; & il ſe retira dans une campagne, où il paſſa le reſte de ſes jours vivant d'une penſion modique que lui faiſoit l'empereur. Voilà les circonſtances extérieures d'un fait dont l'écrivain n'a pas ſu nous expliquer les motifs.

Bataille décisive près

La guerre fut terminée par une ba-

* *Huit millions ſept cent cinquante mille livres.*

taille déciſive dans la plaine entre Lyon & Trévoux. Les deux armées étoient égales en nombre, ſe montant chacune à cent cinquante mille hommes ; & elles avoient à leur tête leurs empereurs. Severe, qui ne s'étoit trouvé en perſonne à aucune des batailles contre Niger, commandoit lui-même ſon armée dans celle contre Albin. La valeur des troupes étoit grande de part & d'autre. Les légions Britanniques, qui combattoient pour Albin, ne le cédoient point à celles d'Illyrie. Mais Severe paſſoit pour plus habile général, que ſon concurrent.

Lyon. Albin vaincu ſe tue lui-même.

La victoire balança, & fut longtems diſputée. L'aîle gauche d'Albin ne fit pas beaucoup de réſiſtance, & bientôt rompue, elle fut pourſuivie par les gens de Severe juſques dans ſon camp. De l'autre côté de la bataille les choſes ne ſe paſſerent pas de la même façon. Les troupes de l'aîle droite d'Albin avoient pratiqué dans l'eſpace qui étoit devant elles un grand nombre de foſſes recouvertes d'une couche de terre de peu d'épaiſſeur & légérement appuyée : & elles avoient fait ce travail de maniere que la ſur-

face du terrein parût unie, & ne donnât aucun ſoupçon. Pour attirer l'ennemi dans le piege, elles feignirent de la timidité : elles ſe contentoient de lancer des traits de loin, & ſe retiroient après avoir fait leur décharge. L'artifice leur réuſſit. Les ſoldats de Severe, pleins d'ardeur pour en venir aux mains, & mépriſant des adverſaires qui paroiſſoient trembler, avancent ſur eux ſans aucune précaution. Mais ils furent tout d'un coup arrêtés par un obſtacle auſſi redoutable qu'imprévu. En arrivant à l'endroit qui cachoit la fraude, la terre fond ſous leurs pieds, & toute la premiere ligne tombe dans les foſſés. Comme les rangs étoient ſerrés, la ſeconde ligne n'eut pas le tems de ſe garantir, & elle tomba ſur la premiere. Ceux qui ſuivoient, ſaiſis d'effroi reculent bruſquement, & renverſent en arriere leurs compagnons qui étoient à la queue. Ainſi toute l'aîle gauche de Severe fut jettée dans un déſordre affreux, & les ennemis accourant en firent un grand carnage.

Dans un ſi extrême danger Severe vint au ſecours des ſiens avec ſa garde. Mais d'abord, loin de remédier au mal, il vit ſes prétoriens eux-mêmes enfon-

cés, taillés en pieces, & il eut ſon cheval tué ſous lui. Son courage s'irrita par le mauvais ſuccès. Il déchire ſa caſaque impériale, il met l'épée à la main: & ayant rallié quelques-uns des fuyards, il les ramene à l'ennemi, réſolu de vaincre ou de mourir. Sa petite troupe perce indiſtinctement tous ceux qui venoient à elle, amis ou ennemis. Elle contraint ainſi un nombre de ceux qui fuyoient à faire volte-face: & les vainqueurs, que leur avantage même avoit débandés, & mis dans le cas de ne plus garder leurs rangs, eurent de la peine à ſoutenir un choc auquel ils ne s'attendoient plus.

Le combat donc ſe rétablit: mais la victoire étoit encore en ſuſpens. Lætus, commandant de la cavalerie de Severe, acheva de la décider. Il étoit juſques-là demeuré dans l'inaction, ayant, dit-on, le deſſein perfide de laiſſer les deux rivaux ſe détruire l'un par l'autre, pour envahir enſuite la place que leur ruine laiſſeroit vacante. Lorſqu'il vit que la fortune commençoit à ſe déclarer pour Severe, il conçut à quel danger ſon jeu criminel l'expoſoit. Il ſe mit en mouvement, & vint prendre en flanc les gens d'Albin,

que preſſoit vivement en front la troupe conduite par Severe. Ils ne purent réſiſter à cette nouvelle attaque, & ne ſongeant plus qu'à fuir ils allerent chercher un aſyle dans la ville de Lyon, auſſi-bien qu'Albin leur malheureux chef. Severe pleinement vainqueur devint par ce glorieux ſuccès ſeul maître de tout l'empire, ayant détruit en moins de quatre ans trois empereurs, Didius, Niger, & Albin.

La bataille de Lyon fut très-ſanglante. Nos auteurs n'ont point évalué la perte que fit chacun des deux partis : mais elle doit avoir été conſidérable même de la part de celui qui reſta victorieux : & Dion obſerve avec une douleur de bon citoyen, que le ſang qui coula de part & d'autre étoit également perdu pour Rome.

Spart. Sev. 11. Spartien nous apprend la date du mois & du jour de ce grand événement, qui tombe au dix-neuf février. Il n'en détermine point l'année : & c'eſt par la comparaiſon avec les faits qui ont précédé & qui ſuivirent, que *Tillem. not.* 16. *ſur Sev.* M. de Tillemont le fixe à l'an de J. C. An. R. 948. 197, quatrieme du regne de Severe.

La ville de Lyon fut pillée & ravagée par les vainqueurs, qui y mirent

le feu en divers endroits, & en brûlerent une grande partie.

Albin s'étoit retiré après la défaite de ſon armée dans une maiſon voiſine du Rhône. Là, voyant que tout étoit perdu, & n'ayant droit d'eſpérer aucun quartier, il ſe perça lui-même de ſon épée, ou ſe fit rendre ce funeſte ſervice par un de ſes eſclaves. Il reſpiroit encore, lorſqu'une troupe de ſoldats ennemis arriva, qui lui couperent la tête, & la porterent à Severe.

Ainſi périt Albin, ſur le caractere duquel il me reſte peu de choſes à ajouter à ce que j'en ai déja dit. On ne peut faire aucun compte ſur les reproches outrageans que Severe lui prodiguoit dans ſes mémoires : & je ne ſais ſi l'on doit prendre beaucoup plus de confiance au témoignage d'un écrivain auſſi peu judicieux que Capitolin, qui ſe contredit ſouvent lui-même, & qui ſe montre par-tout bien peu initié dans l'art de connoître les hommes. Si nous l'en croyons, Albin fut inſupportable dans ſon domeſtique, mauvais mari, ſombre, farouche, mangeant toujours ſeul par averſion pour la ſociété, rigide juſqu'à la cruauté dans le maintien de la diſcipline mili-

Remarques ſur le caractere d'Albin. *Capit. Alb.* 10-13.

taire, & condamnant, comme des eſclaves, au ſupplice des verges & à la croix, non-ſeulement les ſoldats, mais les centurions. Avec une pareille conduite il ne devoit pas être fort aimable : & cependant il eſt certain qu'il fut extrêmement chéri du ſénat, dont un très-grand nombre de membres ſouhaitoient ſon élévation : & ſi leur motif étoit la haine qu'ils portoient à Severe, il en réſulte au moins qu'ils avoient d'Albin une toute autre idée, que celle que veut nous en donner Capitolin. Je ne parle point du ſoupçon dont quelques mépriſables écrivains le chargent d'avoir eu part à la mort de Pertinax. Toutes les circonſtances réclament contre cette abſurde & odieuſe imputation.

Capit. Alb. 14. *Eutrop. & Aurel. Vict.*

Sur l'article des excès du vin, reprochés à Albin par Severe, Capitolin varie tellement dans ſon témoignage, que l'on ne ſait à quoi s'en tenir. Mais nous n'ajouterons pas foi aſſurément à des traits de gourmandiſe, qu'il a peine à croire lui-même, & qui ſont véritablement incroyables. Nous ne nous perſuaderons point qu'Albin mangeât pour ſon déjeûner cinq cens figues, cent pêches, dix melons, vingt livres

livres de raiſin, cent becfigues, & quatre cens huîtres. J'entre dans ce détail pour donner un échantillon du jugement des auteurs d'après leſquels il me faut travailler.

Formons-nous donc une idée d'Albin par les faits, & laiſſant à l'écart ce qui regarde ſa conduite privée, pour ne le conſidérer que par les talens néceſſaires aux grandes entrepriſes, nous jugerons que brave guerrier, habile à ſe concilier les eſprits, il manqua de l'adreſſe & des précautions de défiance qu'il devoit oppoſer aux ruſes de ſon adverſaire : & telle fut la cauſe de ſa perte.

Vengeances cruelles de Severe après la victoire. *Dio. & Herod. & Spart. Sev.* 11. & 12. *& Nig.* 6. *& Capit. Alb.* 9.

Severe abuſa inſolemment de ſa victoire. N'ayant plus aucun motif de crainte qui le retînt, il donna un libre eſſor à la violence de ſon caractere, & renonçant même aux légers dehors de modération qu'il avoit juſques-là affectés, il ſe montra tel qu'il étoit, cruel, & vindicatif au-delà de toute meſure. Rien n'eſt plus lâche que les indignités qu'il exerça ſur le cadavre de ſon ennemi. Après en avoir envoyé la tête à Rome : il fit paſſer ſon cheval ſur le corps : il voulut repaître ſes yeux de ce funeſte objet, en le laiſſant éten-

du devant la porte de ſon prétoire juſqu'à ce qu'il devint infect : après quoi il le fit jetter dans le Rhône. La femme & les enfans d'Albin furent traités avec la même rigueur, mis à mort, & leurs corps jettés dans le fleuve. Et le malheur de cette famille entraîna celui de la famille de Niger, pour laquelle Severe avoit témoigné beaucoup de bonté tant que Niger avoit vécu, qu'il avoit tenue en exil depuis ſa défaite, & qu'il extermina, lorſque la victoire ſur Albin lui eut aſſuré la poſſeſſion de l'empire. Il fit chercher les corps des ſénateurs qui avoient été tués en combattant pour Albin, & après les avoir livrés à divers outrages, il défendit qu'on leur donnât la ſépulture. Les priſonniers remarquables par leur naiſſance ou par leurs emplois furent mis à mort. Ces cruautés contribuerent ſans doute à empêcher un nombre de partiſans d'Albin, qui avoient quelques corps de troupes ſous leur commandement, de ſe ſoumettre à un ſi inhumain vainqueur. Ils aimerent mieux périr les armes à la main, que par la hache du licteur : & Severe eut à livrer pluſieurs combats pour achever de détruire un parti que la

clémence après la victoire auroit tout d'un coup désarmé.

Il tourmenta les Gaules & les Espagnes par de rigoureuses recherches contre les fauteurs d'Albin : & sur ce prétexte vrai ou faux, il fit mourir un très-grand nombre des premiers citoyens des villes de ces régions. Les femmes même ne furent pas épargnées, & il en condamna plusieurs à partager le triste sort de leurs maris & de leurs proches. L'avidité d'un riche & injuste butin entroit pour beaucoup dans ces sanglantes exécutions. Car la confiscation des biens suivoit toujours le supplice des condamnés : & le produit en fut immense.

Nulle raison d'équité, nulle représentation touchante ne pouvoit fléchir Severe. Un accusé employa le moyen de défense qui après la défaite de Niger avoit réussi, comme je l'ai rapporté, à Cassius Clémens. « Je me suis » trouvé engagé dans le parti d'Al- » bin, disoit cet infortuné, par la né- » cessité & non par mon choix. Que » feriez-vous, si vous étiez en ma pla- » ce ? » Severe lui fit cette réponse barbare : « Je souffrirois ce que tu vas » souffrir. » *Spart. Sev. 17 & Aurel. Vict.*

Ses emportemens contre le Senat.

Mais rien ne le rendit plus odieux que ſes emportemens & ſes cruautés contre les ſénateurs. Il eſt vrai que le ſénat de Rome avoit paru porté d'inclination pour Albin, & peu de tems avant la bataille de Lyon cette compagnie n'oſant lui déférer à lui-même aucuns honneurs, s'étoit ſuffiſamment expliquée par ceux qu'elle avoit accordés à Clodius Celſinus ſon frere. La colere de Severe n'auroit donc pas été tout-à-fait injuſte, s'il l'eût renfermée dans certaines bornes, & s'il ne l'eût pas portée aux plus violens excès.

Spart. Sev. 11. & Capit. Alb. 12.

Herod.

En envoyant la tête d'Albin, il l'accompagna d'une lettre au ſénat & au peuple, par laquelle il notifioit ſa victoire, & qu'il finiſſoit en diſant qu'il avoit ordonné que la tête de ſon ennemi fût plantée ſur un gibet dans le lieu le plus fréquenté de la ville, afin qu'elle ſervît de preuve & d'exemple de ſon reſſentiment contre ceux qui l'avoient offenſé. Il écrivit une lettre foudroyante au ſénat, qu'il taxoit de la plus noire ingratitude à ſon égard. « J'ai terminé pluſieurs guerres, di-» ſoit-il, à l'avantage de la Républi-» que : j'ai rempli la ville d'abondan-

Capit.

» tes proviſions de toutes les eſpeces :
» je vous ai délivrés, par la victoire
» ſur Niger, des maux de la tyrannie.
» Et comment m'avez-vous témoigné
» votre reconnoiſſance pour tant de
» bienfaits? En me préférant un four-
» be, un homme dans la bouche du-
» quel ne s'eſt jamais trouvé que le
« menſonge, & dont tout le mérite
» eſt de s'être attribué ſur de chimé-
» riques prétentions une fauſſe no-
» bleſſe. »

Pour faire dépit aux ſénateurs, & pour jetter parmi eux la conſternation, il s'aviſa de réhabiliter la mémoire de Commode, dont il n'avoit jamais auparavant parlé lui-même qu'avec mépris & horreur. Il fit mettre ce déteſtable prince au rang des Dieux par ſes ſoldats : & joignant à un procédé ſi déſobligeant & ſi effrayant pour le ſénat une vanité puérile, il ſe diſoit frere de Commode & fils de Marc Auréle. Ce dernier travers eſt même de plus ancienne date que la bataille de Lyon, comme il paroît par une médaille de la troiſieme année du regne de Severe, où il prend la qualité de fils de Marc Auréle. Une autre, poſtérieure de quelques années, le fait fils de L. Vé-

Il fait mettre par les ſoldats Commode au rang des Dieux. *Dio & Spart. Sev.*

Tillem. Sev. art. 20.

rus. Eſpece de délire ! qui étoit le fruit de la proſpérité.

Il retourne à Rome.

Severe paſſa quelques mois dans les Gaules, occupé du ſoin de ſe faire juſtice à lui-même, comme il prétendoit, de calmer la province, & d'y établir ſolidement ſon autorité. Il diviſa auſſi alors la Grande-Bretagne en deux Gouvernemens, au lieu que juſqu'alors elle n'en avoit fait qu'un. Lorſqu'il eut terminé les affaires les plus preſſantes, il partit pour Rome, menant avec lui ſon armée, pour ſe rendre plus terrible. Il y étoit arrivé, ſelon M. de Tillemont, avant le deux juin de la même année 147 de J. C. dans laquelle il avoit vaincu Albin.

Herod.

Tillem. not. 16 ſur Sev.

Les habitans de la capitale tâcherent d'appaiſer ſa colere par les honneurs qu'ils lui rendirent. Le peuple ſortit au-devant de lui, couronné de branches de laurier. Le ſénat vint le recevoir avec tous les témoignages poſſibles de reſpect & de ſoumiſſion, déguiſant ſes craintes ſous des démonſtrations extérieures de joie. Severe au milieu des applaudiſſemens les plus flatteurs entra dans la ville, monta au Capitole, y offrit des ſacrifices à Jupiter, & de retour dans ſon palais, il

ſe montra ſatisfait du peuple, à qui il promit une largeſſe en réjouiſſance de ſa victoire. Il réſervoit pour le ſénat toute ſa colere & toutes ſes vengeances.

Il l'aſſembla le lendemain, & il ouvrit la ſéance par un diſcours dans lequel rappellant les exemples du paſſé, il loua beaucoup les rigueurs exercées par Sylla, par Marius, par Octavien, comme la meilleure & la plus ſûre ſauvegarde ; & il blâma au contraire la douceur de Pompée & de Céſar, qui, diſoit-il, leur avoit été funeſte. Delà il paſſa à la juſtification de Commode, qu'il accompagna des reproches les plus outrageans contre les ſénateurs. « Vous avez bonne grace, leur dit-il, » à inſulter Commode, vous dont la » plupart menent une vie encore plus » honteuſe que ce prince. S'il ſe donnoit en ſpectacle tuant des bêtes de » ſa main, ne puis-je pas citer l'un » d'entre vous, vieillard conſulaire, » qui tout récemment luttoit en public contre une courtiſane traveſtie » en lionne ? Commode combattoit ſur » l'arêne comme gladiateur ! Et de par » Jupiter, pluſieurs de vous n'en font-» ils pas autant ? Pourquoi donc, & » à quelle fin ont-ils acheté ſon caſ-

Diſcours menaçant de Severe dans le Senat. *Dio.*

» que & toute ſon armure ? » Il termina cette violente invective par l'ordre qu'il leur donna de décerner à Commode les honneurs divins, comme avoient déja fait les ſoldats.

Vingt-neuf ou même quarante & un Sénateurs mis à mort.

Ce n'étoit là que le prélude : & les effets ſuivirent tels que les annonçoit un début ſi redoutable. Severe avoit fait rechercher avec grand ſoin tous les papiers d'Albin, & s'en étant rendu maître, il s'y étoit inſtruit des intelligences que ſon ennemi entretenoit à Rome. Muni de ces pieces, ſur le nombre de ſoixante-quatre ſénateurs accuſés d'avoir favoriſé Albin, il en déclara innocens trente-cinq : mais il condamna à mort les vingt-neuf autres, & les fit exécuter ſans aucune forme de procès, tous perſonnages diſtingués, dont pluſieurs étoient conſulaires ou anciens préteurs. Dion en nomme deux, Sulpicianus, beau-pere de Pertinax, & Erucius Clarus. Ce dernier étoit homme d'un grand mérite : & Severe, tant par le plaiſir malin de ternir une réputation qui le bleſſoit, que pour autoriſer ſes violences d'un nom reſpecté dans le public, voulut l'engager, en lui promettant la vie, à ſe rendre dénonciateur & té-

Herod. & Capit. Alb. 12.

Dio. & Herod. & Spart. Sev. 13.

Dio. ap. Val.

moin contre ceux qui étoient dans la même cauſe que lui. Ce généreux courage aima mieux mourir, que de faire un ſi indigne rôle. Un autre ſénateur nommé Julianus s'en chargea, & véritablement il ne fut point mis à mort; mais on lui fit ſouffrir, ſans aucun égard pour ſa dignité, tous les ſupplices de la queſtion.

Spartien nous donne une liſte détaillée de toutes ces triſtes victimes de la vengeance de Severe, & elle ſe monte à quarante & un noms; parmi leſquels ſe trouvent ſix Peſcennius, parens ſans doute de Niger, puiſqu'ils portoient le même nom de famille. Cette obſervation, jointe à un mot * d'Hérodien, donne lieu de penſer que Severe acheva, dans l'occaſion dont je parle, ſa vengeance juſques-là imparfaite contre les partiſans de Niger, dont il fit mourir dans le même tems, comme je l'ai dit, la femme & les enfans.

Mot de Géta encore enfant ſur ce carnage. *Spart. Get.* 4.

Au ſujet de ce carnage horrible, Severe reçut une bonne leçon de ſon jeune fils Géta, qui n'étoit guere âgé

* *Le texte d'Hérodien eſt viſiblement défectueux dans l'endroit que je cite. Supplée par Henri Etienne, il préſente le ſens que j'exprime.*

alors que de huit ans. Cet enfant entendant ſon pere s'expliquer du deſſein où il étoit de mettre à mort les principaux partiſans de ceux qui lui avoient diſputé l'empire par les armes, parut ému. Severe, pour le remettre, lui ayant dit : « Ce ſont des ennemis » dont je vous délivre. » Géta demanda quel en ſeroit le nombre. Lorſqu'on l'en eut inſtruit, il inſiſta, & fit une nouvelle queſtion. « Ces infortunés, » dit-il, ont-ils des parens & des pro» ches ? » Comme on fut obligé de lui répondre qu'ils en avoient pluſieurs, « Hélas ! répliqua-t-il, il y aura donc » plus de citoyens qui s'affligeront de » notre victoire, que nous n'en verrons » prendre part à notre joie ! » On prétend que Severe fut ébranlé par cette réflexion, auſſi judicieuſe que pleine de douceur. Mais les deux préfets du prétoire, Plautien, dont il ſera beaucoup parlé dans la ſuite, & Juvenal, l'enhardirent à paſſer outre, parce qu'ils ſouhaitoient de s'enrichir de la confiſcation des proſcrits. Caracalla étoit préſent à la converſation dont je viens de rendre compte, & loin d'être de l'avis de Géta, il vouloit que l'on fît périr les enfans avec leurs peres. Géta fut indi-

gné, & lui dit : « Vous qui n'épargnez » le ſang de perſonne, vous êtes capa- » ble de tuer un jour votre frere : » & c'eſt ce qui arriva réellement.

Parmi tant de morts d'hommes illuſtres, & plus malheureux que coupables, Severe ordonna pourtant un juſte ſupplice. L'athlete Narciſſe, qui avoit étranglé Commode, vivoit encore. Il fallut, pour lui faire ſubir la peine de ſon crime, que la haine contre le ſénat, plutôt que le zele pour la mémoire d'un prince déteſté, ſervît à Severe d'aiguillon. Au bout de cinq ans, Narciſſe fut puni par ſon ordre, & expoſé aux lions avec cet écriteau : « Meur- » trier de Commode. »

Narciſſe, meurtrier de Commode, expoſé aux lions. *Spart. Sev. & Dio. lib. LXXIII. pag.* 838.

Pendant que Severe épuiſoit toutes ſes rigueurs ſur le ſénat, il prenoit ſoin de ſe rendre agréable au peuple par des jeux & des ſpectacles de toutes les eſpeces, & par des diſtributions abondantes de vivres & d'argent. Il ſoulagea les ſujets de l'empire dans les provinces, d'un fardeau très-onéreux, en prenant ſur le fiſc la dépenſe des poſtes & meſſageries, qui étoient auparavant à la charge des particuliers, obligés de fournir comme par corvées des chevaux & des voitu-

Attentions de Severe pour le peuple, pour les ſujets de l'Empire, mais ſurtout pour les ſoldats. *Herod. & Spart. Sev.* 14. & 12.

res à ceux qui marchoient par ordre du prince & de l'Etat. Mais c'eſt aux ſoldats ſur-tout qu'il s'étudia à faire ſa cour. L'expreſſion n'eſt point trop forte. Severe étoit un caractere ruſé, uniquement occupé de ſes intérêts propres, & comptant pour peu de choſe les objets de bien public. Ainſi pour ſe gagner l'affection des gens de guerre, il ne craignoit point d'énerver la diſcipline par des largeſſes multipliées, par l'augmentation de leur paye, par la permiſſion qu'il leur donna de ſe marier, de porter des anneaux d'or. Hérodien regarde cet empereur comme le premier corrupteur de la diſcipline militaire : en quoi il va peut-être trop loin. Commode avoit bien avancé l'ouvrage : mais Severe l'acheva ; & par ſes molles complaiſances, il porta l'inſolence du ſoldat à un tel excès, que le mal déſormais fut ſans remede.

Il ſe hâte de produire & d'avancer ſes enfans.

Le grand but de ſa politique étoit d'aſſurer ſa fortune, & de perpétuer la puiſſance impériale dans ſa famille. Le bas âge de ſes enfans, dont l'aîné n'étoit encore que dans ſa dixieme année, l'inquiétoit. Il ſe hâta de les avancer par des honneurs précoces.

Nous avons vu que Caracalla avoit été déclaré Céſar par les troupes ſur la fin de l'an de J. C. 196. Severe lui fit confirmer ce titre l'année ſuivante, qui eſt celle dont je parle actuellement, par un décret du ſénat. Il commença en ce même tems à produire le plus jeune de ſes fils Géta, ſans * que nous puiſſions dire préciſément en quoi conſiſtoient les prérogatives dont il le décora. *Spart. Sev.* 14

Pour ce qui eſt de ſa parenté, il ne la releva que par des honneurs ſtériles, & qui ne tiroient point à conſéquence pour l'empire. Il avoit un frere nommé Septimius Géta, qui conçut de grandes idées, lorſqu'il le vit élevé à la puiſſance ſuprême. Il le vint joindre auſſi-tôt que Rome l'eut reconnu, & avant ſon départ d'Italie pour marcher contre Niger. Il ſe flattoit où d'être aſſocié à l'empire ou du moins d'y acquérir un droit par le

Sa conduite ſeche envers ſa parenté. *Id. ibid.* 8. & 10.

* *Spartien dit que Severe donna la robe virile à Geta : ce qui n'etoit pas poſſible alors, vu que l'enfant n'avoit encore que huit ans & quelque mois. Selon Hérodien, les fils de Severe furent aſſociés par leur pere à l'Empire dans le tems dont nous parlons : ce qui n'eſt vrai tout au plus que de Caracalla, à qui le titre de Céſar fut confirmé par le Sénat. Les expreſſions peu exactes de ces Ecrivains cachent ſans doute quelque prérogative d'honneur accordée à Géta, qu'ils n'auront pas bien rendue.*

titre de Céſar. Severe le renvoya à ſon poſte, qui ne nous eſt point autrement expliqué : & ce fut en partie pour le guérir de ſes projets chimériques, & pour lui ôter toute eſpérance, qu'il communiqua prématurément le nom de Céſar à Caracalla. Il fallut que ſon frere ſe contentât d'un conſulat ordinaire, qu'il lui fit même attendre quelques années.

15. Sa ſœur, qui avoit toujours vécu à Leptis, où elle étoit née, vint auſſi ſe rendre auprès de lui avec un fils qu'elle avoit. Cette femme de province, qui n'avoit jamais vu la Cour, qui parloit à peine latin, faiſoit rougir un frere empereur. Severe lui fit des préſens : il conféra à ſon fils la dignité de ſénateur, & il leur ordonna enſuite à l'un & à l'autre de s'en retourner dans leur patrie.

14. Il voulut pourtant témoigner ſon bon cœur, & ſa fidélité aux ſentimens de la nature, en dreſſant des ſtatues à ſon pere, à ſa mere, à ſon ayeul, & à ſa premiere femme. Mais c'étoit une illuſtration qui rejailliſſoit ſur lui. Il ne conſulta point le ſénat, ſelon l'uſage, ſur l'érection de ces ſtatues : façon deſpotique d'agir, qui dut déplaire à cette compagnie.

Severe ne fit qu'un ſéjour de très-courte durée à Rome, s'il eſt vrai, comme l'a penſé M. de Tillemont, qu'avant la fin de cette année même ſi remplie d'événemens, il s'étoit déja tranſporté en Orient pour faire la guerre aux Parthes. Cette diligence, toute étonnante qu'elle eſt, n'eſt pas abſolument incroyable dans un prince auſſi actif. On a dit que ſon unique but dans cette nouvelle entrepriſe avoit été l'amour de la gloire, & le deſir de ne pas ſignaler ſeulement ſa valeur dans des guerres civiles, mais d'illuſtrer ſon nom par des conquêtes ſur l'étranger. Sans prétendre exclure ce motif, qui eſt très-bien aſſorti au génie de Severe, on ne doit pas néanmoins l'accuſer de s'être porté à prendre les armes ſans un ſujet légitime, puiſque les Parthes, ſelon le témoignage de Dion, pendant que ce prince étoit occupé contre Albin, avoient fait une irruption dans la Méſopotamie, & attaqué Niſibe, qui les tenoit perpétuellement en jalouſie & en allarmes. D'ailleurs, Barſémius roi d'Atra, avoit ſecouru Niger, comme je l'ai rapporté: & Severe n'avoit pas eu le tems de tirer raiſon de cette injure. Tels furent

Severe va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre.

Dio. lib. LXXV. & Herod. l. III & Spart. Sev. 15. 16.

les intérêts qui le rappellerent en Orient.

En arrivant, il délivre Nisibe assiégée par les Parthes.

Il s'étoit fait précéder de Lætus ; & il paroît qu'auſſi-tôt après la bataille de Lyon, il avoit fait partir ce général pour aller défendre Niſibe contre les Parthes. Il le ſuivit lui-même avec ſon armée le plus promptement qu'il lui fut poſſible ; & à ſon approche, les ennemis frappés de terreur, ſe retirerent de devant la place. Severe ayant délivré Niſibe revint en Syrie, & il ſoumit en paſſant Abgare, roi de l'Oſrhoene, qui lui donna ſes fils pour ôtages, & lui fournit un ſecours de tireurs d'arc.

La campagne ſuivante, il prend Babylone, Seleucie & Ctéſiphon. An. R. 949.

Il ſe propoſoit de pouſſer la guerre contre les Parthes dans la campagne ſuivante, & il prit tout le tems néceſſaire pour les préparatifs d'une expédition ſi importante. Il ne ſe mit en marche que ſur la fin de l'été, ayant exprès attendu l'arriere ſaiſon, comme plus favorable pour agir dans un pays aride & brûlant. Il avoit fait conſtruire dans le voiſinage de l'Euphrate un très-grand nombre de barques, ſur leſquelles il mit une partie de ſes troupes : & cette flotte deſcendit le fleuve, en même-tems que le

reſte de l'armée le côtoyoit par terre. Il avoit avec lui le frere du roi des Parthes, dont la préſence pouvoit faciliter ſes conquêtes, qui furent en effet très-rapides. En arrivant à Babylone, il trouva cette grande ville abandonnée. De là il gagna Séleucie, faiſant probablement paſſer ſa flotte par le canal nommé *Naar Malcha*, qui communiquoit de l'Euphrate au Tigre. Séleucie lui fut pareillement livrée par la fuite de ſes habitans. Ctéſiphon lui coûta un ſiege, & même ſon armée y ſouffrit beaucoup. Les Parthes animés par la préſence de leur roi Vologéſe, * qui s'étoit enfermé dans la ville, firent une belle réſiſtance : & les Romains manquant de proviſions, réduits à vivre de racines, & fatigués, en conſéquence de la mauvaiſe nourriture, par de cruelles maladies, commençoient à ſe décourager. Severe perſiſta : & ſa fermeté triompha des obſtacles, & fit réuſſir l'entrepriſe. La ville fut emportée de vive force, & livrée au pillage. Le carnage fut très-grand, le butin d'une richeſſe immenſe, & les priſonniers ſe monterent au nombre de cent mille têtes.

Amm. Marc. lib. XXIV.

* *Il eſt nommé Artabane par Hérodien.*

Le roi des Parthes échappa aux vainqueurs, qui ne ſe trouverent pas en état de le pourſuivre.

Tillem. Severe prit à l'occaſion de cette conquête, qu'il ne put pas néanmoins garder, le titre d'*Imperator* pour la onzieme fois, & celui de *Parthique*, rehauſſé de l'épithete *très-grand*. Il écrivit au ſénat & au peuple romain en termes magnifiques au ſujet de ſes exploits, & il les fit même repréſenter ſur des tableaux qui furent expoſés à la vue du public.

Caracalla déclaré Auguſte, & Géta Céſar.

Ce vain éclat ne fut pas le ſeul fruit qu'il tira de ſa victoire. Il en profita pour établir ſolidement la puiſſance impériale dans ſa maiſon. La voie la plus ſûre pour y réuſſir, étoit d'aſſocier ſes fils, qu'il avoit dans cette vue menés avec lui, à tous les honneurs du rang ſuprême, & Marc Auréle lui en avoit donné l'exemple. Severe le ſuivit, & même, comme il arrive d'ordinaire dans l'imitation des choſes abuſives, il alla au-delà. Il n'attendit point pour Caracalla l'âge que Marc Auréle avoit attendu pour Commode. Au tems * de la priſe de Ctéſiphon, ce

* *Pour cette date je ſuis l'autorité de Spartien, & la vraiſemblance hiſtorique. On tire des médail-*

jeune prince n'étoit que dans ſa onzieme année : & dans les tranſports de joie qu'excita parmi les ſoldats romains la conquête & le pillage de la capitale des Parthes, Severe les engagea à proclamer Auguſte ſon fils aîné. Géta deſtiné un jour au même rang, reçut alors le titre de Céſar, & le nom d'Antonin. L'autorité du ſénat intervint enſuite, & ratifia ce qu'avoient ordonné en premier les ſoldats, auxquels Severe en reconnoiſſance fit de grandes largeſſes.

La diſette des vivres, & les incommodités d'un climat étranger & inconnu, contraignirent les Romains, tout vainqueurs qu'ils étoient, d'abandonner Ctéſiphon, & de ſonger à la retraite. Ils ne purent même retourner par le chemin qu'ils avoient d'abord ſuivi, parce que le pays par lequel ils avoient paſſé étoit mangé. Ils remonterent le Tigre, par terre & par eau en même tems.

Severe marche du côté de l'Arménie, dont le Roi demande la paix & l'obtient.

Cette route les menoit en Arménie, où ils ſe préparoient à entrer hoſtilement. Je ne puis dire pour quelle rai-

les & des inſcriptions une date antérieure de pluſieurs mois pour l'élevation de Caracalla au rang d'Auguſte. Quelque ſentiment que l'on embraſſe ſur ce point, le fond du fait & les principales circonſtances reſtent les mêmes.

ſon. Car le roi d'Arménie, qui ſe nommoit Vologéſe comme celui des Parthes, n'avoit donné aucun ſujet de plainte à Severe, s'étant abſtenu d'envoyer du ſecours à Niger, qui lui en avoit demandé. Il paroît que Vologéſe étoit un prince ſage, & fidele imitateur de ſon pere Sanotruce, à qui Dion rend ce témoignage, qu'à la grandeur du courage & à l'habileté dans la guerre, il joignoit l'exacte obſervation de la juſtice; & que pour la tempérance & la modération, on peut le comparer aux plus vertueux d'entre les Grecs & les Romains. Vologéſe, fils de Sanotruce, ſe conduiſit, dans l'occaſion dont il s'agit, avec vigueur & prudence en même-tems. Il marcha au devant des Romains, & ſe mit en état de leur faire tête : mais ſentant l'inégalité de ſes forces, & préférant la paix à la guerre, il fit parler d'accord, & entama une négociation, à laquelle Severe ſe prêta. Moyennant de l'argent & des ôtages donnés par l'Arménien, l'empereur lui accorda la paix, & même augmenta ſes Etats de quelque canton de l'Arménie, dont les Romains étoient maîtres.

Dio ap Val.

Il met deux fois le ſiege

Il ne reſtoit plus à Severe d'autre objet à remplir en Orient, que la

vengeance qu'il ſe propoſoit de tirer du roi d'Atra. On peut croire qu'en ſortant de deſſus les terres des Parthes, il avoit fait avec eux un traité, puiſqu'il n'y eut plus de guerre entre les deux empires durant tout le cours de ſon regne. Il s'étoit tenu ſatisfait des démarches de ſoumiſſion du roi d'Arménie. La ville d'Atra, ou n'eſpérant point de grace, ou fiere de ſa ſituation, qui l'avoit rendue autrefois victorieuſe des efforts de Trajan, ſe préparoit à la réſiſtance. Severe vint mettre le ſiege devant la place, en traverſant la Méſopotamie pour regagner la Syrie, & il réuſſit fort mal. Ses machines furent brûlées : il perdit beaucoup de ſoldats, un plus grand nombre encore furent bleſſés : & il ſe vit contraint de lever le ſiege, ſans renoncer néanmoins au deſſein de ſe venger de ce peuple opiniâtre.

devant Atra & le leve deux fois. *Dio. & Her.*

Il fit donc de nouveaux préparatifs, il amaſſa d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & il revint au bout d'un tems aſſiéger Atra. Les habitans ſe défendirent toujours avec le même courage. Ils étoient Arabes, comme je l'ai obſervé ailleurs ; & ils avoient au-dehors une nombreuſe cava-

leric de leur nation, qui interceptoit les convois, qui fondoit avec une légéreté incroyable ſur des détachemens Romains envoyés pour fourager, & qui, après les avoir diſſipés & détruits, diſparoiſſoit comme le vent. Ceux qui étoient enfermés dans la ville faiſoient de vigoureuſes ſorties, dans leſquelles ils tuoient beaucoup de monde aux aſſiégeans. Ils parvinrent même à brûler encore toutes leurs machines, hors celles qu'avoit conſtruites Priſque, cet ingénieur de Byzance, à qui ſon talent, & le ſervice que Severe eſpéroit en tirer, avoient ſauvé la vie. Ils avoient eux-mêmes des machines d'une très-longue portée, & qui lançoient pluſieurs traits à la fois avec une telle roideur, qu'à une diſtance conſidérable ils conſervoient encore aſſez de force pour tuer ceux qu'ils atteignoient : & Severe eut pluſieurs de ſes gardes renverſés morts à ſes pieds. Lorſque les Romains eurent gagné du terrein, & ſe furent de plus près approchés du mur, les Atréniens changeant de batterie, leur devinrent encore plus redoutables. Ils verſoient ſur eux à grands flots le bitume enflammé, qui les brûloit & les faiſoit ex-

pirer dans les plus horribles douleurs. Hérodien témoigne qu'ils jettoient auſſi des vaſes de terre, remplis de petites bêtes aîlées & vénimeuſes, qui, lorſque le vaſe s'étoit briſé en tombant, ſortoient de leur priſon, s'attachoient au corps des aſſiégeans, & ſe gliſſant entre leurs habits, les bleſſoient par leurs piqûres, & les mettoient hors d'état d'agir. Ajoutez les incommodités d'un climat aride, où les ardeurs du ſoleil étoient exceſſives, & cauſoient dans toute l'armée de dangereuſes maladies.

Enfin néanmoins l'activité & la perſévérance des aſſiégeans vint à bout de faire bréche; & un grand pan de mur, miné apparemment par-deſſous, tomba. La ville étoit priſe, ſi l'avarice du vainqueur ne l'eût ſecourue. Severe ſavoit qu'elle contenoit de grandes richeſſes, & particuliérement les tréſors du temple du ſoleil, qui deviendroient la proie du ſoldat, ſi la place étoit emportée d'aſſaut; au lieu que l'empereur en ſeroit ſeul maître, ſi les aſſiégés, comme il l'eſpéroit dans l'extrêmité où ils étoient réduits, demandoient à capituler. Par ce motif, il fit

ſonner la retraite au grand mécontentement des ſoldats, qui ſe voyoient vainqueurs.

Son avidité fut fruſtrée. Les Atréniens, loin de penſer à ſe rendre, reconſtruiſirent pendant la nuit un nouveau mur: & lorſque Severe voulut y faire donner l'aſſaut, les ſoldats européens, qui étoient ſes meilleures troupes, refuſerent de marcher. Il fallut y envoyer des Syriens, qui plus dociles, mais plus mous, furent repouſſés avec perte & avec honte. Et il ne fut pas poſſible de ramener les mutins. Un des principaux officiers de l'armée ne demandoit que cinq cent cinquante ſoldats d'Europe pour mettre à fin l'entrepriſe. « Où voulez-vous, lui dit » l'empereur, que j'en trouve ce nom» bre ? » Ainſi, dit l'hiſtorien, Dieu ſauva la ville, en rappellant par les ordres de Severe les ſoldats qui auroient pu la prendre; & en ôtant enſuite à Severe, par la déſobéiſſance de ſes ſoldats, le pouvoir de s'en emparer, lorſqu'il en eut la volonté. Il fallut donc après vingt jours d'attaques inutiles lever le ſiege de devant la ville d'Atra: & ce mauvais ſuccès cauſé par la mutinerie

tinerie des troupes, dont Severe n'eut pas le crédit de ſe faire obéir, eſt peu honorable à ce prince.

Il s'en conſola par une ou pluſieurs expéditions en Arabie, qui lui réuſſirent. Si nous en croyons Hérodien, il pénétra juſques dans l'Arabie Heureuſe. Eutrope & Victor parlent d'une partie de l'Arabie réduite par lui en province. Dans le vrai, il ne paroît pas qu'il ait beaucoup ajouté aux conquêtes que Trajan avoit faites dans ce pays. *Tillem. Sev. art.* 17.

Voilà à quoi ſe réduiſirent les exploits de Severe en Orient : de grands pays parcourus avec des fatigues & des frais immenſes, une entrepriſe d'éclat manquée, nulle conquête ſolide & durable. L'avantage que les Romains en retirerent fut de s'affermir dans la poſſeſſion de ce qu'ils avoient précédemment acquis en ces contrées, & d'y établir une tranquillité qui pendant pluſieurs années ne fut interrompue par aucun trouble.

Cruautés exercées par Severe contre les reſtes du parti de Niger, & même contre

C'étoit pour Severe une gloire, qui ne laiſſoit pas d'avoir ſon prix. Mais il la déshonora par les cruautés qu'il exerça ſoit contre les reſtes malheureux du parti de Niger, ſoit contre

ſes propres amis. ſes propres amis & officiers. Spartien attribue à l'avidité de Plautien ces recherches ſans fin contre des ennemis accablés. Selon Hérodien, & probablement ſelon la vérité, l'empereur n'étoit pas moins avide que ſon préfet du prétoire, & il réſervoit pour lui-même la plus grande partie des confiſcations. La douceur de ce butin ſanglant, jointe à ſes défiances éternelles, le rendit cruel à l'égard même, comme je l'ai dit, de ceux qui avoient été de tout tems attachés à la fortune. Il ſuffiſoit de paroître digne de l'empire par des talens éminens, pour devenir ſuſpect d'y aſpirer. On imputoit aux uns des projets de conſpiration, à d'autres des conſultations faites aux devins ſur la vie de l'empereur. Quelquefois de ſimples obſervations ſur le bas âge de ſes enfans, qui ſembloit rendre ſa ſucceſſion incertaine, étoient punies de mort. Dion nous inſtruit en particulier du triſte ſort de deux officiers de guerre, qui furent ainſi immolés aux ombrages du prince.

Spart. Sev. 15.

Dio.

L'un étoit un tribun des cohortes prétoriennes, nommé Julius Criſpus, qui, dans l'ennui & l'impatience que lui cauſoit une guerre laborieuſe ſous

un ciel étranger & brûlant, fit l'application de deux vers de Virgile aux circonſtances où l'on ſe trouvoit actuellement. « Oui (*a*) ſans doute, il eſt » bien juſte, dit-il, que pour élever » & aggrandir Turnus, nous vil peu» ple, troupe indigne d'être regrettée, » nous couvrions les campagnes de nos » corps étendus ſans ſépulture. » Cette plainte fut regardée comme ſéditieuſe par Severe. Il en coûta la vie au tribun, & ſa place fut donnée à ſon délateur, ſimple ſoldat.

Lætus avoit trop de mérite pour ne pas exciter la jalouſie d'un prince défiant. Il étoit guerrier & homme d'état, aimé des ſoldats, qui dans certaines occaſions déclarerent qu'ils ne vouloient point marcher, s'ils ne l'avoient à leur tête. Ce dernier trait peut faire douter de la droiture de ſes intentions & de ſa fidélité, déja devenue ſuſpecte, comme je l'ai dit, à la bataille de Lyon. Mais il n'y avoit rien de prouvé, & il étoit bien odieux de faire mourir un ancien ami, dont les ſervices avoient été très-utiles à Seve-

(*a*) Scilicet ut Turno contingat regia conjux,
Nos animæ viles, inhumata infletaque turba,
Sternamur campis. *Virg. Æn. XI.* 371.

re ; & pour l'élever à l'empire, & pour l'y maintenir ; & qui s'étoit ſignalé également dans les guerres civiles & étrangeres. L'empereur prit un parti conforme à ſon génie ruſé & artificieux. Il fit tuer Lætus dans une émeute de ſoldats, auxquels ſeuls il attribua cette mort, comme s'il n'y eût eu aucune part.

Son abſence de Rome dura plus long-tems que les affaires qui l'en avoient éloigné. Il n'y revint que l'an de J. C. 203, & par conſéquent ſon voyage doit avoir été de ſix ans. Les deux ou trois premieres années furent employées aux guerres dont j'ai rendu compte. Dans l'intervalle qui reſte, je trouve moins d'événemens mémorables.

Petite guerre contre les Juifs. *Spart. Sev.* 16. 17. 14.

Il fit une guerre de peu d'importance contre les Juifs, ſoit qu'ils euſſent tenté de ſe révolter, ſoit qu'il leur cherchât lui-même querelle pour leur ancien attachement à Niger, dont il leur avoit néanmoins accordé le pardon. Il paroît que dans cette expédition, Caracalla eut le titre du commandement, puiſque le triomphe ſur les Juifs fut décerné à ce jeune prince par le ſénat. Severe fit divers

réglemens pour la Paleſtine, & il défendit ſous de groſſes peines à ceux qui n'étoient pas nés Juifs, d'embraſſer leur religion.

Il donna à ſon fils aîné la robe virile à Antioche, avant ſa quatorzieme année accomplie ; & il le fit ſon collegue dans le conſulat, l'an de J. C. 202. Caracalla Conſul.

Cette même année, il publia contre les chrétiens un édit, qui ouvrit la cinquieme perſécution. Il leur avoit été d'abord aſſez favorable, par un motif de reconnoiſſance perſonnelle pour un chrétien nommé Procul Torpacion, qui l'avoit guéri d'une maladie, & auquel en récompenſe de ce ſervice il accorda un logement dans ſon palais. Il étoit ſi éloigné de haïr ceux qui profeſſoient la religion de Jeſus-Chriſt, qu'il donna même à Caracalla ſon fils aîné une nourrice chrétienne. Une fauſſe politique changea ſes diſpoſitions. Les chrétiens, à la faveur de la paix dont ils avoient joui ſous Commode, s'étoient extrêmement multipliés. L'éminence de leur vertu, & les miracles que Dieu opéroit par eux, leur attiroient une foule infinie de proſélytes. « Nous rempliſſons, di- Perſécution contre les Chrétiens. *Tillem. Perſéc. ſous Sev.*

» ſoit Tertullien aux payens dans le » tems même dont il s'agit ici, nous » rempliſſons vos villes, vos bourga- » des, votre ſénat, vos armées. Nous » ne vous laiſſons que vos temples & » vos théâtres. » L'accroiſſement prodigieux du chriſtianiſme menaçoit évidemment d'une ruine prochaine la religion de l'Etat : & ce fut ſans doute par cette conſidération que Severe laiſſa pendant quelques années la liberté aux magiſtrats de faire la guerre en vertu des anciennes loix aux chrétiens, & qu'enfin il autoriſa lui-même la perſécution par un édit. Elle dura juſqu'à la fin de ſon regne, & elle couronna un grand nombre de martyrs, dont les plus illuſtres ſont S. Irénée de Lyon, Léonidas, pere d'Origéne, & la vierge Potamienne à Alexandrie, S. Spérat & les martyrs Scillitains en Afrique. La religion chrétienne eut un excellent défenſeur en la perſonne de Tertullien, dont tout le monde connoît & admire l'apologétique. Il faut y joindre l'élégant & le pieux ouvrage compoſé vers le même tems & dans les mêmes vues par Minucius Félix.

Severe viſite l'Egypte. Severe, après avoir entiérement pa-

cifié l'Orient, paſſa en Egypte, où en arrivant, il rendit des honneurs à la mémoire & aux cendres de Pompée. Il ne paroît point qu'il ait eu d'autre motif dans ce voyage, que le deſir de viſiter & de connoître par lui-même une ſi fameuſe contrée. Il étoit d'un caractere extrêmement curieux, & il n'y avoit rien dans les choſes divines ou humaines qu'il ne ſouhaitât d'examiner, de creuſer & d'approfondir. Ainſi il ne ſe contenta pas de voir Memphis, l'ancienne capitale des rois d'Egypte, la ſtatue de Memnon, les pyramides, le labyrinthe : il entra dans le ſanctuaire des temples les plus révérés, & ſe fit repréſenter les livres ſacrés que les Egyptiens y gardoient avec un religieux reſpect : & portant par-tout ſon génie envieux & tyrannique, il enleva ces livres, pour ſe réſerver à lui ſeul la connoiſſance de ce qui pouvoit y être contenu. Par le même principe, il ferma le tombeau d'Alexandre, afin que perſonne ne pût y entrer après lui. *Dio & Spart. Sev.* 17.

Le voyage d'Egypte lui fit grand plaiſir. La ſingularité du climat & des animaux qu'il produit, les merveilles de la nature & de l'art, le culte de

Dieu Sérapis, tout cela fut une pâture agréable pour ſa curioſité ; & le ſouvenir lui en reſta toute ſa vie. Peut-être doit-on attribuer à la ſatisfaction qu'il en reſſentit, la facilité qu'il eut d'adoucir la peſanteur du joug que portoient les Egyptiens. Ils étoient gouvernés deſpotiquement, en vertu de l'inſtitution d'Auguſte, par un préfet qui leur tenoit lieu de leurs anciens rois. Severe accorda aux Alexandrins l'établiſſement d'un conſeil, dont les membres eurent le titre & les droits de ſénateurs, & entrerent en part de l'adminiſtration des affaires publiques.

Il revient à Rome. An. R. 954. *Tillem.*

Il revint à Rome ſous l'année de J. C. 203, comme je l'ai déja marqué, ayant pris ſa route par terre, & fait un très-grand circuit par la Syrie, la Cilicie, l'Aſie mineure, la Thrace, la Mœſie, & la Pannonie. De retour dans ſa capitale, nous ne pouvons pas dire s'il triompha. Spartien rapporte que le triomphe lui fut décerné par le ſénat, mais que ce prince ne voulut point l'accepter, étant trop incommodé de la goutte, pour ſoutenir la fatigue de paſſer preſque toute une journée dans un char. Le même écrivain ajoute que Severe permit à ſon fils de

Spart. Sev. 16.

triompher des Juifs : ce qui n'eſt gueres vraiſemblable, ſi lui-même il ne triompha pas des Parthes. On peut croire que Severe fit dans Rome une entrée moins ſolemnelle & moins pompeuſe qu'un triomphe, mais cependant avec une certaine célébrité. En la place du triomphe, le ſénat lui décerna un arc triomphal, qui ſubſiſte encore aujourd'hui, & dont l'inſcription nous apprend qu'il fut érigé dans la onzieme année de la puiſſance tribunicienne de Severe, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace qui roule entre le 2 de juin de l'an de J. C. 203 & le 2 juin 204. *Nard. Roma vet. l. V. c. 6.*

Il donna cette même année des jeux & des ſpectacles de toute eſpece, accompagnés de largeſſes immenſes. Trois motifs concouroient pour la ſolemnité de ces fêtes. Severe y célébroit ſes victoires ſur les peuples de l'Orient, ſon retour à Rome & la dixieme année de ſon regne. Il crut donc ne pouvoir trop prodiguer la pompe & la ſplendeur pour ces trois objets réunis. Il diſtribua aux citoyens du peuple & aux ſoldats prétoriens par tête autant de pieces d'or qu'il avoit régné d'années, & la ſomme *Jeux & ſpectacles. Dio. lib. LXXVI. & Herod.*

tatole ſe monta à cinquante millions de dragmes, qui ſont vingt-cinq millions de nos livres tournois : dépenſe exorbitante, dont il ſe faiſoit beaucoup d'honneur, comme ayant ſurpaſſé en ce point la magnificence de tous ceux qui l'avoient précédé. Il diſoit vrai : mais étoit-ce là un ſujet de gloire bien ſolide ? Ces largeſſes énormes, dont il revient ſi peu d'avantage à chaque particulier, & qui épuiſent les finances publiques, ſont-elles bien conformes aux maximes d'un ſage gouvernement ? La politique inſenſée de Severe y trouvoit ſon compte. Il attachoit des créatures à ſa perſonne & à ſa famille.

Dans les ſpectacles qui furent donnés au peuple, on vit ſoixante ours dreſſés à la lutte combattre les uns contre les autres à un ſignal auquel on les avoit accoutumés. Au milieu de l'amphithéâtre, fut pratiqué un grand & vaſte baſſin en forme de vaiſſeau de guerre, qui contenoit quatre cens animaux féroces. Le vaiſſeau s'étant tout d'un coup ouvert, il en ſortit des ours, des lions, des pantheres, des autruches, des ânes & des bœufs ſauvages, auxquels on ajouta trois cens animaux domeſtiques : & toutes ces

bêtes, au nombre de ſept cens, furent tuées pour le plaiſir de la multitude, cent par chaque jour des ſept que dura la fête. Dion fait mention à part d'un éléphant, & d'un monſtre indien que les anciens appelloient *Corocotta*, & que l'on diſoit né de l'accouplement d'un loup avec une chienne, ou d'un tigre avec une lionne.

Une ſingularité remarquable de ces jeux *, mais bien indécente, c'eſt que des femmes parurent ſur l'arêne, & y combattirent comme gladiateurs. Cette licence, dont l'exemple, s'il n'étoit pas tout-à-fait nouveau, au moins n'avoit été jamais ni fréquent ni approuvé, devint une ſource de brocards & d'incartades contre les dames même du premier rang, qui n'y avoient aucune part. On ſentit l'abus, & on y remédia par une ordonnance qui interdit aux femmes des combats ſi peu convenables à la foibleſſe & à la pudeur de leur ſexe. *Dio. lib. LXXV.*

Toute cette année ſe paſſa en fêtes. Severe y donna la robe virile à ſon ſecond fils Géta Céſar, & il maria Ca- Mariage de Caracalla avec la fille de Plautien. *Spart. Sev.* 14.

* *Je rapporte aux jeux dont parle Dion au commencement de ſon ſoixante-ſeizieme livre, cette circonſtance qui ſemble comme égarée à la fin du ſoixante-quinzi*

racalla l'aîné à la fille de Plautien ſon préfet du prétoire, favori inſolent, & dont la fortune éclatante ſe termina, comme il arrive d'ordinaire, par une ſanglante cataſtrophe. C'eſt ici le lieu de faire ſon hiſtoire, en reprenant les choſes de plus haut.

Hiſtoire de la fortune & de la chûte de Plautien. *Dio. lib. LXXV. & LXXVI. Herod. III. Spart. Sev.* 4.

Les commencemens de cet homme qui eut dans la ſuite en ſa main toute la puiſſance de l'empire, furent très-obſcurs. Il étoit Africain, de condition médiocre, né ſans biens. Dans ſa jeuneſſe, il ſe fit de fâcheuſes affaires, & pour cauſe de ſédition & de violence, il fut condamné à l'exil par Pertinax * alors proconſul d'Afrique. Réduit à un triſte état, il trouva une reſſource dans l'amitié de Severe, à qui il s'attacha. Il étoit ſon compatriote, & même ſelon quelques-uns, ſon parent. D'autres ajoutent que ce fut par le crime & par l'infamie qu'il gagna ſes bonnes graces: & il n'eſt pas douteux, que la prévention aveugle que Severe eut pour lui juſqu'à la fin, reſſemble fort à une paſſion. En s'ag-

* *Dans le fragment de Dion* (ap. Val. p. 737.) *d'où je tire cette circonſtance, celui dont la condamnation par Pertinax eſt rapportée ſe trouve nommé* Fulvius. *C'eſt que Plautien ſe nommoit* Fulvius Plautianus.

grandiſſant, Severe augmenta la fortune de Plautien, & lorſqu'il fut devenu empereur, il le fit préfet du prétoire. On a même lieu de penſer que Plautien exerça ſeul cette charge, au moins pendant les dernieres années qu'il en jouit.

Dans une ſi grande place, dont le pouvoir étoit extrêmement étendu, il déploya tous ſes vices, commençant par l'avidité. Tout irritoit ſa convoitiſe, toute voie lui étoit bonne pour acquérir, préſens extorqués, rapines, confiſcations. Nous avons vu que l'hiſtoire lui attribue une grande part dans les meurtres ſi fréquemment ordonnés par Severe : & la vue du miniſtre, dans les conſeils ſanguinaires qu'il donnoit, étoit de s'enrichir de la dépouille de ceux qu'il faiſoit condamner. Il n'y avoit dans tout l'empire ni peuple ni ville qu'il ne pillât, qui ne lui payât tribut ; & on lui envoyoit de plus riches & de plus magnifiques préſens qu'à l'empereur. Ce que la religion même avoit ſouſtrait aux uſages humains n'étoit pas à couvert de ſes brigandages : & il fit enlever dans les isles de la mer Erythrée des chevaux tigres conſacrés au ſoleil.

L'orgueil & l'inſolence égaloient en lui l'avidité. Il n'eſt point d'honneurs qu'il ne ſe fît rendre, juſqu'à ceux qui étoient réſervés d'une façon ſpéciale au ſouverain : & l'on ne comprend pas aiſément comment Severe, ſi défiant, ſi ſoupçonneux, ſi jaloux de ſes droits, ſi terrible dans ſes vengeances, ſouffroit tout de la part de ce favori. On lui érigea des ſtatues en plus grand nombre, & plus hautes, qu'à l'empereur & aux princes ſes fils : & cela, non-ſeulement dans les villes de provinces, mais dans la capitale ; non ſeulement aux dépens & par la flatterie des particuliers, mais par décret du ſénat. Les ſénateurs & les ſoldats juroient par la fortune de Plautien ; & par-tout on faiſoit des vœux publics au Ciel pour ſa conſervation.

Enyvré de ſa proſpérité, il ſe croyoit tout permis, & il exerçoit une tyrannie à peine croyable. On ne pourroit pas ſe perſuader, ſi l'on n'avoit pas le témoignage de Dion, écrivain contemporain, qu'un miniſtre ait oſé faire cent eunuques de tous âges, pour le ſervice de ſa fille : je dis de tous âges, enfans, jeunes gens, hommes

faits, mariés & peres de famille. Il eſt vrai qu'il renferma dans ſa maiſon, tant qu'il vécut, cet horrible ſecret, & que le public n'en fut inſtruit qu'après ſa mort.

Plautien couronnoit ſes autres vices par la débauche la plus outrée dans tous les genres. Il chargeoit tellement ſon eſtomac de vin & de viandes, que ne pouvant ſuffire au travail de la digeſtion, il s'étoit fait une habitude, comme un autre Vitellius, de ſe ſoulager par le vomiſſement. Livré aux excès les plus honteux, & même à ceux qui offenſent directement la nature, il n'en étoit pas moins jaloux, & il tenoit ſa femme dans une eſpece de captivité, ne lui permettant ni de voir perſonne, ni de ſe laiſſer voir à qui que ce fût, ſans excepter l'empereur lui-même & l'impératrice.

C'étoit un homme ſi haïſſable, à qui Severe avoit donné toute ſa confiance, ou plutôt par lequel il s'étoit laiſſé ſubjuguer. Car il avoit pour lui, non pas des attentions de bonté, mais une déference de ſoumiſſion : enſorte qu'à le voir agir, on eût cru que Severe étoit le miniſtre, & Plautien l'empereur. Quand ils voyageoient

enſemble, le préfet du prétoire prenoit les meilleurs logemens : ſa table étoit mieux ſervie que celle de ſon maître, & ſi Severe vouloit avoir quelque morceau fin & délicat, il l'envoyoit demander à Plautien. Dans une maladie qu'eut ce miniſtre à Tyanes, l'empereur étant venu le viſiter, les ſoldats qui gardoient la porte arrêterent ſon cortege, & il entra ſeul. Il vouloit un jour juger une affaire, & il ordonna à celui qui dreſſoit les rôles, de la mettre ſur le bureau : « Je ne » le puis point, répondit cet officier, » ſi je n'ai l'ordre de Plautien. » Apparemment l'impératrice Julie, peu réglée dans ſes mœurs, mais princeſſe de beaucoup d'eſprit & d'un courage élevé, ſouffroit impatiemment l'orgueil d'un miniſtre audacieux. Plautien, loin de ſe menager avec elle, lui déclara une guerre ouverte. Il travailloit ſans ceſſe à la décrier auprès de l'empereur : il fit des informations contre elle : pluſieurs dames illuſtres, qui avoient part à ſon amitié, furent appliquées à la queſtion : & elle n'eut d'autre parti à prendre, pour pouvoir jouir de quelque repos, que de ſe livrer à l'étude de la philoſophie, paſ-

ſant ſon tems dans la compagnie des gens de lettres, ſans ſe mêler d'aucune affaire.

Il intervint cependant un refroidiſſement dans l'amitié de Severe pour Plautien, ou, pour parler plus juſte, une vraie diſgrace. L'empereur ouvrit les yeux pour quelques momens, & bleſſé de la multitude des ſtatues érigées au préfet du prétoire, il en fit abattre & fondre quelques-unes. Plautien fut même déclaré ennemi public, ſi nous en croyons Spartien. A ce ſignal, la haine univerſelle, juſques-là retenue dans la contrainte, ſe manifeſta contre lui. Les magiſtrats romains dans les provinces, les villes, & les peuples abattirent par-tout ſes ſtatues. Ils eurent bien-tôt lieu de s'en repentir. Plautien rentra en grace, reprit ſon aſcendant ſur l'eſprit de l'empereur, & tous ceux qui s'étoient montrés ſes ennemis éprouverent ſa vengeance. Dion cite en particulier Racius Conſtans, propréteur de Sardaigne, homme de mérite, qui fut pourſuivi criminellement pour avoir renverſé les ſtatues de Plautien dans ſa province. L'accuſateur oſa dire en plaidant, que l'on verroit plutôt le ciel tomber, que Severe

faire aucun mal à Plautien : & l'empereur, qui étoit préſent, appuya & répéta ce diſcours. Il ne ſe paſſa pourtant pas une année, que cette déclaration ſi énergique ne fût démentie par l'événement. Mais alors Severe penſoit ce qu'il diſoit, & il combla ſon miniſtre réconcilié de faveurs plus ſignalées qu'il n'avoit encore fait.

Il le déſigna conſul, & il lui permit, ce qui étoit ſans exemple, de compter les ornemens conſulaires, qui lui avoient été décernés autrefois, pour un premier conſulat : en ſorte qu'étant conſul réellement pour la premiere fois, Plautien ſe qualifioit conſul pour la ſeconde fois. Severe lui accorda diſpenſe pour garder avec cette charge ſuprême l'épée de préfet du prétoire, qui ne devoit être régulierement portée que par un chevalier romain. Il ſembloit preſque deſirer de l'avoir pour ſucceſſeur, & il écrivit dans une occaſion : « J'aime Plau- » tien juſqu'à ſouhaiter de mourir » avant lui. » Enfin il maria la fille de ſon préfet du prétoire avec Caracalla ſon fils aîné, qui étoit déja Auguſte depuis quelques années. Mais cet honneur éclatant, qui faiſoit entrer l'em-

Dio. lib. XLVI. p. 321.

pire dans la famille de Plautien, fut préciſément la cauſe de ſa perte.

Les richeſſes que la nouvelle épouſe Plautilla reçut de ſon pere en bijoux, en ornemens, en équipages, auroient ſuffi, dit l'hiſtorien, à cinquante impératrices : & le pompeux étalage en fut préſenté aux yeux de la ville, & porté ou conduit au palais à travers la place publique. Les nôces furent célébrées avec toute la magnificence poſſible. L'empereur donna un repas à tout le ſénat : & non-ſeulement la table fut ſervie ſuperbement, mais les convives reçurent pour emporter chez eux des viandes crues & des animaux vivans.

Tout ce grand appareil de fêtes & de réjouiſſances, ſe changea bientôt en deuil pour Plautien & pour ſa fille. Caracalla haïſſoit autant le préfet du prétoire que ſon pere l'aimoit. Il ne pouvoit ſupporter la puiſſance tyrannique de ce miniſtre; ſes airs hautains, la pompe de ſes équipages, qui le diſputoient à ceux de l'empereur ; les ornemens de dignités incompatibles combinés ſur ſa perſonne, & le laticlave de ſénateur réuni avec l'épée de préfet du prétoire ; enfin le faſte au-

dacieux avec lequel Plautien marchoit dans Rome, ſe faiſant précéder de coureurs, qui écartoient les paſſans, arrêtoient les voitures, & ordonnoient à tous de ne point regarder le miniſtre en face, & de baiſſer les yeux en terre. On conçoit aiſément combien ces traits d'inſolence devoient irriter un jeune prince violent & farouche, tel qu'étoit Caracalla. De la haine contre le pere, il avoit paſſé, comme il eſt naturel, à haïr la fille. Il n'avoit conſenti que malgré lui à ſon mariage : & loin de traiter Plautilla en épouſe, il ne l'admit ni à ſa table ni à ſon lit, il ne montroit que dédain & averſion contre elle, & il déclaroit hautement, que lorſqu'il auroit le pouvoir en main, le premier uſage qu'il prétendoit en faire, ſeroit d'ordonner la mort du pere & de la fille.

Plautien ſentit le danger : mais juſqu'où le porta cette crainte, & ſi, pour s'en affranchir, il forma des projets criminels contre la vie de l'empereur & de ſes fils, c'eſt ce qu'il ne me paroît pas poſſible d'aſſurer. Hérodien, qui l'en accuſe, mêle dans ſon récit des circonſtances deſtituées de toute probabilité, & il a pris pour vé-

rité une fourberie tramée par Caracalla. Dion ne s'explique point clairement, & donnant assez à entendre que Plautien conçut des espérances & des desirs contraires à son devoir, il n'en marque expressément ni le plan ni le terme. Nous savons seulement par cet écrivain, que Plautien de tout tems avoit dans le palais des espions, qui lui rendoient compte de toutes les actions & de toutes les paroles de l'empereur, & qu'il cachoit dans un profond secret ce qu'il disoit & faisoit lui-même : conduite assurément suspecte dans un ministre, mais qui n'emporte pas la consommation du crime. Demeurons dans l'incertitude sur ce point, puisqu'il le faut, & contentons-nous de l'exposé de Dion.

Plautien au comble de la fortune étoit toujours pâle & tremblant : ce que l'historien attribue d'une part aux excès de la débauche qui altéroient sa santé, & de l'autre aux craintes & aux desirs qui agitoient son ame. Son trouble se manifestoit si visiblement, qu'il lui attira un jour les reproches du peuple, qui lui cria dans le cirque : « Pourquoi trembles-tu ? Pourquoi » es-tu pâle ? Tu es plus riche que

» trois à la fois. » Ils entendoient Severe & ſes deux fils. Mais ſi Plautien ne pouvoit ſupprimer les témoignages des inquiétudes qui le dévoroient, il ne rabattoit rien de ſa fierté & de ſa hauteur. Il oppoſoit l'orgueil aux menaces de Caracalla. Il traitoit durement ce jeune prince, le faiſoit épier, s'informoit de toutes ſes démarches, & le fatiguoit par de continuelles réprimandes. Il n'avoit pas même l'attention de faire ceſſer les juſtes ſujets de plaintes que lui donnoit la conduite ſcandaleuſe de Plautilla. Aveuglé par la confiance en l'amitié de Severe, il croyoit pouvoir impunément tout oſer: & il eſt vrai que Caracalla ne ſeroit jamais parvenu à le perdre, tant que ſon pere auroit eu les yeux faſcinés à l'égard de ce miniſtre. Mais le charme ſe rompit enfin.

Perſonne n'avoit la hardieſſe d'ouvrir la bouche contre Plautien. Les approches de la mort en donnerent la liberté à Septimius Géta, frere de l'empereur: & dans ſes derniers momens, comme il ne craignoit plus le préfet du prétoire, & le haïſſoit beaucoup, il le démaſqua en plein dans un entretien qu'il eut avec Severe. Dion ne nous

détaille point ce que dit Géta : mais il assure que Severe en fut frappé, & que de ce moment il n'eut plus la même considération pour Plautien, & diminua beaucoup sa puissance. Cette disposition de refroidissement de la part de l'empereur étoit tout-à-fait favorable aux desseins de Caracalla, & il la saisit pour satisfaire sa vengeance.

De concert avec Evode affranchi, qui avoit été son gouverneur, il engagea trois centurions, dont l'un se nommoit Saturnin, à aller déclarer à Severe, que Plautien les avoit chargés, avec sept de leurs camarades, de tuer l'empereur & son fils aîné dans le moment même, & qu'il leur en avoit donné l'ordre par écrit. Cette dénonciation se fit au sortir d'un spectacle qui venoit d'être représenté dans le palais, & lorsqu'on alloit se mettre à table : toutes circonstances qui démontrent l'absurdité de l'accusation. Car, suivant que le remarque judicieusement Dion, si Plautien eût voulu commettre un pareil attentat, il n'auroit choisi ni pour lieu de la scene Rome & le palais, ni pour moment de l'action celui où l'empereur étoit environné de toute sa Cour, ni pour ac-

teurs dix centurions à la fois. Mais ſur-tout qui a jamais entendu parler d'écrit en un ſemblable cas ? Cependant Severe ne rejetta point cet avis : & ce qui le diſpoſa à y ajouter foi, fut l'attention ſuperſtitieuſe à un ſonge qu'il avoit eu pendant la nuit, & dans lequel il avoit cru voir Albin vivant, & ſe préparant à le percer.

Plautien fut mandé ſur-le-champ, & ſans rien ſoupçonner, il vint avec une telle diligence, que ſes mules en arrivant s'abattirent dans la cour du palais : ce que Dion remarque comme un préſage du malheur qui alloit lui arriver. Ce Miniſtre fut ſurpris de voir qu'on arrêtât à la barriere ceux qui l'avoient accompagné, & qu'on n'accordât qu'à lui ſeul la permiſſion d'entrer. Il conçut quelque défiance : mais il n'étoit plus tems de reculer, & il parut devant l'empereur & ſon fils. Severe lui parla avec beaucoup de douceur. « Comment, lui dit-il, avez-» vous pu oublier mes bienfaits, juſ-» qu'à vouloir nous ôter la vie ? » Plautien ſurpris d'un tel diſcours, ſe diſpoſoit à ſe juſtifier, & Severe l'écoutoit. Mais Caracalla ſe livrant à un emportement & à une fureur bien indignes

indignes de ſon rang, ſe jetta ſur le préfet du prétoire, lui arracha ſon épée, le frappa d'un coup de poing ; & il alloit le tuer de ſa main, ſi ſon pere ne l'en eût empêché. Le jeune prince donna ordre à un ſoldat de tuer Plautien : ce qui fut exécuté ſur-le-champ en préſence de Severe, qui fait ici un perſonnage bien ſingulier. On ne ſait ce qui doit ſurprendre le plus, ou de l'audace du fils, ou de la molleſſe du pere.

Telle fut la fin tragique de Plautien, qui ayant repréſenté Séjan dans ſa puiſſance énorme, l'imita probablement dans ſes vues ambitieuſes & téméraires, & ſe creuſa comme lui le précipice où il périt. Son corps fut d'abord jetté dans la rue par les fenêtres du palais. Mais Severe le fit enlever, & ordonna qu'on lui rendît les honneurs de la ſépulture.

Il conſervoit un reſte d'inclination pour ce miniſtre malheureux. Dans le ſénat, il n'invectiva point contre ſa mémoire : mais il plaignit le ſort de l'humanité, qui ne peut ſupporter, ſans s'éblouir, l'éclat d'une brillante fortune, & il ſe reprocha à lui-même d'avoir trop élevé ſon favori. Afin néan-

moins que la compagnie fût instruite de ce qui avoit donné lieu à un si important événement, il y introduisit les dénonciateurs, qui répéterent le rapport qu'ils avoient fait à l'empereur des desseins criminels de Plautien. Le sénat ne manqua pas de supposer ce rapport exactement vrai. Il décerna des récompenses à Saturnin & à Evode. Il voulut même insérer dans son arrêt un éloge de ce dernier. Mais Severe s'y opposa, disant qu'il ne convenoit pas à la dignité de la premiere compagnie de l'empire, de s'abaisser à louer un affranchi. Les autres empereurs n'avoient pas toujours été si attentifs aux bienséances sur ce point, & l'on se rappelle ici sans doute les basses flatteries prodiguées par le sénat à Pallas.

La ruine de Plautien entraîna, par une suite nécessaire, celle de sa famille. L'histoire ne fait point mention de sa femme. Mais Plautus son fils & Plautille sa fille furent relégués dans l'isle de Lipari, où ils languirent dans la misere & dans des allarmes continuelles, jusqu'à ce que Caracalla devenu empereur les fit égorger.

Les amis de Plautien partagerent

auſſi ſa diſgrace. Pluſieurs furent en danger, quelques-uns périrent. Dion en nomme deux. Cæcilius Agricola, flatteur déterminé, & l'un des plus vicieux & des plus méchans des mortels, ayant été condamné, s'enferma dans ſa maiſon, & après s'être enyvré d'un vin exquis, de rage & de fureur il briſa le vaſe précieux dont il s'étoit ſervi, & qui lui avoit coûté deux cent * mille ſeſterces, & il ſe fit ouvrir les veines. Cœranus fut plus heureux. Il en fut quitte pour un exil de ſept ans, au bout deſquels étant revenu en grace, il entra le premier des Egyptiens dans le ſénat, & par une ſeconde faveur non moins ſinguliere il obtint le conſulat ſans avoir paſſé par aucune des charges inférieures.

* *Vingt-cinq mille francs.*

Il paroît aſſez vraiſemblable que Plautien fut tué vers les commencemens de l'an de J. C. 205, peut-être le vingt-deux janvier, lorſque Caracalla étoit bien avancé dans ſa dix-ſeptieme année, & déja Auguſte depuis ſix à ſept ans. Ce jeune prince, en ordonnant la mort d'un homme ſi important ſous les yeux de ſon pere, prit un eſſor, qu'il ne fut pas poſſible à Sévere de réprimer, & qui dut le faire

Tillem. not. 25. *ſur Sev.*

An. R. 956.

repentir de s'être si fort hâté d'élever son fils en dignité & en puissance.

Haine implacable entre les deux freres.

Un autre chagrin cruel pour lui, étoit la discorde éternelle qui déchiroit sa famille, & la haine violente que ses deux fils se portoient mutuellement. Ils n'étoient pas d'âge fort différent, l'aîné n'ayant qu'une année & quelques mois sur son frere. Ils avoient même goût, ou plutôt même fureur pour le plaisir : & quoique leur pere eût eu attention à leur donner une bonne éducation, dès que l'âge des passions fut venu, la vivacité du sentiment, entretenue par les délices de Rome, par la séduction de la fortune, & par les conseils intéressés des flatteurs, étouffa en eux tous les principes de sagesse que l'on avoit tâché de leur inspirer. Les spectacles, les courses de chariots, les danses, avoient pour eux un attrait, auquel ils se livroient sans nul égard aux bienséances de leur rang. Cependant Plautien, tant qu'il vécut, les contint un peu par l'autorité qu'il s'étoit arrogée sur eux. Délivrés de contrainte par sa mort, il n'est point de débordemens dans lesquels les deux jeunes princes ne se jettassent tête baissée. Ils ne respectoient dans leurs dé-

Dio. lib. LXXVI. Herod. l. III

bauches ni l'honneur des femmes, ni la loi de la nature. Leurs ſociétés ordinaires étoient des hommes ſans mœurs, des gladiateurs, des conducteurs de chariots dans le cirque. Pour ſuffire à leurs folles dépenſes, ils employoient les extorſions & les rapines. Et les foibles efforts que tenta Severe pour mettre ordre à une telle corruption, n'eurent aucun ſuccès.

Le comble du mal fut la haine implacable entre les deux freres. On n'en marque point le commencement, & il ſemble que la date en ſoit preſque auſſi ancienne que leur vie. Dans les jeux de leur enfance, leur rivalité jalouſe ſe manifeſtoit en toute occaſion. Soit qu'ils fiſſent combattre des cailles, ou des coqs, ou de jeunes & petits athlétes, le deſir de vaincre alloit en eux juſqu'à l'emportement. Au cirque, ils prirent parti pour des factions contraires : & dans une courſe qu'ils exécuterent enſemble, conduiſant eux-mêmes des chars attelés de petits chevaux, ils ſe piquerent ſi vivement, que Caracalla uniquement occupé de la penſée de ſurpaſſer ſon frere, oublia le ſoin de ſa propre ſûreté, tomba de deſſus le ſiege, & ſe caſſa la jambe.

Cette irréconciliable oppoſition crût avec l'âge, & s'étendit à tout. Ce qui plaiſoit à l'un, déplaiſoit à l'autre. Quiconque avoit l'un pour ami, étoit ſûr de trouver dans l'autre un ennemi violent. Et les valets, les flatteurs, envenimoient la plaie de cette funeſte inimitié par des rapports continuels, par des réflexions malignes, en entrant dans la paſſion de celui qu'ils ſervoient, & cherchant tous les moyens de cauſer du dépit à ſon frere.

Spart. Caracal. 1. & 2. & Get. 4. & 5. Dans les torts communs à ces deux jeunes princes, on obſervoit néanmoins une différence à l'avantage de Géta. Il étoit plus doux, plus traitable. Au contraire, Caracalla d'un naturel fier & même farouche, faiſoit craindre de plus grands excès. On a prétendu que dans leur premiere enfance ils avoient montré de tout autres inclinations ; que la douceur étoit le partage de l'aîné, & que le ſecond s'annonçoit comme plus rude & moins ſenſible. C'eſt ce que j'ai peine à croire ſur l'autorité ſeule de Spartien. Le goût des contraſtes & de l'extraordinaire peut avoir aiſément fait illuſion aux auteurs de la remarque.

Herod. Severe ſentit les dangers de la di-

viſion entre ſes enfans. Mais pere auſſi mou qu'il étoit prince terrible, il ſe contenta de leur faire de ſimples remontrances. Il leur citoit les exemples que l'hiſtoire & même la fable fourniſſent des ſuites affreuſes qu'entraînent les diſcordes fraternelles. Il leur diſoit : « Vous voyez mes tréſors rem-
» plis : ainſi vous aurez de quoi vous
» attacher les ſoldats par des largeſſes.
» J'ai augmenté au quadruple les for-
» ces des gardes prétoriennes, & vous
» avez aux portes de la ville une ar-
» mée qui établit votre ſûreté. Rien
» n'eſt à craindre pour vous au-dehors.
» Mais ſi la guerre eſt au-dedans, tou-
» tes mes précautions ſont inutiles, &
» vous vous attirerez une perte cer-
» taine. » Tous ces diſcours ne faiſoient nulle impreſſion ſur des cœurs ulcérés. Severe alla même juſqu'à punir les flatteurs qui pervertiſſoient les eſprits des jeunes princes par leurs mauvais conſeils. Mais le remede venoit trop tard. Il eût fallu que par une conduite ferme, l'empereur eût de longue-main entretenu dans ſes enfans le reſpect pour l'autorité paternelle ; & les honneurs précoces par leſquels il les avoit égalés à ſon rang,

leur inſpiroient une audace, qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de contenir. Je dis qu'il les avoit fait tous deux ſes égaux. Car Géta fut déclaré Auguſte comme ſon frere, & revêtu de la puiſſance tribucienne, l'an de J. C. 208.

Géta nommé Auguſte. *Tillem. Sev. art. 33. Dio. & Herod.*

Dans ces circonſtances, Severe fut charmé d'apprendre qu'il y avoit dans la Grande Bretagne des mouvemens qui demandoient ſa préſence. Il réſolut de s'y tranſporter, & d'y mener avec lui les princes ſes fils, pour les éloigner des délices de Rome, & pour les occuper d'exercices militaires, qui fiſſent diverſion, s'il étoit poſſible, à une habitude fatale d'animoſité & d'aigreur que l'oiſiveté nourriſſoit. Mais avant que de rendre compte de cette expédition de Severe, dans laquelle il termina ſa vie, je dois placer ici ce qui me reſte de faits ou de remarques qui ſe rapportent au ſéjour qu'il fit en Italie, depuis l'an de J. C. 203 qu'il y étoit revenu, juſqu'en l'an 208 qu'il en repartit par la Grande Bretagne.

Jeux ſéculaires. *Cenſ. de die Nat. c. 15.*

Severe célébra les jeux ſéculaires l'an 204 de J. C. 955 de Rome, cinquante-ſept ans après ceux de Tite-Antonin.

Il donna à Plautien deux ſucceſſeurs, & il partagea, ſelon l'uſage aſſez communément établi, la charge de préfet du prétoire entre deux collegues, ayant éprouvé l'inconvénient d'en réunir le pouvoir ſur une ſeule tête. Deux préfets du prétoire. *Herod.*

Le ſang illuſtre qu'il continua de verſer depuis la mort de Plautien, prouve que c'eſt bien à tort que l'on a prétendu rejetter ſur les conſeils de ce miniſtre les cruautés que Severe avoit précédemment exercées. Ce prince étoit cruel par caractere. De ſimples plaiſanteries, ou ſilence d'improbation, de tours oratoires employés par des gens qui prétendoient faire briller leur eſprit, lui parurent ſouvent des attentats dignes de mort. Il faiſoit gémir ſur-tout le ſénat ſous une dure tyrannie : & il ſacrifioit aux exceſſives précautions pour ſa ſûreté, tous ceux qui avoient le malheur de lui donner le plus léger ombrage. Nouvelles cruautés de Severe. *Spart. Sev.* 14.

Quintillus Plautianus, ſénateur recommandable par ſa nobleſſe, vénérable par ſon âge, retiré à la campagne, où il vivoit ſans ambition & loin des affaires, ne put être néanmoins à l'abri des injuſtes ſoupçons de Severe. *Dio.*

Il fut accuſé, ſans doute d'avoir aſpiré à l'empire, & condamné à mourir. Il paroît qu'il reçut ſon arrêt avec aſſez de ſang-froid. Car il ſe fit apporter les étoffes & les linges qu'il avoit préparés long-tems auparavant pour ſa ſépulture, & les trouvant hors d'état de ſervir par vétuſté : « Eh quoi ? dit-» il, nous avons donc beaucoup tar-» dé. » Cependant il reſſentoit vivement l'injuſtice qu'il ſouffroit : & ſon malheur aſſez ſemblable à celui de Servien ſon Adrien, lui inſpira un ſemblable vœu. Il demanda aux Dieux que Severe ſouhaitât la mort, & ne pût l'obtenir. Cette imprécation eut, ſelon un hiſtorien, ſon accompliſſement.

La cataſtrophe d'Apronianus & de Bébius Marcellinus a quelque choſe de plus étrange encore, & preſque d'incroyable, ſi le fait n'étoit atteſté par Dion, qui rend compte de ce qu'il a vu. Apronianus étant proconſul d'Aſie fut déféré comme criminel de leſe-majeſté, ſur le fondement d'un ſonge qu'avoit eu autrefois ſa nourrice, qui promettoit l'empire à celui qu'elle allaitoit. On ajoutoit qu'en conſéquence de ce ſonge, il avoit con-

ſulté les devins, & offert des ſacrifices magiques. Il fut condamné abſent, & ſans être oui dans ſes défenſes. Mais ce n'eſt pas tout.

Les informations ayant été apportées au ſénat, on y trouva qu'un témoin interrogé ſur ce ſonge ſi criminel, comme on lui demandoit qui en avoit fait le récit, & qui l'avoit entendu, répondoit qu'un ſénateur chauve étoit préſent. Rien ne peut mieux faire ſentir à quel excès étoit alors portée la tyrannie, que la conſternation où la lecture de cette dépoſition jetta tout le ſénat. Comme le nom du ſénateur n'étoit point exprimé, nous tremblâmes tous, dit Dion, non ſeulement ceux d'entre nous qui étoient chauves, mais ceux qui n'avoient pas beaucoup de cheveux, & ceux mêmes qui en avoient. « J'avoue, ajoute-t-il, » que je portai la main à ma tête, pour » m'aſſurer qu'elle étoit garnie de che- » veux : & ce qui m'arriva, arriva à » pluſieurs autres. » Une circonſtance qui fut lue enſuite, renferma le péril dans un moindre nombre de perſonnes. Il étoit marqué que ce ſénateur chauve portoit alors une robe prétexte. Tout le monde jetta les yeux ſur Bébius

Marcellinus, qui étoit fort chauve, & qui avoit géré l'édilité curule dans le tems marqué par le témoin. Marcellinus ſe leva, & dit : « Si le témoin m'a » vu, ſans doute il me reconnoîtra. » On introduiſit le témoin, qui demeura un fort long-tems à promener ſes regards ſur tous les viſages ſans ſe fixer à aucun. Enfin un de la compagnie eut la méchanceté de lui montrer du doigt Marcellinus : & le témoin dit qu'il le reconnoiſſoit pour celui qu'il avoit vu. Auſſi-tôt, ſans aucune autre inſtruction, ni formalité, Marcellinus fut ſaiſi, & mené à la mort. Dans la place publique, il trouva quatre enfans qu'il avoit, & en les embraſſant, il plaignit leur ſort d'avoir à vivre dans un tems ſi malheureux. Il fut enſuite exécuté, & eut la tête tranchée, avant même que Severe fût inſtruit de ſa condamnation.

Je ne ſais ſi les regnes de Domitien & de Néron fourniſſent un fait plus atroce : & de pareils exemples doivent nous apprendre à nous eſtimer heureux de vivre ſous un gouvernement réglé, & ſous la protection des loix.

Punition de Polenius Sebennus.

Le ſénateur qui avoit cauſé la mort

de ſon confrere, ne demeura pas impuni. Il ſe nommoit Pollénius Sebennus, & il étoit d'un caractere malfaiſant, d'une langue mordante, zélé & habile à ſervir ſes amis, mais encore plus ardent à ſe venger de ceux qu'il haïſſoit. Dans ſes railleries piquantes il n'épargnoit pas même l'empereur. Lorſque Severe ſe fut déclaré fils de Marc Auréle, Sebennus lui dit : « Je » vous félicite, Ceſar, de ce que vous » avez trouvé votre pere: » lui reprochant ainſi l'obſcurité de ſon origine. Ce ne fut pourtant pas là ce qui le perdit. Mais ayant été chargé du gouvernement du Norique, il y commit beaucoup d'injuſtices & de violences, pour leſquelles il fut accuſé devant le ſénat par les peuples qu'il avoit vexés. Auſſi bas & rampant alors qu'il avoit été inſultant & audacieux, il ſe proſterna en terre, il ſupplia, il verſa des larmes. Il n'eût pas néanmoins évité la mort ſans le crédit d'un oncle puiſſant qu'il avoit. Il obtint la vie ſauve, mais comblée d'ignominie.

Dion, que je ſuis ici pas à pas, a cru devoir nous raconter dans un aſſez grand détail les aventures d'un fameux brigand, nommé Bulla Félix, qui à

Bulla Félix, chef d'une troupe de ſix cens voleurs.

la tête de ſix cens voleurs courut toute l'Italie pendant deux ans, ſous les yeux des empereurs, & bravant la multitude des troupes qu'ils avoient près de leurs perſonnes. Il étoit d'une audace & d'une ſubtilité inconcevables, enſorte qu'on le voyoit ſans le voir, & qu'en le trouvant on le manquoit.

Il avoit des correſpondances qui l'inſtruiſoient exactement de tous ceux qui ſortoient de Rome, ou qui arrivoient à Brindes ; il ſavoit qui ils étoient, en quel nombre ils marchoient, ce qu'ils portoient avec eux. Il les attendoit dans des défilés, & les arrêtant au paſſage, ſi c'étoient des gens riches, il les déchargeoit d'une partie de leur argent & de leurs équipages, & les laiſſoit continuer leur route : s'il trouvoit des ouvriers du ſervice deſquels il eût beſoin, il les gardoit pendant un tems, les faiſoit travailler, & les renvoyoit enſuite en leur payant leur ſalaire.

Il jouoit des tours de ſoupleſſe tout-à-fait ſinguliers. Deux de ſes camarades ayant été pris, & condamnés à être expoſés aux bêtes, il alla trouver le concierge de la priſon, auprès du-

quel il ſe fit paſſer pour le premier magiſtrat d'une ville du voiſinage. Il dit qu'ayant à donner un ſpectacle à ſes citoyens, il avoit beſoin de deux miſérables qui combattiſſent contre les bêtes : & par ce ſtratagême, il retira les deux voleurs des mains du crédule concierge.

Informé qu'un centurion avoit été envoyé avec des ſoldats pour le prendre, il ſe préſente à lui déguiſé & ſous un nom emprunté ; & après avoir beaucoup invectivé contre Bulla, il ſe charge de lui livrer ce chef de bandits, ſi l'officier veut le ſuivre. Le centurion ſur cette promeſſe ſe laiſſa conduire dans un vallon creux, où tout d'un coup il ſe vit inveſti par une multitude de gens armés. Alors Bulla montant ſur une eſpece de tribunal, comme s'il eût été magiſtrat en autorité, ſe fait amener le centurion, ordonne qu'on lui raſe la tête, & le renvoyant il lui dit: « Annonce à ceux » qui t'ont mis en œuvre, que s'ils » veulent diminuer mon monde, ils » aient à nourrir leurs eſclaves. » En effet, ſa troupe étoit principalement compoſée d'eſclaves qui fuyoient la miſere & les mauvais traitemens que

leurs maîtres leur faiſoient ſouffrir.

Enfin il trouva le ſort que ne manquent jamais d'avoir ces ſortes de ſcélérats. Severe ſupportant impatiemment l'inſolence d'un voleur de grands chemins, lui devant qui trembloient les nations ennemies de l'empire, fit partir un tribun des cohortes prétoriennes avec un corps de cavalerie, le menaçant de ſon indignation, s'il ne lui amenoit Bulla vivant. La débauche lui livra celui qu'il cherchoit. Le chef de voleurs entretenoit une femme mariée, que le tribun engagea, ſous promeſſe de l'impunité, à lui ménager l'occaſion de ſaiſir ſa proie. Bulla fut pris dormant dans une caverne, & amené à Rome. Papinien alors préfet du prétoire l'interrogea, & lui demanda « pourquoi il avoit embraſſé l'indi-» gne métier de brigand? Et vous, ré-» pondit cet audacieux criminel, pour-» quoi faites-vous celui de préfet du » prétoire? » Il fut expoſé aux bêtes, & ſa mort diſſipa ſa troupe, dont il faiſoit ſeul toute la force.

Endroits louables de Severe.

Dans tout ce que nous avons rapporté juſqu'ici de Severe, le mal prédomine beaucoup ſur le bien. L'activité pour la guerre paroît preſque ſon

ſeul endroit louable. La fourberie, l'avidité, la cruauté, rempliſſent tout le reſte du tableau. Il eſt pourtant vrai que ſans avoir aucune qualité propre à le faire aimer, il en avoit pluſieurs dignes d'eſtime.

Il ſe connoiſſoit parfaitement en hommes, & il choiſiſſoit avec un très-grand ſoin ceux qu'il devoit mettre en place. Papinien, qu'il fit préfet du prétoire en eſt la preuve. Jamais l'argent ne fut, auprès de Severe, la voie pour obtenir les honneurs. Il gouvernoit avec fermeté ſa maiſon, & il ne laiſſa prendre aucun crédit dans les affaires publiques à ſes affranchis. Il rendoit la juſtice aſſidument, avec équité & intelligence. Car il étoit raiſonnablement inſtruit dans les lettres, dans la philoſophie, dans la juriſprudence. Il donnoit aux avocats tout le tems néceſſaire pour expoſer leurs moyens : & les ſénateurs qui jugeoient avec lui avoient pleine liberté d'opiner ſelon leur conſcience & leurs lumieres.

Dio. & Herod. & Spart. Sev. 18. 19. 23.

Vict. Epit.

Exactitude à rendre la juſtice.

Voici quelle étoit dans le loiſir de la paix la diſtribution de ſa journée. Il ſe levoit de grand matin, & après avoir travaillé quelque tems dans ſon

Comment il diſtribuoit ſa journée.

cabinet, il admettoit les miniſtres, auxquels il donnoit audience en ſe promenant, & régloit avec eux les affaires du gouvernement. Il jugeoit enſuite les cauſes des particuliers juſqu'à midi, à moins qu'il ne ſe rencontrât quelque grande fête. A midi, il montoit à cheval, tant que ſa goutte le lui permit, & après cet exercice, il prenoit le bain, & dînoit aſſez largement, ou ſeul, ou avec ſes enfans. Il faiſoit enſuite une courte méridienne. A ſon réveil, il terminoit d'abord les affaires qui n'avoient pas pu être décidées le matin; & libre de ſoins, il donnoit le reſte de la journée à de doctes entretiens avec des ſavans de l'une & l'autre nation. Sur le ſoir, ils prenoit une ſeconde fois le bain, & ſoupoit avec ceux qui ſe trouvoient autour de lui. Car il n'aimoit point les grands repas, ni la multitude des convives: & ce n'étoit qu'aux jours marqués par un uſage indiſpenſable, qu'il invitoit à ſa table les premiers du ſénat.

Goût de ſimplicité.

Cette vie étoit, comme l'on voit, occupée & ſimple. Severe ne connoiſſoit point le faſte. Il portoit à peine un léger bordé de pourpre à ſa tunique, & une caſaque plus militaire

qu'impériale lui couvroit ſouvent les épaules. Mais il ſe piquoit de magnificence dans les dépenſes publiques. Il conſtruiſit, ou releva un grand nombre d'édifices, dont les plus célebres ſont le Septizone *, & les bains de ſon nom qu'il bâtit à neuf, & ſur-tout le Panthéon, qui tomboit en ruine, & qu'il répara, comme l'atteſte une inſcription que l'on y voit encore aujourd'hui. Sa magnificence néanmoins étoit réglée par une ſage économie, & il laiſſa ſon épargne très-riche en mourant.

Magnificence dans les dépenſes publiques.

* *Voyez l'Antiquité expliquée par le P. de Montfaucon, T. V. p. 122.*

C'étoit un prince d'une grande prévoyance. Lorſqu'il mourut, Rome avoit ſa proviſion de bled pour ſept ans, à ſoixante-&-quinze mille boiſſeaux par jour: & les magaſins publics d'huile étoient ſi abondamment fournis, qu'ils pouvoient ſuffire pour cinq ans, non ſeulement à Rome, mais à toute l'Italie. L'huile étoit d'un uſage fort étendu pour les Anciens, à cauſe des exercices du corps, très-fréquens parmi eux, & dans leſquels ils en faiſoient une grande conſommation. M. de Tillemont, d'après le livre attribué à Galien ſur la thériaque, cite une autre ſorte de proviſions, très-digne de

la bonté d'un grand prince. Severe avoit fait amas de thériaque, & des autres remedes les plus chers, pour les diſtribuer à ceux qui en avoient beſoin.

Bienfaits envers ſa patrie.

Je mets encore au rang de ſes actions louables, le ſoin qu'il prit d'aſſurer la tranquillité de la région tripolitaine en Afrique, dans laquelle il étoit né. Il en éloigna, par les armes, les peuples féroces & intraitables, qui en troubloient la paix : &, ſi le texte de Spartien n'eſt pas altéré, il donna lieu aux Tripolitains, par diverſes libéralités, de ſe féliciter d'avoir pour empereur un de leurs compatriotes.

Deſir de réformer les mœurs.

Il porta auſſi ſon attention ſur les loix & ſur les mœurs. Un écrivain loue l'équité des ordonnances par leſquelles il perfectionna la juriſprudence romaine, & l'on a de lui beaucoup de loix dans le code. Il voulut réprimer la licence des adulteres par de nouvelles peines : & le zele du prince ayant réveillé celui de la nation, les accuſations de cette eſpece ſe multiplierent tellement, que Dion aſſure en avoir compté trois mille ſur le rôle. On peut juger par là combien le vice étoit répandu. Il fut plus puiſſant que

ſon réformateur : & la plupart de ces affaires ayant été négligées par ceux qu'elles intéreſſoient, Severe ſe refroidit lui-même, & abandonna l'entrepriſe.

Il étoit peu digne d'exercer cette cenſure, puiſqu'il donnoit l'exemple de l'indifférence ſur un article ſi important aux mœurs, & ſouffroit tranquillement les déréglemens honteux de l'impératrice. Julie s'attira à ce ſujet une repartie bien vive de la part d'une dame bretonne, qu'elle railloit ſur le peu de pudeur des femmes de ſon pays. « Vous autres romaines, » lui dit cette dame, vous n'avez rien » à nous reprocher ſur cet article. » Nous recevons ſans honte la compa» gnie d'hommes eſtimables par leur » courage, afin d'avoir des enfans qui » leur reſſemblent : mais vous, c'eſt » furtivement, que vous vous laiſſez » corrompre par les plus lâches & les » plus mépriſables des hommes. »

Soin de la diſcipline militaire, mais peu ſoutenu.

Par rapport à la diſcipline militaire, la conduite de Severe étoit mêlée & peu conſéquente. D'une part, il eût ſouhaité que l'ancienne ſévérité ſe maintînt parmi les troupes, qu'elles s'abſtinſſent des délices, de la licence,

& de tout ce qui pouvoit les corrompre & les énerver. Nous avons une lettre de lui, dans laquelle il fait de vifs reproches à Rogonius Celſus, commandant des Gaules, ſur ce qu'il ſouffroit que ſes ſoldats s'amolliſſent par le vin & par la débauche. Mais d'un autre côté, il flattoit les gens de guerre ; il les combloit de diſtinctions, de largeſſes, de priviléges : & il nourriſſoit ainſi tous les vices qu'il eût voulu détruire. Il avoit ſur ce point, & il débita en mourant à ſes enfans une maxime, que M. de Tillemont juge avec raiſon plus digne d'un tyran, que d'un bon prince. Il leur diſoit : « Enrichiſſez les ſoldats, & moquez-vous » de tous les autres ordres de l'Etat. » Caracalla ne ſe ſouvint que trop bien de cette leçon.

Spart. Nig. f.

Herod.

Dio.

Severe part pour la Grande Bretagne. *Dio.* & *Herod.*

Je reprends l'ordre des faits & des tems, & je viens à l'expédition de Severe dans la Grande Bretagne. Deux motifs l'y conduiſoient ; l'amour de la gloire, qui ne vieilliſſoit point chez lui, & le deſir de ramener à de meilleurs ſentimens les princes ſes fils. La gloire qu'il acquit fut médiocre : ſes fils ne ſe corrigerent point : l'aîné ſur-

tout se porta à de plus grands excès que jamais.

Severe n'eut affaire qu'aux Méates & aux Calédoniens, qui habitoient la Bretagne barbare, au-delà des murs d'Adrien & d'Antonin. Les Méates, dont il n'est fait aucune mention dans les guerres d'Agricola, étoient néanmoins plus méridionaux : les Calédoniens occupoient le nord. Le pays que ces deux nations rempliſſoient, répond assez exactement à l'Ecosse, & est coupé de montagnes & de lacs, de hauteurs stériles, & de plaines inondées. Remarques sur les Calédoniens & les Méates.

Rien de plus farouche que les mœurs de ces anciens peuples. Ils n'avoient ni châteaux, ni villes ; ils ne connoissoient point l'agriculture. Des tentes leur tenoient lieu de maisons, & leurs bestiaux, la chasse, & quelques fruits fournissoient à leur subsistance. Le poisson qu'ils avoient sous la main, ils le négligeoient, ou s'en abstenoient par superstition. Ce que Dion raconte d'une sorte de nourriture qu'ils savoient se préparer, & dont un volume de la grosseur d'une féve suffisoit pour leur ôter la faim & la soif pendant long-tems, doit être relégué au pays des fables.

Leur habillement égaloit ou même ſurpaſſoit la ſimplicité de leur vivre. Malgré la rigueur du climat, ils marchoient preſque nuds. Un collier de fer, une ceinture de fer autour des reins, faiſoient leurs principaux ornemens. Le fer étoit pour eux une parure, comme l'or chez les nations policées. Ils s'imprimoient auſſi ſur différens endroits du corps diverſes figures d'animaux de toute eſpece : & c'étoit en partie pour ne point cacher ces embelliſſemens, qu'ils évitoient de ſe couvrir d'habits. D'ailleurs ils en étoient plus leſtes, plus diſpoſés à s'enforcer dans les lacs, dans les mares ; & nullement embarraſſés pour les traverſer à la nage. Dion avance qu'ils y paſſoient quelquefois pluſieurs jours de ſuite, la tête ſeulement hors de l'eau : ce qui n'eſt pas facile à croire. Mais on conçoit ſans peine que la dureté de la vie qu'ils menoient dans un climat rigoureux, fortifioit leurs corps & leurs courages contre le froid, contre la faim, contre tous les maux de la vie, & que ſi la néceſſité les contraignoit de demeurer cachés dans leurs forêts, ils ſe contentoient des racines & des herbages qu'ils y trouvoient pour leur nourriture.

J'ai

J'ai parlé ailleurs de la façon de ſe combattre des Bretons, qui étoit la même dans toute l'isle ; de leurs chariots de guerre, & de l'uſage qu'ils en faiſoient ; du courage & de l'agilité, qui les rendoient également propres ſoit à combattre de pied ferme, ſoit à eſcarmoucher. Dion obſerve que les chevaux des Calédoniens & des Méates étoient petits, mais très-légers à la courſe. Ils ne ſe ſervoient ni de cuiraſſes ni de caſques, qu'ils regardoient plutôt comme des empêchemens que comme des ſecours. Un bouclier étroit, une lance ſurmontée d'une pomme de fer dont ils frappoient leurs boucliers en allant au combat, une épée ſuſpendue à leur côté, voilà quelle étoit toute leur armure. *Hiſt. Rom. T. XII. l. XLI. p. 526.*

Pour ce qui eſt du gouvernement, on juge bien qu'à des peuples ſi farouches la liberté démocratique pouvoit ſeule convenir.

Courſes que font ces peuples ſur les terres Romaines. *Dio. lib. LXXV.*

Lorſque Severe marcha contre eux, ce n'étoit pas la premiere fois qu'il avoit été provoqué par leurs attaques. Pendant qu'il faiſoit la guerre contre les Parthes *, les Calédoniens & les

(*) *Le texte grec porte* παροιχω πολεμω. *Il eſt aiſé de faire de* παροίχω, *par le changement*

Méates s'étoient mis en mouvement ; & saisissant l'occasion que leur présentoit l'éloignement de l'empereur, & des principales forces de l'empire, ils avoient réduit Lupus, commandant romain dans la Grande Bretagne, à acheter d'eux la paix par de grosses sommes d'argent.

On peut croire qu'une telle paix fut pour eux une amorce de guerre. Peu d'années après, fideles à leur attrait dominant pour piller, ils recommencerent leurs courses sur les terres romaines, comme je l'ai dit : & Severe averti par son lieutenant, quoiqu'il fût accablé d'années & d'infirmités, partit avec une ardeur de jeune homme, pour aller s'ériger dans le Nord de nouveaux trophées, qui figurassent avec ceux qu'il avoit acquis en Orient. Il est probable qu'il arriva dans la Grande Bretagne l'an de J. C. 208. mais qu'il n'entra en action que l'année suivante. Il employa l'hiver à faire ses préparatifs, à amasser des troupes, de l'argent, des provisions de toute espece, & particuliérement des pontons, dont il prévoyoit qu'il auroit souvent besoin dans un pays tout coupé de marécages.

Severe les repousse au delà des golphes de Glora & de Bodoria.

Dio. lib. LXXVI. & Herod.

d'une seule lettre, παρδι'κω.

Les Barbares effrayés de voir l'empereur en perſonne dans leur isle, envoyerent lui demander le pardon du paſſé & la paix pour l'avenir. Mais Severe, que flattoient des idées de conquêtes, ne voulut point recevoir leurs ſoumiſſions : & laiſſant Géta ſon ſecond fils dans la province romaine pour y commander en ſon abſence, & prendre ſoin de tout ce qui lui ſeroit néceſſaire dans ſon expédition, il s'avança ſur les terres des ennemis à la tête de ſes légions menant avec lui Caracalla ſon fils aîné. Il ſe faiſoit porter en chaiſe, parce que ſa goutte l'empêchoit de pouvoir ſe tenir à cheval.

Il éprouva de grandes difficultés, & il fut obligé pour ſe frayer une route d'abattre des forêts, de couper des montagnes, de jetter des ponts ſur les rivieres, d'établir des chauſſées dans les marais. Il pénétra ainſi avec des fatigues infinies preſque juſqu'au nord de l'isle ſans trouver aucun corps d'armée des Barbares, qui lui fît face. Ils avoient pris le parti de ſe ſéparer en pluſieurs petits pelotons, & tantôt ils tomboient ſur les ſoldats romains qui s'écartoient, tantôt ils leur tendoient des pieges, en leur offrant des beſ-

tiaux aiſés, ce ſembloit, à enlever, & les attirant par cet appât dans des embuſcades préparées adroitement. Il n'y eut donc aucune action générale, mais un grand nombre de petits combats & d'eſcarmouches, où les Romains avoient ſouvent le déſavantage.

Le fruit que retira Severe de cette laborieuſe expédition fut d'étendre ſa domination juſqu'à l'intervalle qui ſépare les golphes Glota & Bodotria, foible compenſation pour cinquante mille Romains qui périrent, ſoit dans les combats, ſoit par les maladies, dont la cauſe principale fut la mauvaiſe qualité des eaux. Les Barbares lui abandonnerent, par un traité, l'eſpace compris entre le mur d'Antonin & les golphes que je viens de nommer, & ils ſe retirerent au delà. Pour les y tenir renfermés, Severe conſtruiſit un mur dont les reſtes ſubſiſtent encore aujourd'hui entre les golphes de Clyd & de Forth : & jamais l'empire romain n'a paſſé ces bornes dans la Grande Bretagne. La conquête de ce morceau de terre valut à Severe le titre de *Britannicus Maximus*, & à chacun de ſes deux fils celui de *Britannicus*.

Mur de Severe.

Spart. Sev. 18. *Cellar. Geogr. Ant.* 11. 4.

Ce n'étoit pas là de quoi conſoler le

Menées de Caracalla.

vainqueur des chagrins cruels que lui causoit son fils Caracalla. Pendant que la guerre duroit encore, obligé par ses infirmités, qui croissoient, de laisser en partie le soin des armées au jeune prince, il apprit que Caracalla, au lieu de s'occuper des devoirs d'un général, ne songeoit qu'à s'insinuer dans les esprits des officiers & des soldats, afin de parvenir à être reconnu seul empereur au préjudice de son frere, qu'il ne regardoit que comme un rival odieux. Il osoit même attaquer indirectement son pere: & les soldats, animés par ses secretes instigations, murmuroient de ce qu'un chef âgé & goutteux retardoit leur victoire.

contre son frere. *Dio*, & *Herod.*

Severe fit pourtant alors une action de vigueur. S'étant fait porter sur son tribunal au milieu de l'armée, il ordonna que l'on citât à comparoître en sa présence le prince son fils, & tous ceux qui gagnés par lui étoient entrés dans le complot; & il les condamna tous à mort, excepté le jeune empereur. Les coupables se prosternerent devant Severe, & demanderent grace avec larmes. Il tint ferme pendant quelque tems: & résolu néanmoins de leur pardonner, il porta la

Spart. Sev. 18 & *Aurel. Vict.*

main à ſa tête, & dit à haute voix : « Sentez-vous maintenant, que c'eſt » la tête qui commande & non les » pieds? » Cet avertiſſement, loin de corriger Caracalla, ne fit que le porter au dernier excès de fureur.

Il tente d'exciter une ſédition dans l'armée. Dio.

Il tenta d'abord d'exciter une ſédition dans l'armée. Après avoir arrangé ſon plan avec quelques ſoldats dont il s'aſſura, tout d'un coup il ſort de ſa tente en criant de toute ſa force qu'il étoit inſulté & maltraité par Caſtor. C'étoit le plus honnête homme de tous les affranchis de l'empereur, & celui qui avoit le plus de part en la confiance de ſon maître. Les ſoldats qui étoient prévenus, s'attrouperent autour de Caracalla : & déja l'aventure commençoit à faire du bruit dans le camp, lorſque Severe parut, & par le ſupplice des plus criminels, rétablit l'ordre & la tranquillité.

Il veut tuer ſon pere.

Caracalla ayant manqué ſon coup, la fureur l'aveugla au point de lui faire concevoir le projet d'un déteſtable parricide, qu'il ſe propoſa d'exécuter de ſa propre main. Severe ſe trouvant aſſez bien pour pouvoir monter à cheval, marchoit ſuivi de ſon fils, auſſi à cheval, à la tête de ſon armée, &

l'on appercevoit à quelque diſtance celle des ennemis. Ce malheureux fils laiſſa prendre les devans à ſon pere, & il tira ſon épée pour le frapper par derriere. Tous ceux qui accompagnoient les deux empereurs jetterent un grand cri, qui déconcerta le parricide. Severe ſe retourna, & voyant l'épée nue, il fut aſſez maître de lui pour ne pas dire une ſeule parole. Il continua ſa marche, acheva ce qu'il avoit à faire : après quoi étant rentré dans ſa tente, & s'étant couché ſur ſon lit, il manda ſon fils, Papinien, préfet du prétoire, & l'affranchi Caſtor. Il parla au coupable d'un grand ſens froid. Il lui mit ſous les yeux l'énormité de ſon crime, inſiſtant particuliérement ſur la témérité d'un ſi affreux attentat, entrepris en plein jour, & à la vue de deux armées. « Si vous voulez me » tuer, ajouta-t-il, prenez cette épée, » (il en avoit fait mettre une à côté de » lui) exécutez ici votre deſſein. Vous » êtes jeune & vigoureux, & moi je » ſuis un vieillard infirme, actuelle- » ment couché ſur un lit. La choſe vous » eſt aiſée. Ou ſi la honte retient votre » main, ordonnez à Papinien ici pré- » ſent de vous défaire de moi. Il vous

» obéira, puiſque vous êtes ſon em-» pereur. » Severe s'en tint-là : bien crédule, s'il ſe flattoit que des paroles puſſent faire impreſſion ſur un cœur horriblement endurci. Il blâmoit ſouvent dans ſes diſcours d'indulgence exceſſive de Marc Aurèle, qui avoit laiſſé vivre un fils indigne de lui : & il imitoit cette indulgence à l'égard de Caracalla, plus criminel ſans comparaiſon que Commode. Quelques-uns ont dit néanmoins qu'il eut deſſein de punir de mort le crime de ſon fils, & qu'il en fut détourné par ſes préfets du prétoire. Mais l'autre récit, qui eſt de Dion, paroît préférable.

Nouvelle révolte des Bretons.

Une nouvelle révolte des peuples Bretons, qui venoient, comme je l'ai dit, de ſe ſoumettre, irrita étrangement Severe. Dans la colere qu'il en conçut, il exhorta ſes ſoldats aſſemblés à ne faire aucun quartier aux rebelles, empruntant les expreſſions barbares d'Agamemnon dans Homere : « (a) Qu'aucun n'évite la mort, qu'au-» cun n'échappe à votre épée, non

(a) ....Τῶν μή τις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον
Χεῖρας ὑμετέρας μηδ' ὃντινα γαστερὶ μήλων
Κῆρον ἐόντα φέρος, μηδ' ὃς φύγοι.
Iliad. VI, v. 57.

» pas même l'enfant encore caché dans » le ſein de ſa mere. »

La maladie & la mort l'empêcherent d'accomplir ſa vengeance. Tourmenté cruellement de la goutte depuis long-tems, les chagrins violens & continuels que lui donnoit ſon fils, aigrirent conſidérablement le mal. On ajoute même que ce fils dénaturé entreprit de corrompre les médecins de ſon pere afin qu'ils hâtaſſent une mort, qui prochaine & inévitable tardoit néanmoins trop au gré de ſes vœux parricides; & qu'il réuſſit auprès de quelques-uns. Maladie & mort de Severe. *Dio. & Herod.*

Dans cette derniere maladie Severe avoit près de lui ſes deux fils. Il les exhorta à la concorde, & il leur fit lire dans cette vue l'excellent diſcours que Micipſa mourant tient dans Salluſte à ſes fils & à Jugurtha. Il en étoit lui-même fort plein, & il en tranſporta quelques paroles dans une petite récapitulation qu'il ſe faiſoit à lui-même de ſes exploits & de ſes ſuccès (*a*) « J'ai » trouvé, dit-il, la République dans *Spart. Sev.* 23.

(*a*) Turbatam Rempublicam ubique accepi, pacatam .... relinquo ſenex & pedibus æger; firmum Imperium Antoninis meis relinquens ſi boni erunt; imbecillum, ſi mali.

» le désordre & dans le trouble : je la
» laisse tranquille au-dedans & au-de-
» hors. L'Orient & le Nord sont paci-
» fiés par mes soins. Je remets à mes fils
» un empire puissant & durable, s'ils
» sont gens de bien : foible & caduc,
» s'ils aiment mieux être vicieux. »

A ces idées de triomphe en succéderent d'autres plus convenables à sa situation actuelle. Il sentit le néant d'une grandeur qui lui échappoit. (a) « J'ai été tout, dit-il : & il ne m'en » reste aucun fruit. » Il se fit apporter l'urne où l'on devoit mettre ses cendres ; & l'ayant considérée & maniée, il lui adressa ces paroles : « Tu (b) ren- » fermeras celui que n'a pu contenir » l'univers. »

Spart. 18. & Aurel. Vict.

Dio.

L'activité, qui faisoit le fond de son caractere, se manifesta jusques dans ses derniers momens. Déja presque expirant, il donna pour mot à l'officier qui le lui demandoit : « Travail- » lons. » Et il disoit à ceux qui environnoient son lit : « Voyons, qu'a- » vons-nous à faire ? »

Spart. 23. & Dio.

Son intention étoit que ses deux fils

Spart. 23.

(a) Omnia fui, & nihil expedit.

(a) Χωρὶς σεις ἄνδρα ὄντα οἱ κυμεγηκέχαρηκεν.

lui ſuccédaſſent avec égalité de pouvoir : & conformément à ce plan, il avoit ſouhaité quelque tems avant ſa mort, que l'on doublât la ſtatue d'or de la Fortune qui avoit coutume d'être placée dans la chambre de l'empereur, afin que ſes fils euſſent chacun la leur. L'ouvrage n'ayant pas pu être fait aſſez tôt, il ordonna que lorſqu'il ne ſeroit plus, la fortune impériale changeât chaque jour de demeure, & fût portée alternativement chez les deux Auguſtes. Mais Caracalla n'eut aucun égard à cet arrangement. Il s'empara ſeul de la ſtatue, ſans vouloir en faire part à ſon frere.

Severe ſouffroit des douleurs cruelles : & ſi nous en croyons l'épitome de Victor, il ſouhaita de les terminer par le poiſon. Il éprouva ainſi l'effet de l'imprécation de Quintillus mourant. Car on lui refuſa ce ſecours funeſte. Il prit le parti de charger à deſſein ſon eſtomac de beaucoup de nourriture, & il ſe procura par ce moyen une indigeſtion qui l'emporta. Il mourut à Yorck, l'an de Rome 960, de J. C. 209, ayant vécu ſoixante-&-cinq ans, neuf mois, & vingt cinq jours. La durée de ſon regne fut de

Vict. Epit.

Spart. 17. Dio.

dix-ſept ans, huit mois & trois jours. Ses fils célébrerent ſur le lieu ſes funérailles : & après que ſon corps eut été brûlé, ils en recueillirent les cendres dans une urne * de porphyre, qu'ils porterent avec eux à Rome.

Jugement ſur le caractere & le mérite de Severe. *Spart.* 9. & 18.

Spartien témoigne que Severe fut extrêmement eſtimé & regretté après ſa mort, & que le ſénat lui appliqua ce qui a été dit d'Auguſte : qu'il n'eût dû jamais naître, ou ne jamais mourir. C'étoit paſſer les bornes ſans doute : & Spartien lui-même aſſigne la cauſe de ce jugement trop favorable. Severe dut beaucoup à la comparaiſon que l'on fit de lui avec ſes ſucceſſeurs, qui pendant un eſpace de ſoixante ans furent tous, à l'exception d'Alexandre fils de Mamée, plutôt des brigands que des princes.

On doit convenir qu'il fut réellement eſtimable par certains endroits. Son activité tient du prodige. Il ſut maintenir la tranquillité au-dedans de l'empire par un gouvernement ferme, vigilant, qui pourvoyoit à tout avec une attention infatigable. Il ſoutint la gloire des armes romaines contre l'é-

* *Selon Hérodien, l'urne étoit d'albâtre ; ſelon Spartien, d'or.*

tranger, & il les fit reſpecter aux deux bouts de l'univers.

Je ne vois pourtant rien qui lui aſſure le titre de grand guerrier, que lui donnent aſſez communément les écrivains. J'ai obſervé que dans la guerre contre Niger, où il s'agiſſoit de ſa propre querelle, il ne ſe trouva à aucun des trois combats qui la décidérent. Dans la bataille de Lyon, où il commandoit ſes troupes en perſonne, la victoire balança beaucoup, & elle paroît avoir été déterminée en ſa faveur par un de ſes lieutenans. Ses exploits contre les Parthes & contre les Bretons n'ont rien de fort mémorable. Les difficultés qu'il réuſſit à vaincre n'étoient pas grandes, & il échoua au ſiege d'Atra. Si le ſuccès général dans ces guerres répondit à ſes vœux, il avoit des forces tellement ſupérieures, qu'à le bien prendre, les Romains furent vainqueurs plutôt que Severe.

Sa politique dans le gouvernement intérieur des affaires mérita ſouvent le nom de fourberie. Il faiſoit en pluſieurs choſes le bien public, mais toujours en vue de ſes intérêts particuliers. Je découvre en lui de la fineſſe & de la ruſe; je n'y vois rien d'élevé, rien de

noble, rien de franc, rien de généreux. Il ne paroît occupé que de lui-même & de l'établiſſement de ſa famille. C'eſt par rapport à cette fin qu'il accrut & fortifia la puiſſance énorme des gens de guerre, qui étoit la grande plaie de l'empire.

Il eſt inutile de parler de ſa cruauté & de ſes rapines, qui furent monſtrueuſes, & qui ne ſouffrent aucune excuſe. Il pouſſa l'eſprit de vengeance juſqu'à vouloir, en haine de Didius Julianus, abolir les décrets de ſon biſayeul Salvius Julianus, fameux juriſconſulte, & auteur de l'édit perpétuel ſous Adrien. Mais la ſageſſe & l'équité des déciſions de Salvius en maintinrent l'autorité contre toute la puiſſance de Severe.

Aur. Vict.

C'eſt encore un trait qui ne lui fait pas d'honneur, que de s'être peu embarraſſé des diſcours que l'on tenoit à ſon ſujet. Qui néglige ſa réputation, eſt bien diſpoſé à compter pour peu la vertu.

Dio.

De cette diſcuſſion il réſulte que ſi l'on peut lui donner place à certains égards parmi les grands princes, il n'eſt pas permis de le mettre au rang des bons.

Sa conduite privée ne ſe préſente pas non plus d'une maniere avantageuſe. Il fut, dit-on, bon ami, ami fidele : & l'on cite Latéranus, Cilo, Anullinus, Baſſus, qu'il aima conſtamment, & qu'il combla de richeſſes. Mais il pécha par excès en ce genre à l'égard de Plautien, pour qui il porta la confiance juſqu'à l'aveuglement. Mari trop indulgent, il garda une épouſe qui le déshonoroit par ſes vices, & qui ſe rendit même ſuſpecte d'une conſpiration contre lui. Pere mou, il ſe laiſſa donner la loi par ſes enfans. Il ſemble donc moins eſtimable encore comme homme, que comme prince : & ſous quelque face qu'on le conſidere, on trouve toujours en lui moins à louer qu'à blâmer.

Vict. Epit.

Spart. 18. & Aurel. Vict.

Il fut lettré, ou plutôt amateur des lettres & de la philoſophie. Car il n'eut pas le tems de s'y rendre habile, ni de ſe perfectionner dans l'éloquence grecque ou latine. Un auteur témoigne qu'il avoit plus en main ſa langue maternelle, qui étoit la Punique.

Goût de Severe pour les Lettres. Il compoſa des Mémoires de ſa vie.

Dio. Vict. Epit. Aurel. Vict.

Il écrivit pourtant en latin des mémoires de ſa vie publique & privée, dont Aurélius Victor loue la fidélité jointe aux ornemens du ſtyle. Dion

Dio. lib. LXXV pag. 853. n'en penſe pas ſi avantageuſement, & il accuſe aſſez clairement Severe d'avoir peu reſpecté la vérité dans ſes récits : reproche extrêmement vraiſemblable en ſoi, quand il ne ſeroit pas appuyé de l'autorité d'un écrivain contemporain. Severe prenoit grand ſoin de s'y juſtifier ſur l'article de la cruauté : & l'on voit par les faits de quelle force & de quelle ſolidité devoit être ſon apologie.

Spart. Sev. 18.

L'Impératrice Julie auſſi aima les Sciences & les Savans.

L'impératrice Julie ſa femme, aima auſſi les ſciences & les ſavans. J'ai rapporté par quel motif elle ſe livra à ce genre d'occupation. Elle tenoit cercle chez elle, non des dames oiſives, mais de philoſophes & de gens de lettres. Nous avons vu néanmoins que l'étude ne rempliſſoit pas tout ſon tems. Ce fut à ſa priere que Philoſtrate écrivit la vie d'Apollonius de Tyanes. Si nous jugeons par cet ouvrage du goût qui régnoit dans les doctes converſations de l'impératrice, nous penſerons qu'on y étoit bien plus occupé de l'élégance du ſtyle, & de recherches prétendues curieuſes, que de la ſolidité des choſes & de l'amour du vrai.

Dio. lib. LXXV. p. 858.

Philoſtr. Ap. l. 3.

Savans qui

Parmi les ſavans qui fleurirent ſous

le regne de Severe, Philoſtrate tenoit donc un rang diſtingué : ce qui ne nous donne pas une grande idée des autres. La plupart en effet étoient des ſophiſtes, parmi leſquels Antipater, natif d'Hiérapolis en Phrygie, peut être conſidéré comme le plus illuſtre. Ce ſophiſte réuſſiſſoit mieux à parler ſur-le-champ, qu'à compoſer des diſcours limés : & Severe le plaça ſelon ſon talent, en le choiſiſſant pour ſecrétaire des lettres qu'il falloit écrire en grec. Antipater s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Habile à ſe revêtir du caractere qu'il étoit chargé de ſoutenir, il faiſoit parler l'empereur dans ſes lettres avec toute la dignité qui convient au rang ſuprême : clarté dans les expreſſions, nobleſſe & élévation dans les ſentimens & dans les penſées, élocution coulante & naiſſant des choſes mêmes, nulle affectation d'ornemens ni de tranſitions recherchées. Il eut part à l'éducation des deux princes enfans de Severe, & il en fut récompenſé par le conſulat & par le gouvernement de Bithynie. Dans cette derniere charge il montra trop de rigueur, il verſoit trop aiſément le ſang ; & pour cette raiſon, il

fleurirent ſous le regne de Severe. Philoſtrate.

Antipater ſophiſte. *Phil. Soph. II.* 24.

fut révoqué. Après la mort de Géta, tué par Caracalla ſous prétexte d'embûches dreſſées contre ſa vie, Antipater eut le courage d'écrire au farouche meurtrier: « C'eſt une grande douleur » pour moi, que deux princes à qui » j'avois appris à ſe ſervir des armes » pour leur défenſe mutuelle, les aient » tournées l'un contre l'autre. » Il ſuppoſoit la vérité du prétexte allégué par Caracalla. Mais avec cet affoibliſſement, le reproche ne laiſſe pas d'avoir encore aſſez de force, pour faire honneur à celui qui oſa l'adreſſer à un ſi barbare empereur.

Diogene de Laerte. *Menag Obſerv. in Laert*

On rapporte auſſi au tems de Severe, ſur des conjectures qui ont quelque probabilité, Diogéne de Laerte, écrivain plus néceſſaire à ceux qui veulent connoître l'ancienne philoſophie, qu'eſtimable pour ſes talens. Nous avons de lui en dix livres les vies de quatre-vingt-deux philoſophes, avec l'expoſition de leurs dogmes, & leurs dits les plus mémorables. On convient que cet auteur entendoit aſſez peu la matiere; & que les notions qu'il donne des opinions des philoſophes ſont trop abrégées, ſouvent confuſes & bien éloignées de la préciſion

qu'exigent ſinguliérement les ſujets qu'il a entrepris de traiter. Avec ce défaut, qui eſt grand, Diogéne de Laerte eſt néanmoins précieux aux ſavans, qui trouvent dans ſon ouvrage bien des choſes qu'ils chercheroient inutilement ailleurs. Son ſtyle eſt ſec & ſans ornemens : mais peut-être n'en convient-il que mieux à des matieres qui veulent être préſentées clairement, & non pas embellies. Il adreſſe la parole dans ſon ouvrage à une dame, qu'il ne déſigne que par la qualité d'amatrice de Platon. On croit que c'eſt Arria, dont le goût pour la philoſophie & pour les belles connoiſſances eſt loué dans le traité attribué à Galien ſur la thériaque. Le ſurnom de *Laertius*, que porte l'auteur dont je parle, lui vient apparemment de *Laerte* ville de Cilicie, où il aura pris naiſſance.

J'ai déja dit que Solin, qui nous a laiſſé une collection de choſes mémorables ſous le titre de *Polyhiſtor*, paroît à pluſieurs être le même que C. Julius Solo, ſénateur ſous Commode & ſous Severe, & mis à mort par ce dernier. Son ouvrage n'eſt qu'une ſimple compilation, dans laquelle il n'a rien Solin.

mis du ſien, & s'eſt ſur-tout aidé de Pline le naturaliſte.

Eruption du Véſuve. *Dio lib. LXXVI. p.* 860. Il y eut ſous le regne de Severe, peu avant la chûte de Plautien, une éruption du Véſuve, qui allarma la Campanie, ſans néanmoins y cauſer de ravages.

Monſtre marin. *Dio. lib. LXXV. p.* 858. Dion fait mention d'un monſtre marin d'une grandeur énorme, qui vint échouer dans le port d'Auguſte près de la ville que nous nommons aujourd'hui Porto. On le prit, & on en fit une repréſentation dans laquelle on garda toutes les dimenſions de l'animal. La capacité en fut telle, qu'elle put contenir cinquante ours.

Comete. Le même auteur cite auſſi une comete qui parut au ciel, & qui ne manqua pas d'être regardée comme un préſage fatal.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

FASTES DU REGNE DE CARACALLA.

. . . . GENTIANUS. — An. R. 962. De J. C. 211.
. . . . . BASSUS.

Caracalla & Géta, empereurs enſemble.

Cruautés exercées par Caracalla.

Paix conclue avec les Calédoniens.

Feinte réconciliation entre les deux freres.

Ils partent de la Grande Bretagne, & reviennent à Rome. Leur diviſion éclate dans toute la marche.

Apothéoſe de Severe.

C. JULIUS ASPER.
. . . JULIUS ASPER. — An. R. 963. De J. C. 212

Géta tué par ſon frere dans les bras de leur commune mere, vers le 27 février.

Caracalla reconnu ſeul empereur par les prétoriens, fait ſon apologie devant le ſénat, & rappelle tous les exilés.

Apothéoſe de Géta.

Maſſacre de tous ſes amis & partiſans. Les flots de ſang coulent dans Rome. Mort de Papinien.

Droit de citoyen rendu commun à tous les ſujets de l'empire.

An. R. 964. De J. C. 213. M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS IV.
D. CŒLIUS BALBINUS II.

Balbin, ſecond conſul de cette année, eſt celui qui dans la ſuite fut fait empereur par le ſénat avec Pupiénus Maximus contre Maximin.

Gordien l'ancien géra auſſi le conſulat, pendant une partie de cette année.

Caracalla vient dans les Gaules, & il y exerce beaucoup de rapines & de cruautés.

An. R. 965. De J. C. 214. ..... MESSALA.
SABINUS.

Uſage des *Caracalles*, habillement Gaulois, introduit dans Rome & dans les armées par l'empereur. C'eſt de là

que lui eſt venu le nom de *Caracalla*.

Guerre contre les Cennes, peuple germain, & contre les Allemands. Premiere mention des Allemands dans l'hiſtoire. Caracalla achete d'eux la paix, & comme s'il en eût été vainqueur, il prend le ſurnom d'*Alamannicus*.

.... LÆTUS II. An. R. 966
....CEREALIS. De J.C. 215.

Il paſſe dans la Dace.

Guerre contre les Gétes, qui ſont ici les Gots. Premiere mention des Gots dans l'hiſtoire romaine.

Caracalla vient en Thrace, paſſe en Aſie, implore inutilement le ſecours d'Eſculape à Pergame, contre les maladies qu'il ſouffroit dans le corps & dans l'eſprit. Il viſite Ilium, & rend de grands honneurs à la mémoire d'Achille.

C. ATIUS SABINUS II. An. R. 967.
... CORNELIUS ANULLINUS. De J.C. 216.

Il vient à Antioche.

Mort de Vologéſe, roi des Parthes. Diſſenſion entre ſes deux fils, qui donne à Caracalla la hardieſſe de menacer les Parthes de la guerre, ſi on ne lui

rend deux transfuges importans, Tiridate & Antiochus. Ils lui ſont rendus, & il paroît ſatisfait.

Sa perfidie envers Abgare, roi d'Edeſſe, & envers le roi d'Arménie. Il s'empare de l'état d'Abgare. Les Arméniens prennent les armes, & défont Théocrite, miſérable danſeur, mis à la tête de l'armée romaine par Caracalla.

Cet empereur ſe tranſporte à Alexandrie, & en maſſacre les habitans.

Il revient à Antioche, & cherche querelle à Artabane, roi des Parthes. Il le ſurprend au dépourvu, s'empare d'Arbéle, court la Médie, s'approche de la ville royale, ſans trouver nulle part d'ennemi. Pour ces exploits, il s'attribue le nom de Parthique.

An. R. 968. C. BRUTTIUS PRÆSENS.
De J. C. 217. T. MESSIUS EXTRICATUS.

Lorſqu'il ſe préparoit à entrer de nouveau en campagne contre les Parthes, qui de leur côté s'étoient diſpoſés à le bien recevoir, Macrin, ſon préfet du prétoire, conſpire contre lui.

Caracalla eſt tué le huit avril.

§. I.

CARACALLA.

Origine du nom de Caracalla. Géta appellé Antonin, aussi bien que son frere. Caracalla n'ayant pu réussir à se faire déclarer seul empereur, feint de se réconcilier avec son frere. Cruautés exercées par Caracalla. Il fait la paix avec les Barbares, et revient à Rome avec son frere. La haine des deux freres éclate de nouveau. Leur entrée dans Rome. Apothéose de Severe. Les deux freres cherchent mutuellement à se détruire. Projet de partage, qui échoue. Caracalla fait tuer son frere dans les bras de leur mere. Il obtient des prétoriens et par flatteries et par largesses, que Géta soit déclaré ennemi public. Apothéose de Géta. Carnage des amis de Géta. Mort de Papinien. Fabius Cilo traité outrageusement. Julius Asper relégué. Autres grands personnages mis à mort. Une fille de Marc Aurele. Pompéien, petit-fils de Marc Aurele.

Severe cousin germain de Caracalla. Le fils de l'empereur Pertinax. Thrasea Priscus. Sérénus Sammonicus. Haine de Caracalla contre la mémoire de son frere. Trouble de son ame et remords. Jeux et spectacles, dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté. Il peut être regardé comme un second Caligula. Autres traits de la cruauté de Caracalla. Extorsions et rapines poussées à tout excès. Ses prodigalités pour les soldats. Pour les flatteurs; en jeux et en spectacles. Il combattoit lui-même contre les bêtes, et couroit dans le cirque. Son mépris pour les lettres, et son ignorance. Il rendoit rarement la justice. Dégoûts qu'il faisoit éprouver à ses assesseurs. Sa curiosité. Soldats chargés de tout épier, pour lui en rendre compte. Ses ministres choisis parmi les plus indignes de tous les hommes. Ses débauches jointes à l'affectation de zele pour la pureté des mœurs. Prétendu zele de la religion, accompagné du goût pour la magie et pour l'astronomie judiciaire. Contradiction universelle entre sa pratique et son langage. Monnoie prodigieuse-

ment altérée. Il attaque le sénat et le peuple par des invectives. Il ne prenoit conseil que de lui-même. Il communique le droit de citoyens Romains à tous les habitans de l'empire. Sa passion folle pour Alexandre. Il affecte de se plaire aux exercices et aux travaux militaires, se confondant avec les soldats. Il vient dans les Gaules, et y commet beaucoup de violences. Il passe le Rhin, et fait la guerre aux Cennes et aux Allemans. Courage féroce des femmes Germaines. Caracalla méprisé des Barbares, achete d'eux la paix. Il prend du goût pour les Germains, et imite leur habillement. Il vient sur le bas Danube, remporte de légers avantages sur les Gots, fait un traité avec les Daces. Il passe en Thrace. Il traverse l'Hellespont, vient à Illium, honore le tombeau d'Achille A Pergame, il implore le secours d'Esculape pour être délivré des maladies qui lui tourmentoient le corps et l'esprit. Il passe l'hiver à Nicomédie, se disposant à la guerre contre les Parthes. Il vient a Antioche. Le Roi des Parthes se

soumet à ce qu'il lui demande, et obtient la paix. Perfidie de Caracalla envers Abgare roi d'Edesse. L'Osrhoéne soumise. Pareille perfidie envers le roi d'Arménie. Les Arméniens prennent les armes. Caracalla vante ses exploits et ses fatigues militaires. Il vient à Alexandrie, et il y exerce un horrible massacre. L'entrée au sénat accordée aux Alexandrins. Caracalla demande au roi des Parthes sa fille en mariage, et sur son refus, il renouvelle la guerre. Ses exploits de peu de valeur. Il se fait donner le titre de Parthique. Macrin, irrité par Caracalla, et allarmé, conspire contre lui. Caracalla est tué. Instabilité des grandeurs humaines, prouvée par les malheurs de la famille de Severe. Imputations fausses, ou du moins incertaines, avancées contre Caracalla. Tous le haïrent, excepté les gens de guerre. Ouvrages dont il embellit Rome. On l'a dit pere d'Héliogabale. Oppien poëte grec a vécu sous Caracalla.

QUOIQUE les deux freres, Caracalla & Géta, aient commencé de régner enſemble, je ne nomme dans le titre que l'aîné, parce que le ſecond ne jouit que très-peu de tems du rang ſuprême, & le perdit bientôt avec la vie.

Le nom de *Caracalla*, par lequel nous déſignons l'empereur dont je vais écrire le regne, n'eſt qu'une eſpece de ſobriquet, qu'il ne prit jamais lui-même. Il fut d'abord nommé Baſſianus, du nom de ſon ayeul maternel Baſſianus prêtre du ſoleil en Phénicie, pere de l'impératrice Julie, & de Julia Méſa, dont il ſera beaucoup parlé dans la ſuite. Severe devenu empereur, & ſe préparant peu d'années après à aſſocier ſon fils à l'empire, lui fit quitter ce nom qui dénotoit la condition privée, & même une origine aſſez obſcure; & il y ſubſtitua les noms magnifiques & reſpectés de *Marc Aurèle Antonin*, qui paſſerent en uſage, & qui ſont les ſeuls dont le prince ſe ſoit ſervi dans la ſuite. Mais comme il en déshonoroit la ſplendeur par ſa conduite, ce même prince ayant pris goût pour une ſorte d'ha-

Origine du nom de *Caracalla*. *Dio. lib. LXXVII. p* 851. 890. & 892. *Spart. Carac* 9. *Vict. Epit.*

billement Gaulois appellé *Caracalla*, enſorte qu'il le portoit par préférence & qu'il en fit diſtribution aux ſoldats, & aux habitans de Rome, afin qu'ils le portaſſent comme lui, on lui donna à cette occaſion dans les entretiens particuliers le nom de *Caracalla*, qui lui eſt reſté comme perſonnel, & propre à le déſigner ſans équivoque.

Géta appellé Antonin, auſſi-bien que ſon frere.

Son frere P. Septimius Géta ne changea point ſes noms, mais il ajouta celui d'Antonin; nom qui étoit alors l'objet de la vénération publique & que Severe eût ſouhaité rendre commun à tous les empereurs, comme celui d'Auguſte. Son admiration & ſon reſpect pour ce nom alloient juſqu'à l'enthouſiaſme, & il regardoit comme une très-grande gloire pour lui de laiſſer pour ſucceſſeurs deux Antonins: gloire frivole, & bien démentie par l'événement, puiſque l'un périt par l'épée de ſon frere, & l'autre par ſa propre fureur.

Spart. Sev. 19. & 20.

Caracalla n'ayant pu reuſſir à ſe faire déclarer ſeul empereur feint de ſe réconcilier avec ſon frere.

Caracalla ambitieux de régner ſeul, avoit ſouvent tenté de ſe défaire de Géta, du vivant même de Severe. La ſouveraine puiſſance, dont il ſe vit par la mort de ſon pere en pleine poſſeſſion, lui facilitoit l'exécution de ſon

plan criminel : & il commença à le manifeſter, en agiſſant auprès des gens de guerre pour les engager à le déclarer ſeul empereur. Il n'épargna ni libéralités, ni promeſſes : il mit en œuvre tous les reſſorts qu'il put imaginer. Mais les ſoldats attachés à la mémoire de Severe, reſpectant ſes volontés, regardant les deux princes comme leurs éleves & leurs nourriſſons, à qui ils devoient une égale tendreſſe, ſe ſentant même plus portés d'inclination pour Géta, qui reſſembloit beaucoup à ſon pere, & qui montroit un caractere de douceur & d'humanité, ſe refuſerent à toutes les ſollicitations de Caracalla. Ainſi tous les titres d'honneur demeurerent communs aux deux freres, à l'exception de celui de grand pontife, que l'aîné ſe réſerva, comme avoit fait Marc Auréle lorſqu'il s'aſſocia L. Vérus. Il y eut même entre eux une réconciliation apparente. Ils ne purent réſiſter aux exhortations & aux prieres de l'impératrice Julie, & de tous les anciens amis & conſeillers de Severe, qui les preſſoient vivement d'éteindre une haine funeſte, & de vivre dans l'union à laquelle la liaiſon du ſang & l'intérêt

Herod. l. III
Dio, lib. LXXVII.
An. R. 962. De J. C. 211.

Tillem.

commun les invitoient. Ils s'embraſſerent & ſe promirent mutuellement une amitié fraternelle, pendant qu'ils conſervoient dans leur cœur l'animoſité des plus implacables ennemis.

Ils commencerent donc à régner enſemble, au moins quant au titre. Car dans la réalité Caracalla, plus violent, plus emporté, jouit ſeul de la puiſſance, & il montra tout d'un coup quel horrible uſage il en prétendoit faire. Il remplit de ſang toute la maiſon impériale. Il tua les médecins qui avoient réſiſté à ſes inſtances parricides; l'affranchi Evode, qui avoit préſidé à ſon éducation, & qui l'exhortoit à vivre en bonne intelligence avec ſon frere; l'affranchi Caſtor, qui avoit mérité toute la confiance de ſon pere, & qui par-là ne pouvoit manquer d'être odieux au fils. Il envoya égorger dans leur exil Plautilla ſa femme & Plautus ſon beau-frere. Papinien étoit trop amateur de la vertu pour plaire à un tel empereur. Il fut deſtitué de la charge de préfet du prétoire: & cette diſgrace n'étoit que le prélude d'un ſort encore plus triſte, qui l'attendoit. A ces exploits de cruauté & d'injuſtice coutre les ſiens, Cara-

Cruautés exercées par Caracalla.

calla joignit la molleſſe à l'égard des ennemis. Il fit la paix avec les Calédoniens, en abandonnant les forts avancés que Severe avoit conſtruits dans leur pays pour les tenir en reſpect. Il n'avoit rien de plus preſſé que de revenir à Rome : & il partit de la Grande Bretagne le plus promptement qu'il lui fut poſſible, accompagné de ſa mere & de ſon frere.

Il fait la paix avec les Barbares & revient à Rome avec ſon frere.

Malgré la réconciliation prétendue des deux princes, la diviſion éclata entre eux dans tout le chemin. Ils ne prenoient point le même logement : ils ne mangoient point à la même table : ils vivoient dans une défiance continuelle l'un à l'égard de l'autre, & ils uſoient de précautions infinies contre le poiſon qui pourroit ſe trouver mêlé dans leur breuvage ou leur nourriture : enfin lorſqu'ils furent arrivés à Rome, ils partagerent entre eux le palais impérial, qui étoit plus grand qu'aucune ville de province, & ils ſe fortifierent chacun de leur côté par des gardes & des barricades : qui fermoient toute communication d'une partie à l'autre.

La haine des deux freres éclate de nouveau *Herod. l. IV.*

Ils firent pourtant leur entrée en commun dans Rome. Tout le peuple couronné de laurier ſortit au-devant

Leur entrée dans Rome.

d'eux : le ſénat en corps les harangua hors desportes. Ils entrerent enfuite en pompe, marchant les premiers avec tous les ornemens de la dignité impériale. Suivoient les conſuls, qui portoient l'urne où étoient renfermées les cendres de Severe : & tous ceux qui venoient ſaluer les nouveaux empereurs, rendoient auſſi leurs hommages à l'urne ſépulcrale de leur pere. Elle fut portée au tombeau des Antonins. De-là on ſe rendit au Capitole, pour y offrir les ſacrifices uſités dans les entrées ſolemnelles des empereurs.

Apothéoſe de Severe.

Severe fut mis au rang des Dieux : & ſes deux fils concoururent encore pour la cérémonie de l'Apothéoſe, qui fut célébrée avec beaucoup de magnificence. Hérodien nous en donne la deſcription. Mais comme j'ai rendu un compte détaillé, d'après Dion, des obſéques de Pertinax, pour éviter les redites, je n'emprunterai ici d'Hérodien que deux circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans le récit de l'autre hiſtorien.

La premiere eſt que pendant ſept jours que la figure de cire repréſentant le prince mort, étoit expoſée ſur un lit

de parade, les médecins, comme s'il n'eût été que malade s'aſſembloient tous les jours autour du lit pour conſulter, & faiſoient enſuite leur rapport annonçant une ſanté qui dépériſſoit, & une fin prochaine : comédie ſinguliere, dont l'équivalent a paſſé dans nos mœurs.

La ſeconde obſervation que j'ai à faire, regarde la ſtructure du bûcher, qui étoit un bâtiment quarré à pluſieurs étages. Ces étages alloient toujours en diminuant juſqu'au dernier, qui n'étoit qu'une petite loge. Dans la chambre du ſecond on plaçoit le lit & la figure du prince mort. Le dernier & le plus haut étage enfermoit l'aigle, qui devoit en s'envolant porter au ciel l'ame de l'empereur.

Les deux freres cherchent mutuellement à ſe détruire. *Dio, lib. LXXVII. Herod. l. IV.*

Les fils de Severe, après s'être réunis pour rendre les derniers honneurs à la mémoire de leur pere, ne furent plus occupés que de la haine qui les animoit à ſe détruire l'un l'autre. Sur ce point nos auteurs ne remarquent entre eux d'autre différence, ſinon que les procédés de l'aîné étoient plus violens. Mais chacun de ſon côté cabaloit contre ſon frere, pour parvenir à régner ſeul : chacun par intrigues ſe-

cretes, par gratifications, par promeſſes, cherchoit à ſe faire des créatures. Et Géta réuſſiſſoit à s'attacher un plus grand nombre de partiſans, parce qu'il ſe montroit plus ouvert, plus acceſſible, plus affable. Il témoignoit de l'amitié & de la bonté à ceux qui l'approchoient. D'ailleurs ſes inclinations étoient décentes. Il avoit du goût pour les lettres & pour ceux qui les cultivoient: & dans les exercices du corps, il ne s'adonnoit qu'à ceux qui n'avoient rien d'ignoble, & qui pouvoient compatir avec ſon rang. Au contraire Caracalla étoit dur & ſauvage, prompt à ſe mettre en colere, toujours menaçant, plus curieux de ſe faire craindre que de ſe faire aimer. Il affectoit des manieres ſoldateſques, & une ardeur pour la guerre & pour les armes, dans laquelle il entroit beaucoup de politique & de vanité.

Projet de partage, qui échoue.

Il étoit aiſé de prévoir les ſuites funeſtes d'une haine ſi furieuſe & ſi acharnée entre deux freres qui poſſédant par indivis le ſouverain commandement, avoient à chaque inſtant occaſion & intérêt de ſe heurter. S'il s'agiſſoit de nommer aux charges, chacun vouloit placer ſes amis. S'ils ju-

geoient enſemble les cauſes, ils prenoient toujours des ſentimens contraires, au grand préjudice des plaideurs & du bon droit. Ils ſe trouvoient eux-mêmes fatigués de leurs diſſenſions éternelles ſur les grandes & ſur les petites choſes, ils crurent que le meilleur expédient pour les terminer étoit de partager l'empire. Ils ſe concerterent d'aſſez bonne grace ſur ce projet, qui tendoit à les ſéparer pour ne ſe revoir jamais. Géta cédoit à ſon frere Rome & tout l'Occident, & il prenoit pour lui l'Aſie & les contrées Orientales, comptant établir ſa réſidence à Antioche, ou à Alexandrie. La Propontide étoit une barriere naturelle, qui auroit borné de part & d'autre les deux états, & il y auroit eu garniſon entretenue à Byzance, & à Chalcédoine, pour empêcher le paſſage & la communication de l'un à l'autre. Pour ce qui eſt de l'Afrique, la partie occidentale de cette région, c'eſt-à-dire, la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique propre, devoient appartenir à Caracalla: Géta auroit eu dans ſon lot le côté de l'Orient.

Ce plan, qui convenoit aux deux freres, n'étoit point goûté des pre-

miers de la république. Jaloux de la grandeur romaine, ils craignoient de l'affoiblir en la partageant : & la diviſion en empire d'Occident & empire d'Orient, qui s'introduiſit dans la ſuite, & qui s'établit enfin à demeure, étoit alors une nouveauté qui révoltoit tous les eſprits. L'impératrice Julie en fut bleſſée : & dans un grand conſeil qui ſe tint à ce ſujet, & auquel elle aſſiſta, elle dit à ſes fils : « Vous » trouvez le moyen de partager les » terres & les mers : mais moi, com- » ment me partagerez-vous entre vous » deux ? Il faut donc m'ôter la vie ; » & couper mon corps en deux moi- » tiés, afin que chacun ait la ſienne. » Elle accompagna un diſcours ſi touchant de gémiſſemens & de larmes : elle embraſſa ſes deux fils : elle les tenoit enſemble réunis entre ſes bras. Toute l'aſſemblée fut attendrie : on ſe ſépara ſans rien conclure, & le projet échoua.

Caracalla fait tuer ſon frere dans les bras de leur mere.

Les querelles, les embûches clandeſtines, les tentatives d'empoiſonnement, un peu ſuſpendues par l'eſpérance d'un arrangement recommencerent auſſi-tôt. Caracalla entreprit de tuer ſon frere à la faveur de la licence

des Saturnales : & le trouvant trop bien gardé, il réſolut, à quelque prix que ce fût, en violant les droits les plus ſacrés, de ſe ménager une occaſion où il pût l'avoir ſous ſa main ſans défenſe, & exécuter enfin ſon parricide.

Il ne ſe flattoit pas que Géta ſe fiât jamais à lui, ou comptât ſur ſes promeſſes & ſur ſes ſermens. La tendreſſe que leur mere commune avoit pour ce fils chéri, fut le piege que Caracalla mit en œuvre pour le ſurprendre & pour le perdre. Il feignit de deſirer une réconciliation, & il pria Julie de lui procurer une entrevue avec Géta dans ſon appartement. L'infortuné Géta s'y rendit ſans nulle défiance, croyant que la préſence de ſa mere étoit pour lui une ſauvegarde qui le mettoit à l'abri de tout danger. Il ſe trompoit. A peine fut-il entré, qu'il ſe vit aſſailli par des centurions que ſon frere avoit cachés en embuſcade. Il courut à ſa mere, qui le reçut dans ſes bras. Les meurtriers, animés par Caracalla, ne reſpecterent point un aſyle ſi inviolable : ils ſe jetterent ſur Géta malgré les efforts que faiſoit Julie pour ſe mettre au-devant d'eux,

& pendant qu'il crioit, « Ma mere ; » ma mere, ſauvez-moi, on m'aſſaſ- » ſine, » ils le percerent de pluſieurs coups. Il ſemble que ſon frere ne ſe ſoit pas contenté d'ordonner, & qu'il ait voulu être l'un des exécuteurs, puiſque quelques années après il con-
Dio. p. 880. ſacra dans le temple de Sérapis à Alexandrie l'épée dont il s'étoit ſervi pour le meurtre de Géta. L'impératrice, qui le tenoit ſerré entre ſes bras & ſur ſon ſein, fut toute couverte du ſang de ſon fils. Elle compta pour peu de choſe, dans un ſi horrible événement, d'avoir été elle-même bleſſée à la main. Mais le comble de la douleur pour elle, c'eſt qu'il ne lui fut point permis de pleurer une mort ſi funeſte dans toutes
Spart. Carac. 3. & Get. 6. ſes circonſtances. Menacée elle-même de la mort par un fils barbare, il lui fallut cacher ſes larmes, & montrer de la joie dans l'excès de l'amertume.

Géta avoit vingt-deux ans & neuf mois lorſqu'il fut tué. Il étoit né le 27 mai de l'an de J. C. 189. Ainſi ſa mort tombe aux environs du 27 fé-
An. R. 963. vrier 212.

Il obtient des prétoriens par flatteries & Après le parricide commis, Caracalla redoutoit la colere des ſoldats. Il uſa de ruſe, & chercha à les tromper,

au moins dans le premier moment. Il s'enfuit de la chambre de ſa mere, & parcourant comme fort effrayé tout le palais, il crie qu'il vient d'échapper à un grand danger, & qu'il a eu peine à ſauver ſa vie. En même tems il ordonne à la garde de l'accompagner au camp des prétoriens, ſeul endroit où il puiſſe trouver ſa ſûreté. Perſonne n'étoit encore inſtruit du fait. Sa garde le ſuivit, & la marche précipitée du prince à travers toute la ville répandit l'allarme parmi les citoyens.

par largeſſes que Géta ſoit declaré ennemi public. *Dio, & Herod. & Spart. Carac.* 2.

Arrivé au camp, Caracalla ſe fait porter dans l'eſpece de ſanctuaire où l'on honoroit d'un culte religieux les drapeaux militaires & les images des Dieux & des Céſars. Là il ſe jette contre terre, il remercie les Dieux ſauveurs, il offre des ſacrifices d'actions de graces. C'étoit ſur le ſoir; & les ſoldats, dont les uns prenoient le bain, les autres étoient déja retirés dans leurs tentes, accoururent de toutes parts, avides de ſavoir quel eſt donc cet événement inopiné, qui agite ſi violemment l'empereur.

Lorſqu'il les vit aſſemblés, il n'eut garde d'avouer ſon crime. Il leur débita un roman de ſon invention, tour-

né cependant de maniere à leur faire deviner la vérité. Il dit qu'il venoit d'échapper à grande peine aux embûches d'un ennemi : qu'il avoit fallu livrer un combat dans lequel leurs empereurs avoient tous deux couru un extrême danger, & dont lui ſeul s'étoit ſauvé par une faveur ſinguliere de la fortune. Il ajouta que c'étoit pour les ſoldats un ſujet de joie, de n'avoir plus que lui pour empereur. « Félici-» tez-vous, leur dit-il, de ce que maî-» tre pleinement de toutes choſes, rien » ne m'empêchera déſormais de ſatis-» faire la paſſion que j'ai de vous enri-» chir. » Il ſavoit bien que ſa meilleure apologie auprès des ſoldats ſeroit une abondante largeſſe. Il leur promit donc dix * mille ſeſterces par tête, & il doubla à perpétuité la ration de bled qu'on leur fourniſſoit chaque jour. Il joignit à cette énorme prodigalité les diſcours les plus flatteurs & les plus rampans. « Je me regarde, dit-il, » comme l'un d'entre vous. Si je ſou-» haite de vivre, c'eſt pour vous ; c'eſt » afin de pouvoir vous faire beaucoup » de bien. Car tous nos tréſors ſont à » vous. » Il fit parade de ſon goût décidé pour la guerre. « Mon premier

* *Douze cent cinquante livres.*

» vœu, disoit-il, est de vivre avec » vous : sinon je veux mourir au mi- » lieu de vous. Quelle autre mort di- » gne d'un homme de courage, que » celle qui est accompagnée de gloire » sur un champ de bataille » ? Par ces différens artifices, il obtint ce qu'il vouloit des soldats. La vérité avoit percé durant l'intervalle qui s'étoit écoulé depuis son arrivée au camp. Un fait de cette nature ne pouvoit pas demeurer long-tems caché, & les gens du palais l'avoient divulgué. Les soldats en étoient donc instruits. Mais éblouis par les largesses de Caracalla, ils le déclarerent seul empereur, & Géta ennemi public.

Tout n'étoit pas encore fait. Il falloit séduire pareillement un second camp construit près d'Albe, apparemment depuis l'augmentation des prétoriens faite par Severe. Caracalla s'y transporta, & il éprouva beaucoup de difficultés. Les soldats de ce camp, qui avoient appris le meurtre de Géta sans qu'aucune préparation ni aucun détour leur en diminuassent l'horreur, étoient extrêmement indignés. Ils protestoient hautement, qu'ils avoient juré fidélité aux deux fils de

Severe, & qu'ils ne pouvoient ſe rendre en quelque ſorte complices de la mort violente de l'un d'eux. Mais l'argent eſt tout puiſſant ſur des hommes qui ne ſont pas attachés par principe à la vertu. Caracalla leur fit les mêmes promeſſes par leſquelles il avoit gagné leurs camarades, & il eut le même ſuccès.

Ce n'étoient pas de ſimples promeſſes : l'effet ſuivit ſur le champ. Les ſoldats, munis d'un ordre de Caracalla, allerent au tréſor public & au Fiſc impérial ſe payer par leurs mains. Ainſi furent diſſipées en un ſeul jour les richeſſes immenſes que Severe avoit amaſſées, ſouvent par des voies tyranniques, pendant un regne de dix-huit ans.

Il tâche de ſe rendre auprès du ſénat, & il rappelle tous les exilés.

Caracalla paſſa la nuit dans l'un des deux camps, probablement dans l'ancien : & le lendemain ſûr des ſoldats, il oſa ſe préſenter au ſénat, en prenant néanmoins toutes les précautions que lui inſpiroit la frayeur, compagne inſéparable du crime. Il étoit armé d'une cuiraſſe ſous ſa toge : il fit entrer avec lui ſes gardes, qu'il rangea ſur deux files le long des bancs des ſénateurs.

Hérodien lui met dans la bouche en cette occaſion un diſcours, où il eſt aiſé de ſentir la rhétorique d'un écrivain plus capable d'orner une déclamation, que de manier un ſujet ſi difficile. Il débute par des lieux communs: il s'autoriſe d'exemples qui le condamnent: il a la témérité d'imputer à Marc Auréle d'avoir contribué à la mort de L. Vérus. Tout ce que je trouve dans cette piece de plus raiſonnable, c'eſt une obſervation ſur l'utilité qui reviendra à l'état de n'avoir qu'un ſeul chef, & de n'être pas obligé de reconnoître deux maîtres. Contentons-nous de dire avec Spartien, que Caracalla ſe plaignit des embûches dreſſées contre ſa vie par ſon frere; & qu'il s'efforça de faire paſſer le meurtre de Géta pour une légitime défenſe de ſa part, parce qu'il lui avoit fallu de toute néceſſité ou tuer ou périr.

Peu content lui-même de ſes moyens de juſtification, de même qu'il avoit gagné les ſoldats par ſes libéralités, il voulut acheter en quelque maniere ſon pardon du ſénat par une oſtentation de clémence. Lorſqu'il fut deſcendu de ſon trône, étant déja près de la

porte, il ſe retourna : « Ecoutez, meſ
» ſieurs, dit-il, en élevant la voix.
» Afin que ce jour-ci ſoit un jour de
» joie pour tout l'univers, je veux
» que tous les exilés, pour quelque
» cauſe qu'ils aient été condamnés,
» aient la liberté de revenir dans cette
» ville. » Caracalla avoit mauvaiſe grace à faire le rôle de prince clément. Par cette indulgence trop générale, il ne faiſoit nulle diſtinction des innocens & des coupables, & il remplit Rome d'un grand nombre de ſcélérats qui avoient bien mérité leur condamnation. Et bientôt après il revint à ſon caractere, & il repeupla les isles d'illuſtres perſonnages injuſtement proſcrits.

Apothéoſe de Géta. *Spart. Get.* 2. & 7.

Nos auteurs ne nous apprennent point quelle délibération prit le ſénat ſur le diſcours de l'empereur. Mais je crois ne pouvoir mieux placer qu'ici ce que Spartien raconte de l'apothéoſe de Géta. On fit entendre à Caracalla, qu'en ſouffrant que la mémoire de ſon frere fût honorée, il ſatisferoit en partie le public, qui lui ſauroit gré de cette modération. Il y conſentit par ce mot devenu célébre : « Qu'il (*a*) ſoit

(*a*) Sit Divus, dum non ſit vivus.

» Dieu : il me ſuffit qu'il ne ſoit plus » vivant. » Le ſénat rendit donc un décret pour mettre Géta au rang des Dieux. On lui célébra des funérailles magnifiques : & ſes cendres furent portées au tombeau des Antonins.

Carnage des amis de Géta. *Dio, & Herod. & Spart. Carac. 4. & Get. 6.*

Mais cet adouciſſement extérieur de la colere de Caracalla à l'égard du mort, ne tira nullement à conſéquence par rapport aux vivans. Tous ceux qui avoient été attachés à Géta à quelque titre que ce pût être, hommes, femmes, amis, affranchis, eſclaves, ſoldats, gens de théatre qui lui avoient plû, muſiciens, athlétes, tous furent mis à mort juſqu'aux enfans de l'âge le plus tendre. La partie du palais que ce prince infortuné avoit habitée, fut toute remplie de carnage & de ſang. Dion fait monter à vingt mille le nombre des morts : & leurs corps étoient emportés ſur des chariots à travers la ville, & enſuite brûlés ſans cérémonie, ou même expoſés aux bêtes carnaſſieres & aux oiſeaux de proie.

Caracalla ne ſe contenta pas de ces morts obſcurs. Il immola à ſa haine un grand nombre d'illuſtres victimes, parmi leſquelles Papinien tient le premier rang.

Mort de Papinien. *Spart. Sev.* 21. & *Carac.* 3. 4. & 8. & *Get.* 6.

Ce grand homme, l'honneur de la juriſprudence Romaine avoit d'étroites liaiſons avec Severe & avec ſa famille. Il étoit, dit-on, allié de cet empereur par l'impératrice Julie, & conſéquemment parent de cet enfant. Ils avoient été enſemble diſciples du même maître, Cerbidius Scévola fameux juriſconſulte; & Papinien ſuccéda à Severe dans la charge d'avocat du fiſc. Lorſque Severe fut devenu empereur, il fit Papinien préfet du Prétoire; & après avoir profité, dit-on, tant qu'il vécut, des conſeils de ce ſage ami, pour adoucir en bien des occaſions la dureté de ſon caractere, en mourant il lui recommanda d'une façon particuliere les princes ſes fils. Papinien, dont la probité égaloit la profonde connoiſſance qu'il avoit acquiſe du droit & des loix, ſe crut engagé d'honneur à répondre par ſa conduite à la confiance que Severe avoit eue en lui. Il exhorta à l'union & à la concorde les jeunes empereurs, & s'étant bientôt par-là rendu déſagréable à Caracalla, il fut privé, comme je l'ai dit, de la charge de préfet du Prétoire. Cette diſgrace fut apparemment couverte du prétexte d'honorer

norer davantage ſon mérite : & M. de Tillemont ſuppoſe avec beaucoup de vraiſemblance, qu'en le deſtituant Caracalla le fit ſénateur. Car il ne l'éloigna pas de ſa perſonne : & l'on raconte que le jour qu'il s'expliqua devant le ſénat ſur le meurtre de ſon frere, en ſortant pour retourner au palais impérial, il étoit appuyé ſur Papinien & ſur Cilo, qu'il deſtinoit tous deux en ce moment à la mort.

La cauſe de la mort de Papinien lui eſt extrêmement honorable. Preſſé par l'empereur de lui fournir des couleurs pour juſtifier l'attentat exercé ſur ſon frere, & de l'aider d'un diſcours apologétique, il n'eut pas pour Caracalla la même complaiſance que Sénéque avoit eue pour Néron. « Il eſt plus » facile, répondit-il avec fermeté, de » commettre un parricide, que de le » juſtifier ; & c'eſt un ſecond parrici- » de, que d'accuſer un innocent. » Caracalla diſſimula dans l'inſtant. Mais peu après, les prétoriens ſoulevés par ſes ordres ſecrets demanderent la mort de Papinien, qui eut la tête tranchée d'un coup de hache. On prétend que l'empereur trouva mauvais qu'on l'eût exécuté avec la hache, & non avec *Dio & Spart.*

l'épée : foible & frivole marque de conſidération, fondée ſans doute ſur ce que le ſupplice par l'épée avoit quelque choſe de moins flétriſſant & de plus militaire. Deux épitaphes de Papinien trouvées, dit-on, à Rome, le font mourir âgé ſeulement de trente-ſix ans. Mais cette date ne s'accorde point avec les faits que j'ai rapportés d'après les anciens auteurs. S'il fut condiſciple de Severe, & ſon ſucceſſeur dans la charge d'avocat du fiſc, il ne doit pas y avoir eu entre eux une grande différence d'âge.

Gravin. de Ortu & Progr. jur. 99.

Id. ibid. 98. Sa gloire dans la juriſprudence a été portée au plus haut degré. Il a toujours été regardé par les juriſconſultes comme ſurpaſſant tous ceux qui l'avoient précédé, & comme laiſſant peu d'eſpérance à l'égaler à ceux qui viendroient après lui. Une loi de l'empereur Valentinien III, ordonne qu'en cas de partage de ſentimens entre les juriſconſultes, l'avis de Papinien ſoit préféré. Il eut d'illuſtres aſſeſſeurs, Ulpien & Paul, deux grands maîtres, qui ſe faiſoient gloire de s'appeller les diſciples de Papinien. Son fils fut tué avec lui : il étoit actuellement queſteur.

Tillem. Sev. 30.

Spart. Nig. 7

Spart Caracc. 4.

Fabius Cilo ne perdit point la vie : mais il éprouva toutes ſortes d'indignités, & ſi Caracalla le ſauva, ce ne fut que malgré lui. Cilo étoit un des principaux amis de Severe, deux fois conſul & préfet de la ville, & il avoit préſidé à l'éducation des princes : enſorte que Caracalla affectoit de l'honorer comme un ſecond pere. Par ces raiſons, quoiqu'il haït en lui un cenſeur qui avoit toujours blâmé l'antipathie entre les deux freres, il n'oſa pas cependant ordonner ouvertement ſa mort. Mais des ſoldats conduits par un tribun, agiſſant néanmoins comme par un mouvement de zele volontaire pour l'empereur, allerent enlever Cilo dans le bain, pillerent ſa maiſon, & le traînerent indignement dans les rues, lui déchirant ſa chemiſe de bain, qui étoit le ſeul vêtement qu'il eût ſur le corps, & le frappant au viſage. Leur plan étoit de le conduire ainſi au palais, pour recevoir à ſon ſujet les derniers ordres de l'empereur. La vue d'un homme ſi reſpectable traité ſi outrageuſement, excita une ſédition. Les ſoldats des cohortes de la ville, qu'il avoit commandés en ſa qualité de préfet de Rome, firent

Fabius Cilo traité outrageuſement. *Dio & Spart. Carac.* 4.

des mouvemens qui effrayerent Caracalla. Il accourut, & couvrant Cilo
Dio.ap.Val. de ſa caſaque, il s'écria : « Que l'on » ceſſe de frapper mon pere, mon maî» tre, celui qui a élevé mon enfance ; » l'attaquer, c'eſt m'attaquer moi-mê» me. » Il fut ainſi contraint de laiſſer la vie à Cilo ; mais il s'en vengea ſur le tribun & ſur les ſoldats, qui furent mis à mort ſous prétexte des excès auxquels ils s'étoient portés contre Cilo, &, dans la vérité, pour ne l'avoir pas tué dès qu'ils s'étoient vus maîtres de ſa perſonne.

Julius Aſper relégué.

Julius ou Julianus Aſper, dont étoient fils les deux conſuls de l'année où Géta périt, fut auſſi outragé & relégué, trop heureux de pouvoir conſerver la vie.

Autres grands perſonnages mis à mort.

Dion avoit nommé un grand nombre de têtes illuſtres qui furent abattues par les fureurs de Caracalla. Mais ſon abréviateur, qui ne les connoiſſoit pas, nous a privés de ce détail, & il a enveloppé le tout dans une expreſſion générale, qui nous fait comprendre que les flots du ſang le plus reſpectable coulerent ſans diſtinction d'innocens & de coupables, ſans forme de juſtice, ſans autre regle que le caprice

d'un prince furieux. Hérodien & Spartien, nous inſtruiſent un peu davantage : & quoique les morts tragiques qu'ils rapportent n'appartiennent peut-être pas toutes au tems qui ſuivit immédiatement la mort de Géta ; comme il ſeroit difficile & peu important de faire la diſtinction des dates, je ne ſéparerai point ce que mes auteurs ont réuni. *Herod. l. IV & Spart. Caracal. 3. & 4.*

Caracalla fit mourir une ſœur de Commode, fille de Marc Auréle, alors fort âgée, & qui avoit été reſpectée par tous les empereurs précédens. Le crime de cette dame étoit d'avoir pleuré la mort de Géta avec l'impératrice Julie. Une fille de Marc Aurele.

Il reſtoit encore un rejetton de la famille de Marc Auréle, Pompeien petit-fils de ce ſage empereur par Lucille, homme de mérite, qui fut deux fois conſul, & employé dans des commandemens importans. Comme Caracalla, qui le craignoit & le haïſſoit, n'avoit néanmoins aucun prétexte à alléguer contre lui, il le fit aſſaſſiner ſecrétement, & répandit le bruit que des voleurs l'avoient tué ſur un grand chemin. Pompeien petit-fils de Marc Auréle.

Il ôta pareillement la vie à ſon cou- Severe cou

fin germain de Caracalla.

fin germain, qui ſe nommoit Severe comme ſon pere, & il joignit contre lui la perfidie à la cruauté. Après lui avoir donné une marque d'amitié en lui envoyant un plat de ſa table, le lendemain il ordonna à des ſoldats d'aller le poignarder. Le malheureux Severe ayant eu avis de l'arrêt de mort prononcé contre lui, voulut ſe ſauver, & troublé par la frayeur il ſauta par la fenêtre & ſe rompit la jambe. Il ne laiſſa pas de ſe traîner dans l'appartement de ſa femme. Mais les aſſaſſins l'y découvrirent, & le maſſacrerent en inſultant à ſa triſte aventure.

Le fils de l'Empereur Pertinax.

L'empereur Pertinax avoit laiſſé un fils de même nom, qui parvint au conſulat. Sa qualité de fils d'empereur le rendoit ſuſpect, & l'obligeoit en bonne politique à ſe tenir ſur ſes gardes. Il négligea une précaution ſi néceſſaire, & il laiſſa échapper un bon mot qui lui coûta la vie. Quelques années après la mort de Géta, comme un préteur nommé Fauſtinus récitoit dans le ſénat avec emphaſe les ſurnoms glorieux que Caracalla s'attribuoit, l'appellant *le très-grand Sarmatique*, *le très-grand Partique*, Pertinax lui dit : « Ajoutez le *très-grand*

Spart. Carac. & *Get.* 6.

Gétique. » Ce mot étoit ingénieux, & en paroiſſant ſe rapporter à quelque avantage remporté ſur les Gétes, auxquels réellement Caracalla avoit eu affaire, il faiſoit une alluſion maligne au meurtre de Géta. Pertinax, déja odieux, paya de ſa tête une ſi piquante plaiſanterie.

Thraſéa Priſcus. *Dio. ap. Val.*

On trouve auſſi dans Dion, mais ſans nul détail de circonſtances, la mort de Thraſéa Priſcus, enveloppé par Caracalla dans le carnage des amis de Géta. C'étoit un homme qui ne le cédoit à aucun, dit l'hiſtorien, ſoit pour la naiſſance, ſoit pour la ſageſſe de ſa conduite. Les noms qu'il portoit ſemblent indiquer qu'il deſcendoit du fameux Thraſéa & d'Helvidius Priſcus ſon gendre.

Herod.

Pluſieurs gouverneurs & intendans de provinces périrent pour la même cauſe & ſur les mêmes ſoupçons.

Sérénus Sammonicus. *Sport. Get.* 5. & *Carac.* 4.

Un homme de lettres partagea le triſte ſort de tant de grands perſonnages qui tenoient le premier rang dans l'Etat. Sérénus Sammonicus, auteur de pluſieurs ouvrages, dont il ne nous reſte qu'un petit traité en vers ſur les remedes convenables à différentes maladies, avoit eu le malheur de plaire à

Géta, qui liſoit volontiers ſes livres. C'en fut aſſez pour mériter la haine de Caracalla, qui l'envoya tuer dans ſa maiſon, & pendant qu'il étoit à table. Sammonicus avoit formé une bibliothéque de ſoixante-deux mille volumes: collection bien magnifique alors, & l'une des plus nombreuſes que jamais ait faite aucun particulier avant l'invention de l'imprimerie.

Capit. Gord. jun. 16.

Haine de Caracalla contre la mémoire de ſon frere.

Dio ap Val. & l LXXVII. p. 876.

La mémoire de Géta étoit ſi odieuſe à ſon frere, qu'il déchargea ſa colere juſques ſur les pierres qui avoient ſervi de ſoutiens aux ſtatues de ce prince malheureux. Il fit fondre la monnoie qui portoit ſon image. Il abolit les fêtes que l'on célébroit au jour de ſa naiſſance, & il affectoit de choiſir ce jour pour le ſouiller par les plus grands crimes. Il n'étoit point permis de prononcer ni d'écrire ſon nom. Les poëtes n'oſoient l'employer dans les comédies, où il étoit aſſez uſité, comme il paroît par Térence. Les teſtamens, où on lui avoit fait quelque legs étoient caſſés, & les biens des teſtateurs confiſqués.

Trouble de ſon ame, & remords.

Spart Carac. 2.

Cependant par un travers inexplicable, ſi ce n'eſt que le crime eſt toujours inconſéquent, & rempli de con-

tradiction, Caracalla fit mourir plusieurs de ceux qui avoient eu part au meurtre de son frere. Lætus qui l'y avoit enhardi, fut le premier puni, & prit par son ordre du poison. Lui même il pleura souvent la mort de Géta. Les remords de son parricide le tourmenterent toute sa vie. Il voulut appaiser par des sacrifices magiques sa conscience bourrelée, & il tenta d'évoquer les ombres de Severe & de Commode. *Dio. p. 8.*

Pour tâcher de s'étourdir & de faire diversion, peu après son crime commis, il donna des jeux & des spectacles. Ce remede fut de peu de vertu, puisque les inquiétudes & les agitations de son esprit durerent, comme je viens de le dire, autant que sa vie. Dans la représentation des jeux mêmes, il fournit des preuves du levain funeste qui avoit aigri ses humeurs. Il se repaissoit avidement du sang des gladiateurs. Il en contraignit un, nommé Baton, de combattre trois fois en un même jour contre trois différens adversaires, dont le dernier le vainquit & le tua. Je ne sais si l'on ne peut pas rapporter au même tems la mort d'un fameux conducteur de chariots, qui

Jeux & spectacles dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté. *Dio. p. 873.*

p. 874.

plus ſouvent victorieux que jamais aucun ne l'eût été, avoit remporté dans les courſes du cirque ſept cent quatre-vingt-deux couronnes ; & que Caracalla fit tuer, parce qu'il étoit attaché à une faction ennemie ce celle que le prince favoriſoit. Il déploya pour un ſemblable ſujet ſes fureurs contre tout le peuple. Dans les jeux du cirque une grande partie de ceux qui y aſſiſtoient ayant raillé & ſifflé un cocher que Caracalla affectionnoit, l'empereur ſe crut inſulté lui-même, & il manda des troupes auxquelles il donna ordre d'enlever & de tuer les coupables. Comme il n'étoit pas poſſible de les démêler, les ſoldats, toujours amateurs du pillage & des violences, attaquerent indiſtinctement tous les ſpectateurs : ils en tuerent pluſieurs, & ſe firent bien payer de ceux à qui ils laiſſerent la vie.

Herod.

Il peut être regardé comme un ſecond Caligula.

Ce prince étoit un ſecond Caligula, par les emportemens, par les caprices fougueux, par le mépris de toutes les loix & de toutes les bienſéances, par la haine contre le ſénat, par les rapines & la prodigalité, enfin par la frénéſie. Car ſa raiſon étoit altérée, & le dérangement de ſon eſprit ſe

manifeſtoit d'une façon ſi viſible, que perſonne ne doutant du fait, on n'étoit embarraſſé qu'à en chercher la cauſe : & on crut l'avoir trouvée dans les enchantemens pratiqués contre lui par les Barbares dans les pays deſquels il avoit été, ainſi que nous le dirons bientôt, porter la guerre.

Il eſt triſte d'avoir à peindre un pareil monſtre. Mais l'hiſtorien ne fait pas ſon ſujet : & d'ailleurs ces ſortes d'exemples, où le vice réuni à la puiſſance rend malheureux celui qui commande auſſi-bien que ceux qui obéiſſent, ſont bien propres à nous détromper de l'admiration que nous portons naturellement à la grandeur, & de la fauſſe idée de bonheur que nous y attachons.

Autres traits de la cruauté de Caracalla. *Spart. Carac. 2. & 4.*

Je n'ai pas encore épuiſé tous les traits de la cruauté de Caracalla. Il louoit ſans ceſſe Tibére & Sylla : & il avoit réellement tous leurs vices, mais ſans aucune des qualités qui les rendoient recommandables à certains égards. Il imitoit en particulier Tibére dans ſa malignité à métamorphoſer en crimes d'Etat les moindres irrévérences envers ſes ſtatues & tout ce qui le repréſentoit. Un jeune chevalier 9. *Dio. ap. Val.*

romain, qui entrant dans un lieu de débauche y avoit porté une bague ſur laquelle étoit l'image de l'empereur, fut mis en priſon : & il auroit été puni du dernier ſupplice, ſi Caracalla lui-même n'eût été prévenu par la mort.

Son inhumanité s'étendoit juſqu'à priver de la ſépulture d'illuſtres perſonnages à qui il avoit ôté la vie. Au contraire, il révéroit le tombeau de Sylla, qu'il fit chercher & reconſtruire.

Spart. Caracal. 5. Nul ſervice n'adouciſſoit ſes fureurs. Dans une maladie conſidérable qu'il eut, ceux qui l'avoient ſoigné eurent la mort pour récompenſe.

Dio. Il n'aima jamais perſonne, & ſes plus grandes démonſtrations d'amitié étoient ordinairement la preuve d'une haine plus implacable. Ceux dont il épargna le ſang par quelque raiſon que ce pût être, il imaginoit des moyens de les faire périr ſous prétexte de les placer honorablement. Il les envoyoit gouverner des provinces ſous un climat ennemi de leur tempérament, & qui devoit leur être funeſte, ſoit par les rigueurs du froid, ſoit par les chaleurs brûlantes.

La voie odieuſe des poiſons lui étoit familiere. On l'accuſe d'en avoir fait des amas prodigieux, & l'on en trouva après ſa mort, s'il eſt permis d'ajouter foi au témoignage de Macrin ſon meurtrier, pour la valeur de trente * millions de ſeſterces. *Dio. lib. LXXVIII.*

Il recevoit avidement & invitoit même les délations, mal toujours déteſté & toujours pratiqué. Comme c'étoit un moyen ſûr de lui plaire, toutes ſortes de perſonnes ſe mêlerent de cet odieux métier, chevaliers romains, ſénateurs, dames illuſtres. Un prince méchant rend la méchanceté commune parmi ſes ſujets.

Extorſions & rapines pouſſées à tout excès. *Dio. lib. LXXVII.*

Les rapines & les extorſions de Caracalla marcherent du même pas que ſes cruautés, & il ne s'occupa durant tout ſon regne qu'à vexer les peuples & à les dépouiller. Pour ſes prétendues victoires, dont nous ferons connoître dans la ſuite la juſte valeur, il exigeoit de groſſes ſommes à titre de couronnes, ſuivant un uſage, ou plutôt un abus que les bons empereurs avoient toujours pris ſoin de modérer. Il obligeoit les provinces de four-

* *Trois millions ſept cent vingt-cinq mille livres Tournois.*

nir gratuitement toutes les proviſions néceſſaires à l'entretien & à la ſubſiſtance de ſes armées, & il en formoit de ſi grands magaſins, qu'il y trouvoit encore du profit, & faiſoit trafic du ſuperflu. Il déguiſoit ſouvent ſes exactions ſous le nom de préſens, qu'il tiroit & des particuliers riches, & des villes. Il inventa de nouvelles impoſitions, & il rendit plus onéreuſes les anciennes. Ainſi au lieu du vingtieme, qui ſe prenoit ſur le prix des eſclaves affranchis, & ſur les ſucceſſions teſtamentaires, il établit le dixieme, en révoquant & annullant toutes les exemptions de ce droit, qui pour des cas favorables avoient été accordées par ſes prédéceſſeurs. C'étoit ſur-tout les ſénateurs qu'il s'étudioit à ruiner. Lorſqu'il fut ſorti de Rome, dit l'hiſtorien Dion, pour ſes voyages & ſes expéditions militaires, nous étions forcés de lui bâtir à nos dépens ſur tous les chemins par leſquels il pouvoit paſſer, des maiſons magnifiques & garnies de tout ce qui étoit néceſſaire pour le recevoir : encore la plupart reſterent-elles inutiles, & il y en eut quelques-unes qu'il ne vit pas ſeulement. Dans les villes où il annon-

çoit qu'il devoit prendre ſes quartiers d'hiver, il falloit que nous lui fiſſions conſtruire des amphithéâtres pour les combats de bêtes, des cirques pour les courſes de chariots : & ces édifices, qui nous avoient coûté beaucoup, étoient détruits ſur-le-champ, enſorte que l'on ne pouvoit douter que ſon plan ne fût d'épuiſer nos fortunes par les dépenſes exorbitantes auxquelles il nous contraignoit.

Par ces vexations de toute eſpece, il ruinoit ſans reſſource & les villes & les provinces, & les grands & les petits : & il ne ſe cachoit point du deſſein de tirer tout à lui ſeul : « Je prétends, diſoit-il, qu'il n'y ait que moi » dans tout l'univers qui aie de l'argent : je veux tout avoir, pour en » faire des largeſſes aux ſoldats ». Sa mere lui fit un jour des remontrances ſur cette tyrannie. Elle lui repréſenta qu'il ne lui reſtoit plus aucun moyen, juſte ou injuſte, odieux ou favorable, de faire de l'argent. « Ne craignez » rien, ma mere, répondit-il en portant la main ſur ſon épée : tant que » j'aurai cet inſtrument, l'argent ne » me manquera pas. »

Le principal uſage qu'il faiſoit de Ses prodi-

Libéralités pour les soldats.

ces sommes amassées du sang des peuples, étoit de les distribuer aux soldats pour gagner leur affection. On prétend que les augmentations de solde qu'il leur accorda se montoient à deux cent quatre-vingt millions * de sesterces par année. Il comptoit se ménager ainsi une sauvegarde contre la haine publique : & dans une occasion il en écrivit au sénat en ces termes :

Dio. lib. LXXVII.

Dio. lib. LXXVIII. p. 904.

« Je sais que bien des choses vous déplaisent en moi, & c'est pour cela que j'entretiens des soldats & des armées, afin de pouvoir mépriser vos vaines censures. »

Pour les flatteurs.

Les flatteurs avoient aussi bonne part à ses largesses, & un million de sesterces ne lui coûtoit rien pour récompenser un trait d'adulation qui lui avoit plu.

En jeux et en spectacles.

Les spectacles de combats de bêtes, de courses de chevaux, étoient une autre sorte de dépense à laquelle il se livroit sans mesure. Outre les animaux qu'il se faisoit fournir aux dépens des sénateurs, il en achetoit lui-même un grand nombre de toutes les sortes, éléphans, tigres, rhinocéros. Extrême en tout, & faisant céder à

* *Trente-cinq millions de nos livres Tournois.*

ſes goûts pervers toute autre conſidération, il expoſoit & proſtituoit ſa perſonne à ces indignes combats, & on remarque qu'en un jour il tua cent ſangliers de ſa main. Il ne rougiſſoit pas de conduire des chariots dans le cirque, & il s'en faiſoit même gloire, comme imitant en ce point le ſoleil. Toujours attentif à ſon plan de ruiner les riches, il chargeoit de la dépenſe des jeux quelque affranchi, quelque ſénateur opulent, qui y avoit les honneurs de la préſidence. L'empereur vêtu en cocher avec la livrée de la faction bleue, ſaluoit du fouet qu'il tenoit à la main le préſident, & lui demandoit quelques pieces d'or, comme le plus vil des mercénaires.

Il combattoit lui-même contre les bêtes & couroit dans le Cirque.

Telles étoient les inclinations de Caracalla : & par une ſuite néceſſaire de ce goût décidé pour l'indécent & le frivole, il mépriſoit tout ce qui eſt digne d'eſtime. Les lettres & ceux qui en faiſoient profeſſion, étoient l'objet de ſes dédains & de ſon averſion. * Son pere avoit pris à tâche de

Son mépris pour les lettres, & ſon ignorance.

* *Philoſtrate* (Soph. II 30.) *rapporte que Philiſcus, profeſſeur à Athenes, ayant prétendu jouir en cette qualité de certaines exemptions, Caracalla le condamna, & prononça ſon jugement en ces termes mépriſans : « Il » n'eſt pas juſte, que pour*

le cultiver par tous les exercices qui forment l'eſprit & le corps. Le jeune prince apprit fort bien à monter à cheval, à faire des armes, à lutter, à nager. Mais pour ce qui eſt des belles connoiſſances, ſoit littérature, ſoit philoſophie, il n'y fit aucun progrès: & le peu qui en étoit entré par force dans ſon eſprit, il l'oublia dans la ſuite ſi parfaitement, qu'il ne ſembloit pas en avoir jamais entendu ſeulement prononcer le nom. Ce n'étoit pas que les diſpoſitions naturelles lui manquaſſent. Il concevoit aiſément, il s'exprimoit en bons termes. Le noble & bel uſage, l'élévation de ſa fortune, une audace qui ne gênoit jamais la réflexion ni aucune retenue, tout cela l'inſpiroit pour l'ordinaire aſſez heureuſement. Le travail & l'étude n'y influoient en rien.

» *quelques méchantes dé-*
» *clamations en diminue*
» *le nombre de ceux qui*
» *doivent porter les char-*
» *ges publiques.* » *Je n'ai point fait uſage de ce trait dans le texte, par deux raiſons, premierement, parce qu'il n'eſt pas mal aſſorti à la perſonne de Philiſcus, dont le talent étoit plutôt de parler beaucoup, que de bien parler; en ſecond lieu parce que le privilege refuſé à Philiſcus fut accordé peu après par Caracalla à un Philoſtrate Lemnien, qui apparemment le méritoit mieux. Il n'en eſt pas moins conſtant par le témoignage de Dion, que cet Empereur n'avoit que du mépris pour les gens de lettres.*

Un prince ainſi diſpoſé ne devoit pas aimer la fonction de rendre la juſtice, que les bons & ſages empereurs, & même les médiocrement mauvais, tels que Severe ſon pere avoient remplie avec beaucoup d'aſſiduité & d'application. Caracalla jugeoit très-peu, & lorſqu'il le faiſoit, c'étoit en y joignant des dégoûts tout-à-fait mortifians pour ſes aſſeſſeurs. Voici de quelle façon s'en exprime Dion, qui les avoit fréquemment éprouvés. Il nous faiſoit avertir, dit cet hiſtorien, qu'il jugeroit, ou tiendroit conſeil de grand matin. Nous ne manquions pas de nous rendre à ſes ordres au moment preſcrit : & il nous faiſoit attendre au-delà de l'heure de midi, quelquefois juſqu'au ſoir. Nous l'attendions en dehors, ſans avoir même la permiſſion d'entrer dans les antichambres. Il nous faiſoit enfin appeller pour des ſéances de très-courte durée : encore dans les derniers tems s'accoutuma-t-il à nous renvoyer ſouvent, ſans que nous l'euſſions ſeulement ſalué. Pendant ces longs intervalles que le prince qui nous avoit mandés nous faiſoit perdre à plaiſir, il s'amuſoit à des bagatelles : il conduiſoit un chariot, il combattoit contre

Il rendoit rarement la juſtice. Dégoûts qu'il faiſoit éprouver à ſes Aſſeſſeurs.

des bêtes ; ou comme gladiateur, il buvoit, il s'énivroit : nous voyions paſſer devant nous des viandes & de grands vaſes de vin, qu'il envoyoit aux ſoldats de ſa garde. Il trouvoit de la ſatisfaction à nous inſulter en nous fatiguant.

Sa curioſité. Soldats chargés de tout épier pour lui en rendre compte.

Autant que Caracalla avoit d'averſion pour les ſoins dignes d'un empereur, autant ſe portoit-il avec curioſité à s'informer de tout ce qu'il pouvoit convenablement ignorer. Il ſe faiſoit inſtruire de toutes les nouvelles : il vouloit ſavoir tout ce qui ſe paſſoit, juſqu'aux détails les plus minces & les plus futiles. Des ſoldats étoient chargés de lui ſervir d'yeux & d'oreilles, & ils ſe répandoient par-tout, épiant ce que chacun diſoit & faiſoit. Ils exerçoient ainſi une fâcheuſe tyrannie ſur les citoyens : afin que rien ne les gênat dans leur odieux miniſtere, l'empereur s'étoit réſervé à lui ſeul le droit de les punir.

Ses Miniſtres choiſis parmi les plus indignes de tous les hommes.

C'étoit à de pareils hommes qu'il donnoit ſa confiance. Ennemi des gens de bien, il ne pouvoit employer que des miſérables. Dion cite un eunuque nommé Sempronius Rufus, Eſpagnol de naiſſance, empoiſonneur & char-

latan de profeſſion, exilé pour ſes crimes par Severe, & mis à la tête des affaires par Caracalla.

Théocrite, fils d'un eſclave, & couvert d'opprobre & d'infamie dans les premieres années de ſa jeuneſſe, avoit été maître à danſer des princes enfans de Severe. Il ne paroît pas qu'il réuſſit beaucoup, même dans ce métier. Car ayant danſé ſur le théâtre de Rome, il fut ſifflé, & réduit à aller à Lyon divertir la province. Ce même homme, d'eſclave & de danſeur, devint, par le choix de Caracalla, général d'armée & préfet du prétoire. Il abuſa de ſa fortune avec toute l'inſolence d'une ame ſervile. Il fut voleur, il fut cruel. Entre autres perſonnages diſtingués qu'il fit périr, Dion nomme Flavius Titianus, qui étant préfet d'Egypte eut le malheur de déplaire à Théocrite. Celui-ci, dans l'emportement de ſa colere, ſauta à bas de ſon tribunal l'épée nue à la main : « Voilà, » dit froidement Titianus, un ſaut de » danſeur. » Cette plaiſanterie pouſſa à bout Théocrite, & il ordonna que Titianus fût égorgé ſur-le-champ.

Epagathe affranchi des Céſars n'eut pas moins de crédit, & n'en uſa pas

moins tyranniquement que Théocrite.

Pandion, autrefois valet des cochers du cirque, étoit parvenu à conduire le char de l'empereur dans une guerre contre les Barbares de la Germanie. En conſéquence de cet emploi, Caracalla ne rougit point de le traiter d'ami & de compagnon d'armes dans une lettre au ſénat. Il reconnoiſſoit lui être redevable de la vie, comme ayant été tiré par ſon adreſſe d'un extrême danger. Il le mettoit au-deſſus des ſoldats, auxquels il donna toujours la préférence ſur les ſénateurs.

Ses débauches jointes à l'affectation de zele pour la pureté des mœurs.

J'ai déja dit que ce prince ſi haïſſable donna encore dans la débauche la plus effrénée. Il s'y livra avec un tel excès, qu'attaqué de maladies honteuſes, il ſe rendit impraticable, ce qu'il ne ceſſoit de deſirer, & remplaça un genre de déſordre par une autre encore plus infame. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'avec cette horrible conduite, & pendant qu'en bien des occaſions il fomentoit lui-même la licence publique, d'un autre côté il faiſoit le perſonnage de prince zélé pour la pureté des mœurs. Il puniſſoit de mort l'adultere. Il condamna quatre veſtales, dont

il avoit voulu déshonorer l'une, nommée Claudia Læta. Elle fut enterrée vive avec deux de ſes compagnes, Aurélia Severa & Pomponia Rufina. La quatrieme, qui ſe nommoit Lanutia Creſcentina, prévint l'affreux ſupplice auquel elle étoit deſtinée, en ſe précipitant elle-même du haut d'un toit ſur le pavé.

Prétendu zele de religion, accompagné du goût pour la Magie & pour l'Aſtrologie judiciaire.

Ce n'étoit pas ſeulement le zele pour les mœurs, c'étoit auſſi le zele de religion, dont Caracalla faiſoit parade dans les cruautés qu'il exerça ſur des veſtales vraiſemblablement innocentes. Car il vouloit paſſer pour le plus religieux des hommes : & il eſt vrai qu'on doit le louer d'avoir défendu qu'on lui donnât les noms des divinités qu'il adoroit. Mais cette prétendue piété envers ſes Dieux s'allioit en lui avec la paſſion pour la magie, & l'eſtime pour les magiciens : & c'eſt par cet endroit qu'Apollonius de Tyanes mérita ſon culte. Ce prince s'appliquoit auſſi à l'aſtrologie judiciaire. Il ſe faiſoit donner les horoſcopes des premiers citoyens de l'Etat, & il jugeoit par cette voie ſi trompeuſe qui étoient ceux dont il devoit ſe croire ou affectionné ou haï : en ſorte que

Spart. Carac. 5. *Dio.*

ce qu'il s'imaginoit lire dans les aſtres décidoit des faveurs & des graces qu'il accordoit aux uns, & des rigueurs qu'il faiſoit éprouver aux autres. En même-tems il interdiſoit ſévérement à ſes ſujets toute pratique ſuperſtitieuſe : & il y eut des perſonnes condamnées ſous ſon regne pour avoir porté à leur cou des amuletes contre la fievre.

Contradiction univerſelle entre ſa pratique & ſon langage.

Sa conduite & ſon langage ſe démentoient en tout. Il ſe donnoit pour homme frugal, à qui les choſes les plus communes ſuffiſoient : & il aimoit le vin & la bonne chere. Les provinces & les particuliers étoient obligés de fournir pour ſa table tout ce que les terres & les mers produiſent de plus délicieux. Encore ne ſavoit-il pas s'en faire honneur. Il mangeoit ce qui lui étoit envoyé, non avec les ſénateurs & les grands de la République, mais avec des affranchis.

Spart. Carac. 9. Dio.

Il louoit ſans ceſſe la généroſité de l'ancien Fabricius, qui avoit averti Pyrrhus de la trahiſon de ſon médecin : & il tiroit vanité pour lui-même d'avoir fait naître l'inimitié de la guerre entre les Vandales & les Marcomans, auparavant amis ; & d'avoir ſu

ſe

ſe rendre maître, ſans doute par perfidie, de la perſonne de Gaiobomatus roi des Quades, dont il inſtruiſit le procès ſuivant les formes judiciaires, & qu'il condamna à mort avec pluſieurs de ſes officiers.

Il avoit tué ſon frere: & dans le tems qu'il faiſoit la guerre aux Parthes, qui avoient alors pour rois deux freres aſſez mal d'accord enſemble, il écrivoit au ſénat que cet empire étoit menacé de grands maux par la diviſion entre les freres qui le gouvernoient.

A la tête des armées, il affectoit de vivre en ſoldat, de partager avec les troupes leurs exercices & leurs fatigues, de ſe contenter de la nourriture la plus ſimple, de ſe priver du bain, de faire à pied des marches conſidérables. Mais dans tout cela il entroit beaucoup de forfanterie. Il ſe précautionnoit avec ſoin contre le chaud & contre le froid: il portoit une tunique fine & légere, qui avoit l'apparence de cuiraſſe ſans en avoir l'incommodité.

Monnoie prodigieuſement altérée.

Tout étoit faux en lui: il n'y avoit pas juſqu'à ſa monnoie qui ne fût trompeuſe & altérée. Il nous donnoit, dit Dion, du plomb argenté pour de l'ar-

gent, & du cuivre doré pour de l'or; réſervant l'or & l'argent le plus pur pour les Barbares de qui il achetoit la paix.

Il attaque le ſénat & le peuple par des invectives.

Spart. Caracal. 4.

Il étoit un article ſur lequel il ne ſe déguiſoit point. Jamais il ne cacha ſa haine contre le ſénat & contre le peuple Romain, plus inſenſé en ce point que Caligula, qui ſachant qu'il méritoit d'être haï des ſénateurs, tâchoit au moins de ſe ménager l'affection de la multitude. Caracalla attaquoit ces deux ordres, c'eſt-à-dire, toute la nation, par des invectives pleines de dureté & d'arrogance, qu'il publioit ſoit en forme d'édit, ſoit comme harangues. Il mettoit toute ſa confiance dans les gens de guerre, par leſquels il périt.

De tous ces traits il réſulte que le caractere de Caracalla étoit un compoſé de vices qu'il manifeſtoit parce qu'il les prenoit pour des vertus, & de dehors de vertus qu'il affectoit, mais à travers leſquels perçoit aiſément le vice.

Il ne prenoit conſeil que de lui-même.

Dio. ap. Val.

A tant de maux nul remede: tous les travers de ce prince étoient incurables, parce qu'il ne prenoit conſeil que de lui-même. Il prétendoit ſeul

tout ſavoir, ſeul tout pouvoir. Il portoit même envie à ceux en qui il remarquoit quelque ſupériorité de lumieres; & loin de les conſulter, il s'irritoit contre eux, & ſe portoit à les perdre.

C'eſt pourtant cet empereur qui a rendu commun à tous les habitans de l'empire le droit de citoyens Romains. La politique de Rome a beaucoup varié ſur cet article. Romulus ſon fondateur fut très-libéral du droit de citoyen, & il le donna preſque à tous les petits peuples qu'il vainquit. La raiſon de cette conduite eſt toute ſimple. Il fortifioit un état naiſſant, en changeant en citoyens de ſa ville tous ceux qui en avoient été d'abord les ennemis.

Il communique le droit de citoyens Romains à tous les habitans de l'empire.

Quand la république fut devenue puiſſante, & que conſéquemment la qualité de citoyen Romain eut commencé à donner une prééminence, des diſtinctions, & des privileges en même tems honorables & utiles, les Romains s'en montrerent très-jaloux, & ils ne l'accorderent plus qu'à bon titre. Les peuples de l'Italie ne purent jamais l'obtenir de leur gré, & il fallut qu'ils l'arrachaſſent par une guerre ſanglante, qui mit Rome à deux doigts de ſa ruine.

Les premiers empereurs, Auguſte & Tibere, garderent la même réſerve, & ils ſuivirent la maxime de maintenir la dignité du nom Romain, en évitant de multiplier le nombre de ceux qui le portoient.

La facilité exceſſive de Claude commença de relâcher les liens de cette politique ſévere. Sous ce prince imbécille l'argent venoit à bout de tout. Meſſaline & les affranchis vendoient le droit de citoyen, comme tout le reſte, à quiconque ſe préſentoit pour l'acheter. Les Gaulois Tranſalpins obtinrent même de l'indulgence de Claude l'entrée au ſénat & aux premieres charges de l'empire. Cette porte une fois ouverte ne ſe referma plus : les conceſſions ſe multiplierent à l'infini, ſur-tout depuis que Rome ſe vit gouvernée par des princes, qui non-ſeulement n'appartenoient pas à ſon ancienne nobleſſe, mais qui n'étoient pas même de ſang Italien. Des empereurs *

* *Trajan & Adrien étoient d'origine eſpagnole. Les ancêtres de Tite Antonin étoient de Nîmes dans les Gaules. Severe étoit né à Leptis en Afrique. Il eſt vrai que ces Empereurs ſortoient de colonies Romaines, & avoient le droit de citoyens par leur naiſſance. Mais il eſt bien vraiſemblable qu'ils auroient eu de la peine à prouver leur deſcendance de vrais Romains leurs auteurs.*

Eſpagnols, Gaulois, Africains, de naiſſance ou d'origine, auroient eu mauvaiſe grace à ſe rendre difficiles ſur l'extenſion d'un droit auquel ils ne participoient eux-mêmes que par la facilité qu'on avoit eue de l'étendre. Alors non-ſeulement les particuliers, mais les villes & les provinces obtinrent pour tous leurs habitans le droit de citoyens Romains. Le ſénat ſe remplit de provinciaux. Rome eut tout communément des conſuls nés à Athénes, en Bithynie, en Syrie, en Afrique, & dans toutes les différentes parties de l'empire. La diſtinction néanmoins de citoyen & de ſujet, de Romain & d'étranger ſubſiſtoit encore, juſqu'à ce que Caracalla l'abolit par une conſtitution ſolemnelle, ainſi qu'il paroît par les témoignages combinés de Dion & d'Ulpien. *Dio. op. Reil Dig. lib. I. tit. 5. leg. 17.*

Il eſt aiſé de deviner les prétextes ſpécieux qu'alléguoit l'empereur. Il étoit beau de réunir ſous un ſeul nom tous les peuples de l'empire, & de faire de Rome la patrie commune des habitans de l'univers. Son vrai motif, bien digne de lui, étoit l'augmentation des revenus du fiſc. Les citoyens étoient aſſujettis à pluſieurs droits, *Dio.*

que ne payoient point les étrangers. Ainſi, ſous couleur de privilege & de faveur, Caracalla impoſoit de nouvelles charges à tous ſes ſujets.

C'eſt un grand problême à décider, & qui paſſe mes lumieres, ſi cet établiſſement en ſoi étoit avantageux ou nuiſible au bien de l'état. Rome en adoptant pour citoyens tous ceux qui lui obéiſſoient, en confondant pleinement les droits des vainqueurs & des vaincus, fourniſſoit à tous des motifs communs & égaux de s'affectionner pour elle. Elle s'approprioit toute vertu & tout mérite qui naiſſoit dans le ſein de ſon vaſte empire. Mais d'un autre côté combien ſes anciennes maximes devoient-elles ſouffrir d'altération par le mélange des maximes étrangeres, des préjugés nationaux, que lui apportoit cette foule de nouveaux citoyens? L'attachement même pour la commune patrie, balancé & partagé en eux par l'amour du ſol natal, devoit bien s'affoiblir. Auſſi voyons-nous que Rome devint indifférente même à ſes empereurs. Dioclétien pendant un regne de plus de vingt ans ne la vit preſque jamais, & fixa communément ſon ſéjour à Nicomédie; &

Conſtantin bâtit une nouvelle ville impériale pour y établir ſa réſidence.

Toutes les perſonnes de condition libre acquirent donc par la conſtitution de Caracalla le droit de citoyen, & il n'y eut plus que des Romains dans l'empire. Il ſemble qu'en conſéquence les diſtinctions de villes libres, ou municipales, de colonies, de droit latin, de droit italique, devoient diſparoître. On en trouve néanmoins encore des traces dans les tems poſtérieurs. C'eſt que par la loi de la nature, l'ancien ne cede jamais tout d'un coup ſa place au nouveau; &, s'il n'eſt exterminé par la violence, il lutte toujours pendant quelque tems pour ſe conſerver au moins en partie. Les diſcuſſions de ces détails ne me regardent point. On peut conſulter la diſſertation d'Ezéchiel Spanheim, ſur la conſtitution dont il s'agit ici, tome XI de la collection des antiquités Romaines par Grévius. *Tillem. Carac. art. 8.*

Il ne me reſte plus que les expéditions militaires de Caracalla à raconter, où nous rencontrerons à chaque pas des preuves du même travers & du même dérangement d'eſprit que nous avons obſervé juſqu'ici.

Sa passion folle pour Alexandre. *Dio. Herod. Spart. Carac. 2.*

Son premier trait de folie en ce genre fut sa belle passion pour Alexandre. Dès son enfance il ne s'occupoit, il ne parloit que des exploits de ce fameux conquérant ; il prétendit le prendre durant toute sa vie pour modele, & il en copia ce qu'il étoit facile d'imiter, l'habillement & l'armure. S'il se trouvoit quelque vase, quelque arme, que l'on dît avoir appartenu à Alexandre, il se l'approprioit comme un titre de ressemblance. Parmi les statues qu'il dressa à ce prince dans toutes les villes, & à Rome en particulier dans le Capitole & dans tous les temples, il y en avoit plusieurs dont le visage étoit miparti, représentant par une moitié Alexandre, & par l'autre Caracalla. Il l'appelloit l'Auguste de l'Orient, & il écrivit un jour au sénat que l'ame d'Alexandre avoit passé dans le corps d'Auguste, afin de regagner par la longue vie de cet empereur la courte durée de celle qu'elle avoit eue sous sa premiere forme. Je ne sais pourquoi il ne prenoit pas pour lui-même l'honneur qu'il faisoit à Auguste, qui assurément ne se piquoit pas d'être un Alexandre.

L'affection de Caracalla pour Ale-

xandre le porta à vouloir avoir une phalange Macédonienne. Il forma un corps de seize mille hommes, tous nés dans la Macédoine, disciplinés & armés à la façon des anciens Macédoniens, & commandés par des officiers qui portoient les noms de ceux qui avoient servi sous Alexandre. Il menoit par-tout avec lui grand nombre d'éléphans, pour représenter les conquérans des Indes, Alexandre & Bacchus.

Tout ce qui intéressoit Alexandre, touchoit vivement Caracalla. Il poussa le zele pour sa mémoire, jusqu'à haïr les Péripatéticiens, parce que leur maître Aristote avoit été regardé par quelques-uns comme complice de l'empoisonnement & de la mort de ce prince. C'étoit une pure calomnie, & le fait même de l'empoisonnement est au moins fort douteux. Mais Caracalla n'en jugeoit pas ainsi : & en conséquence il voulut brûler les livres d'Aristote ; & il rendit ses disciples, après tant de siecles, responsables du prétendu crime de leur maître. Il leur retrancha les pensions & les autres avantages dont ils jouissoient dans le *Museum* d'Alexandrie.

Au contraire il aimoit & favoriſoit ſinguliérement les Macédoniens. Un jour ayant remarqué un tribun qui montoit légérement & adroitement à cheval, il le loua beaucoup, & lui demanda de quel pays il étoit. « De » Macédoine, répondit l'officier. Com- » ment vous nommez-vous ? Antigo- » nus. Et votre pere ? Il ſe nommoit » Philippe. J'ai, dit l'empereur, tout » ce que je voulois. » Il éleva l'officier Macédonien, ſur cette ſeule recommandation, dans les grades militaires; & peu après il le fit entrer dans le ſénat, en lui donnant rang parmi les anciens préteurs.

Dans une autre occaſion, un homme coupable de pluſieurs crimes, mais qui ſe nommoit Alexandre, étoit pourſuivi devant lui. L'accuſateur en plaidant n'épargnoit pas à celui qu'il attaquoit les épithetes injurieuſes, & il répétoit ſouvent, *le ſcélérat Alexandre*, *Alexandre l'ennemi des Dieux*. Caracalla ſe tint offenſé, comme s'il eût été inſulté lui-même, & interrompant l'avocat, il lui dit : « Si Alexan- » dre ne vous protege, vous êtes per- » du. ».

Il affecte de Aimant auſſi paſſionnément Ale-

xandre, Caracalla ne pouvoit manquer de vouloir être guerrier. Mais il n'eſt pas donné à tous d'atteindre à la ſublimité des talens de cette ame héroïque. Caracalla fut ſoldat, & non pas général. Il ſe plaiſoit aux exercices militaires. Il ſe confondoit avec les derniers de ſes ſoldats pour la maniere de ſe vêtir & de s'armer, pour les travaux, pour la ſimplicité des nourritures. Suivant le rapport d'Hérodien, il mouloit ſouvent lui-même la quantité de grains qui lui étoit néceſſaire, il en paîtriſſoit la farine, il faiſoit cuire la pâte, & mangeoit ainſi le pain qui étoit le fruit de ſon travail. Il portoit quelquefois ſur ſes épaules les drapeaux des légions, qui étoient très-peſans chez les Romains. Dans tout cela, j'ai obſervé d'après Dion qu'il y avoit plus de parade que de vérité; & que Caracalla ſavoit l'art d'éblouir les yeux par les apparences, en évitant le réel de la fatigue. Mais quand ce prince eût agi de bonne foi, il y a bien loin de ces miniſteres ſubalternes à la ſupériorité des vues, des attentions, & des connoiſſances qu'exige la conduite d'une guerre: & c'eſt de quoi Caracalla n'avoit pas même d'i-

ſe plaiſoit aux exercices & aux travaux militaires, ſe confondant avec les ſoldats.

dée : il s'imaginoit être Alexandre, parce qu'il travailloit à la tranchée, de même qu'il se flattoit de transporter en sa personne & dans son armée la vertu des anciens Lacédémoniens, parce qu'il avoit levé une ou deux cohortes dans le pays de Sparte. Aussi les succès répondirent-ils à des mesures si bien entendues : & dans toutes les guerres qu'il entreprit nous trouverons presque uniquement des événemens honteux, que sa vanité s'efforça envain de déguiser en victoires.

Il vient dans les Gaules & y commet beaucoup de violences. *Spart.* 5. An. R. 964.

Il commença ses expéditions par visiter, c'est-à-dire, ravager les Gaules. M. de Tillemont place ce voyage dans la troisieme année de son regne. L'inquiétude & la légéreté d'esprit de ce prince, & encore plus les remords de ses crimes, & sur-tout du meurtre de son frere, ne lui permettoient pas de demeurer tranquille à Rome. Il vint dans la Gaule Narbonnoise, & en arrivant il fit mettre à mort le proconsul. Il commit toutes sortes de violences, soit contre les magistrats & officiers, soit contre les peuples des Gaules : & malgré quelques vaines affectations de clémence, dont on découvroit aisément le faux, il y parut

tel qu'il étoit, cruel & tyran, & il ſe fit univerſellement déteſter.

On peut croire qu'il revint à Rome ou ſur la fin de cette année, ou au commencement de la ſuivante, & qu'il y apporta alors les *Caracalles*, vêtement Gaulois, dont j'ai parlé ailleurs.

Il en repartit bientôt pour aller faire la guerre dans la Germanie au-dela du Rhin. Il y eut affaire aux Cennes,* peuple peu connu, & aux Allemands, dont il eſt ici parlé pour la premiere fois dans l'hiſtoire.

Il paſſe le Rhin, & fait la guerre aux Allemands. *Dio.* An. R. 965.

Ce nom aujourd'hui ſi célebre, qui a pris la place de celui des Germains, & ſous lequel nous comprenons tous les peuples qui compoſent ce que nous appellons l'empire d'Allemagne, étoit dans ſes commencemens fort obſcur. L'origine même de la nation qui le portoit n'eſt pas illuſtre, s'il eſt vrai, comme le penſent communément les ſavans, qu'elle doit ſa naiſſance à un amas d'aventuriers Gaulois, qui manquant de toutes choſes dans leur pays, & hardis par néceſſité encore plus que par caractere, vinrent, un peu plus

Tillem. Caracc. art. 9. & Cellar. Georg. Ant. l. II. c. 5.

* *Quelques Savans croient qu'on doit lire ici dans Dion le nom des Cattes plus connu que celui des*

de cent ans avant le tems dont nous parlons, s'établir entre le Mein, le Rhin, & le Danube, dans des terres qu'ils trouverent vuides, & où ils vécurent d'abord comme ſujets des Romains. On prétend que le nom qu'ils prirent convenoit à leur fortune, & qu'*Alemanni* ſignifie *toute ſorte d'hommes ramaſſés*.

Dio. Caracalla commença à leur procurer de l'illuſtration en les attaquant. Il entra ſur leurs terres comme ami & allié, & il fit conſtruire en divers endroits des forts & des châteaux auxquels il donna des noms tirés du ſien. Ces peuples, alors Barbares, ne ſentirent point les conſéquences d'une telle nouveauté. Pluſieurs n'en prirent aucune connoiſſance: les autres crurent que c'étoit un ſimple amuſement de l'empereur Romain. Leur indifférence inſpira du mépris pour eux à Caracalla. Il crut pouvoir ſe ſignaler ſans riſque contre eux par un exploit de perfidie. Il raſſembla toute leur jeuneſſe, comme voulant la prendre à ſa ſolde, & il la fit maſſacrer par les troupes dont il avoit pris ſoin de l'envelopper. Telle fut la glorieuſe victoire pour laquelle il prit le ſurnom d'*Ala-*

mannicus. Il ne rougit pas d'en divulguer lui-même la honte, en déclarant hautement qu'il avoit vaincu par la ruſe des peuples dont il n'étoit pas poſſible de triompher par la force.

Il n'eut pas ſi bon marché des Cennes. Dans une action qui s'engagea avec eux, ils combattirent avec tant de furie, que bleſſés par les fleches des Oſrhoéniens, que Caracalla avoit dans ſon armée, ils arrachoient le fer de la plaie avec les dents, afin d'avoir les mains libres pour continuer de ſe battre. Il paroît que l'avantage leur reſta : mais l'or les rendit traitables. L'empereur leur offrit de grandes ſommes & à ce prix ils lui vendirent le titre de la victoire, & lui permirent de repaſſer le Rhin, & de ſe retirer en ſûreté dans la province que les Romains appelloient Germanie.

Nous n'avons point de récit ſuivi & circonſtancié de ces faits, mais de ſimples extraits ou fragmens. Ainſi c'eſt une néceſſité de ſuppléer au ſilence des anciens monumens par des conjectures. Il faut, par exemple, ſuppoſer que Caracalla eut néanmoins la ſupériorité dans quelques rencontres, puiſqu'il emmena priſonnieres beaucoup

de femmes des Cennes * & des Allemands. On ſait que chez les peuples Germains les femmes ſuivoient leurs maris à la guerre. Ces priſonnieres montrerent un courage auſſi féroce que celui des hommes de leur nation. L'empereur leur ayant laiſſé le choix d'être tuées ou vendues, elles préférerent la mort. On les vendit néanmoins comme eſclaves: & preſque toutes ſe donnerent à elles-mêmes la mort qu'on leur avoit refuſée. Quelques-unes tuerent avec elles leurs enfans.

Courage féroce des femmes Germaines

Caracalla remporta pour tout fruit de ſon expédition Germanique le mépris des Barbares, qui demêlerent parfaitememt à travers ſes fanfaronades la lâcheté & la fourberie qui faiſoient le fond de ſon caractere. Ce mépris pour l'empereur Romain, pénétra juſqu'au nord, & juſqu'aux embouchures de l'Elbe. Les peuples de ces contrées, avides d'argent, & voyant que l'exemple des Cennes leur ouvroit une voie aiſée pour s'en faire donner, l'envoyerent menacer de la guerre. Il répondit

Caracalla mépriſé des Barbares, achete d'eux la paix.

* *Le texte de Dion porte le nom des* Cattes *en cet endroit. J'ai ſuivi dans mon récit la leçon une fois adoptée.*

à leurs députés avec hauteur, mais il leur compta de groſſes ſommes : & les Barbares lui paſſerent volontiers un langage d'arrogance pour l'or effectif dont il les enrichiſſoit.

Il prend du goût pour les Germains, & imite leur habillement *Herod.*

Quoiqu'ainſi mépriſé & joué par les Germains, Caracalla prit du goût pour eux. Il ne ſe contenta pas de ſe les attacher par un trait d'alliance : il choiſit dans leur nation les plus beaux hommes & les plus braves pour leur confier la garde de ſa perſonne, renouvellant un uſage qui ſe trouve établi dès Auguſte, mais qui apparemment avoit ſouffert interruption. Il paſſa juſqu'à adopter leur habillement : & faiſant profeſſion de mépriſer toute bienſéance, il quittoit ſouvent la cotte d'armes que les empereurs portoient à la guerre, & paroiſſoit en public vêtu de la caſaque Germanique. Il prenoit auſſi des perruques blondes, qui imitaſſent la couleur des cheveux des Germains, & la maniere dont ils les ajuſtoient.

Il vient ſur le bas Danube, remporte de légers avantages ſur les Gots, fait un trai-

Des rives du Rhin, Caracalla ſe tranſporta ſur le bas Danube, près duquel il rencontra une nation juſques-là preſque inconnue, les Gots. C'eſt ici la premiere mention qui ſoit

té avec les Daces. *Tillem. Carac. art.* 9 An. R. 966.

faite dans l'hiſtoire Romaine de ce peuple Barbare, qui dans la ſuite eut plus de part qu'aucun autre à la ruine de l'empire Romain en Occident. Alors les Romains connoiſſoient ſi peu les Gots, qu'ils les nommoient Gétes, du nom des peuples qui occupoient anciennement le pays où ces nouveaux habitans étoient venus s'établir. On prétend qu'originairement ils ſortoient de la Gothie, qui conſerve encore aujourd'hui leur nom dans la Suéde; que par une premiere migration ils s'étoient tranſplantés en Germanie non loin de la Viſtule ſur les côtes de la mer Baltique, où ils furent connus ſous le nom de Gothons ou Guttons; que delà s'avançant toujours vers le midi, ils vinrent s'emparer d'une partie de la Dace au nord du Danube, où Caracalla les trouva. Il eſſaya le premier contre eux les armes Romaines par quelques petits combats, dans leſquels il eut, dit-on, l'avantage, mais qui n'arrêterent pas les accroiſſemens formidables de puiſſance que prit dans aſſez peu de tems cette nation.

Spart. Carac. 10. & *Get.* 6.

Dio. lib. LXXVIII. p. 878.

Caracalla dans ce même pays fit alliance avec les Daces indépendans de la domination Romaine, & il en re-

çut des ôtages pour ſûreté des conditions auxquelles ils s'étoient engagés.

Il paſſe en Thrace.

Des bords du Danube il paſſa dans la Thrace, où il ne fit pas un long ſéjour, ni rien de fort remarquable. Seulement j'obſerverai que le voiſinage de la Macédoine réveilla & augmenta en lui la manie de ſe donner pour un autre Alexandre. *Herod.*

Il traverſe l'Helleſpont, vient à Ilium, honore le tombeau d'Achille. *Dio, ap Val. Spart. Carac. 5. Herod.*

Il traverſa enſuite l'Helleſpont, non ſans danger, ayant été ſurpris de la tempête. Arrivé à Ilium, il viſita les reſtes de cette ville fameuſe: & ſans s'embarraſſer de la parenté prétendue entre les Romains & les Troyens, tout plein d'idées guerrieres, il honora ſinguliérement Achille, le plus grand ennemi de Troye. Il lui éleva une ſtatue de bronze: il offrit ſur ſon tombeau des libations & des couronnes de fleurs: il exécuta en ſon honneur des joûtes & des tournois avec toute ſon armée, il fit à ce ſujet une gratification conſidérable aux troupes, comme pour quelque grand exploit de guerre.

Afin de mieux reſſembler à Achille il voulut avoir un Patrocle, dont il célébrât les funérailles ſur le lieu. La mort de Feſtus, le plus cher de ſes

affranchis, lui en fournit l'occaſion : ou, ce qui n'eſt pas le moins vraiſemblable dans un monſtre tel que celui-ci, il ſe procura cette occaſion aux dépens de la vie de ſon affranchi, qu'il fit empoiſonner. Il n'épargna rien pour rendre pompeuſes ſes obſeques. Il lui dreſſa un bûcher, ſur lequel fut mis le corps, & qui fut arroſé du ſang de toutes ſortes d'animaux. Il invoqua par des prieres accompagnées de libations les vents, je ne ſais à quel propos, puiſqu'il n'avoit point de navigation à entreprendre. Afin qu'il ne manquât rien au cérémonial, il voulut offrir au mort un flocon de ſes propres cheveux : & comme il en avoit fort peu, il apprêta à rire à ceux qui le voyoient promener ſa main ſur une tête mal garnie, pour y chercher trois ou quatre cheveux, qu'il coupa, & jetta au milieu des flammes.

A Pergame il implore le ſecours d'Eſculape, pour être délivré des maladies qui lui tourmentoient le corps & l'eſprit. *Dio*, & *Herod.*

D'Ilion il vint à Pergame pour tâcher d'y trouver dans le temple d'Eſculape la ſanté de l'eſprit & du corps. Car il étoit malade de l'une & de l'autre parties de lui-même. Dans ſon corps il ſouffroit différentes infirmités, les unes connues de tous & manifeſtes, les autres cachées. Son eſprit étoit

troublé par des viſions effrayantes. Souvent il s'imaginoit être pourſuivi par ſon pere & par ſon frere, qui couroient après lui l'épée nue à la main. Ses crimes faiſoient ſon ſupplice, & avoient plus de part, comme l'on voit, à l'aliénation de ſa raiſon, que les ſortileges des Allemands, qui ſe vantoient d'avoir employé contre lui de puiſſans maléfices. Il chercha donc du ſoulagement à ſes maux auprès d'Eſculape, qui enſeignoit, diſoit-on, en ſonge les remedes dont les malades avoient beſoin pour guérir. Caracalla eut des ſonges à contentement : mais il ne guérit point. Il recourut dans la ſuite à l'oracle d'Apollon Grynéen, au Dieu Sérapis en Egypte : & tout fut inutile. Dion n'en eſt point ſurpris, & il penſe que les Dieux (a) étoient moins touchés de ſes offrandes & de ſes ſacrifices, qu'irrités contre ſes volontés & ſes actions criminelles & impies, qui le rendoient indigne d'être exaucé.

Il paſſe l'hiver à Nicomédie, ſe diſpoſant à

Caracalla paſſa l'hiver à Nicomédie : & comme il ſe diſpoſoit à aller attaquer les Parthes & les Arméniens : il

(a) Μητε τοῖς ἀναθήμασι, μήτε ταῖς θυσίαις, ἀλλὰ τοῖς βλασφήμοις, καὶ ταῖς πράξεσιν αὐτῶν προσεῖχον. Dio ap. Val. p. 753.

la guerre contre les Parthes. *Dio, lib. LXXVII.*

fit conſtruire dans cette ville deux grandes machines dont il prétendoit ſe ſervir dans cette guerre, & qu'il fallut démonter pour les embarquer ſur des vaiſſeaux qui les porterent en Syrie.

Il étoit encore à Nicomédie le quatre avril, jour de ſa naiſſance, qu'il célébra par un ſpectacle bien peu convenable, ſuivant la remarque de Dion, à une cérémonie de joie. Il donna un combat de gladiateurs, dans lequel il ajouta à ce jeu, déja ſi cruel par lui-même, un nouveau degré de cruauté. Car un gladiateur, qui ſe voyoit vaincu, lui ayant demandé la vie, « Adreſſe-toi, lui répondit-il, à ton adverſaire : il ne m'eſt pas permis de » te ſauver. » Le vainqueur, qui auroit peut-être épargné ſon antagoniſte abattu à ſes pieds, craignit de paroître plus humain que l'empereur, & il tua ce malheureux.

Il vient à Antioche. Le roi des Parthes ſe ſoumet à ce qu'il lui demande, & obtient la paix. An. R. 967. *Herod. Dio.*

Il partit enſuite pour la guerre contre les Parthes, & ſe rendit à Antioche. Son vrai motif dans cette guerre n'étoit autre que la vaine gloire de s'acquérir le nom de Parthique, & de pouvoir ſe vanter d'avoir ſubjugué l'Orient. Pour l'entreprendre il avoit

beſoin d'un prétexte : car les Parthes ne ſongeoient nullement à l'attaquer. Il ſe plaignit que le roi des Parthes donnoit aſyle ſur ſes terres à deux transfuges importans, qui devoient lui être livrés, Tiridate & Antiochus. Nous connoiſſons peu Tiridate, & nous ignorons abſolument ſon hiſtoire. Il paroît ſeulement qu'il étoit fils de Vologéſe roi d'Arménie, & qu'il eſt celui qui fut rétabli par Macrin ſur le trône de ſon pere. Antiochus étoit un aventurier, Cilicien de nation, qui d'abord fit le métier de philoſophe cynique, & qui dans cet état ne laiſſa pas de ſervir utilement les empereurs qu'il accompagnoit à l'armée. Dans des climats où le froid ſaiſiſſoit les ſoldats, & les portoit à l'abattement, le cynique endurci au mal ſe jettoit dans la neige, s'y rouloit, & ranimoit par ſon exemple, le courage des troupes. Il fut magnifiquement récompenſé de ſes ſervices par Severe, & par Caracalla lui-même. Devenu riche, il quitta la beſace & le bâton de Diogéne, & ſa nouvelle fortune lui enflant le cœur, il forma apparemment quelque projet ambitieux pour l'exécution duquel il ſe lia avec Tiridate. Le ſuccès ne ré-

pondit point à leurs vœux, & ils allerent chercher leur sûreté dans l'empire des Parthes.

Caracalla redemandoit donc ces deux transfuges avec hauteur, menaçant de la guerre si on ne les lui livroit. Il prenoit bien son tems. Vologése roi des Parthes venoit de mourir, & ses deux fils se disputoient la couronne. Ce moment étoit favorable pour attaquer un empire affoibli par une division intestine. En effet Artabane, qui resta, soit alors même, soit peu après, vainqueur de son frere, eut peur des menaces de l'empereur romain: il lui fit remettre Tiridate & Antiochus, & il obtint la paix à ce prix.

Perfidie de Caracalla envers Abgare roi d'Edesse. L'Osrhoéne soumise.

Abgare roi d'Edesse étoit allié des Romains, puisqu'on trouve, ainsi que je l'ai déja observé, des Osrhoéniens ses sujets dans l'armée de Caracalla combattant contre les Germains. Mais rien n'étoit sacré pour cet empereur perfide. Il invita Abgare à venir le trouver à Antioche, & lorsqu'il l'eut en sa puissance, il le fit charger de chaînes. Il soumit ainsi l'Osrhoéne privée de son roi, & il y a lieu de croire qu'elle devint alors province Romaine,

maine. Cependant il reſte ſur ce point quelques difficultés, par rapport auxquelles on peut conſulter M. de Tillemont. *Tillem. Carac. art.* 11.

Caracalla traita le roi d'Arménie, comme celui d'Edeſſe. Nous avons vu qu'un Vologéſe fils de Sanotruce régnoit en Arménie au tems de Severe. Ce pouvoit être encore le même, qui ſe trouvant en différend avec ſes fils, fut mandé par Caracalla, ſous couleur d'un accommodement, dont l'empereur Romain vouloit devenir le médiateur & l'arbitre. Le roi d'Arménie ſe rendit avec ſes enfans auprès de l'empereur ſans nulle défiance, & ils furent tous arrêtés priſonniers. Mais l'Arménie faiſoit un état plus puiſſant que l'Oſrhoéne, & n'étoit pas auſſi aiſée à réduire ſous le joug. Les Arméniens prirent les armes pour la vengeance de leur roi, & la défenſe de leur liberté : & le miſérable Théocrite, dont j'ai parlé, ayant été envoyé contre eux à la tête d'une armée, fut battu & repouſſé avec une très-grande perte. Caracalla ne recueillit donc d'autre fruit de ſa perfidie, que la honte trop juſtement méritée, & une défiance univerſelle qu'il excita contre

Pareille perfidie envers le roi d'Arménie. Les Arméniens prennent les armes.

lui. Mais de pareils inconvéniens touchoient peu une ame telle que la ſienne.

Caracalla vante ſes exploits & ſes fatigues militaires.

Au contraire il ſe glorifioit de ſes ſuccès, & il faiſoit valoir les fatigues que lui avoient coûtées tant de guerres, qu'il avoit pourtant terminées ſans ſortir d'Antioche, & en ſe livrant à toutes les délices de cette ville voluptueuſe. Il en prenoit même occaſion d'invectiver contre le ſénat, à qui il écrivit, comme autrefois Caligula, des lettres pleines de reproches ſur ce que les ſénateurs menoient une vie douce & commode, & ne rempliſſoient même qu'avec négligence leurs tranquilles fonctions, pendant que leur empereur bravoit dans une expédition lointaine & les travaux & les dangers.

Il vient à Alexandrie, & y exerce un horrible maſſacre. *Dio, Herod. Spart. Carac.*

Ce n'étoit pas aſſez pour Caracalla de ſe montrer perfide envers les rois & les princes étrangers, s'il n'exerçoit ſon talent odieux contre ſes propres ſujets; & la vénération profonde qu'il témoignoit pour la mémoire d'Alexandre, ne put garantir des effets de ſa baſſe & cruelle vengeance la ville d'Alexandrie fondée par ce conquérant. Il eſt vrai que les Alexandrins, peuple volage & railleur, s'étoient attiré ſon indignation par de malignes

plaiſanteries. Ils aimoient, dit Hérodien, à s'égayer (a) aux dépens de leurs princes; & ils hazardoient ſouvent contre eux de prétendus jeux d'eſprit qui leur paroiſſoient ingénieux, mais qui faiſoient une plaie dans le cœur des offenſés : & l'on ſait qu'en ce genre rien ne pique ſi vivement que la vérité. Ainſi faiſant alluſion à la haine d'Etéocle & de Polynice, dont l'exemple ſe renouvelloit en Caracalla & Géta, ils attribuoient à Julie, mere de ces derniers, le nom de Jocaſte. Ils tournoient en raillerie la vanité de Caracalla, qui petit & malfait de corps, & ſans aucun mérite guerrier, ſe comparoit d'une part à Achille, le plus beau comme le plus vaillant des Grecs; & de l'autre à Alexandre, le plus grand des héros. Caracalla leur donna lieu de ſe repentir de cette licence, & réſolu de la leur faire laver dans leur ſang, il commença par les tromper.

Il annonça qu'il prétendoit aller

(a) Απορρίπτοντες τὰς ὑπερέχοντας πολλὰ χαρίεντα μὲν ἑαυτοῖς δοκοῦντα, λυπηρὰ δὲ τοῖς σκωπτο-μένοις· τῶν γὰρ τοιούτων μάλιστα ἅπτεται τὸ ἔλεγχος τῶν ἁμαρτημάτων τὴν ἀλήθειαν.

viſiter le plus beau monument ſubſiſtant de la gloire d'Alexandre, & rendre perſonnellement ſes hommages au dieu Sérapis. Les Alexandrins, ne penſant en aucune façon aux ſujets qu'ils lui avoient fournis de les haïr, ſe ſentirent flattés de l'honneur que vouloit faire l'empereur à leur ville, & ils ſe diſpoſerent à le recevoir avec joie & magnificence. Lorſqu'il arriva, une foule infinie ſortit au-devant de lui : les concerts de muſique, les aromates, les illuminations, les fleurs & les couronnes, tout fut prodigué.

Caracalla prit ſoin d'entretenir leur erreur. Il ſe tranſporta d'abord au temple de Sérapis, où il immola des hécatombes, & brûla ſur l'autel un amas prodigieux d'encens. Delà il paſſa au tombeau d'Alexandre, & s'étant dépouillé de ſa caſaque impériale, qui étoit de pourpre, de ſon baudrier enrichi de pierreries, des bagues précieuſes qu'il portoit aux doigts, il offrit au Héros tous ſes ornemens, & les dépoſa ſur le cercueil.

Tous ces dehors ſpécieux cachoient le noir deſſein d'exterminer les habitans d'Alexandrie. Dans la maniere

dont il s'y prit, on trouve quelque variété entre Dion & Hérodien, qu'il n'eſt pourtant pas impoſſible de concilier. Il ſuffit de ſuppléer l'un par l'autre. Selon Hérodien, Caracalla feignit de vouloir former une phalange Alexandrine, comme il en avoit déja une Macédonienne ; & ſous ce prétexte, il aſſembla dans une plaine hors des murs toute la jeuneſſe de la ville, & il la fit envelopper & maſſacrer par ſes ſoldats. Dion, qui ne parle point de cette exécution, raconte que Caracalla égorgea d'abord les plus illuſtres citoyens, qui s'étoient préſentés à lui avec ce que la religion avoit de plus ſacré, & qu'il avoit accueillis favorablement & admis à ſa table; qu'enſuite ſon armée ſe répandit dans toute la ville, où étoit accourue une foule infinie d'étrangers, & fit main baſſe indiſtinctement ſur tous ceux qui rempliſſoient les maiſons. Car tous avoient eu ordre de s'y renfermer, & les rues & les places étoient occupées par les troupes. Le carnage fut ſi affreux, & il y eut tant de ſang répandu, que Caracalla, tout inacceſſible qu'il étoit aux ſentimens de pudeur & de pitié, n'oſa marquer au ſénat le nombre des morts,

Il écrivit qu'il importoit peu de connoître les noms & le nombre de ceux qui avoient perdu la vie, parce que tous méritoient le même ſort. Les corps furent entaſſés dans des foſſes profondes, afin qu'on ne pût pas les compter, & acquérir ainſi une connoiſſance exacte de la grandeur du déſaſtre. Quelques-uns même de ceux qui étoient venus avec l'empereur avoient péri dans cet horrible maſſacre, qui dura pluſieurs jours & pluſieurs nuits, & où la confuſion fut portée au degré le plus extrême par la précipitation, par la fureur, par les ténebres, & par la réſiſtance des plus courageux d'entre les Alexandrins. L'auteur de cette ſanglante boucherie la contemploit, comme un ſpectacle agréable, du haut du temple de Sérapis, d'où il envoyoit de tems en tems des ordres pour animer la cruauté des aſſaſſins. Il termina dignement la tragédie en conſacrant dans le temple du Dieu le poignard avec lequel il avoit tué ſon frere.

On juge aiſément que le pillage d'Alexandrie accompagna le maſſacre de ſes habitans. Rien ne fut épargné, ni le profane ni le ſacré, ni les maiſons ni les temples. Caracalla non content

de ces excès, acheva d'accabler par de nouvelles rigueurs les reſtes malheureux de cette ville avant lui ſi opulente & ſi peuplée. Il en chaſſa les étrangers, hors les négocians. Il ôta les jeux & les ſpectacles aux Alexandrins. Il abolit les ſociétés de gens de lettres, qui étoient nourris & gagés dans le *Muſéum*. Il ſépara par des murs & par des tours les différens quartiers de la ville, pour rompre la communication de l'un à l'autre.

Au reſte cette déſolation ne fut pourtant qu'un mal paſſager. Caracalla étant mort peu de tems après, Alexandrie ſe rétablit par ſes propres reſſources, & redevint bientôt la ſeconde ville de l'empire.

L'entrée au ſénat accordée aux Alexandrins. *Dio, lib. L. I p. 455.*

Il eſt ſingulier que ce cruel ennemi des Alexandrins ſoit le premier des empereurs qui les ait admis dans le ſénat de Rome. Avant Severe ils n'avoient pas même de ſénat dans leur ville; & ſon fils leur accorda l'entrée dans le ſénat de la capitale. J'ai parlé ailleurs de Cœranus, qui le premier des Egyptiens fut ſénateur & conſul Romain.

Caracalla demande au roi des Par-

Caracalla ne s'étoit tranſporté à Alexandrie que pour y exercer ſon

thes ſa fille en mariage, & ſur ſon refus il renouvelle la guerre.

horrible & perfide vengeance, & il n'avoit point perdu de vue les conquêtes Orientales, & la guerre contre les Parthes, avec leſquels il venoit de conclure la paix. Pour donner occaſion à une rupture, il imagina de demander à Artabane ſa fille en mariage, ſe promettant de deux choſes l'une : ou que ſi ſa propoſition étoit acceptée, il acquerroit un droit ſur l'empire des Arſacides ; ou que ſi elle étoit refuſée, ce ſeroit un affront dont il auroit lieu de tirer raiſon par les armes. Ce projet de mariage étoit également contraire aux mœurs des Romains & à celles des Parthes. Cependant, ſi nous en croyons Hérodien, Artabane, après quelque réſiſtance, y donna les mains. Je préfere ſans difficulté, avec M. Tillemont, le témoignage de Dion, qui aſſure que le roi des Parthes, pénétrant les deſſeins ambitieux & injuſtes de Caracalla, refuſa perſévéramment une alliance dont il craignoit les ſuites les plus funeſtes. Il manqua néanmoins de précaution, & il ſe laiſſa ſurprendre par Caracalla, qui revenu à Antioche, & ayant fait tous ſes préparatifs, ſe trouva tout d'un coup en état d'entrer en armes ſur les terres des Parthes.

Dio, lib. LXXVIII. Herod. & Spart. Carac. 6.

Artabane n'avoit point de troupes assemblées, & l'empereur Romain ne rencontra rien qui lui résistât. Il ravagea les campagnes, il prit des villes, entre autres Arbéle, il courut la Médie, il s'approcha de la ville Royale, & en lâche ennemi il déchargea sa vengeance jusques sur les morts. Il ouvrit les tombeaux des Arsacides, & il jetta leurs cendres au vent.

Ses exploits de peu de valeur.

Pendant qu'il étoit ainsi maître du plat pays, les Parthes s'étant retirés sur des montagnes au-delà du Tigre, y amassoient des forces, & comptoient bien prendre leur revanche l'année suivante. Car ils ne craignoient ni l'empereur ni les soldats Romains: l'empereur, parce qu'ils le regardoient comme un fanfaron sans aucun vrai courage; les soldats, parce qu'ils les savoient énervés par les délices & par les voluptés, & corrompus par une licence qui les rendoit plus redoutables pour leurs alliés que pour leurs ennemis.

Il se fait donner le titre de Parthique.

Caracalla revint en Mésopotamie bien glorieux, & se donnant pour vainqueur des Parthes, qu'il n'avoit pas même vus. Il en écrivit sur ce ton au sénat & au peuple Romain, prétendant avoir subjugué tout l'Orient,

& avoir réduit tous les pays au-delà de l'Euphrate à reconnoître ſes loix. Il avoit ſi peu de jugement & de ſens, que parmi ces magnifiques exploits il mêla dans ſa lettre une circonſtance petite & miſérable. Il y tiroit vanité de ce qu'un lion deſcendu d'un montagne avoit, diſoit-il, combattu pour lui. Le ſénat ſavoit parfaitement à quoi s'en tenir ſur les conquêtes de ſon empereur. Car ce qui touche les princes, ne peut ſe cacher. Mais la crainte ne permettant d'ouvrir la bouche que pour la flatterie, on lui décerna l'honneur du triomphe, & le titre de Parthique.

Cependant informé des préparatifs d'Artabane, Caracalla ſe diſpoſoit de ſon côté à pouſſer la guerre. Mais il fut prévenu par une mort violente, digne fruit de ſes crimes & de ſa tyrannie. L'auteur de ſa mort fut Macrin, l'un de ſes préfets du prétoire, dont il s'étoit attiré la haine par des propos piquans & outrageux, & qui de plus, allarmé d'un danger prochain, aima mieux tuer que périr.

Macrin irrité par Caracalla, & allarmé, conſpire contre lui. *Dio, Herod. & Capit. Macr.* 6. 4.

M. Opelius Macrinus, que nous nommerons ſimplement Macrin, étoit né à Céſarée en Mauritanie, aujour-

d'hui Alger, de parens d'une condition très-baſſe, enſorte qu'après ſon élévation on le comparoit à un âne que la fortune avoit introduit dans le palais. Il paroît qu'il étoit Maure d'origine, & il en portoit la preuve dans ſa perſonne, ayant une oreille percée, ſuivant l'uſage de cette nation. La voie qu'il prit pour ſortir de l'état obſcur auquel ſa naiſſance ſembloit le condamner, fut l'étude des loix. Il s'y rendit médiocrement habile : mais il y porta ou y acquit un eſprit d'équité & d'intégrité, préférable à la ſcience. On lui attribue quelques vers, qui ne ſont pas propres à lui faire honneur du côté du talent poétique. Après avoir paſſé par divers emplois peu relevés, il s'adonna à la plaidoirie, & ayant été chargé de la cauſe d'un ami de Plautien ſous Severe, il fut connu & goûté de ce miniſtre, qui le fit ſon intendant. La chûte de Plautien parut renverſer les eſpérances naiſſantes de Macrin, & peu s'en fallut qu'elle ne lui devînt funeſte. Ce fut le crédit de Fabius Cilo qui lui ſauva la vie, mais il ne put lui épargner l'exil. Macrin fut relégué en Afrique, & dans ſa diſgrace il ſe mit à l'abri de la miſere en

Capit. 11.

exerçant à la fois les profeſſions de rhéteur, d'avocat, & de juriſconſulte. Il obtint néanmoins au bout d'un tems ſon rappel, & Severe le fit maître des poſtes impériales ſur la voie Flaminienne. Il reçut de Caracalla l'anneau d'or & le titre de chevalier Romain : il devint ſucceſſivement intendant de quelque partie du domaine, avocat du Fiſc : & enfin il ſe vit élevé à la charge du préfet du prétoire, la plus puiſſante & la plus accréditée de l'empire. Sans doute l'obſcurité de ſa naiſſance lui ſervoit de recommandation auprès d'un prince tel que Caracalla, qui, ſoupçonneux & jaloux, craignoit la réunion du pouvoir avec la nobleſſe du ſang. Dion témoigne que dans l'exercice de l'importante charge de préfet du prétoire, qui joignoit alors le pouvoir civil au militaire, Macrin ſe conduiſit en homme d'honneur, & montra du zele pour la juſtice, au moins dans les affaires où il ſe décida lui-même & agit de ſon chef.

Sa charge l'obligeoit d'accompagner l'empereur à la guerre, & comme il avoit plus manié la plume que l'épée, il étoit l'objet perpétuel des

plaiſanteries de Caracalla, qui le traitoit de lâche & de moû, & qui lui préféroit de beaucoup ſon collégue, nommé Adventus, homme ſans éducation & ſans lettres, ruſtre & groſſier, & conſervant dans le haut poſte qu'il occupoit les manieres de ſoldat. Macrin au contraire aimoit à avoir bonne table, il portoit ſur ſoi de belles étoffes : & par-là il ne pouvoit manquer de déplaire à un empereur qui affectoit de ſe contenter des habillemens & des nourritures les plus vulgaires. Caracalla haïſſoit donc & mépriſoit Macrin : il le menaçoit ſouvent de la mort : il travailloit à l'affoiblir, en écartant de lui ſes créatures par des diſgraces colorées ſous l'apparence d'emplois plus honorables. Macrin conçut que c'étoit pour lui une néceſſité inévitable de périr, s'il ne ſe faiſoit empereur : & une derniere aventure, qui portoit le danger à ſon comble, le détermina à ne point différer.

Caracalla, toujours inquiet, toujours craignant les conſpirations, ne ſe renfermoit pas, pour s'en éclaircir & les prévenir, dans les reſſources de la prudence humaine. Il recouroit à

toutes les eſpeces de divinations, augures, inſpection des entrailles des victimes, ſortiléges & enchantemens : & il appelloit près de ſa perſonne tous ceux qui faiſoient profeſſion de ces arts menſongers, aſtrologues, devins, magiciens. Encore ne les croyoit-il pas aiſément : & c'eſt en quoi il avoit le moins de tort. Il ſoupçonnoit que les réponſes qu'ils lui faiſoient lorſqu'il les conſultoit lui-même, pouvoient être dictées par la flatterie : & il chargea Flavius Maternianus, qu'il avoit laiſſé à Rome à la tête des affaires, & ſur lequel il comptoit beaucoup, de faire des conſultations ſecrettes, & de lui en envoyer le réſultat. Maternianus exécuta ſa commiſſion : & ſoit qu'il haît Macrin, & voulût le perdre, ſoit que ce préfet du prétoire n'eût pas ſi bien caché les penſées qui lui rouloient dans l'eſprit, qu'il n'en eût tranſpiré quelque indice, le fait eſt que Maternianus écrivit à l'empereur que Macrin aſpiroit à l'empire, & qu'il falloit ſe défaire de lui par la voie la plus courte.

Cet avis adreſſé à Caracalla tomba entre les mains de Macrin. Dion & Hérodien racontent diverſement la

maniere dont arriva cette importante équivoque. Suivant Dion, il y avoit ordre, pendant que Caracalla étoit à l'armée, de porter à l'impératrice Julie, qui étoit reſtée à Antioche, tous les paquets deſtinés à l'empereur. Elle les ouvroit, en faiſoit le triage, & n'envoyoit à ſon fils que ceux qui étoient de quelque conſéquence. Cette opération produiſoit néceſſairement un retardement : & Macrin au contraire fut averti en droiture par un ami qu'il avoit à Rome, de ce que Maternianus écrivoit à ſon ſujet. Hérodien met ſur le compte de Caracalla lui-même l'aventure qui inſtruiſit Macrin & le mit au fait. Il dit que ce prince, toujours livré à ſes divertiſſemens indécens, ſe diſpoſoit à conduire un chariot, & avoit déja pris l'habit & la livrée de cocher, lorſqu'un courier lui préſenta le paquet où étoit la lettre de Maternianus. Caracalla ne voulut point interrompre ſes plaiſirs, & il remit, ſuivant un uſage qui lui étoit aſſez familier, le paquet à Macrin, en le chargeant de lui en rendre compte. Ainſi la lettre fatale parvint à la connoiſſance de celui contre qui elle étoit écrite : & il balança d'autant moins ſur le

parti qu'il devoit prendre en conſéquence, que peu de jours auparavant un prétendu devin Egyptien avoit prédit en termes exprès à Caracalla, que ſa vie ſeroit de courte durée, & que Macrin lui ſuccéderoit. Le préfet du prétoire avoit eu le crédit de faire expoſer aux lions l'Egyptien, comme impoſteur : mais il ne doutoit pas que la plaie ne fût reſtée dans le cœur du prince, & il ſentoit que cette premiere impreſſion confirmée par l'avis que donnoit Maternianus lui annonçoit une mort infaillible. Il ne lui reſtoit de reſſource que de prévenir Caracalla : & il s'y réſolut.

Parmi les officiers de la garde étoit un * Centurion nommé Martialis, de tout tems attaché à Macrin, & mécontent de l'empereur, qui venoit de faire mourir ſon frere ſur une accuſation deſtituée de preuves. Macrin s'adreſſa à cet officier, & lui rappellant le ſouvenir de ſes bienfaits, lui en promettant de plus grands encore, l'animant à venger la mort de ſon frere,

**Suivant Dion, Martialis n'étoit point officier, l'origine de ſon mécontentement contre Caracalla étoit que ce prince lui avoit refuſé le grade de Centurion. La différence eſt peu importante.*

il lui perſuada de tuer Caracalla à la premiere occaſion favorable qu'il trouveroit. Martialis fit entrer dans le complot quelques-uns de ſes camarades : & voici de quelle maniere la choſe s'exécuta.

Le huit avril l'empereur étant à Edeſſe, où il avoit paſſé l'hiver, voulut aller à Carres, pour offrir un ſacrifice dans le temple de la Lune *. Comme la diſtance ne laiſſoit pas d'être conſidérable, il ne crut pas devoir fatiguer ſon armée en la menant avec lui, & il ſe fit accompagner ſeulement de ſa garde à cheval. Sur le chemin il eut un beſoin naturel, qui l'obligea de mettre pied à terre. Ce fut ce moment, où il étoit preſque ſeul, que ſaiſit Martialis pour lui porter un coup de poignard ſi bien frappé & ſi juſte, qu'il le fit tomber mort ſur la place.

Caracalla eſt tué. *Spart. Caracal. 6. & 7. Dio. Herod.*

* *La Lune étoit honorée dans ce temple & dans quelques autres comme un Dieu, & non pas comme une Déeſſe. On l'appelloit le Dieu Lunus. Les gens du pays diſoient que ceux qui adoroient la Lune comme une divinité femelle étoient ſoumis aux femmes, & leur obéiſſoient, & qu'au contraire ceux qui l'adoroient comme un Dieu mâle domînoient leurs femmes, & n'en avoient rien à craindre : idée folle, mais qui a quelque rapport avec la différence de la condition des femmes ſuivant la différence des pays ; eſclaves en Orient, libres & ſouvent maîtreſſes en Occident.*

L'aſſaſſin s'enfuit, mais ayant été reconnu au poignard ſanglant, qu'il eut l'imprudence de garder à ſa main, il fut pourſuivi & atteint par des Scythes & des Germains de la garde de l'empereur; & quelques officiers Romains, qui probablement étoient du complot, l'ayant joint de près comme pour le ſecourir, ſe hâterent de le tuer, ſans doute dans la vue d'étouffer la preuve de leur complicité.

Ainſi périt Caracalla dans la fleur de l'âge, n'ayant vécu que vingt-neuf ans, dont il avoit régné ſix ans, deux mois, & deux jours.

Inſtabilité des grandeurs humaines, prouvée par les malheurs de la famille de Severe.

L'hiſtoire nous préſente bien des exemples de l'inſtabilité des choſes humaines, & du néant des grandeurs. Mais je ne ſais s'il en eſt un plus frappant, que celui de Severe & de ſa maiſon. Quoi de plus brillant, que la fortune de ce prince qui, né dans une condition médiocre, parvient à la ſouveraine puiſſance, triomphe de deux rivaux redoutables, porte la terreur de ſon nom & de ſes armes aux deux extrémités de l'univers, & après un regne de vingt ans laiſſe ſon trône à deux fils en âge de lui ſuccéder?

L'ambition en donnant l'eſſor à ſes

deſirs, pourroit-elle ſe propoſer un ſort plus magnifique ? Cependant, ſans parler des inquiétudes, des fatigues, des dangers inſéparables d'une puiſſance acquiſe à la pointe de l'épée, combien toute cette proſpérité fut-elle empoiſonnée pour Severe par l'inimitié furieuſe de ſes deux fils, à laquelle tous ſes ſoins ne purent apporter ni remede ni adouciſſement ? Après ſa mort le meilleur, ou le moins mauvais des deux jeunes princes, eſt tué par ſon frere dans les bras de leur mere commune. L'autre, couvert de crimes, monſtre déteſté du ciel & de la terre, après un regne fort court périt par une embûche domeſtique. Et voilà à quoi aboutit cette fortune de Severe, ſi éclatante, &, ce ſemble, ſi ſolidement établie.

Le ſort de l'impératrice Julie ne démentit point celui de ſon époux & de ſes enfans : aſſociée à leur grandeur, elle partagea leur infortune. Nous avons vu que ſous le regne de Severe, perſécutée & rendue ſuſpecte, elle fut obligée, pour s'aſſurer quelque tranquillité, de s'occuper uniquement de l'étude des lettres & de la philoſophie. Le premier fruit qu'elle recueil-

lit de l'élévation de ſes fils au trône; fut le meurtre cruel de celui des deux qu'elle aimoit le mieux, du ſang duquel elle fut teinte, & dont elle n'oſa pas même pleurer la perte. Sous ſon fils parricide, elle jouit de quelque conſidération: & c'étoit un ſoulagement pour une femme ambitieuſe. Chargée d'une partie importante du miniſtere, elle voyoit les grands lui faire leur cour. Caracalla mettoit le nom de ſa mere avec le ſien à la tête des lettres qu'il écrivoit au ſénat & au peuple. Elle avoit néanmoins le chagrin de n'être point écoutée de ce fils dans les repréſentations ſalutaires qu'elle lui faiſoit de tems en tems pour l'empêcher de courir à ſa ruine: & ſa mort funeſte la plongea dans la douleur la plus amere. Elle l'avoit haï vivant, elle le pleura mort, parce que deſtituée de ce ſoutien elle craignit de retomber dans la condition privée. Elle ſe livra aux plus violens tranſports, elle ſe meurtrit le ſein à coup redoublés, elle éclata en invectives contre Macrin. Mais lorſqu'elle vit que ce nouvel empereur la laiſſoit jouir des prérogatives & du rang d'impératrice, qu'il ne lui ôtoit ni ſa maiſon, ni

Dio. Herod.

ſes gardes, qu'il lui écrivoit même en termes reſpectueux, elle ſe conſola, elle reprit courage, elle ſentit renaître ſon ambition ; & ne ſe croyant pas inférieure à Sémiramis & à Nitocris, qui dans un pays peu éloigné de celui où elle étoit née, avoient autrefois régné avec gloire, elle conçut des eſpérances pareilles, & pour les réaliſer elle trama des intrigues avec les troupes. Macrin en fut averti, & il lui ordonna de ſortir d'Antioche, & même, ſelon quelques-uns, de ſe donner la mort. Ce qui eſt certain, c'eſt que ſa mort ſuivit de près, & ne fut point naturelle ; & que Julie, femme & mere d'empereurs, ſoit pour obéir aux ordres de Macrin, ſoit fatiguée par les douleurs d'un cancer qu'elle portoit au ſein depuis long-tems, & qu'avoient irrité les coups dont elle s'étoit frappée, ſe laiſſa mourir de faim. Elle rendit ainſi complet le déſaſtre de la maiſon de Severe, & de tout ce qui lui avoit appartenu.

Imputations fauſſes, ou du moins incertaines, avancées contre Caracalla.

Caracalla s'étoit rendu ſi odieux, qu'on lui a même imputé des crimes au-delà de ceux dont il fut véritablement coupable. Je mets en ce nombre le prétendu inceſte avec ſa mere, dont

Spart. Carac 10. l'accuſe Spartien. Il eſt vrai que cet écrivain penſe que Julie n'étoit que la belle-mere de Caracalla, qui, ſelon lui, devoit la naiſſance à une premiere femme de Severe. Mais en ce point il eſt démenti par le témoignage de tous les hiſtoriens : & l'accuſation en elle-même eſt ſi atroce, qu'il faudroit une autre autorité que la ſienne pour y donner de la vraiſemblance.

Dio, lib. LXXVIII. p. 891. Je ne ſais ſi l'on ne doit pas porter le même jugement de ce que Dion nous débite au ſujet des entretiens ſecrets que Caracalla avoit ſouvent avec les ambaſſadeurs des nations barbares, Scythes & Germains. Je n'ai point de peine à croire qu'il ait pris parmi ces nations des gardes, auxquels il témoignât même plus de confiance qu'aux ſoldats Romains. Mais peut-on ſe perſuader qu'en converſant avec les ambaſſadeurs des peuples barbares, il les exhortât, s'il lui arrivoit malheur, à ſe jetter dans l'Italie, & qu'il encourageât leur férocité par l'eſpérance, en les aſſurant que la conquête de Rome étoit très-aiſée ? Pour ces entretiens il avoit beſoin d'interprétes, & il les faiſoit tuer, dit-on, au ſortir de l'audience. C'eſt donc par les

barbares eux-mêmes que Dion prétend avoir appris dans la ſuite ce fait ſi odieux, qui a tout l'air d'un bruit ſemé légérement, & accrédité par la haine publique.

Macrin répandit un autre bruit dont j'ai déja fait mention, & qui n'a pas plus de probabilité. Il voulut faire croire qu'après la mort de Caracalla on avoit trouvé dans ſon tréſor des amas de poiſons pour la valeur de ſept millions cinq cent mille dragmes; (trois millions ſept cent cinquante mille livres.) C'eſt choſe bien difficile à croire ſur la foi d'un ennemi : & l'on ne peut y ſoupçonner rien de moins qu'une énorme exagération.

Il eſt d'autant plus permis de douter de ces faits, que j'en trouve un du même genre avancé contre l'évidence par Dion & par Spartien. Dion dit que les marques de prédilection & de préférence données par Caracalla aux Scythes & aux Germains qui ſervoient dans ſes armées, avoient aliéné de lui les cœurs des ſoldats Romains. Spartien aſſure que ce prince étoit haï de toutes les troupes, ſi on en excepte les Prétoriens. Néanmoins la ſuite nous fera voir combien ſa mémoire

étoit chérie des gens de guerre. Il avoit trop bien mérité leur affection.

Tous le haïrent, excepté les gens de guerre.

Il fut haï & déteſté de tout le reſte des hommes : & après ſa mort, au lieu de continuer à l'appeller Antonin, nom vénérable qu'il avoit profané, on le déſignoit par ſon ancien nom de Baſſianus, ou par le ſobriquet de Caracalla, ou même on lui appliquoit le nom de Tarantas, gladiateur petit & malfait de corps, laid de viſage, & qui dans ſon métier ſanguinaire ſe montroit ſinguliérement avide de ſang.

Ouvrages dont il embellit Rome. *Spart. Carac. 9.*

Ce prince ſouverainement odieux & mépriſable, embellit néanmoins Rome de ſuperbes édifices. On cite des Thermes, appellées de ſon nom Antoniennes, qui ſurpaſſoient pour la beauté de l'architecture toutes les autres de la ville : & près de ces Thermes il tira une rue neuve, qu'il rendit l'une des plus belles de Rome. Il conſtruiſit auſſi un portique, qu'il appella le portique de Severe, & où il fit repréſenter tous les exploits de guerre de ſon pere, & les triomphes dont ils avoient été couronnés.

On l'a dit pere d'Heliogabale.

Il laiſſa un fils digne de lui, s'il eſt vrai, comme on l'a dit, qu'il a été pere d'Héliogabale, qui parvint à la ſouveraine

ſouveraine puiſſance après Macrin, & qui en fut l'opprobre.

La littérature, qui depuis plus d'un ſiecle tomboit en décadence, ne reprit pas vigueur ſous un prince pour qui les ſeuls exercices du corps avoient de l'attrait. Elle ne fut pas néanmoins tout-à-fait éteinte. Outre Sérénus Sammonicus, dont j'ai parlé, ce même regne a produit Oppien, poëte grec, né à Anazarbe en Cilicie, duquel nous avons deux poëmes, l'un ſur la chaſſe, l'autre ſur la pêche. On nous débite qu'il préſenta à Caracalla ces deux ouvrages, qui furent récompenſés d'autant de pieces d'or, qu'ils contenoient de vers. Si le fait eſt vrai, on pourra, en comparant la fortune d'Oppien & celle d'Homere, ſe convaincre de plus en plus qu'il s'en faut beaucoup que les récompenſes ſoient toujours diſtribuées ſelon le mérite. Oppien eſt bien digne de louange pour ſa piéte filiale, ſi l'on doit croire ſur la foi de l'auteur de ſa vie, qu'invité par l'empereur à lui demander telle grace qu'il voudroit, il n'en demanda point d'autre que le rappel de ſon pere, exilé depuis long-tems par Severe. Je ſouhaiterois que ce fait fût appuyé ſur

Oppien, poëte grec, a vécu ſous Caracalla. *Tillem.*

une autorité capable d'y donner du poids.

On a dit que Caracalla aimoit la muſique, & on en cite pour preuve un Cénotaphe qu'il conſtruiſit à Méſoméde, poëte lyrique, dont j'ai parlé ailleurs.

SUITE DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

FASTES DU REGNE DE MACRIN.

C. BRUTTIUS PRÆSENS. An. R. 968 ;
T. MESSIUS EXTRICATUS. De J. C. 217.

Macrin eſt élu empereur le onze avril par les ſoldats, qui ignoroient la part qu'il avoit eue à la mort de Caracalla.

Il s'éloigne en tout de la conduite de ce prince, dont il n'oſe néanmoins attaquer la mémoire ouvertement, dans la crainte d'irriter les ſoldats.

Il écrit au ſénat, qui le reconnoît volontiers, & lui défere tous les titres de la puiſſance impériale.

Il nomme Céſar ſon fils Diadumène, âgé de neuf ans, & lui fait prendre le nom d'Antonin.

Les ſoldats demandent l'apothéoſe

de Caracalla. Macrin y consent, & le sénat le décerne.

Délateurs punis. Projet d'abolir les rescrits des princes, & de réduire tout le droit aux loix anciennes & solemnelles.

Battu deux fois par Artabane roi des Parthes, Macrin achete de lui la paix.

Il rend la couronne d'Arménie à Tiridate, qui paroît avoit été fils de Vologése dernier roi.

Il revient passer l'hiver à Antioche, & il s'y livre à l'oisiveté & la mollesse. Il veut cacher par des manieres de hauteur la bassesse de sa naissance. Il met en place des sujets peu capables, & il en destitue de bons, que leur attachement à Caracalla & leurs talens lui rendoient suspects.

M. OPELIUS MACRINUS AUGUSTUS II. ..... ADVENTUS.

An. R. 969. De J. C. 218.

Macrin avoit pris l'année précédente un consulat, mais subrogé; & il le comptoit pour le premier, quoiqu'il eût déja eu sous Caracalla les ornemens consulaires.

Adventus avoit été son collégue

dans la charge de préfet du Prétoire, ſoldat ruſtre & groſſier, ſans aucune culture, ſans aucune connoiſſance des affaires civiles.

Mécontentemens & murmures des troupes contre Macrin.

Julia Mæſa, ſœur de l'impératrice Julie, profite de cette diſpoſition des eſprits pour élever à l'empire ſon petits-fils Héliogabale, jeune enfant de quatorze ans, qu'elle fait paſſer pour fils de Caracalla.

Il eſt proclamé empereur par une légion campée près d'Emeſe. Son parti ſe groſſit en peu de tems.

Macrin donne à ſon fils le titre d'Auguſte.

Bataille, le ſept juin, près d'Antioche. Macrin s'enfuit lâchement, & abandonne la victoire à ſon rival.

Voulant gagner Rome, il eſt arrêté à Chalcédoine, & ramené juſqu'en Cappadoce, où ayant appris la mort de ſon fils, qui avoit été pris & tué, il ſe jette en bas de la voiture où il étoit, ſe bleſſe conſidérablement par ſa chûte, & eſt égorgé. Sa tête eſt portée à Héliogabale.

MACRIN.

§. II.

Macrin se fait élire empereur par les soldats. Il montre les prémices d'un bon gouvernement. Il fait part de son élection au sénat, et en demande la confirmation. Le sénat, qui détestoit Caracalla, reconnoît volontiers Macrin. Adventus préfet du prétoire comblé d'honneurs, et éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires. Diaduméne fils de Macrin, nommé César et Antonin. Caracalla mis au rang des Dieux. Traits de la conduite de Macrin, qui indisposent le sénat contre lui. Respect de Macrin pour les loix. Sa conduite à l'égard des délateurs, mêlée de justice et de circonspection politique. Sa timidité dans la guerre. Deux fois batu par Artabane, il achete la paix. Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout. Il revient à Antioche, et se livre au plaisir et au luxe. Dispositions de son armée à la révolte.

*Origine d'Héliogabale. Une légion campée près d'Emese, le reçoit dans son camp, et le proclame empereur. Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui passe dans son parti. Macrin donne à son fils le rang et le titre d'Auguste. Largesses à cette occasion. Lettres plaintives qu'il écrit au sénat et au préfet de la ville. Héliogabale déclaré ennemi public par le sénat. Bataille où Macrin est vaincu. Il se sauve à Antioche, et delà ayant traversé l'Asie mineure, il est arrêté à Chalcédoine. Mort de Diaduméne et de Macrin. Jugement sur Macrin. Nonia Celsa sa femme eut le titre d'*Augusta.

SI Macrin, après avoir fait tuer Caracalla, eût employé son crédit pour élever à l'empire quelqu'un des premiers sénateurs, il se feroit acquis au jugement de Dion, une gloire infinie. On ne lui auroit point imputé à crime une conspiration devenue nécessaire pour mettre sa vie en sûreté; & l'univers auroit cru lui devoir de la reconnoissance pour l'avoir délivré d'un oppresseur & d'un tyran. Mais

Macrin se fait élire empereur par les soldats.

Dio, lib. LXXVIII. p. 905.

l'ambition s'étoit mêlée parmi les motifs qui l'avoient déterminé à attenter à la vie de ſon empereur : & par là il perdit tout le mérite d'une action qui, vu la façon de penſer régnante alors, lui auroit fait beaucoup d'honneur; & il s'attira bientôt à lui & à ſon fils une cataſtrophe ſanglante.

Dio, ibid. pag. 893. & 894. Herod. l. IV Cap. Macrin 2. & 5.

Il cacha d'abord avec une grande attention & la part qu'il avoit eue au meurtre de Caracalla, & la penſée où il étoit de lui ſuccéder. La mort tragique de ce prince aimé des ſoldats, excita dans toute l'armée la douleur, la pitié, les regrets. Macrin, plus empreſſé qu'aucun autre, vint pleurer ſur le corps de ſon maître : il lui fit rendre les derniers honneurs, & ayant recueilli ſes cendres dans une urne, il les envoya à l'Impératrice Julie, qui étoit alors à Antioche, comme je l'ai obſervé. Pendant qu'il paroiſſoit tout occupé de ces ſoins, il travailloit à ſe concilier l'affection des ſoldats, qui ſe laiſſerent d'autant plus aiſément gagner, qu'ils ne le ſoupçonnoient en aucune façon d'être complice de la mort de Caracalla, & penſoient que le Centurion Martialis avoit vengé, en le tuant, ſes injures perſonnelles.

Macrin n'agit pas ſeulement auprès des troupes qu'il avoit autour de lui : il ſollicita par ſes émiſſaires celles qui étoient cantonnées en divers endroits de la Méſopotamie. Ces intrigues durerent trois jours, pendant leſquels l'empire Romain fut ſans chef. Cependant le roi des Parthes Artabane approchoit avec une puiſſante armée, & la conjoncture ne ſouffroit point de délai. Le quatrieme jour depuis la mort de Caracalla, qui étoit le onze avril, les ſoldats prétoriens & légionnaires s'aſſemblerent pour procéder à l'élection d'un empereur.

Adventus, collégue de Macrin dans la charge de préfet du prétoire, auroit pu balancer les ſuffrages. Au moins il s'en vanta, & il oſa dire aux ſoldats : « L'empire m'eſt dû, parce » que je ſuis plus ancien que mon col» légue. Mais je ſuis trop vieux, & je » lui céde mes droits. » Macrin fut donc élu, & après une feinte réſiſtance : dont il voulut colorer l'irrégularité des voies qu'il avoit employées, il conſentit à accepter l'empire, & il récompenſa ſur le champ le zele des troupes par une gratification.

Le jour de ſon élection étoit celui

Cap. Macrin 11.

de la naiſſance de Severe ; & Macrin, pour couvrir l'obſcurité de ſon origine, prit le nom de cet empereur. Il y ajouta celui de Pertinax, qui étoit révéré de tous les amateurs de la vertu.

Il montre les prémices d'un bon gouvernement. *Dio, p.* 893. & 896.

Afin que les ſoldats ne fuſſent pas ſeuls contens de ſon élévation, & pour donner tout d'un coup une idée favorable de ſon gouvernement, il révoqua toutes les condamnations prononcées ſous le regne de ſon prédéceſſeur pour cauſe de prétendus crimes de léſe-majeſté, & il défendit de pourſuivre les accuſations de ce genre actuellement intentées. Il abolit auſſi l'ordonnance par laquelle Caracalla avoit porté au dixieme, au lieu du vingtieme, les droits ſur les affranchiſſemens & ſur les ſucceſſions collatérales, & il remit les choſes à cet égard ſur l'ancien pied. Il fit ceſſer les vexations odieuſes par leſquelles avoient été fatigués & les peuples & les particuliers opulens : il annulla les penſions accordées à des ſujets indignes ſur le tréſor public : en tout il ſe montra réſolu de ſuivre les maximes directement oppoſées à la conduite de ſon prédéceſſeur.

Dio, p. 887.

On lui ſut gré auſſi de la modeſtie qu'il témoigna en défendant qu'on lui

dreſsât aucune ſtatue qui paſsât le poids de cinq livres en argent, ou de trois en or.

C'étoient-là de puiſſantes recommandations auprès du ſénat, auquel il fit part de ſa promotion par une lettre très-meſurée. Il demandoit à la compagnie en termes très-modeſtes la confirmation de ce qui avoit été fait par les ſoldats à ſon égard, & il promettoit un gouvernement qui ſe ſentiroit plus de l'ariſtocratie que de la monarchie, où il ne feroit rien ſans le conſeil des ſénateurs. & où les citoyens jouiroient de leurs droits, de leurs fortunes, & d'une entiere liberté. Pour ce qui concernoit Caracalla, après avoir proteſté qu'il n'avoit eu aucune part à ſa mort, il évitoit de s'expliquer clairement ſur ſa conduite. Retenu d'un côté par la crainte des gens de guerre, & de l'autre par ſes propres ſentimens & par la vue de ſon intérêt, il ne diſoit pas tout le mal qu'il en penſoit, & il ſe donnoit de garde d'en dire du bien. Sur l'article de la guerre contre les Parthes, comme il ſavoit qu'elle déplaiſoit aux troupes, il s'expliquoit plus ouvertement. Il oſoit en blâmer

Il fait part de ſon élection au ſénat, & en demande la confirmation.

Dio, Herod. & Capit. Macr. 6. 7.

l'entrepriſe, qu'il attribuoit à l'injuſtice & à la mauvaiſe foi de ſon prédéceſſeur. Il ſe plaignoit auſſi de ce que les penſions que Caracalla payoit aux Barbares ſe montoient à des ſommes exorbitantes, & égaloient la dépenſe de l'entretien des armées Romaines. Du reſte il ne concluoit ni à le déclarer ennemi public, ni à le mettre au rang des Dieux. Il eût été bien aiſe que le ſénat eût flétri ſa mémoire, mais il craignoit d'en ouvrir la propoſition.

Le ſénat quidére ſtoit Caracalla, reconnoît volontiers Macrin.

Le ſénat accorda à Macrin tout ce qui pouvoit ſatisfaire ſon ambition perſonnelle. Malgré l'obſcurité de ſa naiſſance, il l'agrégea au nombre des patriciens : il lui déféra tous les titres de la puiſſance impériale, ſon fils Diaduméne fut déclaré prince de la jeuneſſe, & décoré du nom de Céſar. Le ſénat voulut même ordonner que le jour de ſon avénement à l'empire fût célebré par des fêtes & des ſpectacles. Macrin refuſa ſon conſentement à cette partie de la délibération, diſant que ce jour étoit aſſez honoré par les jeux qui ſe donnoient pour la naiſſance de Severe. Le ſénat lui décerna encore les ſurnoms de *Pieux* &

Cap. Macr. 11.

d'*Heureux*, affectés alors aux empereurs par un uſage preſque établi. Macrin accepta le dernier ; mais il ne voulut point s'approprier le nom de *Pieux* peut-être par reſpect pour la mémoire de Tite Antonin, qui le premier l'avoit porté.

Il étoit redevable de l'empreſſement avec lequel on couronnoit ſes vœux, à la haine que l'on portoit à Caracalla. Le ſénat ne fit point de myſtere de ſes ſentimens à cet égard, & il les exprima avec une netteté & une force infinies. « Nous aimons mieux, crioit-» on de toutes parts, nous aimons » mieux tout autre que le parricide » dont nous venons d'être délivrés, » tout autre qu'un prince de mœurs » abominables, tout autre que le bour-» reau du ſénat & du peuple. » On abolit les fêtes inſtituées en ſon honneur : on ordonna que ſes ſtatues d'or & d'argent fuſſent fondues, on affectoit de célébrer par des acclamations réitérées Martialis meurtrier de Caracalla, & l'on inſiſtoit avec complaiſance ſur la conformité du nom de ce Centurion avec celui du Dieu Mars, pere & fondateur de la nation Romaine. On n'oſa pas néanmoins pouſſer

Capit. Macr. 2.

les choſes à l'extrême, ni déclarer Caracalla ennemi public. La crainte d'être maſſacrés & mis en pieces par les ſoldats de la ville, arrêta les ſénateurs. Bientôt après, comme nous le verrons, cette même crainte les amena à décerner à celui qu'ils déteſtoient les honneurs divins.

Adventus préfet du Prétoire comblé d'honneurs, & éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires. *Capit. Macr. Dio.*

Une des premieres attentions de Macrin, proclamé & reconnu empereur, fut d'éloigner Adventus ſon collégue, en qui il avoit craint de trouver en concurrent. Mais il uſa de ſtratagême, & ce fut en le comblant d'honneurs qu'il le renvoya. Il lui donna la commiſſion de porter à Rome les cendres de l'empereur mort : il le nomma préfet de la ville, & conſul avec lui pour l'année ſuivante. Cette élévation d'Adventus fut très-mal reçue du public, non-ſeulement parce que c'étoit un homme ſans naiſſance, & un ſoldat de fortune, mais parce qu'il parut abſolument incapable des emplois dont on le chargeoit : vieux juſqu'à avoir preſque perdu l'uſage de la vue, ignorant juſqu'à ne ſavoir pas lire, totalement deſtitué d'expérience dans les affaires civiles, & n'en ayant pas les premiers élémens. Il ne pou-

voit pas même prononcer un discours de quatre lignes : & le jour que s'exécuta le cérémonial de son élection au consulat, comme il auroit été obligé de faire un remerciement, il s'absenta sous prétexte de maladie. Son incapacité contraignit Macrin de lui ôter bientôt la préfecture de la ville, & cette charge fut donnée à Marius Maximus, qui peut être l'auteur de plusieurs vies d'empereurs, souvent citées par les écrivains de l'histoire Auguste.

Diaduméne fils de Macrin, nommé César & Antonin.

J'ai parlé du titre de César décerné par le sénat à Diaduméne fils de Macrin, jeune enfant qui n'étoit encore que dans sa neuvieme année. Son pere n'avoit pas attendu ce décret pour l'associer aux honneurs de l'empire. Persuadé que c'étoit une précaution utile pour affermir sa fortune naissante, il se hâta de faire venir Diaduméne d'Antioche à l'armée. Sur le chemin, les soldats qui l'amenoient, se conformant sans doute aux ordres secrets qu'ils avoient reçus, le proclamerent César.

Lampid. Diad. 1. & 2.

Mais sur-tout Macrin crut faire un coup d'état, en donnant à son fils le nom d'Antonin. Le dernier empereur

l'avoit porté; & ce nom étoit dans une telle vénération, que les ſoldats déſolés de ne voir plus d'Antonin à leur tête, s'imaginoient qu'avec un nom ſi ſacré périroit l'empire Romain. Macrin appréhenda qu'ils ne cherchaſſent un remede à ce mal dans la parenté de Tite Antonin, qui ſubſiſtoit encore en branche collatérale, & dont pluſieurs occupoient même des places importantes dans l'armée. A un danger d'imagination il falloit un préſervatif de même nature : & Macrin aſſemblant les ſoldats, leur déclara qu'il prétendoit, avec leur conſentement, faire revivre le nom d'Antonin en la perſonne de Diaduméne. A cette propoſition la joie fut univerſelle : Macrin & ſon fils furent comblés d'éloges & de vœux : on répéta avec tranſport le nom d'Antonin Diaduméne. Mais parmi ces acclamations les ſoldats demanderent qu'Antonin Caracalla fût mis au rang des Dieux. Ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Macrin commença par une largeſſe qu'il leur promit de huit * pieces d'or par tête, dont trois pour ſon élévation à l'empire, &

* *Deux cens deniers, ou huit cens ſeſterces, cent livres tournois.*

cinq pour le nom d'Antonin, comme ſi ce nom eût été quelque choſe de plus grand que la puiſſance ſuprême. Le nouvel Antonin parla auſſi. Il fit ſon remerciement, & prit les mêmes engagemens avec les ſoldats que ſon pere. C'étoit un enfant aimable de figure, grand pour ſon âge, & d'une belle phyſionomie : attrait qui ont leur mérite auprès d'une multitude. L'apothéoſe de Caracalla mit le comble à la ſatisfaction des ſoldats. Macrin traita de Dieu un prince qu'il avoit fait tuer : & le ſénat par ſon ordre lui décerna les honneurs divins. Ainſi ce monſtre déteſté du ciel & de la terre, eut à Rome ſon temple, ſes prêtres, & des fêtes établies pour ſon culte.

Caracalla mis au rang des Dieux. *Cap. Macr.* 5. & *Dio*, p. 892. *Spart. Carac.* 11.

Macrin voulut que le ſénat & le peuple Romain priſſent auſſi part à la joie du nom d'Antonin renouvellé en ſon fils. Il en écrivit au ſénat : il promit à ce ſujet une largeſſe au peuple. La multitude entra ſans doute dans les ſentimens qu'il ſouhaitoit. Mais le ſénat ne fut pas content d'avoir été prévenu par les ſoldats en ce qui regardoit l'élévation de Diaduméne ; & il ſouffroit impatiemment de voir ſes

Traits de la conduite de Macrin, qui lindiſpoſent le ſénat contre lui. *Lamprid. Diad.* 2. *Dio.*

droits anéantis, ou du moins réduits à une confirmation ſtérile & de pure formalité.

D'autres motifs indiſpoſoient encore cette premiere compagnie de l'état contre le nouvel empereur : les honneurs qu'il l'avoit forcé de rendre à Caracalla ; la mort d'un certain Aurélien, qui avoit ſignalé ſa haine contre la mémoire de ce même prince, & que Macrin ſacrifia au reſſentiment des ſoldats. De plus on trouvoit que dans la diſtribution des charges il faiſoit de mauvais choix. Je ne rappelle point ici ce qui regarde Adventus. Macrin nomma pareillement préfets du Prétoire deux hommes ſans mérite, ſans aucune expérience dans la guerre, & même décriés par leurs mauvaiſes manœuvres ſous le gouvernement précédent, Ulpius Julianus & Julianus Neſtor. Il eſt vrai qu'ils lui avoient rendu ſervice en lui donnant des avis utiles pour ſa ſûreté. Mais les places ne ſont pas des récompenſes de faveur, ni même de reconnoiſſance : c'eſt une juſtice dûe aux talens ; & le prince y doit conſidérer le ſervice de l'état, & non ſes liaiſons perſonnelles. Ainſi on blâma beaucoup Macrin d'avoir déplacé

Sabinus & Caſtinus, qui commandoient l'un dans la Dace, l'autre dans la Pannonie, gens de mérite & de tête, mais que l'élévation de leur courage, & leur attachement pour Caracalla lui rendoit ſuſpects; & de leur avoir donné pour ſucceſſeurs un Marcius Agrippa, né dans l'obſcurité, & qui s'étoit pouſſé par de ſales emplois, & Decius Triccianus, qui ne manquoit pas de mérite, mais dont l'origine tout-à-fait ignoble déparoit une premiere place. Quelques autres traits de cette eſpece firent regarder Macrin par les gens ſenſés comme un prince qui ne ſe connoiſſoit pas en hommes, ou qui ſe conduiſoit par des vues d'intérêt propre, ſans égard au bien public.

Un grand travers de Macrin, & qui lui nuiſit beaucoup, c'eſt qu'il prétendit couvrir l'obſcurité de ſa naiſſance par des manieres faſtueuſes & hautaines. Il auroit dû tenir une conduite toute contraire, ſelon la judicieuſe remarque de Dion. Le moyen de faire oublier aux autres la baſſeſſe de ſa premiere condition, étoit de paroître s'en ſouvenir. Des procédés doux & modeſtes, un accès facile,

des attentions bienfaiſantes ſur tous ceux qui pouvoient avoir beſoin de ſon ſecours, lui auroient infailliblement gagné les cœurs. Bien loin de cela, il affectoit ſur ſa perſonne & dans tout ce qui l'environnoit une magnificence qui dégénéroit même en molleſſe, un abord rebutant, une jalouſie de ſa grandeur, qui marquoit qu'il n'étoit pas fait pour elle : nul crime plus ſévérement puni, que celui d'être trop attentif à meſurer la diſtance entre ſes commencemens & la haute fortune à laquelle il étoit parvenu.

Reſpect de Macrin pour les loix. *Dio.*

Ces vices de la conduite de Macrin étoient néanmoins compenſés par des endroits louables. Dion témoigne eſtimer la modeſtie & le reſpect pour les loix, dont cet empereur fit preuve en ne comptant point pour un ſecond conſulat celui qu'il prit à ſon avénement au trône, quoiqu'il eût eu les ornemens conſulaires ſous Caracalla. L'abus contraire s'étoit introduit ſous Severe, & Macrin en commença la réforme par ſa propre perſonne.

Sa conduite à l'égard des délateurs, mê-

Le ſyſtême qu'il ſuivit par rapport aux délateurs, fut mêlé de juſtice & de circonſpection politique. Le ſénat

lui avoit demandé communication des mémoires ſecrets du palais impérial, afin de pouvoir faire porter la peine de leur crime à ceux qui par des attaques furtives avoient cauſé la mort ou la diſgrace d'un très-grand nombre d'innocens. Or toutes ſortes de perſonnes, comme je l'ai obſervé, avoient pratiqué cet odieux métier, hommes & femmes, grands & petits, chevaliers & ſénateurs. Macrin conçut que la recherche de tant de coupables, qui tenoient à toutes les familles de Rome, cauſeroit du bruit & du trouble. On ſe ſouvient quelles tempêtes des affaires de cette nature avoient excitées dans le ſénat, au commencement du regne de Veſpaſien, & comment elles n'avoient pu être appaiſées que par l'autorité de Mucien qui arrêta les pourſuites contre les délateurs. Macrin prit un parti un peu différent, mais qui produiſit le même effet. Il répondit au ſénat, que les mémoires fournis par les délateurs à Caracalla, avoient été déchirés par ordre de ce prince, ou rendus à ceux qui en étoient les auteurs. Cette réponſe, ſoit que le fait fût vrai ou faux, fermoit la bouche aux ſénateurs. Mais afin

lée de juſtice & de circonſpection politique.

qu'ils ne fuſſent pas trop mécontens ; Macrin leur livra trois victimes, trois inſignes criminels, qui avoient pouſſé à l'excès l'impudence & la fureur des délations, Manilius, Julius & Sulpicius Arrénianus, tous trois membres du ſénat. Ils furent par jugement de la compagnie enfermés dans des isles : car Macrin avoit défendu expreſſément qu'on les condamnât à mort, « Afin, » diſoit-il, que l'on ne puiſſe pas nous » reprocher d'avoir fait nous-mêmes » ce que nous blâmons dans les au- » tres. »

Le ſénat ajouta, de ſon propre mouvement, un quatrieme exemple de juſtice ſur L. Priſcillianus, qui avoit mérité l'amitié de Caracalla à deux titres, par ſa vigueur & ſon adreſſe étonnante dans les combats contre les bêtes, & par ſes accuſations ſanguinaires contre un grand nombre d'hommes illuſtres. Dion atteſte que ce Priſcillianus avoit combattu contre un lion & une lionne à la fois, contre un ours & un léopard, & qu'il étoit reſté victorieux, non ſans porter ſur ſa perſonne les marques des coups de dents de ces animaux furieux. Plus redoutable encore aux hom-

mes qu'aux bêtes, il avoit fait périr des chevaliers, des ſénateurs. Récompenſé par Caracalla, il étoit déteſté du ſénat, qui le condamna à être tranſporté dans une isle pour y vivre en exil.

Quant à ce qui regarde les délateurs moins importans, & dont le ſupplice ne tiroit pas à conſéquence, Macrin les traita à la rigueur. Il les punit de mort, & même il fit mettre en croix les eſclaves accuſateurs de leurs maîtres. Par les loix Romaines, les délateurs étoient un mal néceſſaire. Mais la condition de ceux qui ſous le regne de Macrin ne craignirent point de continuer cette périlleuſe fonction, fut bien dure. S'ils ne prouvoient pas leurs allégations, ils ſubiſſoient la peine de mort, ou du moins l'exil. S'ils étoient fondés en preuves, ils recevoient la récompenſe pécuniaire ordonnée par les loix, mais demeuroient infames. *Herod. l. V.* *Capit. Macr* 12.

Il eſt aiſé de juger qu'un pareil traitement devoit réduire les délateurs à un bien petit nombre. Auſſi Hérodien remarque-t-il que la tranquillité & la paix regnerent ſous Macrin dans l'intérieur de l'empire ; & que les citoyens, qui au tems de Caracalla *Herod.*

croyoient voir toujours une épée ſuſpendue au-deſſus de leurs têtes, reſpirerent alors & jouirent d'une image de liberté.

De tout ce que nous avons dit du gouvernement de Macrin, il réſulte que le gros de la nation n'en étoit pas mécontent ; que ceux que leur état & leurs lumieres élevoient au-deſſus du commun, y trouvoient bien des choſes qui les bleſſoient : il ſe perdit dans l'eſprit des ſoldats par ſa lâcheté dans la guerre.

Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par Artabane, il achete la paix *Dio.*

Effrayé de l'approche d'Artabane, il fit auprès de lui des démarches de timidité. Il lui renvoya les priſonniers emmenés par les Romains dans la campagne précédente : il lui propoſa la paix, s'excuſant de la rupture ſur Caracalla, qui n'étoit plus. Artabane, hautain par caractere ; & devenu plus fier encore parce qu'il ſe voyoit recherché, d'ailleurs mépriſant Macrin comme un homme de fortune, qui ne méritoit pas le rang auquel on l'avoit élevé, ne ſe contenta pas de ce qui lui étoit offert, & il y ajouta des conditions très-onéreuſes. Il exigea que les Romains rétabliſſent les forts qu'ils avoient ruinés dans ſon pays, & les villes

villes qu'ils avoient ſaccagées. Il prétendit que la Méſopotamie devoit lui être reſtituée, & qu'il lui falloit un dédommagement pour les pertes que ſon royaume avoit ſouffertes, & pour les ſépulcres de ſes ancêtres détruits & profanés. Quelque deſir que Macrin eût de la paix, il ne put pas ſe ſoumettre à des loix ſi dures : & ce fut pour lui une néceſſité de combattre.

Les armées ſe rencontrerent près de Niſibe & dans une premiere action, qui s'engagea au ſujet de l'eau que les deux camps ennemis ſe diſputoient, les Romains eurent le déſavantage. Seconde bataille, pareil ſuccès. Macrin deux fois battu, & mal obéi de ſes troupes, parmi leſquelles commençoit à fermenter l'eſprit de révolte, recourut de nouveau à la négociation. Heureuſement pour le ſuccès de ſa demarche, Artabane avoit de fortes raiſons de s'y prêter. Les Parthes, peu accoutumés à tenir long-tems la campagne, s'ennuyoient de la guerre, & vouloient retourner dans leur pays. D'ailleurs, comme ils ne faiſoient jamais de proviſions, ils ſouffroient beaucoup de la diſette. Macrin en fut quitte pour de l'argent, & moyennant deux cent mil-

lions de ſeſterces *, qui furent donnés au roi des Parthes, ou diſtribués dans ſa cour, il obtint la paix.

Il en écrivit au ſénat, déguiſant un peu les faits, & les tournant à ſon avantage. Le ſénat ne fut point la dupe de cet expoſé infidele, & cependant il eut la lâcheté d'ordonner des réjouiſſances & des fêtes comme pour une victoire, & de décerner à l'empereur le ſurnom de Parthique. Macrin n'accepta point ce titre, & il eut aſſez de pudeur pour ne point vouloir ſe nommer vainqueur d'une nation par laquelle il avoit été vaincu.

Dans le récit de la guerre de ce prince contre les Parthes, j'ai ſuivi uniquement Dion. Hérodien, moins à portée d'être inſtruit exactement, mêle d'ailleurs dans ſa narration des circonſtances romaneſques, qui la décréditent.

Il termine les troubles de l'Arménie en ſe relâchant ſur tout.

Macrin termina les troubles de l'Arménie par les mêmes voies qu'il avoit employées à l'égard des Parthes. Il donna l'inveſtiture de cette couronne à Tiridate, apparemment fils du dernier roi : il lui rendit ſa mere, qui avoit été gardée priſonniere pendant

* *Vingt-cinq millions de nos livres tournois.*

onze mois par Caracalla : il répara les dommages & les dégâts que les troupes Romaines avoient faits dans l'Arménie : il rémit Tiridate en poſſeſſion de toutes les places que ſon pere avoit tenues dans la Cappadoce : & s'il ne lui paya pas la penſion que les rois d'Arménie recevoient annuellement de ſon prédéceſſeur, c'eſt que la crainte d'une guerre de la part des Daces l'obligeoit de ménager ſes finances. Il avoit donné lieu pareillement aux mouvemens de ces peuples par trop de facilité, & en leur rendant les ôtages que Caracalla avoit exigés d'eux pour aſſujettir & réprimer leur inquiétude.

Il ſacrifioit tout, comme l'on voit, au repos, & après avoir établi la paix avec les Parthes & avec l'Arménie, de retour à Antioche, il ſe conduiſit comme s'il n'eût eu qu'à jouir de ſa fortune. Il s'annonçoit ſur le pied d'imitateur de Marc Aurèle : mais c'étoit en des choſes extérieures, & aiſées à copier ; une démarche grave, l'attention à ne point précipiter ſes réponſes, un ton ſi bas, lorſqu'il parloit, qu'on avoit peine à l'entendre. Il s'en falloit beaucoup qu'il n'exprimât en lui-même les grands traits de ce ſage

Il revient à Antioche, & ſe livre au plaiſir & au luxe. *Herod. l. V.*

empereur, ſon activité & ſa perſévérance au ttavail, ſon zele pour le bien public, ſa noble ſimplicité, ſon auſtere tempérance. Au contraire il négligeoit les affaires : il ſe livroit aux délices, aux ſpectacles, à la muſique : il donnoit dans le luxe, & paroiſſoit vêtu magnifiquement, & ceint d'un bandeau enrichi d'or & de pierreries. Ce goût de magnificence plus convenable aux mœurs Aſiatiques, qu'à la ſévérité Romaine, bleſſoit d'autant plus les yeux, que Macrin ſuccédoit à un empereur qui avoit affecté de vivre moins en prince qu'en ſoldat.

Diſpoſition de ſon armée à la révolte. *Dio, lib. LXXVIII. p. Hero. l. V.*

Il avoit bien d'autres ſoins à prendre, s'il eût connu la poſition où il étoit. Une armée mécontente des mauvais ſuccès de la guerre, & d'ailleurs indiſciplinée & indocile, déshabituée des exercices & des fatigues militaires, corrompue par la molleſſe, exigeant des gratifications & des libéralités immenſes, & ne voulant rien faire pour les mériter, c'étoit là de quoi donner à Macrin de vives allarmes. Un empereur plein de vigueur & de courage auroit eu bien de la peine à contenir dans le devoir de pareils ſoldats : & comment pouvoit y réuſſir Macrin, qu'ils mépriſoient.

Il tenta cependant d'introduire parmi eux la réforme ; & il faut convenir qu'il prit à cet égard un tempérament assez sage. Il assura aux gens de guerre qui étoient actuellement dans le service la jouissance des droits & priviléges à eux accordés par Caracalla : mais il déclara que par rapport à ceux qui s'enrôleroient à l'avenir, il rameneroit les choses au pied sur lequel Severe les avoit laissées. Si à cet arrangement il eût ajouté la précaution de séparer son armée, de renvoyer ses légions chacune dans leurs quartiers, & de revenir promptement lui-même à Rome, où il étoit desiré & appellé par le peuple à grands cris, peut-être auroit-il prévenu sa funeste catastrophe. Mais il laissa sans aucune nécessité, puisqu'il n'y avoit plus de guerre, ses troupes rassemblées dans la Syrie & aux environs ; & il leur donna aussi moyen de devenir plus audacieuses par la vue de leurs forces réunies. La crainte se mit encore de la partie. Persuadés que la ratification des priviléges qu'ils tenoient de Caracalla étoit extorquée par la politique, ces vieux soldats ne douterent point que dès qu'on les auroit affoiblis en les

diſperſant, on ne les réduisît à la condition des nouveaux. Enfin des exemples de juſtice que fit Macrin ſur quelques-uns d'entre eux qui avoient commis des violences & des excès dans la Méſopotamie, ou qui s'étoient rendus coupables de ſédition, achevérent d'inquiéter & d'aigrir les eſprits. Capitolin l'accuſe d'avoir pouſſé la ſévérité en ces ſortes de cas juſqu'à la cruauté. Mais cet écrivain ſe déchaîne tellement contre Macrin, qu'il eſt peu croyable ſur le mal qu'il en dit. Il paroît qu'il a travaillé d'après les bruits calomnieux que fit répandre Héliogabale pour rendre odieuſe la mémoire de ſon prédéceſſeur.

Capit. Macr. 12.

Lamprid Heliog. 8.

Une armée ainſi diſpoſée ne pouvoit manquer d'embraſſer & de ſaiſir avidement la premiere occaſion de révolte qui ſe préſenteroit. C'eſt ce qui arriva : & pour ſe défaire de Macrin, dont le caractere étoit mêlé de bien & de mal, elle porta au trône le plus honteux & le plus indigne ſujet qui ait jamais ſouillé la pourpre & le nom des Céſars. Il faut ici le faire connoître.

Origine d'Heliogabale.

L'Impératrice Julie avoit une ſœur, nommée Julia Mæſa, qui ne lui cé-

doit en rien pour l'ambition & pour l'intrigue. Mæsa vécut avec sa sœur dans le palais impérial, tant que durerent les regnes de Severe & de Caracalla. Après la mort de celui-ci, & celle de Julie, qui suivit de près, Mæsa fut obligée par Macrin de se retirer à Emése en Phénicie, sa ville natale, où son pere Bassianus avoit exercé le sacerdoce du temple du soleil. *Dio, lib. LXXVIII. Herod. l. V. Capit. Mac. 9 & 10. & Lampr. Heliog. 1. & 2. Vid. & Vales. not. ad Dion Excerpta, p. 111.*

Elle avoit été mariée à Julius Avitus personnage consulaire, & de ce mariage elle avoit eu deux filles, Julia Soæmis, & Julia Mamæa. Mamée est bien connue, & tout le monde sait qu'elle fut la mere de cet aimable empereur qui prit les noms d'Alexandre Severe. Soæmis avoit épousé Varius Marcellus, à qui une mort prématurée ne donna pas le tems de parvenir au consulat : & de ce mari, ou du commerce adultere avec Caracalla, elle eut un fils, qui porta un grand nombre de différens noms. Il fut appellé Bassianus, du nom de son bisaïeul ; Avitus, à cause de son grandpere ; Varius, du nom de son pere : lorsqu'il fut empereur il s'attribua les noms de Marc-Auréle-Antonin : enfin la dignité de prêtre du soleil, que

l'on adoroit à Emése ſous le nom d'Héliogabale, * & le zele inſenſé qu'il témoigna pour ce culte, lui firent donner à lui-même le nom d'Héliogabale, ſous lequel il eſt principalement connu dans l'hiſtoire.

Dio Herod. Capit. Lampid. Mæſa en ſe retirant à Emése, emmena avec elle ſes filles, toutes deux veuves, & ſes deux petits-fils, dont l'un, c'eſt-à-dire, Héliogabale, avoit treize ans, & l'autre neuf. Elle tâcha d'abord de ſe conſoler du changement arrivé dans ſa fortune, en faiſant conférer à l'ainé de ſes petits-fils le ſacerdoce du temple d'Emése, qu'avoit poſſédé leur biſaïeul. C'étoit une grande & belle place dans le pays. Elle donnoit l'intendance d'un temple magnifique tout brillant d'or & de pierres précieuſes, où envoyoient leurs offrandes tous les princes & les peuples de l'Orient. Le ſimulacre du Dieu étoit, comme celui de Vénus à Paphos, une pierre de figure conique, de couleur noire, que l'on prétendoit être

* *On prétend que ce nom doit s'écrire* Elagabal *: & de fait, cette façon de l'énoncer ſe rapporte mieux à l'étymologie Hébraïque ou Phénicienne, qu'on lui attribue avec aſſez de vraiſemblance.* El haggabar, *le Dieu puiſſant. J'ai ſuivi la forme qui a prévalu dans l'uſage.*

tombée du ciel, & que la ſuperſtition révéroit, comme une image du ſoleil, qui n'étoit pas faite de main d'homme. Les cérémonies religieuſes s'y exécutoient pompeuſement : les habits ſacerdotaux étoient ſuperbes, & lorſque le jeune prêtre, qui joignoit aux graces de l'enfance une beauté raviſſante, paroiſſoit revêtu de ces ornemens, il attiroit & charmoit tous les regards : on pouvoit le comparer, dit Hérodien, aux plus belles repréſentations de Bacchus. On accouroit de toutes parts pour le voir célébrer les ſacrifices & les fêtes, danſer en chœur au ſon de la flûte, & de toutes ſortes d'inſtrumens de muſique, & l'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer un ſi bel enfant.

Une légion campée près d'Émèſe le reçoit dans ſon camp, & le proclame empereur.

Mais nuls ſpectateurs ne le conſidéroient plus curieuſement que les ſoldats. Il y en avoit une légion campée près d'Eméſe. Dans ce camp ils ſe rendoient en foule au temple : ils y voyoient Héliogabale, ils s'attachoient à lui : & l'amour qu'ils conſervoient pour Caracalla, leur haine pour Macrin, leur faiſoient prendre un vif intérêt à un jeune prince parent de l'un, ennemi de l'autre.

Mæsa femme ambitieuse à l'excès ; & résolue de tout risquer plutôt que de demeurer dans l'obscurité de la condition privée, dès qu'elle fut instruite de ces dispositions favorables, se mit en devoir d'en profiter. Elle commença par semer le bruit, que le jeune Héliogabale, étoit non-seulement parent, mais fils de Caracalla : & ne craignant point de déshonorer ses filles, elle disoit que cet empereur les avoit aimées, & qu'elles avoient eu pour lui toutes les complaisances qu'il exigeoit. A ce motif, qui faisoit une forte impression sur les troupes, elle ajoutoit un attrait encore plus puissant. Ayant amassé de grandes richesses pendant le tems de son crédit, elle répandoit l'argent parmi les soldats, & elle leur promettoit de plus abondantes largesses encore dans la suite : elle se montroit disposée à épuiser ses trésors, s'ils mettoient son petit-fils sur le trône.

Elle fut très-bien servie dans l'exécution de ses desseins par Eutychien & par Gannys, l'un affranchi des Césars, l'autre instituteur & gouverneur de l'enfance d'Héliogabale. Ces deux hommes, quoiqu'avec des caracteres

très-différens, étoient l'un & l'autre puiſſans en intrigues. Ils échaufferent les eſprits des ſoldats de la légion campée près d'Emése, & ils agirent ſi efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagerent à recevoir pendant la nuit le jeune prince dans leur camp, & à le reconnoître pour empereur. Au moment convenu ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portoit Caracalla dans ſon enfance, afin de fortifier la reſſemblance qu'ils lui attribuoient avec celui qu'ils diſoient être ſon pere : & Héliogabale, accompagné d'eux & de toute ſa famille, s'étant préſenté à une des portes du camp, il fut reçu au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'Antonin, & ſalué empereur. Cet événement eſt daté par Dion de la nuit du quinze au ſeize mai. Les ſoldats, après une pareille démarche, s'attendant bien à être attaqués par Macrin, munirent leur camp de toutes ſortes de proviſions, & ſe préparerent, s'il en étoit beſoin, à ſoutenir un ſiege.

Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui paſſe dans ſon parti

Macrin regarda d'abord ce mouvement comme peu de choſe, & dédaignant de ſe mettre lui-même en

campagne contre un enfant, il ſe contenta d'envoyer Ulpius Julianus, l'un de ſes préfets du Prétoire, avec quelques troupes, pour châtier les rebelles. Le préfet avoit dans ſa petite armée un corps d'auxiliaires Maures extrêmement attachés à Macrin leur compatriote, & tous dévoués pour ſa cauſe. S'il eût profité de leur ardeur, il pouvoit en arrivant forcer le camp des mutins, & tout d'un coup terminer la querelle. Déja quelques-unes des portes du camp étoient enfoncées. Mais ſoit que la timidité le retînt, ou l'eſpérance d'une ſoumiſſion volontaire de la part de ceux qu'il attaquoit, il fit retirer ſes troupes, & manqua l'occaſion, qui ne revint plus.

Les aſſiégés pendant la nuit fortifierent leurs portes par de nouveaux ouvrages : & le lendemain, lorſque Julianus vint lui livrer un ſecond aſſaut ; ils le ſoutinrent avec un courage qu'avoit augmenté l'heureux ſuccès de leur réſiſtance du jour précédent. En même tems ils firent monter ſur le mur le jeune Héliogabale, qu'ils nommoient Antonin, & le montrant à leurs camarades, ils les invitoient à reconnoître le fils de l'héritier d'un

empereur qui les avoit tant aimés. « Que faites-vous, leur crioient-ils? » Pourquoi employez-vous vos armes » contre le fils de votre bienfaiteur? » Ils comparoient avec le viſage de leur nouveau prince des portraits de Caracalla enfant, & voyant les choſes comme ils vouloient les voir, ils y obſervoient une reſſemblance qu'y mettoit leur imagination prévenue. Ils acheverent de ſéduire les aſſiégeans en faiſant briller à leurs yeux l'argent qu'ils avoient reçu de Mæſa, & en leur repréſentant qu'il ne tenoit qu'à eux de mériter de pareilles libéralités. Héliogabale parla lui-même du haut du mur, il tint les diſcours qui lui avoient été dictés, & confirma les promeſſes que l'on faiſoit en ſon nom. Les ſoldats de Julianus, qui, ſi l'on excepte les Maures, avoient peu d'attache au parti pour lequel ils combattoient, céderent ſans peine à de ſi douces amorces. Envain leurs tribuns & leurs centurions firent des efforts pour les retenir. Bien loin d'écouter aucune remontrance, les ſoldats furieux ſe jettent ſur leurs officiers & les maſſacrent, enhardis à ce crime par un émiſſaire d'Eutychien, qui promettoit aux

meurtriers la dépouille & le grade de celui qu'ils auroient tué. Julianus ſe déroba dans le moment à leur fureur par la fuite : & les ſéditieux, libres alors de tout obſtacle, paſſent dans le camp de ceux qu'ils étoient venu aſſiéger. Le nombre des rebelles s'accrut encore par les transfuges qui accoururent de toutes parts, attirés par l'amour de la nouveauté & par de flatteuſes eſpérances.

Macrindonne à ſon fils le rang & le titre d'Auguſte. Largeſſe à cette occaſion.

Macrin, en faiſant partir Julianus contre les révoltés d'Emése, n'étoit pas demeuré oiſif : mais il avoit pris ſur lui des ſoins tranquilles, & des meſures de politique, plus convenables à ſon inclination que les opérations de la guerre. Averti par le danger combien il lui étoit néceſſaire de s'affermir de plus en plus, & cherchant l'occaſion de faire une nouvelle largeſſe aux troupes, dont il avoit un intérêt ſi preſſant de gagner l'affection, il réſolut d'élever ſon fils au rang d'Auguſte. Pour cela il ſe tranſporta à Apamée, où étoit un camp de prétoriens, & après avoir de leur conſentement, déclaré Auguſte le jeune Diaduméne, qui n'avoit pas dix ans accomplis, il promit aux ſoldats vingt

mille ſeſterces * par tête, & leur en diſtribua ſur le champ quatre mille,** accompagnant cette libéralité d'autres dons encore & d'autres faveurs. Il gratifia auſſi le peuple à ce même ſujet, d'une diſtribution de ſix cens *** ſeſterces en faveur de chaque citoyen de Rome, comme pour tenir lieu d'un repas public, & donné à toute la multitude : & par une petite fineſſe, voulant cacher un motif que les circonſtances rendoient évident & palpable, dans la lettre qu'il écrivit pour annoncer cette largeſſe, il ne dit pas un mot de la rébellion d'Emèſe, & préſenta pour ſeul & unique objet la promotion de ſon fils au rang ſuprême d'Auguſte.

Il en étoit là, lorſqu'il apprit le mauvais ſuccès de l'affaire d'Emèſe, & la trahiſon de ſes troupes qui avoient paſſé dans le camp de ſon rival. Cette nouvelle lui fut apportée d'une façon ſinguliere & inſultante. Julianus avoit été bientôt découvert dans l'aſyle où il étoit allé ſe cacher. Il y fut tué, & un ſoldat lui coupant

* *Deux mille cinq cens livres.*
** *Cinq cens livres.*
*** *Soixante & quinze livres.*

la tête, l'enveloppa dans un paquet de pluſieurs linges bien ficelé & cacheté du ſceau de Julianus lui-même : après quoi il partit, & vint ſe faire annoncer à Macrin comme lui apportant la tête d'Héliogabale. Pendant qu'on développa le paquet, le ſoldat s'enfuit, & Macrin reconnoiſſant la tête de Julianus, conçut ſa diſgrace, dont il ne tarda pas à apprendre le détail. Effrayé il ſe retira à Antioche, & auſſi-tôt les ſoldats qui venoient de proclamer ſon fils Auguſte, ſe déclarerent contre lui, & pour Héliogabale.

Les deux partis ſe trouverent alors en état de ſe contre-balancer. Malgré tant de défections, il reſtoit à Macrin un aſſez grand nombre de troupes dont la fidelité n'avoit point encore branlé: & Héliogabale, par les forces qu'il avoit acquiſes étoit devenu aſſez puiſſant pour ne rien craindre de ſortir de ſon camp, & de tenir la campagne. En même tems des couriers furent dépêchés de part & d'autre, des lettres envoyées dans toutes les provinces & à toutes les armées. La contrariété des intérêts y produiſit des mouvemens, y excita des trou-

bles, mais qui n'eurent pas de grandes ſuites, parce que la querelle fut bientôt décidée.

Lettres plaintives, qu'il écrivit au ſénat & au préfet de la ville.

Dion nous a conſervé un précis des lettres que Macrin écrivit en cette occaſion au ſénat & à Marius Maximus préfet de la ville, & il faut avouer qu'il n'en réſulte pas une idée bien avantageuſe du courage ni de la prudence de cet empereur. Dans celle qui s'adreſſoit au ſénat, Macrin parloit avec beaucoup de mépris d'Héliogabale, qu'il traitoit d'enfant & d'étourdi. Il n'y a rien là qui doive étonner. Mais il ſe plaignoit, bien inconſidérément, ce me ſemble, des ſoldats qu'il avoit tant de raiſons de ménager & il leur reprochoit leur avidité que rien ne pouvoit aſſouvir, & à laquelle il attribuoit la peine qu'ils avoient à le quitter. Il témoignoit auſſi de la puſillanimité & de la défiance, en ſe conſolant de ſon malheur par la ſatisfaction qu'il reſſentoit, diſoit-il, d'avoir pu ſurvivre à un tyran parricide, qui étoit le fléau de l'univers. Enfin ſon peu de jugement paroiſſoit en ce qu'il inſiſtoit beaucoup ſur le bas âge d'Héliogabale, pendant qu'il venoit de nommer Auguſte ſon fils, qui étoit

de quatre ans plus jeune. La lettre à Marius Maximus contenoit uniquement des plaintes contre les ſoldats. Macrin y diſoit entre autres choſes, qu'il étoit impoſſible de leur payer ce qu'ils prétendoient leur être dû, vu que les augmentations ſeules accordées par Caracalla ſe montoient à deux cent * quatre-vingt millions de ſeſterces par an. Cette allégation pouvoit être vraie, mais elle étoit bien déplacée dans un tems de trouble, & où le ſort de celui qui écrivoit dépendoit abſolument des gens de guerre.

Héliogabale declaré ennemi public par le ſenat.

Le ſénat, quoiqu'aſſez peu content de Macrin, & peu prévenu d'eſtime pour lui, avoit encore plus mauvaiſe idée du gouvernement d'un enfant, conduit par des femmes, & par deux miniſtres tels qu'Eutychien & Gannys. Cette compagnie ſuivit donc ſes maximes: elle demeura fidele à l'empereur qu'elle avoit reconnu, & déclara ennemis publics Héliogabale, ſon cousin, Soæmis & Mamée leurs meres, & Mæſa leur aïeule, offrant conformément à ce qu'avoit fait Macrin, l'amniſtie à ceux qui avoient embraſſé leur parti, s'ils revenoient à ré-

* *Trente-cinq millions de livres tournois.*

ſipiſcence. Mais ce n'étoient point des décrets du ſénat qui pouvoient terminer une ſemblable querelle : il fallut que les armes en décidaſſent.

Macrin ayant raſſemblé toutes ſes forces, ſe préparoit à aller attaquer Héliogabale. Celui-ci lui épargna plus de la moitié du chemin, & s'étant mis en marche, il fit une telle diligence, que Macrin eut aſſez de peine à venir à ſa rencontre près d'une bourgade qui n'étoit qu'à dix-huit milles d'Antioche. Bataille où Macrin eſt vaincu.

Là les armées ſe choquerent le ſept juin. Gannys, qui commandoit celle d'Héliogabale, quoiqu'il n'eût aucune expérience dans la guerre, & qu'il eût toujours vécu dans les délices, trouva néanmoins dans un génie heureuſement né aſſez de reſſources pour faire le métier de capitaine. Il ſut s'emparer d'un poſte important : il rangea avantageuſement ſes troupes en bataille, & il les encouragea puiſſamment par le motif de la néceſſité de vaincre, ſi elles ne vouloient éprouver la vengeance d'un ennemi juſtement irrité. Cependant les prétoriens de Macrin, tous gens d'élite, & devenus plus alertes & plus diſpos, parce qu'on les

avoit déchargés de ce qu'il y avoit de plus peſant dans leur armure, combattirent avec tant de valeur, qu'ils enfoncerent les ennemis, & commencerent à jetter parmi eux le déſordre. En ce péril, l'ambition & l'audace firent de Mæſa & de Soæmis des héroïnes. Elles deſcendirent de leurs chars, & courant au-devant des fuyards, elles s'efforcerent de les retenir par leurs cris & par leurs larmes. Le jeune Héliogabale auſſi donna, en cette ſeule occaſion de ſa vie, quelques ſignes de vigueur. Monté ſur un cheval de guerre, l'épée nue à la main, il animoit les ſiens à retourner au combat à ſon exemple. Ces exhortations opérerent leur effet. La honte réveilla le courage dans les vaincus. Ils s'arrêtent, ils ſe rallient, ils font ferme, & ſe mettent en devoir de regagner le terrein qu'ils avoient perdu.

On peut placer en ce moment, où les affaires d'Héliogabale ſe rétablirent, ce que raconte Hérodien d'un grand nombre de transfuges, qui abandonnerent Macrin pour paſſer dans le parti oppoſé. Cette déſertion effraya Macrin, & déſeſpérant avant le tems, il eut la lâcheté de quitter le

champ de bataille pendant que ſes prétoriens ſe battoient vaillamment pour ſa cauſe. Ces braves gens, ne ſachant ce qu'étoit devenu leur empereur, ne laiſſerent pas de ſoutenir le combat pendant long-tems. Leur propre gloire étoit pour eux un ſuffiſant aiguillon. Enfin néanmoins Héliogabale, que les transfuges avoient averti de la fuite de Macrin, ayant fait repreſenter aux Prétoriens, qu'ils combattoient ſans objet, & qu'un lâche qui les avoit abandonnés, ne méritoit pas qu'ils ſe ſacrifiaſſent pour lui; que d'ailleurs ils n'avoient rien à craindre en ſe rendant, & que non-ſeulement il leur accordoit le pardon, mais la continuation de leur ſervice auprès de ſa perſonne, ils ſe réſolurent à ſe ſoumettre ſans avoir été vaincus, & ils reconnurent Héliogabale pour empereur.

Macrin au ſortir du combat, pour ſe faire recevoir dans Antioche, répandit le bruit qu'il avoit remporté la victoire. Arrivé en cette ville, ſon premier ſoin fut de tâcher de mettre ſon fils en ſûreté, & il chargea des perſonnes de confiance de le mene chez Artabane roi des Parthes. Pou

Il ſe ſauve à Antioche, & delà ayant traverſé l'Aſie Mineure, il eſt arrêté à Chalcédoine.

lui, il ſe propoſoit de gagner Rome, eſpérant d'y trouver le ſénat & le peuple favorablement diſpoſés à ſon égard, & de pouvoir renouveller la guerre avec les forces d'Occident. Son eſpérance n'étoit pas tout-à-fait vaine : &, comme je l'ai obſervé, on craignoit à Rome la tyrannie des Syriens, l'avidité & la hauteur de Mæſa, & la jeuneſſe d'Héliogabale.

Macrin partit d'Antioche déguiſé & peu accompagné, & étant venu à Eges en Cilicie, il prit des chevaux de poſte, comme courier de l'empereur. Il traverſa ainſi la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, & vint à Chalcédoine, où ayant envoyé demander de l'argent à un intendant du domaine impérial, il fut par-là reconnu & arrêté. Bientôt arriverent ceux qui avoient été envoyés à ſa pourſuite par Héliogabale. Ils s'emparerent de ſa perſonne, & le menerent juſqu'en Cappadoce. Là ayant appris que ſon fils avoit été pris & tué, Macrin ne put pas ſurvivre à ce dernier déſaſtre, & de déſeſpoir il ſe jetta en bas de ſa voiture ; & ſe rompit l'épaule en tombant. Comme ſa bleſſure apparemment ne permettoit pas d'eſpérer qu'on pût

Mort de Diaduméne & de Macrin.

lui faire achever le voyage, on le tua dans la ville d'Archelaïs en Cappadoce, & on porta ſa tête à Héliogabale. *Euſeb. Chr.*

Ainſi périt Macrin à l'âge de cinquante-quatre ans, n'ayant régné que quatorze mois, moins trois jours. Son fils, dont la mort précéda & hâta la ſienne, n'étoit âgé que de dix ans. Leur élévation ſubite ne ſervit à l'un & à l'autre qu'à leur procurer une fin ſanglante & funeſte. Il eſt également ſingulier & honteux pour Macrin, que dans un âge mûr, inſtruit par une longue expérience des plus grandes affaires, environné de grandes forces, il ait été vaincu par un enfant, dont à peine il connoiſſoit le nom.

Il fut regretté au moins par comparaiſon avec ſon infame ſucceſſeur. Car Dion prétend que par lui-même il méritoit peu d'être aimé, & que la molleſſe à laquelle il ſe livra, & quelques traits de rigueur injuſte, annonçoient un gouvernement qui l'eût indubitablement fait haïr. Jugement ſur Macrin.

Il eſt pourtant certain qu'il avoit quelques bonnes qualités. Capitolin, qui ne lui eſt nullement favorable, lui fait honneur d'un très-beau plan de réforme dans la juriſprudence. Il aſſure *Cap. Macrin.* 13.

que Macrin avoit deſſein d'abolir tous les reſcrits des empereurs, afin que les loix ſeules fiſſent autorité dans les jugemens. Il lui paroiſſoit abuſif, que les fantaiſies de princes tels que Caracalla & Commode euſſent force de loi: & il remarquoit que Trajan n'avoit point voulu répondre par des reſcrits aux requêtes qui lui étoient adreſſées, de peur que l'on ne tirât à conſéquence ce que le prince accordoit ſouvent pour des cas particuliers, & à la conſidération des perſonnes. Les reſcrits ſont une mauvaiſe ſorte de légiſlation, dit l'auteur renommé de l'eſprit des loix, *l.* XXIX. *c.* 17. Ceux qui demandent ainſi des loix, ſont de mauvais guides pour le législateur: les faits ſont toujours mal expoſés. La briéveté du regne de Macrin ne lui permit pas d'exécuter ſon deſſein.

On peut juger qu'il ſe ſeroit maintenu aiſément contre le mouvement tumultueux qui le renverſa, s'il eût eu autant de courage que d'eſprit.

Nonia Celſa ſa femme eut le titre d'*Auguſta*. *Capit. Macr* 14. *& Lampid. Diad.* 5 *& 7.*

Nonia Celſa ſa femme n'a pas dans l'hiſtoire une bonne réputation pour les mœurs & la conduite. On ne peut guere douter qu'elle n'ait reçu le titre d'*Auguſta*. Lampride rapporte une lettre

lettre dans laquelle Macrin ſe félicite avec elle en des termes outrés, & dont l'excès va juſqu'au ridicule, de ce que leur fils a acquis le nom d'Antonin. Mais on doit avoir peu de confiance aux pieces données pour originales par les écrivains de l'hiſtoire Auguſte. Pluſieurs ſont manifeſtement fabriquées, & ſouvent je n'en fais par cette raiſon aucune mention.

SUITE DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

FASTES DU REGNE D'HÉLIOGABALE.

An. R. 969. De J. C. 218.

M. OPELIUS MACRINUS AUGUSTUS II.

. . . . . ADVENTUS.

Héliogabale vainqueur vient à Antioche, & ſauve cette ville du pillage.

Il adreſſe une lettre au ſénat, & un édit au peuple, prenant, en vertu des ſeuls ſuffrages des ſoldats, tous les titres de la puiſſance impériale.

Il promet de ne point conſerver de reſſentiment des délibérations priſes par le ſénat contre lui & contre la mémoire de Caracalla : & il tint parole.

Il fait mourir les principaux amis & partiſans de Macrin, & pluſieurs illuſtres perſonnages.

Il ſe tranſporte à Nicomédie, où il commence à manifeſter ſon goût

pour la débauche, & pour un luxe inſenſé.

Il tue de ſa propre main Gannys, à qui il avoit les plus grandes obligations.

Divers mouvemens de révolte, qui demeurent ſans effet.

M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS II. ..... SACERDOS. An. R. 970. De J. C. 219.

Héliogabale comptoit le conſulat qu'il prenoit cette année pour le ſecond, parce qu'il s'étoit ridiculement attribué celui de Macrin.

Sa folie pour le culte du Dieu Héliogabale, dont il étoit prêtre, & dont il porte le nom dans l'hiſtoire.

Il vient à Rome. Son aïeule & ſa mere entrent au ſénat avec lui.

Sénat de femmes.

Il bâtit à ſon Dieu un temple, dans lequel il tranſporte tous les objets les plus ſacrés de la vénération des Romains. Lui-même il préſide aux cérémonies religieuſes, & célebre les fêtes de ce Dieu étranger avec une pompe & une dépenſe infinies.

Tous les événemens de ſon regne ſe réduiſent à ſes débauches monſ-

trueuſes, & à la fureur de ſon luxe.

Sujets indignes mis dans toutes les places.

An. R. 971. De J. C. 220. M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS III.
EUTYCHIANUS COMAZON.

Le collégue d'Héliogabale dans le conſulat étoit un affranchi, à qui ſon premier métier de farceur avoit fait donner le nom de Comazon, qui a cette ſignification en grec. Il fut auſſi préfet du prétoire, & trois fois préfet de Rome.

An. R. 972. De J. C. 221. GRATUS SABINIANUS.
SELEUCUS.

Colonie d'Emmaüs, autrement Nicopolis, renouvellée & rétablie par le miniſtere de Jule Africain, ſavant chronologiſte chrétien, qui finiſſoit ſa chronique à cette année.

Prétendu fantôme d'Alexandre, qui parcourt, avec quatre cens hommes, la Mœſie & la Thrace, & diſparoît en Aſie.

Héliobabale, ſur les ſollicitations de Mæſa, adopte Alexien ſon couſin, fils de Mamée, le fait Céſar, le déſigne conſul pour l'année ſuivante avec

lui, & change ſon nom en celui d'Alexandre.

Il le prend en haine, & veut le dépouiller des droits & des titres qu'il lui avoit donnés, & le faire périr. Sédition des prétoriens, qui force Héliogabale de ſe réconcilier avec ſon fils adoptif.

M. AURELIUS ANTONINUS, AUGUSTUS IV. An. R. 973. De J. C. 222.
M. AURELIUS ALEXANDER CÆSAR.

Héliogabale renouvellant ſes mauvais deſſeins contre Alexandre, eſt tué avec ſa mere dans le camp des prétoriens le onze mars.

Sa mémoire eſt déteſtée, & ſon nom effacé des faſtes.

§. III.

HÉLIOGABALE.

Inconvéniens d'un gouvernement militaire prouvés par l'élévation d'Héliogabale. Il préserve Antioche du pillage. Il écrit au Sénat, et adresse un Edit au peuple. Il s'attribue sans décret du Sénat tous les titres de la puissance impériale. Son acharnement sur Macrin. Il s'approprie ridiculement le consulat de Macrin. Il fait mourir un grand nombre d'illustres personnages. Diverses conspirations tramées par des gens de néant. A Nicomédie, Héliogabale tue de sa propre main Gannys. Il donne toute sa confiance à Eutychien. Second consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement romain, et y substitue le luxe de Phénicie. Il vient à Rome. Mœsa entre au sénat, et y fait la fonction de Sénateur. Sénat de femmes. Zele insensé d'Héliogabale pour le culte de son Dieu. Indécence et extravagance de ses maria-

ges. Ses débauches monstrueuses. Autres indécences de sa conduite. Son luxe insensé. Toutes les places données à d'indignes sujets. Projet de guerre contre les Marcomans. Prétendu présage de la chûte d'Héliogabale. Indignation de tous les ordres, et en particulier des soldats contre ce Prince. Caractere aimable d'Alexien son cousin fils de Mamée. Mœsa engage Héliogabale à adopter son cousin. Il change son nom d'Alexien en celui d'Alexandre. Il veut pervertir son fils adoptif, et en est empêché par Mamée. Il le prend en aversion, et veut s'en défaire par des embûches furtives. Il l'attaque ouvertement. Une sédition des prétoriens l'oblige à feindre de se réconcilier avec lui. Il reprend bientôt ses premiers desseins. Il fait sortir tous les Sénateurs de Rome. Les prétoriens se soulevent, et le tuent avec sa mere. Rétablissement de la Colonie d'Emmaüs.

Inconvéniens d'un gouvernement militaire, prouvés par l'élection d'Héliogabale.

L'HISTOIRE n'offre aucun exemple plus capable de faire sentir les inconvéniens & les dangers horribles d'un gouvernement militaire, & d'une

élection de ſouverain laiſſée au caprice des ſoldats, que l'élévation d'Héliogabale ſur le trône des Céſars. Un enfant de quatorze ans, Syrien d'origine & n'ayant rien de Romain, dont la plus puiſſante recommandation étoit d'être réputé bâtard d'un des plus méchans empereurs qui aient jamais été, voilà celui que la licence effrénée des gens de guerre mit à la tête de l'empire romain, & aux mains duquel elle confia le ſort de la plus belle & la plus noble portion de l'univers.

Les ſuites vérifierent l'imprudente témérité de cet indigne choix. Héliogabale fut un monſtre par une impudicité qui lui aſſigne le premier rang d'infamie entre tant de princes décriés pour leurs mœurs abominables, par un luxe pouſſé juſqu'aux derniers excès d'extravagance, par le mépris de toutes les loix, & même, ce qui peut ſembler étonnant dans un tel caractere, par la cruauté. Tout jeune qu'il étoit, il avoit déja fait preuve d'une partie de ces vices, & la ſouveraine puiſſance lui donna moyen de les déployer ſans aucune retenue.

*Il préſerve Antioche du pillage.

Il débuta néanmoins par un trait qui a quelque choſe de louable. Le

endemain de ſa victoire ſur Macrin, il vint à Antioche, & ſes ſoldats vouloient piller cette grande & opulente ville. Héliogabale les en empêcha moyennant la promeſſe qu'il leur fit de leur diſtribuer deux * mille ſeſterces par tête. Il eſt vrai qu'il ne lui en coûta rien, & que la ſomme à laquelle ſe montoit cette largeſſe fut tirée des habitans d'Antioche : mais ils ſe trouverent heureux d'en être quittes à ſi bon compte. *Dio. lib. LXXIX.*

D'Antioche, il écrivit une lettre au ſénat, & adreſſa un édit au peuple romain. Ces deux pieces étoient remplies d'invectives contre Macrin, auquel il reprochoit ſur-tout la baſſeſſe de ſa naiſſance, & l'audace qu'il avoit eue de ſe faire empereur n'ayant pas encore le droit d'entrée au ſénat. Ce dernier reproche étoit bien déplacé dans la bouche d'un empereur de quatorze ans. Avec auſſi peu de jugement il inſiſtoit ſur le bas âge de Diaduméne, nommé empereur par ſon pere avant ſa dixieme année accomplie. Il en vouloit ſinguliérement à ce jeune prince, qu'il regardoit avec des yeux de rival : & dans la ſuite, il répandit con- *Il écrit au Senat, & adreſſe un édit au peuple.* *Lamprid. Heliog. 9.*

* *Deux cent cinquante livres.*

tre lui toutes ſortes de bruits injurieux, qu'il obligea même des écrivains à inſérer dans leurs ouvrages.

Dio. Pour ce qui le concernoit lui-même, Héliogabale dans ſa lettre & dans ſon édit prodiguoit les plus magnifiques promeſſes. Il s'annonçoit comme devant prendre pour modeles de ſa conduite Auguſte & Marc-Auréle. Il s'engagea en particulier à ne tirer aucune vengeance des délibérations priſes contre lui, ou contre la mémoire de Caracalla, en vertu des ordres de Macrin : & ſur cet article, il tint parole. D'autres objets & d'autres crimes l'occuperent, & le paſſé ſortit de ſon eſprit.

Il s'attribue ſans décret du Sénat tous les titres de la puiſſance Impériale.

Il fit ſentir tout d'un coup combien il auroit peu de conſidération pour le ſénat & pour les anciennes maximes, en s'attribuant ſur le ſimple ſuffrage des ſoldats tous les titres de la puiſſance impériale. Dans ces deux pieces dont je viens de donner le précis, il ſe qualifioit l'*empereur Céſar, fils d'Antonin, petit-fils de Severe, le Pieux, l'Heureux, Auguſte, proconſul, revêtu de la puiſſance tribunicienne.* Aucun de ſes prédéceſſeurs n'en avoit uſé ainſi. Tous avoient voulu

devoir à un décret du ſénat & à une ordonnance du peuple, les titres de puiſſance & d'honneur qui caractériſoient le rang ſuprême. Cette innovation étoit d'une dangereuſe conſéquence, & elle marquoit dans le prince & dans ſon conſeil, ou une grande ignorance ou un grand mépris des loix.

L'indignation que les ſénateurs en conçurent fut étouffée par la crainte, d'autant plus qu'il y avoit ordre à Pollion, actuellement conſul, d'employer la force & les armes, s'il ſe trouvoit quelqu'un qui fît réſiſtance. Ils décernerent donc à Héliogabale tous les titres dont il s'étoit emparé. Il eſt vraiſemblable qu'ils décorerent auſſi alors Mæſa & Soæmis du nom d'*Augusta*, qu'elles prennent ſur leurs médailles. Ils regrettoient Macrin, & déteſtoient Caracalla : & leur miſérable ſervitude les aviliſſoit au point, que contraires à tous leurs vœux, ils chargerent Macrin d'opprobres, & le déclarerent ennemi public ; honorerent Caracalla des plus grands éloges, &, pour comble d'ignominie & d'infortune, témoignerent ſouhaiter que ſon fils lui reſſemblât. *Dio. ap. Val.* *Tillem. Hel.* *Dio.*

L'acharnement d'Héliogabale ſur Son acharnement ſur Macrin.

Macrin, quoique peu étonnant de la part d'un ennemi, choqua néanmoins comme pouſſé à l'extrême. Dans la vue de rendre odieux ſon prédéceſſeur aux gens de guerre, & de s'en faire aimer par comparaiſon, il rendit publics les mémoires ſecrets des arrangemens que cet empereur avoit projettés pour la réforme des armées, & la lettre dans laquelle il ſe plaignoit beaucoup des ſoldats à Marius Maximus, préfet de la ville.

Il s'approprie ridiculement le conſulat de Macrin.

On trouva auſſi non ſeulement de l'excès, mais de l'extravagance dans la fantaiſie qu'il eut de s'approprier le dernier conſulat de Macrin. Ce prince s'étoit fait conſul ordinaire au commencement de l'année, & n'ayant géré ſa charge tout au plus que quatre mois, il en étoit ſorti avant qu'il fût en aucune maniere queſtion d'Héliogabale, & dans un tems où celui-ci ſe jugeoit bien honoré du titre de prêtre du ſoleil. Le nouvel empereur ſe rendoit donc ſouverainement ridicule, en ſubſtituant ſon nom à celui de Macrin dans les faſtes & dans les actes publics : de façon qu'il s'attribuoit un conſulat dont il n'avoit pas pu avoir l'idée même en ſonge. Mais

ce ſont là des taches légeres, & qui ne valent pas la peine d'être remarquées dans un Héliogabale.

Sa cruauté ſe manifeſta avant même qu'il eût quitté la Syrie. Les principaux amis & créatures de Macrin éprouverent ſa vengeance, tels que Julianus Neſtor, préfet du prétoire, Fabius Agrippinus, gouverneur de Syrie, pluſieurs chevaliers romains, Réanus, commandant en Arabie, Claudius Attalus, proconſul de Chypre, Décius Triccianus, qui commandoit au tems de la révolution les prétoriens du camp d'Albe, après avoir été, comme je l'ai dit, gouverneur de Pannonie. Des ordres furent pareillement envoyés à Rome, pour mettre à mort pluſieurs grands perſonnages, que les liaiſons qu'ils avoient eues avec Macrin rendoient ſuſpects au nouveau gouvernement. D'autres, que l'on ne pouvoit accuſer d'avoir eu aucune part aux troubles précédens, mais qui par leur crédit, par leurs places, par leurs talens, ſembloient capables de ſe faire craindre, furent ſacrifiés aux ombrages que l'on avoit conçus d'eux. Dion en nomme pluſieurs, qui ne nous ſont pas

Il fait mourir un grand nombre d'illuſtres perſonnages.

d'ailleurs connus, quoiqu'ils euſſent un rang conſidérable dans la République : & cet hiſtorien obſerve qu'Héliogabale, en abattant un ſi grand nombre de têtes illuſtres, ne daigna pas même en écrire un ſeul mot au ſénat.

Ce prince & ſon conſeil traitoient tout à fait cavaliérement les affaires les plus graves, & ils ſembloient ſe jouer de la vie des premiers hommes de l'empire. Silius Meſſala & Pomponius Baſſus furent déférés par ordre du miniſtere, comme mécontens du gouvernement, & ſur cette accuſation vague, condamnés à mort. Après le jugement, arriva une lettre d'Héliogabale au ſénat, dans laquelle commençant d'abord par ſe plaindre de ce que ces deux ſénateurs s'étoient rendus les cenſeurs de ſa conduite, & les inquiſiteurs de ce qui ſe paſſoit dans le palais, il ajoutoit : « Je ne » vous envoie point les preuves de la » conſpiration qu'ils avoient tramée » contre moi, parce que ces pieces » ſeroient maintenant inutiles, & les » trouveroient déja morts.

Diverſes conſpirations tramées contre lui.

Au reſte, les ſoupçons qu'il ſe formoit d'intrigues concertées pour en-

vahir le trône, n'étoient pas ſans quelque fondement. Après l'exemple de ſon élévation, & dans la confuſion où étoient toutes choſes par la licence militaire & par le mauvais gouvernement, il n'étoit perſonne qui ne crût pouvoir aſpirer à l'empire. Dion cite juſqu'à cinq entrepriſes de cette nature, toutes tentées par des hommes plus mépriſables les uns que les autres : & ce ne ſont pas les ſeules, mais les plus importantes dont il ait eu connoiſſance. Deux de ces chefs de conſpiration étoient ſénateurs, mais l'un avoit ſervi long-tems comme centurion, l'autre étoit fils d'un médecin. Un fils de centurion, un ouvrier en laine, eurent la même audace. Un homme du peuple eſſaya de ſoulever la flotte de Cyzique, pendant que l'empereur étoit à Nicomédie. Tous ces mouvemens demeurerent ſans effet, & ne cauſerent que la perte de leurs auteurs. Mais ils n'en prouvent pas moins l'affreux déſordre, où l'altération des anciennes maximes, & l'indignité de ceux qui rempliſſent la premiere place, ſont capables de plonger les plus puiſſans Etats. Et ce n'eſt ici encore que l'échantillon du trouble & de la com-

mées par des gens de néant.

buſtion où nous verrons l'empire romain dans un certain nombre d'années.

A Nicomédie Héliogabale tue de ſa propre main Gannys. *Dio. ap. Val.*

Je viens de parler du ſéjour d'Héliogabale à Nicomédie. Il s'y étoit tranſporté pour s'approcher de Rome, & il y paſſa l'hiver. En y arrivant, il ſe ſouilla d'un meurtre plus criant encore que tous ceux que j'ai rapportés juſqu'ici. Il avoit les plus étroites obligations à Gannys, inſtituteur de ſon enfance, & principal inſtrument de ſa haute fortune. C'étoit Gannys qui avoit tramé l'intrigue, ſoulevé les ſoldats, introduit le jeune Héliogabale dans le camp, contribué plus qu'aucun autre à la victoire ſur Macrin. Gannys étoit eſtimé de Mæſa, & ne plaiſoit que trop à Soæmis. Peu s'en fallut même qu'il ne l'épouſât avec le conſentement du prince ſon fils, qui ne s'éloignoit pas de lui donner le nom de Céſar. Avec de grands vices, il réuniſſoit des qualités très-eſtimables. Il aimoit le plaiſir, il recevoit volontiers de l'argent. Mais il n'exerça jamais ſur perſonne aucune vexation odieuſe, & il ſe montroit même bienfaiſant. Nous avons vu qu'il étoit brave & entendu dans la guerre. Miniſtre appliqué, gouverneur atten-

tif, il vouloit que ſon éleve ſe donnât de bonne grace aux affaires, & obſervât les regles de la ſageſſe & de la retenue dans ſa conduite. C'eſt par cet endroit qu'il s'attira la colere d'Héliogabale, qui fut aſſez lâchement cruel pour lui porter le premier coup de ſa propre main, parce qu'aucun ſoldat n'oſoit commencer l'exécution. Cette horrible ingratitude dévoila pleinement le mauvais cœur du nouveau prince, & le rendit l'objet de la déteſtation publique.

Il donne toute ſa confiance à Eutychien. *Dio. lib. LXXIX.*

Non moins digne de blâme dans ſes amitiés que dans ſes haines, Héliogabale accorda toute ſa faveur & toute ſa confiance à Eutychien, flatteur & imitateur de ſes vices, homme ſans aucun ſentiment de pudeur, bouffon & farceur de profeſſion, enſorte que le ſurnom même lui en fut donné, & qu'on le déſignoit auſſi communément par le nom de *Comazon*, qui ſignifie en grec *Farceur*, que par ſon vrai nom. Héliogabale combla ce miſérable de dignités & d'honneurs. Il le fit préfet du prétoire, conſul avec lui, &, ce qui étoit ſans exemple, trois fois préfet de la ville. Il n'écoutoit que lui & ſes ſemblables : & Mæſa *Herod. l. V.*

elle-même, à qui il devoit tant, & dont la morale n'étoit nullement auſtere, perdit une partie de ſon crédit auprès de lui, parce qu'elle entreprit de lui faire quelques remontrances.

Second Conſulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement Romain & y ſubſtitue le luxe de Phenicie. An. R. 970. *Dio & Herod.*

Héliogabale prit à Nicomédie un conſulat qu'il compta pour le ſecond, parce qu'il s'étoit attribué celui de Macrin. Dion obſerve que ce prince, contempteur de toutes les bienſéances, parut contre l'uſage, le jour des vœux annuels, trois janvier, avec la robe triomphale. Ses excès en ce genre furent pouſſés bien plus loin, au rapport d'Hérodien. Il dédaignoit tous les habillemens & toutes les étoffes à la mode des Grecs & des Romains. La laine étoit trop vile pour lui : il lui falloit de la ſoie teinte en pourpre, & relevée en broderie d'or. On ſait combien la ſoie étoit alors une marchandiſe rare & précieuſe. Le luxe même le plus hardi n'oſoit encore l'employer qu'en la mêlant avec d'autres matieres, ſi l'on en excepte quelques femmes, qui en avoient porté rarement des étoffes pleines. Héliogabale fut le premier des Romains qui adopta cette molleſſe juſques-là inconnue aux hommes. La forme des vête-

Lamprid. Heliog. 26.

Herod.

mens dont il uſoit ne répugnoit pas moins aux mœurs romaines. Il s'habilloit en prêtre du ſoleil, & non en empereur. Une robe à la phénicienne, un collier, des braſſelets, une maniere de tiare ou de couronne toute brillante d'or & de pierreries. Et en cet équipage, il célébroit publiquement les fêtes de ſon Dieu chéri, & il exécutoit les danſes qui faiſoient partie de la cérémonie.

Mæſa, qui avoit du jugement & du ſens, conçut combien ce violement de tous les uſages pouvoit nuire à ſon petit-fils. Elle lui repréſenta, que ſe diſpoſant à aller à Rome, il choqueroit tous les yeux par un habillement qui ſeroit regardé comme étranger & barbare, indigne de la gravité d'un homme & d'un empereur, & pardonnable ſeulement à la molleſſe des femmes. La conſéquence qu'il tira de ces avis de ſon aïeule eſt ſinguliere. Il en conclut qu'il devoit façonner les yeux des Romains à ſa maniere de ſe vêtir, avant que de ſe montrer à eux en perſonne. Dans cette vue, il ſe fit peindre en pied avec ſes ornemens ſacerdotaux, ayant à côté de lui la figure du Dieu dont il étoit le prêtre : & il or-

donna que ce tableau fût placé dans le ſénat au lieu le plus apparent, au deſſus de la ſtatue de la Victoire, afinque tous les ſénateurs, à meſure qu'ils entreroient, lui offriſſent de l'encens & des libations de vin. Hérodien ne nous dit point quel fut l'effet de cette précaution bizarre. Mais il eſt aiſé de penſer qu'elle ne fit que hâter l'indignation des Romains, en expoſant à leurs regards ce qu'ils ne connoiſſoient encore que ſur le rapport de la Renommée. Pour achever de les irriter, il commença à leur manifeſter alors ſon zele inſenſé pour le culte de ſon Dieu, dont il ordonna à tous les prêtres de prononcer & d'invoquer le nom dans leurs ſacrifices avant celui de toute autre divinité.

Il vient à Rome.

Comme Mæſa ſouhaitoit beaucoup de retourner à Rome, où elle avoit autrefois brillé, & où elle alloit reparoître avec un prodigieux accroiſſement de grandeur, il eſt probable qu'Héliogabale s'y rendit le plutôt qu'il fut poſſible. A ſon entrée dans ſa capitale, il fit au peuple les largeſſes accoutumées en pareils cas, & donna des jeux magnifiques.

Mæſa entre au ſénat, &

L'ambition de Mæſa l'empêcha de

ſe dire à elle-même * ce qu'elle avoit ſi bien remontré à ſon petit-fils. Elle ne craignit point d'irriter & de bleſſer les eſprits par une nouveauté encore plus choquante que la parure d'Héliogabale. Elle entra & fit entrer ſa fille avec l'empereur au ſénat : elle dit ſon avis, comme membre de la compagnie : elle fut nommée à la tête du ſénatuſconſulte, comme ayant aſſiſté à ſa rédaction. C'eſt un exemple unique dans l'hiſtoire romaine. Jamais ni Livie, ni Agrippine elle-même n'avoient attenté rien de pareil : & dans la ſuite, nulle princeſſe ne s'autoriſa de ce qui avoit été accordé à Mæſa & à Soæmis, pour revendiquer les mêmes prérogatives.

y fait fonction de Sénateur. *Lampr. Heliog.* 4.

Les affaires d'Etat ne touchoient pas beaucoup Soæmis, qui vivoit, ſelon l'expreſſion de Lampride, en courtiſanne. Elle étoit faite pour le frivole ; & ſon fils la ſervit de ſon goût, en établiſſant ſur le mont Quirinal un ſénat de femmes, dont il la nomma

Sénat de femmes. *Lampr.* 2. & 4.

* *J'attribue principalement à l'aïeule d'Héliogabale ce que Lampride dit de ſa mere, parce que les ſoins & les traits d'ambition paroiſſent mieux convenir au caractere de Mæſa qu'à celui de Soæmis. D'ailleurs le même Lampride rapporte expreſſément en deux endroits (12 & 15.) qu'Héliogabale menoit ſon aïeule au ſénat.*

préſidente. Il ſe tenoit en ce lieu dès auparavant des aſſemblées de dames en certains cas de cérémonies. Métamorphoſées en ſénat, ces aſſemblées déciderent de ce qui regardoit les ajuſtemens des femmes, la diſtinction des voitures dont il ſeroit permis à chacune de ſe ſervir ſelon la différence des conditions, le cérémonial des ſalutations entre elles, & autres affaires de cette importance.

Zele inſenſé d'Heliogabale pour le culte de ſon Dieu. *Dio. Herod. Lamprid.* 3. 6. 7.

Les affaires dont s'occupoit l'empereur n'étoient pas plus ſérieuſes. Il n'eut rien plus à cœur, dès qu'il fut arrivé à Rome, que d'y établir le culte du Dieu qu'il révéroit, ſur les ruines de tout autre culte. Il ne ſe contentoit pas de lui donner la préférence ſur les autres Dieux, & même ſur Jupiter Capitolin : ce n'étoit pas aſſez pour lui de les dégrader tous, & de les faire valets de chambre du ſien, ſes intendans, ſes ſecrétaires : il vouloit qu'aucun autre Dieu que ce nouveau venu ne fût honoré dans Rome, & pour cet effet, dans le temple qu'il lui conſtruiſit ſur le mont Palatin, il concentra tous les objets les plus ſacrés de la vénération des Romains. Il y fit tranſporter la pierre de Peſſinonte

qui étoit appellée la grande mere des Dieux, le Palladium, le feu éternel de Veſta, les boucliers de Numa. Il eut encore intention d'y réunir les cérémonies religieuſes des Juifs & des Samaritains, & même, par le plus inſenſé de tous les projets, le rit chrétien, ennemi irréconciliable de tout culte profane. Il ne pouvoit pas réuſſir dans ces dernieres vues. Les payens furent plus traitables : & Héliogabale eut la ſatisfaction d'aſſembler autour de ſon Dieu tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'empire, le ſénat & l'ordre des chevaliers, qui l'environnoient en amphithéâtre ; les gardes prétoriennes, qui l'accompagnoient pendant qu'il faiſoit les fonctions de ſon ſacerdoce. Il en réſulta néanmoins dans les eſprits un vif ſentiment d'indignation, mais qui cédoit à la politique.

Je n'étalerai point ici le luxe & la profuſion qui régnoient dans les ornemens du temple, & dans la pompe des ſacrifices, les hécatombes de taureaux, les amas de parfums, le vin le plus vieux & le plus exquis répandu par tonnes, & coulant par ruiſſeaux avec le ſang des victimes, les entrailles

des animaux immolés portées dans des baſſins d'or par les plus illuſtres perſonnages de l'Etat, qui étoient forcés de ſe tenir honorés de ces vils miniſteres. Héliogabale lui-même, oubliant toute décence, ſe donnoit en ſpectacle vêtu de ſa robe ſacerdotale à la phénicienne, ayant le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, (*a*) & déshonorant, dit l'hiſtorien, par ce fard artificiel, le beau & gracieux viſage qu'il avoit reçu de la nature. En cet état, il danſoit & chantoit, marchant à reculons devant la ſtatue du Dieu portée en proceſſion. Les réjouiſſances publiques, les illuminations, les largeſſes de viandes, d'animaux, de vaſes d'or & d'argent, d'étoffes précieuſes, rendoient la fête complete.

Ces comédies n'étoient pas un pur jeu de la part du prince. La perſuaſion réelle, ou, ſi nous voulons parler plus juſte, la ſuperſtition y entroit pour beaucoup. On ne peut guere, ce ſemble, attribuer qu'à ce motif la circonciſion, à laquelle il ſe ſoumit, & la loi qu'il s'impoſa de s'abſtenir de chair

(*a*) φύσει τε πρόσωπον ὡραῖον ὑϐρίζων βαφαῖς ἀσχήμοσιν. *Herodian.*

de

de porc. Je ne ſais ſi l'on doit croire qu'il eut même la penſée de ſe faire eunuque, pour imiter les prêtres de Cybele. Mais il n'y a point de raiſon de ſe refuſer au témoignage des hiſtoriens qui aſſurent qu'il portoit ſur lui des amulettes ſans nombre, & de toutes les eſpeces; qu'il pratiquoit des cérémonies magiques; & que joignant, comme il eſt ordinaire, la cruauté à l'impiété, il immoloit des enfans, dans la vue de chercher l'avenir dans leurs entrailles. *Dio, & Lampr. 8.*

Un trait moins odieux, mais ridicule & extravagant au ſuprême degré, c'eſt qu'il voulut marier ſon Dieu. Il eut d'abord la penſée de lui donner Pallas pour épouſe: mais cette déeſſe guerriere n'étoit pas un parti convenable pour un Dieu tout pacifique, & même voluptueux. Il rejetta donc ce projet, & ſe fixa à la Vénus céleſte de Carthage, déeſſe originaire de Phénicie, où elle étoit honorée ſous le nom d'Aſtarté. D'ailleurs elle paſſoit pour être la même divinité que la Lune: & nul arrangement n'étoit plus favorable, que de marier la Lune au Soleil. La ſtatue de Vénus céleſte fut donc apportée de Carthage à *Dio, & Hérod.*

Rome; & Héliogabale prit pour ſa dot tout l'or & toutes les richeſſes qui ſe trouvoient dans ſon temple Il célébra le mariage du dieu & de la déeſſe avec toute la magnificence poſſible, & il voulut que tous les peuples & toutes les villes de l'empire leur fiſſent des préſens de nôces.

Indécence & extravagance de ſes mariages.

Il uſa de pareilles exactions à l'occaſion de ſes propres mariages, où ſe fait ſentir la même folie & la même extinction de pudeur, que dans tout le reſte de ſa conduite. En moins de quatre ans qu'il régna, il épouſa quatre femmes. La premiere fut Cornélia Paula, dame d'une rare beauté & d'une grande naiſſance. Elle * avoit été mariée à Pomponius Baſſus, dont j'ai rapporté la condamnation & la fin funeſte. Un des crimes de cet infortuné ſénateur étoit d'avoir une belle femme. A peine eut-il été mis à mort, qu'Héliogabale épouſa Paula, ſans donner le tems à cette dame d'achever le deuil de ſon mari. Il lui donna le titre d'*Augusta*, & il fit à ſes nôces une dépenſe prodigieuſe. Non-ſeule-

* *M. de Tillem. diſtingue Paula de la veuve de Baſſus. En examinant de pres les termes de Dion, il m'a paru que cet hiſtorien en faiſoit une ſeule & même perſonne.*

ment les sénateurs, mais leurs femmes, & les chevaliers Romains reçurent tous des présens. Le prince fit distribuer aux citoyens du peuple six cens * sesterces par tête, & ** mille aux soldats. Il donna des combats de gladiateurs, des combats de bêtes, dans lesquels cinquante-&-un tigres furent tués à la fois. Après tout ce grand appareil de réjouissances, Héliogabale renvoya ignominieusement Paula, la réduisant à la condition privée, & la privant de tous les honneurs qu'il lui avoit déférés.

* *Soixante & quinze livres.*

** *Cent vingt-cinq livre.*

Il conçut ensuite, ou voulut paroître avoir conçu une passion effrénée pour une vestale, qui se nommoit Aquilia Sévéra. La plus puissante amorce qui l'attirât, étoit sans doute l'illégitimité & l'impiété de l'entreprise. Il alla lui-même arracher sa proie par force du temple de Vesta, & il osa écrire au sénat « Que d'un » grand prêtre tel qu'il étoit, & d'une » prêtresse, naîtroient des enfans » agréables aux Dieux. » C'est ainsi qu'il se glorifioit, dit l'historien Dion, d'une action digne des plus grands supplices, & pour laquelle il méritoit d'être battu de verges dans la place;

& enſuite étranglé dans la priſon.

Il ne garda pas long-tems cette veſtale déshonorée. Il prit bientôt une troiſieme femme, puis une quatrieme, & enfin il revint à Sévéra.

Ses débauches monſtrueuſes.

Ces déréglemens outrés ne ſont encore rien en comparaiſon des infamies monſtrueuſes dont ſe ſouilla d'ailleurs Héliogabale, & qui lui procurent cet avantage qu'un écrivain modeſte ne peut en faire le récit. Quel moyen de raconter la vie d'un prince qui fit le métier de courtiſanne, qui ſe maria comme femme, qui habillé en femme, travaillant en laine, vouloit être appellé *Madame* & *Impératrice?*

Son mari étoit un certain Hiéroclès, eſclave Carien d'origine, & conducteur de chariots dans le Cirque. Ce miſérable acquit un pouvoir qui ſurpaſſoit celui de l'empereur même.

Lampid. 10 Il vendoit * toutes les graces : il promettoit aux uns, menaçoit les autres, & tiroit de l'argent de tous en les trompant. « J'ai parlé de vous à l'em-» pereur, diſoit-il aux avides courti-

* *J'attribue à Hiéroclès ce que Lampride dit de Zoticus, dont il ſera bientôt parlé dans mon texte.* | *Le crédit de celui-ci fut, ſelon Dion, de ſi courte durée, qu'il n'eut pas le tems d'en abuſer.*

» ſans : vous obtiendrez telle charge : » ou au contraire, vous avez beau- » coup à craindre. » Souvent il n'étoit rien de tout cela : & néanmoins Hiéroclès ne laiſſoit pas de ſe faire bien payer. (*a*) Il vendoit de la fumée, pour me ſervir de l'expreſſion uſitée alors parmi les Romains : il ſe faiſoit un gros revenu de ſon crédit : artifice qui réuſſit, dit l'hiſtorien, non-ſeulement auprès des mauvais princes, mais auſſi auprès de ceux qui ayant de bonnes intentions négligent les affaires. Sa mere, qui étoit encore eſclave, à la naiſſance de ſa faveur, fut amenée à Rome en pompe avec un cortége de ſoldats, & miſe au rang des dames dont les maris avoient été conſuls. Héliogabale étoit tellement ſoumis à Hiéroclès, qu'il ſe laiſſoit battre par lui, & frapper au viſage, juſqu'à en porter les marques : & il tiroit vanité de ces mauvais traitemens, comme de témoignages d'un amour paſſionné. Il voulut en récompenſer l'auteur en le faiſant Céſar, & ſon attachement pour *Dio.*

(*a*) Qui. . omnia Heliogabali dicta & facta venderet fumis.... ut ſunt homines hujuſmodi, qui ſi admiſſi fuerint ad nimiam familiaritatem Principum, famam non ſolùm malorum, ſed etiàm bonorum Principum vendunt.

cet infame fut une des principales cauſes de ſa ruine.

Hiéroclès craignit pourtant un rival. Aurélius Zotius, natif de Smyrne, fils d'un cuiſinier, plut à Héliogabale. Mais ſon crédit fut de peu de durée. Hiéroclès le lui fit perdre par une voie que la pudeur ne permet point de rapporter. Zotius fut chaſſé de Rome & de l'Italie : & ſa diſgrace lui fut avantageuſe. Elle lui ſauva la vie, au lieu qu'Hiéroclès périt dans la révolution qui mit ſur le trône Alexandre Severe.

Autres indécences de ſa conduite. *Lamprid.* 10. & 11.

Après ce qui vient d'être dit, je ne tiens compte d'obſerver qu'un prince ſi impudent dans ſes actions, l'étoit auſſi dans ſes diſcours. Je n'inſiſterai point non plus ſur certaines indécences qui ſeroient des taches énormes dans la vie de tout autre prince, mais qui dans celle d'Héliogabale méritent à peine d'être relevées. Il conduiſoit des chariots dans les jeux du Cirque, auxquels préſidoient ſes préfets du prétoire, les premiers ſénateurs, ſa mere, ſon aïeule, & d'autres dames : & dans l'exercice de cette vile fonction, il ſaluoit, comme s'il n'eût été qu'un ſimple cocher,

Dio.

les arbitres du prix, & les ſoldats : il demandoit ſon ſalaire, & recevoit dans la main quelques pieces d'or. Il danſoit, non-ſeulement ſur le théatre, mais dans les momens d'occupations les plus ſérieuſes, donnant ſes audiences, & haranguant le peuple.

Ces travers lui ont été communs avec quelques-uns de ſes prédéceſſeurs. Mais ſon luxe inſenſé fut pouſſé à des excès, qui effacent les Vitellius & les Néron : & pluſieurs des traits que Lampride nous en adminiſtre dans un long article, lui paroiſſent à lui-même incroyables. N'ajoutons point foi à ce qui paſſe la poſſibilité de la nature. A cette ſeule exception près, tout eſt croyable d'un monſtre en qui l'extravagance le diſputoit à la corruption.

Son luxe inſenſé. *Lamprid.* 18. 32.

Il commença de bonne heure, & n'étant encore que particulier, c'eſt-à-dire, avant l'âge de quatorze ans, il diſoit déja qu'il prétendoit être un Apicius. En effet les tapis de ſes lits de table étoient d'étoffes d'or : il ne marchoit jamais qu'avec un cortége de ſoixante voitures. Envain ſon aïeule Mæſa le reprenoit, lui repréſentant qu'il ruineroit ſes affaires, & qu'il ſe mettoit en danger de ſe réduire au

plus triſte état. « Mon plan, répon-» doit-il, eſt d'être moi-même mon » héritier. »

Devenu empereur, il lâcha la bride à toutes ſes fantaiſies. Toute l'occupation de ſa vie fut de chercher de nouveaux plaiſirs. Il propoſoit des prix à ceux qui inventeroient des ragoûts juſques-là inconnus. S'ils réuſſiſſoient, une robe de ſoie, préſent alors très-riche & d'un grand prix, étoit leur récompenſe. Si leur ſauſſe ne plaiſoit point, ils étoient condamnés à ne manger rien autre choſe, juſqu'à ce qu'ils euſſent réparé leur faute par une meilleure & plus heureuſe invention.

On n'attend pas de moi que je donne un détail exact de toutes les folies du luxe d'Héliogabale. Je choiſirai ce qui me ſemblera de plus frappant.

Ses lits, ſoit de table, ſoit de chambre à coucher, étoient d'argent maſſif. Il ſe faiſoit ſervir des plats remplis de foies de ſurmulets, de cervelles de grives & d'oiſeaux étrangers, de têtes de perroquets, de faiſans, & de paons. Doit-on s'en étonner, pendant qu'il nourriſſoit ſes chiens de foies d'oies, & les lions de ſa ménagerie de perroquets & de faiſans? Jamais il ne dé-

penſa pour ſon ſouper moins de cent mille ſeſterces, ſouvent le triple. * Douze mille cinq cens livres.

Amateur de l'extraordinaire & du bizarre, il ſe plaiſoit à faire un ſeul repas en cinq maiſons d'amis différentes & ſituées en différens quartiers. Chacune de ces maiſons devoit fournir ſon ſervice. On alloit de l'une à l'autre, & un repas duroit ainſi un jour entier.

S'il ſe trouvoit près de la mer, il ne mangeoit point de poiſſon : à une grande diſtance, ſa table étoit couverte de poiſſons de mer. Quelquefois dans des villages au milieu des terres il nourriſſoit les payſans de laitances de murenes. La cherté & la difficulté étoient pour lui des ragoûts : & il aimoit qu'on lui groſsît le prix des viandes, diſant que ce ſurhauſſement lui aiguiſoit l'appétit.

C'eſt (*a*) bien de lui que l'on peut dire qu'il ſavoit diſſiper, & non pas donner. Il faiſoit ſouvent jetter par les fenêtres les mêmes mets que l'on ſervoit ſur la table, & en pareille quantité. Au lieu de confitures ſeches, ou autres ſemblables bagatelles, que

(*a*) *C'eſt ce qui eſt dit d'Othon dans Tac. Hiſt. I.* 30. Perdere iſte ſciet, donare neſciet.

l'on donne ſouvent aux convives pour emporter chez eux, ceux d'Héliogabale recevoient de eunuques, des chevaux de ſelle avec leur harnois, des carroſſes ou chars à quatre chevaux, mille pieces d'or, cent livres peſant d'argent. S'il faiſoit des largeſſes au peuple, ce n'étoit pas en monnoies d'argent ou d'or qu'il diſtribuât. Il expoſoit au pillage des bœufs gras, des chameaux, des ânes, des cerfs *. Le pillage excitoit des batteries, où il périſſoit ſouvent bien du monde, & dont le prince ſe faiſoit un divertiſſement. Car il ſe plaiſoit à mal faire, & l'eſprit tyrannique ſe mêloit dans ſes folies.

Lamprid. & *Herod.*

Il appelloit à ſes repas de débauche les premiers de la ville, & il les forçoit de boire au-delà de toute meſure. Au contraire il ſe réjouiſſoit à tourmenter par la faim ſes paraſites, dont il faiſoit couvrir la table de mets en ivoire, ou en cire, ou en verre, ou en bois peint. Quelquefois il les étouffoit ſous les tas de violettes & d'autres fleurs, qu'il faiſoit accumuler en une ſi énorme quantité, que ces malheu-

Le texte porte des eſclaves, ſervos. Saumaiſe croit qu'on doit lire cervos, afin que toutes les parties du dénombrement ſe rapportent, & qu'il ſoit par-tout queſtion d'animaux.

reux y demeuroient enſevelis ſans pouvoir en aucune façon s'en tirer.

Je crains de fatiguer le lecteur par ces miſeres, qu'il ne m'étoit pas permis de ſupprimer totalement, parce qu'elles font voir juſqu'où peut être pouſſé l'abus du pouvoir ſuprême & de l'opulence impériale, mais qu'il eſt inutile de ſuivre dans les plus menus détails, parce que les traits que j'ajouterois à mon récit, n'ajouteroient rien à l'inſtruction.

Je ne puis néanmoins me diſpenſer de dire un mot de ce qui regarde le luxe d'Héliogabale dans ſes habillemens & ſur ſa perſonne. Il porta des tuniques d'étoffes d'or enrichies de pierreries, dont le poids étoit ſi conſidérable, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre, & de dire (*a*) qu'il ſuccomboit ſous le fardeau de la magnificence. Il ornoit ſes ſouliers de pierres gravées par les plus grands maîtres : comme ſi le travail de ces ſavans artiſtes, qui a beſoin d'être vu de très-près, eût pu briller & ſe faire admirer ſur ſes pieds.

Il voulut auſſi ceindre ſon front

(*a*) Quum gavari ſe diceret onere voluptatis. *Lamprid.* 23.

d'un diadême décoré de pierres précieuſes. Il trouvoit que cet ornement relevoit la beauté de ſon viſage, & lui donnoit un air plus féminin. Il s'en ſervit effectivement dans l'intérieur du palais. Mais il n'oſa paroître en public avec cette marque de royauté trop déteſtée des Romains.

Jamais il ne porta du linge blanchi, diſant que cet uſage ne convenoit qu'à des mendians : jamais il n'uſa deux fois des mêmes ſouliers, ni, dit-on, de la même bague. Il faiſoit ſabler de poudre d'or & d'argent les portiques par où il devoit paſſer pour arriver à ſon cheval ou à ſon carroſſe. Il prodiguoit les pierreries juſques ſur ſes voitures, pour leſquelles les embelliſſemens d'or & d'ivoire lui paroiſſoient trop communs.

Finiſſons ce faſtidieux dénombrement d'extravagances par obſerver que bien loin d'en rougir, Héliogabale ſembloit en ſavourer l'ignominie. Fabius Gurgès & le fils du premier Scipion l'Africain étoient renommés dans l'hiſtoire pour les déſordres de leur jeuneſſe : & l'on diſoit que leurs peres, pour eſſayer de les corriger par la honte, les avoient fait paroître aux

yeux du public avec une ſorte d'habillement ſingulier. Le prince dont nous parlons affecta cet habillement, tournant en ornement pour lui ce qui avoit été une correction pour de jeunes débauchés.

J'obſerverai que certaines inventions de luxe que cet empereur ſi décrié mit le premier en uſage, ſe conſerverent après lui. Lampride en fait la remarque en trois différens endroits, & nous donne ainſi lieu de conclure que le luxe a de puiſſans attraits pour les hommes, qu'il ſe perpétue même d'après les exemples les plus capables de le décréditer. 19. 22. 32.

Toutes les places données à d'indignes ſujets.

On juge aiſément de quelle maniere & à quel genre de perſonnes les places & les charges étoient données ſous Héliogabale. J'ai déja marqué qu'il n'eut pas honte de faire préfet du prétoire, préfet de la ville, & conſul avec lui, le farceur Eutychien. Mais en général il avilit & ſouilla toutes les dignités par la baſſeſſe & par les vices infames de ceux qu'il choiſiſſoit pour les remplir. Il fit ſes affranchis gouverneurs de provinces, lieutenans de l'empereur, proconſuls. Il prit ſur les théatres, dans le Cirque, *Lampr.* 6. 11. 12.

& ſur l'arêne, les officiers du palais impérial. Des cochers, des danſeurs, devenoient les premiers perſonnages de l'état. Au défaut d'autre recommandation, l'argent pouvoit tout. Le prince vendoit, ſoit par lui-même, ſoit par ſes eſclaves & par les miniſtres de ſes voluptés, tous les emplois civils & militaires. On étoit admis dans le ſénat par le mérite de ſon argent, ſans diſtinction d'âge, de naiſſance, ni même de revenus & de biens fonds.

Projet de guerre contre les Marcomans. *Lampid.* 9.

Ce prince perdu de vice, & noyé dans l'infamie, eut pourtant la penſée d'acquérir la gloire des armes en faiſant la guerre aux Marcomans. Mais c'étoit une ſaillie momentanée d'un eſprit léger, qui ſe paſſa ſans aucun effet, & s'en alla bientôt en fumée.

Prétendu préſage de la chûte d'Héliogabale.

Voilà ce que les auteurs nous fourniſſent de plus remarquable ſur le gouvernement & la conduite perſonnelle d'Héliogabale. Il ne me reſte plus à raconter que ſa chûte, qui fut annoncée, ſelon Dion, par pluſieurs préſages, & en particulier par un prétendu prodige, dont le récit ne fait pas beaucoup d'honneur au jugement de l'hiſtorien.

Un génie, dit ce crédule écrivain, *Dio.* se disant Alexandre le Grand, & imitant son équipage & son armure, se manifesta subitement, sans que je puisse dire en quelle maniere ni avec quelles circonstances, sur les bords du Danube. Delà il traversa la Mœsie & la Thrace, accompagné de quatre cens hommes qui voyageoient en ministres de Bacchus, vêtus de peaux, ayant des thyrses en main, & ne faisant mal à personne. Il fut par-tout honoré & bien traité. On lui préparoit des hôtelleries, on lui fourniſſoit abondamment les vivres: & nul n'osa l'arrêter ou lui résister, ni officiers, ni soldats, ni intendans, ni gouverneurs. Il déclara qu'il vouloit passer en Asie: & on le conduisit en pompe, au jour qu'il avoit marqué, jusqu'à Byzance. Il aborda à Chalcédoine: mais là ayant offert de nuit un sacrifice, & enfoui en terre un cheval de bois, il disparut.

Afin qu'on ne doute point de cette merveille, Dion a soin de certifier qu'il étoit alors sur les lieux: & il paroît persuadé que ce phantôme désignoit Alexandre Severe, qui alloit bientôt succéder à son cousin Hélio-

gabale. Pour moi je ne vois ici qu'un aventurier, qui eut l'adreſſe de vivre quelque tems aux dépens du public, & à qui le ſouvenir récent de l'admiration folle de Caracalla pour Alexandre de Macédoine, fit naître l'idée de prendre le nom de ce conquérant, & de copier, pour preuve de reſſemblance, la fantaiſie qu'il avoit eue de ſe rendre l'émule de Bacchus. Ces ſortes de preſtiges ne peuvent pas durer long-tems : & lorſque notre aventurier vit que le charme alloit ſe rompre, il ſe renferma prudemment dans l'obſcurité. Mais ſans nous amuſer à un événement ſi peu ſérieux, paſſons à des objets plus dignes de nous occuper.

Indignation de tous les ordres, & en particulier des ſoldats, contre ce prince. *Dio*, & *Lamprid.* 5. & 10.

L'horrible conduite d'Héliogabale avoit indiſpoſé contre lui tous les eſprits. Non-ſeulement les ſénateurs, & les honnêtes gens de la ville, mais les ſoldats même en étoient irrités. Dès le tems qu'il s'étoit fait connoître à Nicomédie par ſes premiers déſordres, ils avoient commencé à ſe repentir de leur choix : & depuis cette époque les excès d'Héliogabale n'ayant fait que croître, la haine des ſoldats s'étoit aumentée dans la même proportion. Au contraire ils étoient por-

tés d'inclination pour ſon couſin, dont l'enfance aimable & vertueuſe donnoit les plus heureuſes eſpérances.

Caractere aimable d'Alexien ſon couſin fils de Mamée. *Tillem. Héliog. & Alex. Sev.*

Alexien, c'étoit le nom du jeune prince, étoit né vers l'an de J. C. 208, ou 209, dans la ville d'Arcé en Phénicie, de Généſius Marcianus, & de Mamée. Tout ce que nous ſavons de ſon pere, c'eſt qu'il étoit Syrien, & qu'il parvint au conſulat. Mamée ſa mere, ſeconde fille de Mæſa, eſt très-célebre. Née dans une famille livrée à la corruption, elle ſe préſerva de la contagion du mauvais exemple. Il ne tint pas à ſa mere, que ſa réputation ne ſouffrît une grande tache, & que ſon fils ne paſſât pour être né de Caracalla. Toute voie qui menoit à la fortune, étoit bonne à l'ambitieuſe Mæſa. Mais ce diſcours, que l'intérêt rendoit déja ſuſpect, eſt réfuté par la netteté de la conduite de Mamée depuis le tems où elle eſt bien connue dans l'hiſtoire; & la ſévérité des maximes dans leſquelles elle éleva ſon fils, doit opérer auprès des eſprits raiſonnables la juſtification de la mere.

On a même prétendu qu'elle étoit chrétienne: & il faut convenir que les termes dans leſquels Euſebe s'exprime *Euſeb. Hiſt. Eccl. VI. 21*

à ſon ſujet, autoriſent cette penſée. Il la traite de princeſſe très (a) pieuſe envers la divinité : ce qui dans la bouche d'un chrétien & d'un évêque doit ſignifier la profeſſion du chriſtianiſme. Il ajoute que frappée de l'éclat de la réputation d'Origéne, elle le manda pendant un ſéjour qu'elle fit à Antioche, & reçut de lui des inſtructions ſur la gloire du Seigneur & ſur la doctrine évangélique. Mais enfin il ne dit pas qu'elle ait embraſſé la religion chrétienne : & il ne faut pas toujours preſſer les paroles d'Euſebe, qui, tout évêque qu'il étoit, avoit l'ame très-mondaine. Ce qui ne peut être révoqué en doute, c'eſt qu'elle conſerva de l'inclination pour les chrétiens, & qu'elle en inſpira à ſon fils.

(a) Θεοσεβεστάτη.

Lampid. Al. Sev. 3. Elle l'éleva avec un très-grand ſoin, & elle lui donna d'excellens maîtres pour le former dès l'enfance à toutes les parties des beaux arts, & à tous les exercices militaires. Le jeune Alexien, qui avoit un heureux naturel, ſe prêta de bonne grace à l'inſtruction : & il ſe fit une regle qu'il ſuivit toute ſa vie, de ne paſſer aucun jour ſans donner quelque tems & aux lettres, & aux exercices qui ſe rapportent au

métier des armes. Il réuſſit mieux dans l'éloquence grecque, que dans la latine. Le grec étoit ſa langue naturelle. Né en Syrie de peres Syriens, il n'eſt pas étonnant qu'il ait pris moins de goût pour le latin, qui étoit pour lui une langue étrangere. Mamée eut encore plus d'attention à l'inſtruire dans la vertu que dans les lettres : & elle trouva en lui une ame diſpoſée à recevoir toutes les bonnes impreſſions. D'ailleurs il étoit beau de viſage, bien-fait de ſa perſonne, robuſte pour ſon âge : il avoit le regard vif & plein de feu. Ainſi il ne lui manquoit rien de tout ce qui eſt capable de concilier l'affection. *t. & 14.*

Ce fut donc avec raiſon que Mæſa porta ſur lui ſes eſpérances, trompées par les affreux débordemens d'Héliogabale. Elle voyoit que l'indignation des ſoldats ſe joignant à celle de tous les autres ordres de l'état ne laiſſeroit pas long-tems l'aîné de ſes petits-fils ſur le trône. Elle craignoit le contre-coup qui retomboit ſur elle-même, & qui la menaçoit au moins de rentrer dans la condition privée. Pour prévenir ce danger, elle réſolut de faire adopter Alexien par Héliogabale,

Mæſa engage Heliogabale à adopter ſon couſin. *Herod. l. V.*

Elle ne fut point arrêtée par le ridicule d'une adoption qui donneroit à un enfant de treize ans un pere de dix-ſept. Cette conſidération céda aiſément à de plus importantes. Mais la difficulté étoit de faire conſentir Héliogabale à une démarche qui devoit lui déplaire, & dont il pouvoit appréhender les ſuites. Elle l'y amena très-adroitement. Elle entra dans ſa façon de penſer. « Vous devez, lui dit-elle, » vous occuper des fonctions de votre » ſacerdoce, des myſteres, des fêtes, » de tout ce qui appartient au culte » de votre Dieu. Prenez un aide ſur » qui roule le ſoin des choſes humai- » nes, & qui, chargé de l'adminiſtra- » tion des affaires, vous laiſſe tout » l'éclat & toute la douceur de la puiſ- » ſance impériale, en vous en ſauvant » les embarras & les déſagrémens. » Cet aide, vous l'avez ſous votre » main : & pendant que vous avez un » couſin, il ne ſeroit pas raiſonnable » de penſer à un étranger. »

Héliogabale n'étoit pas un eſprit fin. Il goûta la propoſition de ſon aïeule ; il ſe forgea dans ce nouvel arrangement une félicité qui ſatisferoit ſes plus cheres inclinations. Plein de

cette idée, il entra au ſénat accompagné de Mæſa & de Soæmis, & déclara qu'il adoptoit Alexien, & le nommoit Céſar. Il ſe félicita même de pouvoir ſe donner tout d'un coup un tel fils; & il proteſta qu'il n'en deſiroit point d'autre, & qu'il étoit bienaiſe qu'un héritier unique préſervât ſa maiſon de troubles & de diviſions inteſtines. Il ajouta que ſon Dieu lui avoit inſpiré la démarche qu'il faiſoit, & que ce même Dieu vouloit que ſon fils adoptif fût appellé Alexandre. Il lui communiquoit par l'adoption les noms de Marc Auréle : & il eſt bien probable que la vénération de Caracalla pour la mémoire du vainqueur de l'Aſie & des Indes fut le motif qui engagea Héliogabale à changer le nom d'Alexien en celui d'Alexandre. Il paroît par les médailles que ce fut dans ce même tems que le nom de Severe lui fut donné, ſans doute pour rappeller le ſouvenir du prince auteur de toute la grandeur de cette maiſon. Le nouveau Céſar fut déſigné conſul avec l'empereur pour l'année ſuivante.

Dio. An R. 972.

Il change ſon nom d'Alexien en celui d'Alexandre.

Tillem. not. 2. ſur Alex. Ser.

Herod.

La ſatisfaction qu'eut d'abord Héliogabale de cette adoption, ne fut pas de longue durée. Comme revêtu

Il veut pervertir ſon fils adoptif, & en eſt empêché par Mamée.

de l'autorité paternelle ſur Alexandre, il prétendit préſider à ſon éducation: & l'on peut juger ce que c'étoit qu'un plan d'éducation dirigé par Héliogabale. Il lui étoit arrivé de dire pluſieurs fois qu'il ne ſouhaitoit point d'avoir des fils, de peur qu'ils ne lui donnaſſent le déplaiſir de ſe tourner au bien. Il s'étoit mis lui-même dans le cas qu'il appréhendoit, par l'adoption de ſon couſin, dont toutes les inclinations ſe portoient à la vertu. Il entreprit donc de le pervertir. Il voulut le former ſur ſon modele, l'aſſocier aux fonctions de ſon ſacerdoce, lui faire exécuter des danſes indécentes & laſcives. Il trouvoit une grande oppoſition de la part de Mamée, qui éloignoit ſon fils de toutes actions & pratiques indignes du rang auquel il étoit deſtiné, & qui continuant ce qu'elle avoit heureuſement commencé, nourriſſoit en lui les progrès de la ſageſſe par les leçons des maîtres les plus habiles & les plus vertueux. Elle prenoit ſoin auſſi de lui fortifier le corps, comme je l'ai dit, par des exercices convenables à un prince, lui faiſant apprendre à lutter, à manier les armes, à monter à cheval.

Lamprid. 31

Herod.

Héliogabale fut très-irrité de cette conduite de Mamée. Il chaſſa du palais tous les maîtres d'Alexandre, alléguant qu'ils lui corrompoient ſon fils, parce qu'ils le diſpoſoient à devenir homme de bien. Quelques-uns des maîtres furent envoyés en exil, d'autres mis à mort. Parmi ces derniers Lampride cite Silvinus Rhéteur. Le fameux juriſconſulte Ulpien en fut quitte pour une diſgrace, à laquelle mit bientôt fin la mort de ſon perſécuteur ; & nous le verrons jouir de la plus haute faveur auprès d'Alexandre Severe.

Il le prend en haine, & veut d'abord s'en défaire par des embûches furtives. *Lamprid. Heliog.* 16.

Héliogabale ne s'en tint pas-là. Il prit abſolument en haine ſon fils adoptif, & il eſſaya d'abord de s'en défaire par le poiſon. Mais la vigilance de Mamée rompit toutes ſes meſures. Perſonne n'approchoit de la perſonne du jeune prince, que ceux qu'elle avoit elle-même choiſis. Elle ne ſouffroit point qu'il fût ſervi par les officiers du palais : & il ne prenoit rien, ſoit en nourriture, ſoit en breuvage, qui n'eût été préparé & ne lui fût présenté par des mains fideles & attentives. Mamée s'attachoit auſſi à entretenir par des largeſſes ſecretes les diſ-

Lamprid. 3. 17. *Herod.* *Dio.*

positions favorables où les ſoldats étoient déja par rapport à ſon fils, pendant qu'Héliogabale par la continuation des mêmes déréglemens s'attiroit de plus en plus leur mépris & leur haine : & ajoutoit encore un nouveau degré à leur indignation par ſon acharnement contre Alexandre.

Mæſa ſecondoit puiſſamment Mamée, & protégeoit ſon ouvrage. Princeſſe habile & exercée depuis longtems dans tout le manege de cour, c'étoit un jeu pour elle que de déconcerter les mauvais deſſeins d'Héliogabale, qui cherchoit toutes ſortes de moyens pour perdre Alexandre & ſa mere, mais qui vain, indiſcret, léger, divulguoit lui-même ſes projets avant que de s'être donné le tems de les mûrir.

Il l'attaque ouvertement.

Après donc bien des tentatives inutiles pour faire aſſaſſiner ou noyer dans le bain le jeune prince, rebuté du peu de ſuccès des entrepriſes furtives, Héliogabale ſe réſolut à éclater ouvertement. Ayant pris la précaution de ſe retirer dans des jardins à une extrémité de la ville, il envoya ordre, d'une part au ſénat, & de l'autre aux Prétoriens, de dépouiller Alexandre du titre

titre de Céſar; & en même tems il apoſta des meurtriers pour le tuer, ſi dans le trouble ils pouvoient s'en procurer l'occaſion.

Le ſénat ne répondit aux ordres de l'empereur, que par un profond ſilence, & une conſternation univerſelle. Mais les ſoldats agirent: & lorſqu'ils virent que les officiers du palais envoyés par Héliogabale couvroient de boue les inſcriptions miſes au pied des ſtatues d'Alexandre, tranſportés de fureur: ils partent dans le moment. Les uns vont au palais pour mettre la vie du jeune Céſar en ſûreté: les autres, réſolus de le venger, courent aux jardins où ſe tenoit renfermé l'indigne empereur.

Une ſédition des prétoriens l'oblige à feindre de ſe réconcilier avec lui.

Les premiers trouverent Alexandre avec ſa mere & ſon aïeule bien gardés par une troupe fidele, & ils les amenerent au camp. Ceux qui avoient dirigé leur marche contre Héliogabale, le ſurprirent au dépourvu. Il attendoit avec une pleine ſécurité l'exécution de ſes ordres, & ne ſongeant qu'à s'amuſer, il ſe préparoit à briller dans une courſe de chariots dont il prétendoit remporter le prix. Effrayé du tumulte & du bruit qu'il entendit,

il alla promptement ſe cacher, & envoya Antiochianus, l'un des préfets du prétoire, au-devant des ſoldats, pour les appaiſer. Ils étoient un aſſez petit nombre, & leur tribun Ariſtomachus, en retenant le drapeau dans le camp, avoit engagé la plus grande partie de la cohorte à y reſter. Moins fiers, parce qu'ils n'étoient pas en force, ils écouterent les repréſentations d'Antiochianus, qui leur rappella le ſerment qu'ils avoient prêté à l'empereur, & les exhorta à ne point ſe ſouiller d'un crime horrible en répandant un ſang ſi ſacré. Il ſe laiſſerent fléchir, à condition qu'Héliogabale ſe rendroit au camp.

Il y vint humilié & tremblant : & les ſoldats, arbitres de leurs princes, dicterent des lois à Héliogabale. Ils exigerent qu'il éloignât de ſa perſonne les indignes compagnons de ſes déſordres, les comédiens, les conducteurs de chariots, les gens de mauvaiſe vie, & tous ceux qui faiſoient trafic de leur faveur & de ſes graces. Héliogabale, conſentoit à tout, ſi ce n'eſt à leur livrer Hiéroclès. Il prioit, il pleuroit ; il ſe découvroit la gorge en criant, « Frappez, percez-moi plutôt

» moi-même. Accordez-moi la vie de » ce ſeul ami, ou tuez votre empe- » reur. » Les ſoldats qui s'étoient déja relâchés une premiere fois, uſerent encore ici d'indulgence, & ils ceſſerent de demander la mort d'Hiéroclès. Mais ils recommanderent à leurs préfets de ne point ſouffrir que l'empereur continuât la vie licencieuſe qu'il avoit juſques-là menée. Ils les chargerent auſſi de veiller à la conſervation d'Alexandre, & d'empêcher que ce jeune prince ne vît aucun des amis d'Héliogabale, de peur que leur exemple ne devînt funeſte à ſon innocence. Les Prétoriens avoient raiſon dans tout ce qu'ils demandoient. Mais quel gouvernement, que celui où les troupes donnent les ordres, où les princes, & leurs premiers officiers reçoivent la loi !

La réconciliation de l'empereur avec ſon fils adoptif ne dura qu'autant de tems que la crainte qui l'avoit extorquée. Dès que le danger fut paſſé, Héliogabale reprit ſes premiers deſſeins, & recommença à tendre des embûches à la vie d'Alexandre. Il ne voulut pas même ſe gêner pour cacher ſa haine : & le premier janvier étant

Il reprend bientôt ſes premiers deſſeins.

An. R. 975.

arrivé, où il devoit prendre poſſeſſion du conſulat avec le jeune Ceſar, & aller avec lui en pompe au ſénat, & delà au Capitole, il refuſa long-tems de remplir ce cérémonial indiſpenſable. Enfin ſa mere & ſon aïeule, en lui montrant une ſédition des ſoldats prête à éclater, s'il s'opiniâtroit à témoigner une averſion ſi marquée pour ſon couſin, obtinrent de lui ſur le midi, qu'il ſe revêtît de la robe prétexte, & ſe rendît au ſénat. Mais il n'y eut pas moyen de l'engager à aller au Capitole : & il fallut que le préfet de la ville offrît les ſacrifices dans leſquels, en ce jour ſolemnel, devoit intervenir le miniſtere des conſuls.

Il fait ſortir tous les ſénateurs de Rome.

Il n'étoit occupé que de la penſée de faire tuer Alexandre : & craignant qu'après ſa mort le ſénat ne ſe déterminât à le remplacer par un autre choix, & n'élût un empereur, tout d'un coup il envoya ordre à tous les ſénateurs de ſortir de Rome. Il s'étoit accoutumé dès long-tems à mépriſer cette compagnie auguſte, qui faiſoit la gloire de l'empire, & il traitoit tout communément les ſénateurs d'eſclaves (*a*) traveſtis en grands per-

Lamprid 20

(*a*) Mancipia togata.

ſonnages. Ce fut pour eux une néceſſité d'obéir ſur le champ. On ne leur donna pas le tems de faire leurs apprêts de voyage, & ceux qui n'avoient point leurs voitures ſous leurs mains, furent obligés d'en louer. Le ſeul Sabinus, perſonnage conſulaire, ne ſe preſſa pas de partir. L'empereur en étant informé, donna ordre à un centurion d'aller le tuer. Heureuſement il parla fort bas, & le centurion, qui étoit un peu ſourd, crut être chargé ſeulement de conduire Sabinus hors de la ville: erreur qui ſauva la vie à ce ſénateur.

Héliogabale, en ſe débarraſſant du ſénat, n'avoit écarté que le moindre danger: & il eſt étonnant qu'il ne vît pas que c'étoit ſur-tout les ſoldats qu'il devoit craindre. Il voulut les ſonder en faiſant répandre le bruit qu'Alexandre étoit menacé d'une mort prochaine, & ſa tentative lui réuſſit très-mal. Les prétoriens à cette nouvelle entrerent en fureur: ils refuſerent de lui envoyer à lui-même ſa garde accoutumée, & ils demanderent à grands cris qu'on leur montrât Alexandre, & qu'on l'amenât dans leur camp.

Les prétoriens ſe ſoulevent, & le tuent avec ſa mere.

L'empereur céda, & prenant le jeune prince dans ſon char pompeux & tout brillant d'or & de pierreries, il vint au camp chercher la mort. Les prétoriens lui annoncerent tout d'un coup leurs ſentimens, en le recevant avec froideur, pendant qu'ils accueilloient de mille applaudiſſemens ſon fils adoptif, ou plutôt ſon rival. La haine & la jalouſie s'allumerent dans le cœur d'Héliogabale, & oubliant, bien mal-à-propos, les ménagemens timides dont il avoit uſé juſqu'alors, il entreprit de faire arrêter les plus audacieux des ſoldats, & ceux qui ſe diſtinguoient par l'ardeur de leur zele pour Alexandre. Cet ordre fut le ſignal d'un combat. Quelques-uns obéiſſoient encore à Héliogabale & ſe mettoient en devoir de lui livrer ſes victimes. Les autres, en plus grand nombre, prirent hautement la défenſe de leurs camarades maltraités. Mamée & Soœmis, qui étoient venues au camp, échaufferent encore les eſprits, en ſe mettant chacune à la tête du parti de ſon fils. La victoire ne fut pas douteuſe. Héliogabale, toujours lâche, prit la fuite au premier cri, & ſe hâta d'aller ſe cacher dans un honteux aſyle.

Les miniſtres & les complices de ſes débauches abandonnés par lui, éprouverent les premiers la fureur du ſoldat vainqueur, qui les fit périr par des ſupplices également cruels & proportionnés à l'infamie de leur conduite. On le chercha enſuite lui-même, & ayant été bientôt découvert, il fut tué avec ſa mere, qui le tenoit étroitement embraſſé.

Ainſi devinrent inutiles les précautions qu'il avoit priſes pour porter le luxe juſques dans les inſtrumens & le genre de ſa mort. Car prévoyant bien *Lampr.* 33 que ſa fin ſeroit funeſte, il avoit fait proviſion de cordons de ſoie pour s'étrangler, d'épées à lame d'or pour s'égorger, de vaſes d'un grand prix pour y avaler le poiſon qui termineroit ſes jours. On dit même qu'il avoit conſtruit une très-haute tour, dont le pied étoit pavé de pierres précieuſes, afin qu'en ſe précipitant il ſe briſât richement & magnifiquement la tête & les membres. C'étoit bien de la dépenſe, pour finir pour être maſſacré dans des latrines.

On lui coupa la tête, & à Soæmis princeſſe auſſi criminelle que malheu-

reuſe, &, pour tout dire en un mot, mere digne d'un tel fils. Leurs corps nus furent traînés par la ville avec toute ſorte d'ignominie. On ne nous dit point ce que devint celui de Soæmis. Pour ce qui eſt du cadavre d'Héliogabale, la populace outrageuſe voulut l'enfoncer dans un des égoûts de la ville : mais l'entrée s'étant trouvée trop étroite, il fut jetté dans la riviere. Il ne méritoit pas une plus honorable ſépulture.

Il n'étoit âgé que de dix-huit ans lorſqu'il périt, & il avoit régné trois ans neuf mois & quatre jours, à compter du jour de la bataille qu'il gagna contre Macrin. Ainſi ſa mort doit tomber au onze de mars.

Jamais on n'a parlé de ce prince, qu'avec horreur & mépris. Le ſénat fit effacer ſon nom des faſtes. Jamais ni Dion, ni Lampride, ne lui donnent le nom d'Antonin, qu'il déshonoroit par ſes vices. Dion l'appelle faux Antonin, Aſſyrien, Sardanapale : & après ſa mort, par une alluſion inſultante au dernier ſort de ſon cadavre jetté dans le *Tibre*, on le ſurnomma *Tiberinus*.

Avec lui périrent Hiéroclès, les préfets du Prétoire, le préfet de la ville Fulvius; & aucun preſque de ceux qui avoient eu part à ſes crimes, n'échappa au ſupplice. Aurélius Eubulus natif d'Eméſe, ſurintendant de ſes finances, auteur de vexations criantes, & qui pour ſatisfaire l'avidité d'un ſeul s'étoit rendu l'ennemi de tous, fut déchiré & mis en pieces par le peuple & par les ſoldats.

On ne cite d'Héliogabale d'autres ouvrages publics, que le temple de ſon Dieu, & des portiques autour des bains de Caracalla. Encore laiſſa-t-il imparfait ce dernier édifice, qui fut achevé par ſon ſucceſſeur.

Rétabliſſement de la Colonie d'Emmaüs. *Euſeb Chron. Tillem. Hiſt. Eccl. tom. III. not. 3. ſur Jule Africain.*

La colonie d'Emmaüs, fondée par Veſpaſien après la priſe de Jéruſalem, comme je l'ai raporté au livre XVI de cette hiſtoire, étoit tombée dans un état de dépériſſement. Jule Africain, qui, à ce qu'on croit, en étoit natif, chrétien de religion, auteur célebre d'une ſavante chronologie, dont Euſebe nous a conſervé de grands morceaux, fut député à Rome ſur la fin du regne d'Héliogabale pour obtenir le rétabliſſement de cette colonie,

& il l'obtint d'Alexandre Severe ſon ſucceſſeur. On peut douter ſi ce ne fut point alors qu'Emmaüs changea ſon nom en celui de Nicopolis.

Fin du Tome IX.

TABLE
DU NEUVIEME VOLUME
DE L'HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS.

SUITE DU LIVRE VINGT-ET-UNIEME.

PERTINAX.

§. II. *Les conjurés jettent la vue sur Pertinax pour l'élever à l'Empire. Histoire abrégée et caractere de ce Sénateur*, page 3. *Le Préfet du Prétoire Lætus le présente aux Prétoriens, qui le proclament Auguste presque malgré eux*, 5. *Pertinax est élu*

par le Sénat, qui lui confere tous les titres de la puissance impériale, 9. *Mécontentement des Prétoriens, qui éclate dès le troisieme jour*, 13. *Pertinax les calme par une largesse. Vente des meubles de Commode*, 14. *Argent du tribut redemandé aux Députés d'une nation Barbare*, 16. *Estime universelle pour la vertu de Pertinax*, 17. *Il gouverne en bon et sage Prince*, ibid. *Sa modestie par rapport à sa famille*, 18. *Il n'est pas moins modeste en ce qui le touche lui-même*, 19. *Frugalité de sa table*, 20. *Avantages publics qui résultent de l'économie de Pertinax*, 21. *Nulle avidité en lui : les délateurs punis : les accusations de lese-majesté abolies*, 22. *Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur*, 23. *Son zele pour la justice et pour la réparation des maux que Commode avoit faits*, 24. *Haine des Prétoriens et de la vieille Cour contre Pertinax*, 25. *Conjuration formée par Lætus Préfet du Prétoire*, 26. *Pertinax est tué par les Prétoriens*, 29. *Taches sur sa vie*, 34. *Beau témoignage rendu à Pertinax par la conduite de Pompeien*, 36. *Eloge de Pompeien*, 37.

DIDIUS JULIANUS.

§. III. *L'empire est mis à l'encan par les Prétoriens*, 38. *Sulpicianus se présente pour l'acheter*, 39. *Didius Julianus met l'enchere sur lui, et l'emporte*, 40. *Il est confirmé par le sénat*, 44. *Dion le taxe mal-à-propos, ce semble, de luxe et de gourmandise*, 46. *Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui*, 48. *Soins de Didius pour se conserver l'affection des soldats, et gagner celle du peuple et du sénat*, 50. *Il est détruit par Severe*, 52. *Récit abrégé de sa chûte et de sa mort*, ibid. *Il méritoit son malheureux sort*, 53.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SEVERE.

§. I. *Renouvellement des guerres civiles dans l'Empire*, 65. *Pescennius Niger appellé à l'Empire par les cris du peuple. Ses commencemens*, 66. *Sa fermeté à maintenir la disci-*

pline militaire, 67, 68. *Il montroit l'exemple*, 71. *Incertitude sur ce qui regarde ses mœurs*, 72. *Ses vues de réforme par rapport au Gouvernement*, ibid. et 73. *Il se fait proclamer Empereur par ses troupes*, 74. *Il est reconnu dans tout l'Orient*, 76. *Il s'endort dans une fausse sécurité*, 77. *Commencement de Severe*, 78. *Il se fait proclamer Empereur par les Légions d'Illyrie, qu'il commandoit*, 82. *Il se prépare à marcher vers Rome. Son discours aux soldats*, 84. *Il part, et est reçu sans résistance dans l'Italie*, 86, 87. *Inutiles et misérables efforts de Didius pour se maintenir*, 88. *Severe engage les Prétoriens à abandonner Didius*, 94, 95. *Mort de Didius. Le Sénat reconnoît Severe pour Empereur*, 96. *Tout Rome craint Severe*, ibid. *Députation de cent Sénateurs, qui vont le trouver à Interamna*, 97. *Il casse les Prétoriens*, 98. *Il fait son entrée dans Rome*, 100. *Il vient au Sénat, et fait de belles promesses, qu'il n'exécuta point*, 101. *Il honore la mémoire de Pertinax, et lui fait célébrer une pompe funebre*, 103. *Severe s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome*, 108. *Nou-*

veaux Prétoriens, ibid. *Severe songe à s'assurer du côté d'Albin*, 109. *Commencemens d'Albin*, 110. *Severe le décore du titre de César*, 114. *Il se prépare àattaquer Niger*, 115, 116. *Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au sénat et au peuple. Motif de ce silence*, ibid. *Mouvemens passagers de sédition dans son armée*, 118. *Niger passe en Europe. Ses forces*, 119. *Combat sous Périnthe, premier acte d'hostilité. Niger déclaré ennemi public*, 120. *Négociation peu sincere et inutile*, 121. *Bataille de Cyzique, où Emilien Lieutenant de Niger est vaincu*, 122. *Siege de Byzance par Severe*, 123. *Bataille de Nicée, où Niger est vaincu*, ibid. *Le passage du Mont Taurus fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Severe*, 124. *Un orage affreux en renverse les fortifications*, 125. *Troisieme et derniere bataille près d'Issus. Défaite et mort de Niger*, 126. *Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger*, 128. *Rigueurs exercées par Severe après la victoire*, 132. *Prise de Byzance, après un siege de trois ans*, 138. *Rigueurs exercées par Severe sur les Byzantins*, 145.

Guerre de Severe contre divers peuples de l'Orient, 146. *Un brigand nommé Claude se joue impunément de Severe*, 149. *Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains*, 150.

§. II. *Rupture entre Severe et Albin*, 153. *Severe fait César son fils aîné, que nous appellons Caracalla*, 157. *Les armées ennemies se rencontrent près de Lyon*, 158. *Allarmes et diversité de sentimens dans Rome au renouvellement de la guerre civile*, 159. *Prétendus prodiges*, 160. *Premieres opérations de la guerre, et moins importantes*, 161. *Bataille décisive près de Lyon. Albin vaincu se tue lui-même*, 162, 163. *Remarque sur le caractere d'Albin*, 167. *Vengeances cruelles de Severe après la victoire*, 169. *Ses emportemens contre le sénat*, 172. *Il fait mettre par ses soldats Commode au rang des Dieux*, 173. *Discours menaçant de Severe dans le sénat*, 175. *Vingt-neuf, ou même quarante-et-un sénateurs mis à mort*, 176. *Mot de Géta encore enfant sur ce carnage*, 177. *Narcisse meurtrier de Commode, exposé aux lions*, 179.

Attentions de Severe pour le peuple, pour les sujets de l'empire, mais surtout pour les soldats, ibid. *Il se hâte de produire et d'avancer ses enfans*, 180. *Sa conduite seche envers sa parenté*, 181. *Severe va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre*, 183. *En arrivant, il délivre Nisibe assiégée par les Parthes*, 184. *La campagne suivante il prend Babylone, Séleucie, et Ctesiphon*, ibib. *Caracalla déclaré Auguste, et Géta César*, 186. *Severe marche du côté de l'Arménie, dont le Roi demande la paix et l'obtient*, 187. *Il met deux fois le siege devant Atra, et le leve deux fois*, 188, 189. *Cruautés exercées par Severe et contre les restes du parti de Niger, et contre ses propres amis*, 193. *Petite guerre contre les Juifs*, 196. *Caracalla consul*, 197. *Persécution contre les chrétiens*, ibid. *Severe visite l'Egypte*, 198. *Il revient à Rome*, 200. *Jeux et spectacles*, 201. *Mariage de Caracalla avec la fille de Plautien*, 203. *Histoire de la fortune et de la chûte de Plautien*, 204. *Haine implacable entre les deux fils de Severe*, 220. *Géta nommé Auguste*, 224.

Jeux séculaires, ibib. *Deux préfets du prétoire*, 225. *Nouvelles cruautés de Severe*, ibid. *Punition de Pollenius Sebennus*, 228. *Bulla Félix chef d'une troupe de six cens voleurs*, 229. *Endroits louables de Severe*, 232. *Exactitude à rendre la justice*, 233. *Comment il distribuoit sa journée*, ibid. *Goût de simplicité*, 234. *Magnificence dans les dépenses publiques*, 235. *Bienfaits envers sa patrie*, 236. *Desir de réformer les mœurs*, ibid. *Soin de maintenir la discipline militaire, mais peu soutenu*, 237. *Remarques sur les Caledoniens et les Méates*, 239. *Courses que font ces peuples sur les terres Romaines*, 241. *Severe les repousse au-delà des golphes de Glota et de Bodotria*, 242. *Mur de Severe*, 244. *Menées de Caracalla contre son frere*, ibid. et 245. *Il tente d'exciter une sédition dans l'armée*, 246. *Il veut tuer son pere*, ibid. *Nouvelle révolte des Bretons*, 248. *Maladie et mort de Severe*, 249. *Jugement sur le caractere et le mérite de Severe*, 252. *Goût de Severe pour les lettres. Il composa des mémoires de sa vie*, 255. *L'impératrice Julie aima aussi les sciences et les savans*, 256. *Savans*

qui fleurirent sous le regne de Severe, ibid. et 257. *Philostrate*, ibid. *Antipater Sophiste*, ibid. *Diogéne de Laerte*, 258. *Solin*, 259. *Eruption du Vésuve*, 260. *Monstre marin*, ibid. *Comete*, ibid.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

CARACALLA.

§. I. *ORigine du nom de Caracalla*, 269. *Géta appellé Antonin, aussi bien que son frere*, 270. *Caracalla n'ayant pu réussir à se faire déclarer seul empereur, feint de se réconcilier avec son frere*, ibid. *Cruautés exercées par Caracalla*, 272. *Il fait la paix avec les Barbares, et revient à Rome avec son frere*, 273. *La haine des deux freres éclate de nouveau*, ibid. *Leur entrée dans Rome*, ibid. *Apothéose de Severe*, 274. *Les deux freres cherchent mutuellement à se détruire*, 275. *Projet de partage, qui échoue*, 276. *Caracalla fait tuer son frere dans les bras de leur mere*, 278. *Il obtient des prétoriens et par flatteries et par largesses, que Géta soit déclaré ennemi public*, 280, 281. *Il tâche de se justifier auprès du sénat, et il rapelle*

tous les exilés, 284. *Apothéose de Géta*, 286. *Carnage des amis de Géta*, 287. *Mort de Papinien*, 288. *Fabius Cilo traité outrageusement*, 291. *Julius Asper relégué*, 292. *Autres grands personnages mis à mort*, ibid. *Une fille de Marc Aurèle*, 293. *Pompéien, petit-fils de Marc Aurèle*, ibid. *Severe cousin germain de Caracalla*, ibid. *Le fils de l'empereur Pertinax*, 294. *Thrasea Priscus*, 295. *Sérénus Sammonicus*, ibid. *Haine de Caracalla contre la mémoire de son frere*, 296. *Trouble de son ame et remords*, ibid. *Jeux et spectacles, dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté*, 297. *Il peut être regardé comme un second Caligula*, 298. *Autres traits de la cruauté de Caracalla*, 299. *Extorsions et rapines poussées à tout excès*, 301. *Ses prodigalités pour les soldats*, 303. *Pour les flatteurs*, 304. *En jeux et en spectacles*, ibid. *Il combattoit lui-même contre les bêtes, et couroit dans le cirque*, 305. *Son mépris pour les lettres, et son ignorance*, ib. *Il rendoit rarement la justice. Dégoûts qu'il faisoit éprouver à ses assesseurs*, 307. *Sa curiosité. Soldats chargés de tout épier, pour lui en rendre compte*, 308. *Ses ministres choisis*

parmi les plus indignes de tous les hommes, ibid. *Ses débauches jointes à l'affectation de zele pour la pureté des mœurs*, 310. *Prétendu zele de la religion, accompagné du goût pour la magie et pour l'astronomie judiciaire*, 311. *Contradiction universelle entre sa pratique et son langage*, 312. *Monnoie prodigieusement altérée*, 313. *Il attaque le sénat et le peuple par des invectives*, 314. *Il ne prenoit conseil que de lui-même*, ibid. *Il communique le droit de citoyens romains à tous les habitans de l'empire*, 315. *Sa passion folle pour Alexandre*, 320. *Il affecte de se plaire aux exercices et aux travaux militaires, se confondant avec les soldats*, 322, 323. *Il vient dans les Gaules, et y commet beaucoup de violences*, 324. *Il passe le Rhin, et fait la guerre aux Cennes et aux Allemans*, 325. *Courage féroce des femmes Germaines*, 328. *Caracalla méprisé des Barbares, achete d'eux la paix*, ibid. *Il prend du goût pour les Germains, et imite leur habillement*, 329. *Il vient sur le bas Danube, remporte de légers avantages sur les Gots, fait un traité avec les Daces*, ibid. *Il passe en Thrace*, 331. *Il traverse l'Hellespont, vient à*

Illium, *honore le tombeau d'Achille*; ibid. *A Pergame*, *il implore le secours d'Esculape*, *pour être délivré des maladies qui lui tourmentoient le corps et l'esprit*, 332. *Il passe l'hiver à Nicomédie*, *se disposant à la guerre contre les Parthes*, 333, 334. *Il vient a Antioche. Le Roi des Parthes se soumet à ce qu'il lui demande*, *et obtient la paix*, 335. *Perfidie de Caracalla envers Abgare roi d'Edesse. L'Osrhoéne soumise*, 336. *Pareille perfidie envers le roi d'Arménie. Les Arméniens prennent les armes*, 337. *Caracalla vante ses exploits et ses fatigues militaires*, 338. *Il vient à Alexandrie*, *et il y exerce un horrible massacre*, ibid. *L'entrée au sénat accordée aux Alexandrins*, 343. *Caracalla demande au roi des Parthes sa fille en mariage*, *et sur son refus*, *il renouvelle la guerre*, ibid. et 344. *Ses exploits de peu de valeur*, 345. *Il se fait donner le titre de Parthique*, ibid. *Macrin*, *irrité par Caracalla*, *et alarmé*, *conspire contre lui*, 346. *Caracalla est tué*, 353. *Instabilité des grandeurs humaines*, *prouvée par les malheurs de la famille de Severe*, 354. *Imputations fausses*, *ou*

moins incertaines, avancées contre Caracalla, 357. *Tous le haïrent, excepté les gens de guerre*, 360. *Ouvrages dont il embellit Rome*, ibid. *On l'a dit pere d'Héliogabale*, ibid. *Oppien poëte grec a vécu sous Caracalla*, 361.

MACRIN.

§. II. *Macrin se fait élire empereur par les soldats*, 367. *Il montre les prémices d'un bon gouvernement*, 370. *Il fait part de son élection au sénat, et en demande la confirmation*, 371. *Le sénat, qui détestoit Caracalla, reconnoît volontiers Macrin*, 372. *Adventus préfet du prétoire comblé d'honneurs, et éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires*, 374. *Diaduméne fils de Macrin, nommé César et Antonin*, 375. *Caracalla mis au rang des Dieux*, 377. *Traits de la conduite de Macrin, qui indisposent le sénat contre lui*, ibid. *Respect de Macrin pour les loix*, 380. *Sa conduite à l'égard des délateurs, mêlée de justice et de circonspection politique.* ibid, et 381. *Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par*

Artabane, il achete la paix, 384. *Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout*, 386. *Il revient à Antioche, et se livre au plaisir et au luxe*, 387. *Dispositions de son armée à la révolte*, 388. *Origine d'Héliogabale*, 390. *Une légion campée près d'Emese, le reçoit dans son camp, et le proclame empereur*, 393. *Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui passe dans son parti*, 395. *Macrin donne à son fils le rang et le titre d'Auguste. Largesses à cette occasion*, 398. *Lettres plaintives qu'il écrit au sénat et au préfet de la ville*, 401. *Héliogabale déclaré ennemi public par le sénat*, 402. *Bataille où Macrin est vaincu*, 403. *Il se sauve à Antioche, et delà ayant traversé l'Asie mineure, il est arrêté à Chalcédoine*, 405. *Mort de Diaduméne et de Macrin*, 406. *Jugement sur Macrin*, 407. *Nonia Celsa sa femme eut le titre d'*Augusta.

HELIOGABALE.

§. III. *Inconvéniens d'un gouvernement militaire, prouvés par l'élévation d'Héliogabale*, 415. *Il préserve*

préserve Antioche du pillage, 416. *Il écrit au Sénat, et adresse un Edit au peuple*, 417. *Il s'attribue sans décret du Sénat tous les titres de la puissance impériale*, 418. *Son acharnement sur Macrin*, 419. *Il s'approprie ridiculement le consulat de Macrin*, 420. *Il fait mourir un grand nombre d'illustres personnages*, 421. *Diverses conspirations tramées par des gens de néant*, 422, 423. *A Nicomédie, Héliogabale tue de sa propre main Gannys*, 424. *Il donne toute sa confiance à Eutychien*, 425. *Second consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement Romain, et y substitue le luxe de Phénicie*, 426. *Il vient à Rome*, 428. *Mæsa entre au sénat, et y fait la fonction de Sénateur*, ibid. et 429. *Sénat de femmes*, ibid. *Zele insensé d'Héliogabale pour le culte de son Dieu*, 430. *Indécence et extravagance de ses mariages*, 434. *Ses débauches monstrueuses*, 436. *Autres indécences de sa conduite*, 438. *Son luxe insensé*, 439. *Toutes les places données à d'indignes sujets*, 445. *Projet de guerre contre les Marcomans*, 446. *Prétendu présage de la chûte*

d'Héliogabale, ibid. *Indignation de tous les ordres, et en particulier des soldats contre ce Prince*, 448. *Caractere aimable d'Alexien son cousin fils de Mamée*, 449. *Mæsa engage Héliogabale à adopter son cousin*, 451. *Il change son nom d'Alexien en celui d'Alexandre*, 453. *Il veut pervertir son fils adoptif, et en est empêché par Mamée*, ibid. *Il le prend en haine, et veut d'abord s'en défaire par des embûches furtives*, 455. *Il l'attaque ouvertement*, 456. *Une sédition des prétoriens l'oblige à feindre de se réconcilier avec lui*, 457. *Il reprend bientôt ses premiers desseins*, 459. *Il fait sortir tous les Sénateurs de Rome*, 460. *Les prétoriens se soulevent, et le tuent avec sa mere*, 461. *Rétablissement de la Colonie d'Emmaüs*, 465.

Fin de la table des Sommaires.

627620

Digitized by Google